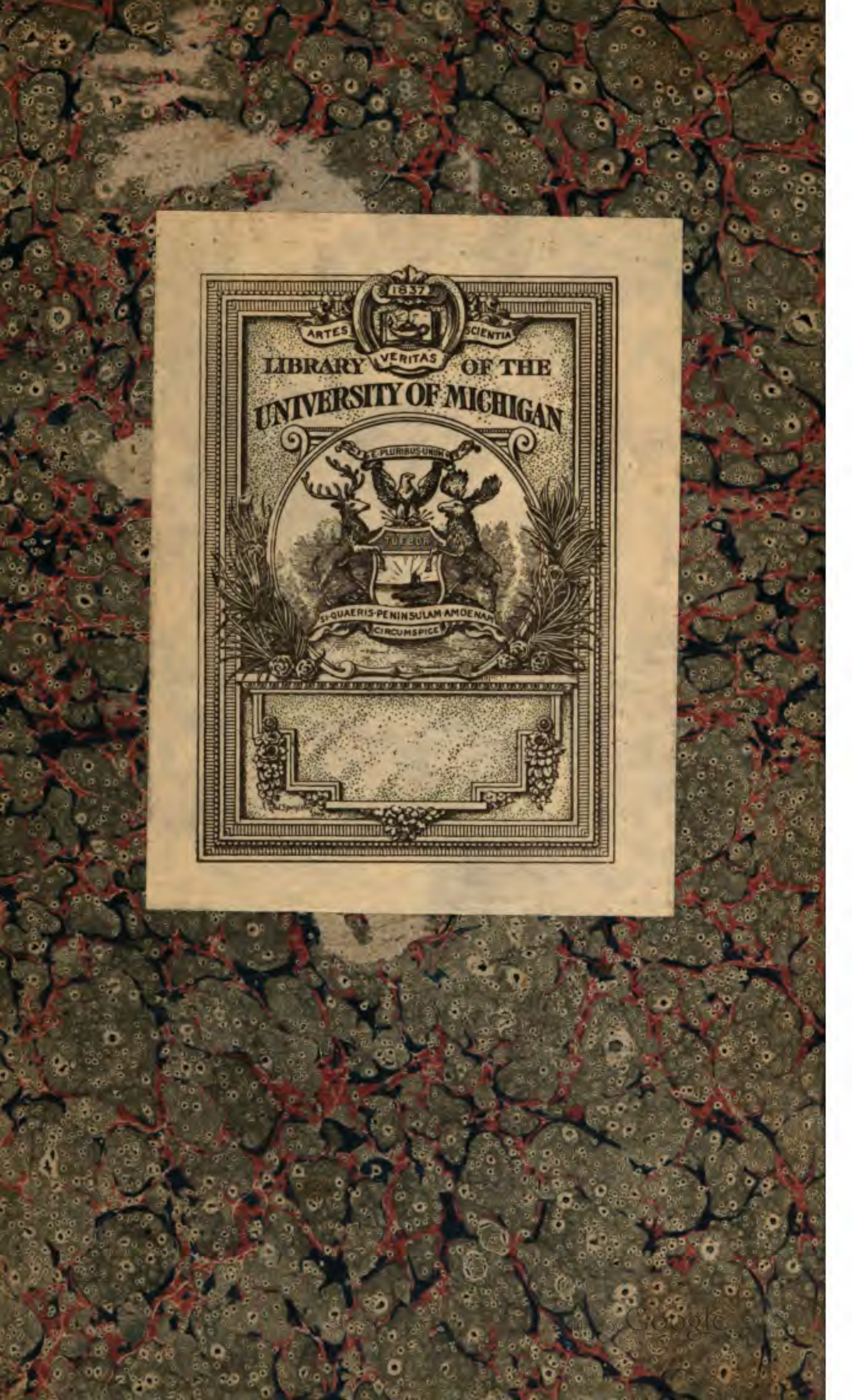
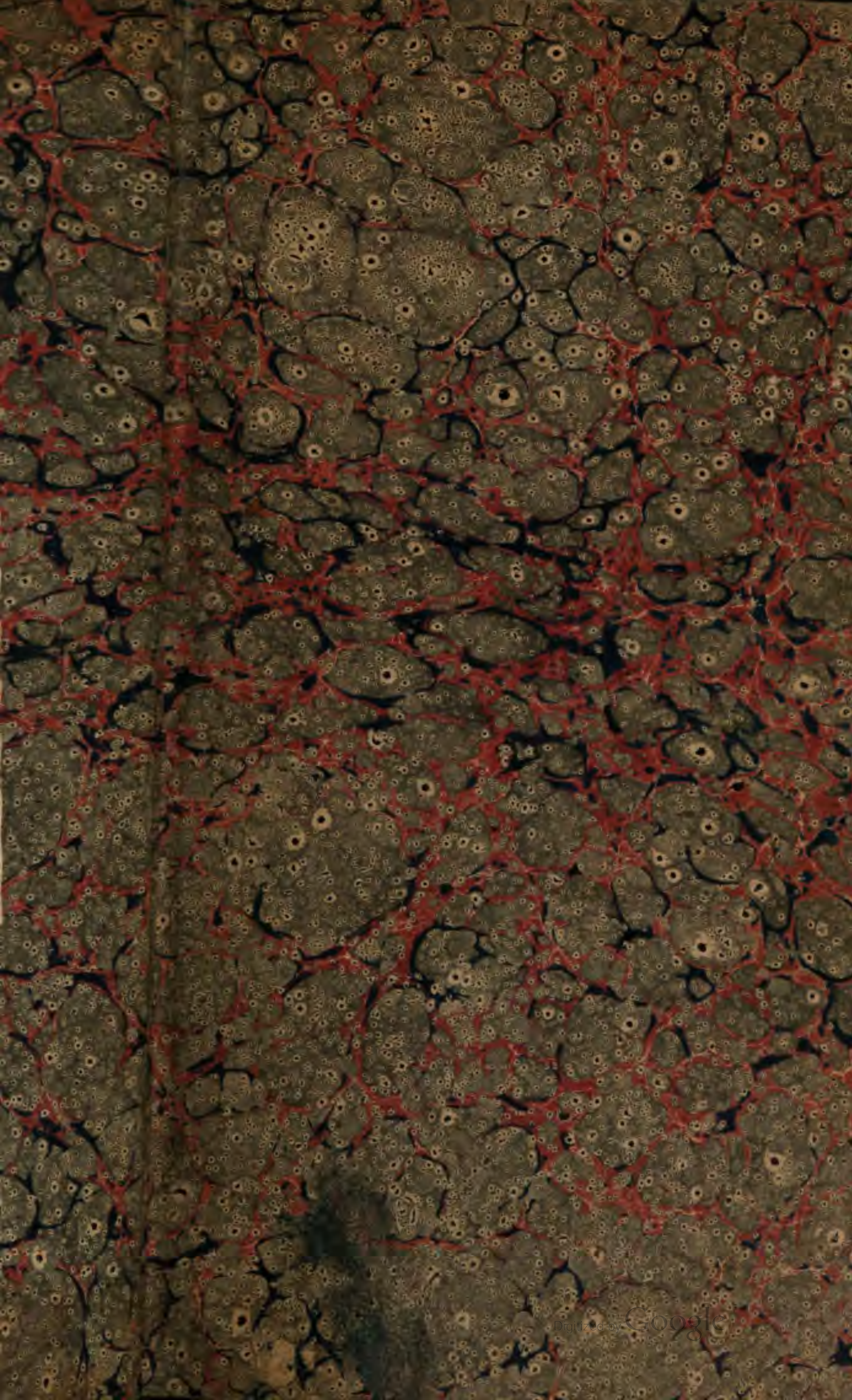



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
Digitized by Google



[redacted]

ŒUVRES

COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUVAL.

TOME VII.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

ŒUVRES

COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUVAL,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE FRANÇAISE).

TOME SEPTIÈME.



A PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES DE M. PIGAULT-LEBRUN ET DE CELLES DE M. PICARD,

AU PALAIS-ROYAL, N° 51;

ET CHEZ CHASSERIAU, LIBRAIRE,

Rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 5, au Dépôt Bibliographique.

MDCCCXXIII.

LE
VIEIL AMATEUR,

PROLOGUE

POUR L'OUVERTURE DU THÉATRE DE L'ODÉON,

Le 15 juin 1808.

NOTICE

SUR LE VIEIL AMATEUR.*

Cette petite pièce en vers va m'entraîner, je le prévois, dans un long article. Je sais que je pourrais me dispenser d'entrer dans des détails qui y sont à peu près étrangers; mais, en écrivant des notices, je n'ai pas promis à mon lecteur de ne pas battre quelquefois la campagne : il faudra bien qu'il me pardonne les petites excursions que je suis toujours tenté de faire hors de mon sujet. Si j'en crois d'ailleurs mes amis et quelques étrangers, mes petits commérages ont du moins l'avantage de jeter quelque diversité dans le recueil de mes pièces. Si mes réflexions sur l'art de la comédie ne sont pas d'un grand intérêt, ou si elles ne sont pas toujours justes, on doit me les pardonner encore : car je n'ai jamais eu la prétention d'offrir ici une

* Cette pièce, par sa date, devait précéder le *Chevalier d'industrie*; mais l'arrangement du quatrième volume ne m'a pas permis de lui donner son rang.

poétique dans les règles. Peut-être dira-t-on aussi que j'attache trop d'importance à des bagatelles qui n'ont de rapport qu'à moi seul ; eh bien, on aurait tort de m'en faire un reproche : d'abord parce qu'on ne peut soupçonner que ce soit un motif d'amour-propre qui m'engage à parler de moi, et que l'on doit croire plutôt que je ne parle de moi qu'afin de parler des autres. Je ne présume pas non plus qu'on puisse m'accuser de penchant à la satire : en effet, pour tout esprit tant soit peu enclin à la malice, les évènements présents ne fourniraient-ils pas une ample matière à des sarcasmes? Que de réflexions piquantes à faire sur tels et tels individus! Et pourtant je me tais, ou s'il m'arrive de me laisser aller à quelques boutades envers certains personnages, elles me sont inspirées moins par mon cœur que par quelque accès de cette humeur que tout écrivain de bonne foi et un peu observateur doit éprouver à l'aspect des vices et des ridicules de son temps. Cependant cette *humeur* ne me domine pas assez pour me faire oublier les convenances. Si j'ai eu quelquefois à blâmer tel personnage peu estimable, ou à rire de ses sottises, lui seul a pu se reconnaître ; je me suis gardé de livrer son nom au public. Quant à ceux qui, par un beau caractère et des vertus, se sont acquis des droits à l'estime générale, je me suis fait un devoir, en les nom-

mant, d'acquitter la dette de mon cœur, de les indiquer à la reconnaissance publique. Mais quelle qu'ait été la pûreté de mes intentions, je n'ai pas l'orgueil de vouloir désarmer la sévérité de nos censeurs : Les uns me reprocheront ma bonhomie, et d'autres, peut-être, quelque peu de malice. La malice fut de tous les temps un friand morceau que chaque lecteur savoure avec d'autant plus de plaisir, que ce n'est pas celui qui s'en régale qui a lieu d'en craindre les suites. Mais comme je n'eus jamais le projet d'écrire pour montrer un esprit méchant, et qu'ayant depuis long-temps évalué cet esprit, je sais

Combien il est aisé,
Combien il en faut peu, comme il est méprisé,
(Gresset.)

je resterai ce que je crois avoir toujours été : sincère dans mes aveux, et modéré dans mes opinions. Au reste, si mes notices ne conviennent pas à quelques lecteurs, je leur dirai : Sautez par dessus; et si par hasard mes comédies ne leur plaisaient pas davantage, ils n'ont pas à craindre qu'il intervienne jamais un arrêt de la cour, bien que les tribunaux aujourd'hui s'occupent beaucoup de débats littéraires, qui les condamne à les lire.

Revenons à mon *Vieil Amateur*. C'est une pièce faite *par ordre*, ainsi que *Guillaume le Conquérant*

et *les Artistes par Occasion*; elle me fut commandée pour l'ouverture de la nouvelle salle de l'Odéon. Brûlée dix ans auparavant, elle avait été reconstruite sur les dessins des architectes *Chalgrin* et *Baragay* (*). C'était un magnifique monument : et un décret de l'empereur venait d'y transporter le théâtre de l'impératrice, qui jusque-là avait occupé la salle de la rue de Louvois. Comme il est d'usage que l'ouverture d'un nouveau théâtre soit célébrée par un prologue, plusieurs auteurs qui exploitent ce genre de littérature, s'empressèrent de venir offrir à notre comité de lecture leurs hommages adulateurs. J'étais enchanté de voir que l'abondance des pièces qui nous arrivaient empêchait les administrateurs de songer qu'ils avaient aussi un auteur pour directeur. Je me réjouissais de l'obscurité dans laquelle on voulait bien me tenir, espérant échapper ainsi à l'ennui de fabriquer un amas de fades compliments qui fatiguent le public forcé de les entendre plus encore que l'auteur obligé de les composer. Hélas! j'étais bien loin de prévoir ce qui se tramait contre moi. Les administrateurs, qui connaissaient peut-être un peu trop mes opinions sur le chef qui nous gouvernait, ne voulurent point

(*) Cette même salle vient d'être encore reconstruite, après le nouvel incendie de 1817, d'après les dessins de M. *Prévot*.

me parler directement du désir qu'ils avaient de tenir de moi le prologue d'ouverture de leur salle. Mais l'un d'eux, qui était lié avec le maréchal *Lefebvre*, me fit inviter à dîner chez lui. En recevant cette invitation, je prévis le tour qu'on allait me jouer. En effet, nous n'étions pas au dessert, que la conversation tomba sur l'ouverture du théâtre de l'Odéon, et sur la nécessité de faire un compliment qui pût être agréable à l'empereur et à l'impératrice dont le théâtre portait l'auguste nom. Je répondis à cela que nous n'avions que l'embarras du choix, et que tous les auteurs qui ont l'habitude de ce genre de travail s'étaient empressés d'apporter leur tribut ordinaire; et je citai MM. C., R., etc.—Mais ce n'est pas à eux, reprit-il, qu'appartient cet honneur; c'est vous seul qui, par votre place et comme auteur, devez installer le nouveau théâtre. En vain je m'excusai sur mon inexpérience en ce genre; il fallut céder. En effet, je n'avais rien de plausible à objecter aux raisons qu'il me donnait, et un plus long refus eût pu non-seulement me faire perdre ma place, mais encore m'exposer à des persécutions que l'on ne doit jamais braver qu'autant qu'il s'agit de conserver l'honneur. Que me demandait-on? une chose juste que je ne pouvais refuser sans me déclarer ouvertement l'ennemi du gouvernement. Il y aurait eu d'ailleurs

plus que de l'imprudence à me rappeler par un tel refus au souvenir de Bonaparte qui, s'il ne m'avait pas compris dans les graces dont il accablait les gens de lettres, paraissait du moins, en m'acceptant pour directeur de l'un de ses théâtres, avoir oublié le mal qu'il m'avait fait autrefois. — Dès que j'eus promis au maréchal de m'occuper de ce prologue, j'allai m'enfermer trois jours à ma campagne, et j'en revins avec la petite comédie qu'on va lire. Cependant l'un des auteurs (M. Chaset) qui s'étaient montrés si empressés à célébrer cette époque, ne voulut pas que j'obtinsse seul l'honneur de prouver mon dévouement à l'empereur: il fit si bien, par les hautes protections qu'il avait auprès de leurs majestés impériales, que l'on consentit à admettre une autre petite pièce de lui qui portait le titre d'épilogue. Nous eûmes donc tous les deux les honneurs de la séance. La pièce que l'on m'avait commandée, fut jouée la première, et celle du protégé de la cour impériale termina le spectacle. Hélas! quelle est la destinée des hommes! Autrefois, comme directeur de l'Odéon, je voyais M. Chaset implorer de ma haute puissance l'honorable avantage d'offrir quelquefois au public ses aimables productions: aujourd'hui, que le temps m'a dépouillé de mes grandeurs, et qu'il a récompensé M. Chaset de tout ce qu'il a fait de rare et de

beau pour tous les princes passés et présents, il méconnaît, l'ingrat! en sa qualité de censeur, mes droits à son souvenir, et repousse du théâtre tous les ouvrages qui sortent de ma plume; ouvrages qui n'ont pourtant aucun trait de ressemblance avec les siens, et ne peuvent lui faire craindre les dangers de la concurrence.

Je n'ai pas besoin de dire qu'il en fut de cet ouvrage de circonstance comme de tous ceux que j'avais précédemment faits pour cette cour; il ne me valut point sa faveur. Mais, comme autrefois mon *Guillaume le Conquérant*, il ne m'attira pas du moins de persécutions, et je me crus très-récompensé par le silence que l'on garda sur ma petite comédie.

Cependant j'aurais tort de dire que je n'ai pas eu part aux faveurs accordées aux gens de lettres. A l'époque du mariage de l'empereur, tous les auteurs furent mandés au ministère de la police générale, et on leur demanda encore des pièces de circonstance, pour célébrer ce grand jour. On se doute bien que je ne fus point oublié, et que, dans ma qualité d'auteur qui avais travaillé pour tous les grands théâtres, je reçus, comme un autre, ma commande. Cette fois j'étais tellement dégoûté de ce genre d'ouvrages, si fastidieux pour tout homme qui a un peu d'imagination, que j'al-

lais encore me faire remarquer du grand homme par mon silence, si Méhul n'était venu me supplier de lui faire un petit opéra comique. On l'avait sommé également de satisfaire aux engagements qu'il avait contractés de composer de la musique pour la fête du mariage. Tout en dînant avec moi, il me donna quelques idées qui me parurent convenables à la musique, et quelques jours après je lui envoyai quelques scènes lyriques, à la charge par lui de ne plus m'en reparler et de prendre sur lui tous les soins qu'entraîne une représentation. Mais Méhul, aussi indolent que je pouvais l'être, aussi peu aimé de l'empereur que moi, aussi peu jaloux de chanter ses vertus, se contenta, dès qu'il eut ajusté ses notes sur mes mauvaises paroles, d'envoyer ce beau produit de notre génie à la police; car c'est toujours à la police que doivent s'adresser les enfants d'Apollon.—Les fêtes eurent lieu, les auteurs ordinaires de la cour furent joués, et nous, nous fûmes oubliés dans les cartons. Nous ne pensions plus depuis long-temps à notre avorton de circonstance, lorsqu'un jour nous reçûmes un mandat de la police, qui nous appelait à la caisse du ministère, pour toucher chacun une somme de *deux mille francs*.

Puisque, depuis trente-deux ans que j'écris pour le théâtre, c'est l'unique récompense que des

travaux commandés m'aient procurée sous les différents gouvernements qui se sont succédé en France, j'aurais eu tort de n'en pas parler. A présent que les temps sont changés, et que la France compte avec elle-même, si elle examine les dépenses d'un autre règne, je n'aurai pas à craindre, comme on voit que l'on m'accuse, en discutant le budjet, d'avoir contribué à la ruine du trésor public. Certes, en Russie, il est de simples particuliers qui savent mieux récompenser les artistes dont ils emploient les talents et qui surtout, pour leur payer un honorable salaire, ne les envoient pas le toucher à la police.

Puisque j'en suis venu à parler encore de la Russie je dirai de quelle importance fut pour ma petite fortune mon voyage à St-Pétersbourg. Certes, je ne fis rien pour l'accroître, puisque je n'importunai ni les princes ni les grands de mes vers adulateurs, et que je poussai le désintéressement si loin, que, par une fausse dignité peut-être, je ne voulus pas faire les visites d'usage, pour la représentation qui m'était accordée comme *droits d'auteur* (*). Aussi l'un des seigneurs de la cour m'assura-t-il, avant mon départ, que l'empereur

(*) Il est d'usage en Russie, en Allemagne, en Angleterre, que la seconde représentation d'un ouvrage nouveau soit au bénéfice de son auteur.

avait dit ces mots : *Voilà le premier Français qui ne soit pas venu pour nos roubles.* Mais (et c'est une confidence que je veux faire à mon lecteur), je me vis favorisé par l'un de ces heureux hasards de la vie, qui contribuent à l'aisance d'un poète presque malgré lui-même. On verra dans mon aventure une nouvelle preuve de cette vérité, que ce ne sont pas les meilleurs ouvrages qui sont le plus magnifiquement récompensés.

J'étais à la veille de mon départ de Saint-Pétersbourg. Cette espèce d'enchantement qu'avaient produit sur moi un nouveau climat, des mœurs nouvelles, les plaisirs, les fêtes, les spectacles, commençait à se dissiper. J'avais vu succéder aux réunions d'hiver les divertissements de la campagne, et je commençais à éprouver ce désir impatient de revoir ma famille et mon pays. Ma santé, qui n'a jamais été bonne, s'altérait de plus en plus par cette impatience de revoir la France, et la satiété qui suit toujours le tourbillon du grand monde. Ce mouvement, cette distraction de tous les jours m'avaient fait oublier pendant quelques mois mes souffrances; mais dès qu'elles commencèrent à se faire sentir de nouveau, le séjour de Saint-Pétersbourg

---

S'il veut rendre ce bénéfice profitable, il doit aller porter une loge à tous les seigneurs qu'il sait être en état de la payer cinq ou six fois sa valeur.

me devint insupportable : je ne trouvais plus même auprès des Français ce que j'y avais rencontré souvent, le délassement de ma vie agitée. Dans la triste situation d'esprit où je me trouvais, je reçus la visite d'un seigneur russe dont j'avais beaucoup entendu parler, et qu'un évènement récent venait d'accabler de la plus vive douleur. Il tenait à la cour le premier rang par ses places, par ses titres; et, parmi la noblesse, par son nom et son immense fortune (*). Je veux parler du comte Shérémetof.

Lorsque j'arrivai à Saint-Pétersbourg, ce seigneur venait de perdre une épouse adorée; elle était morte, autant que je peux me le rappeler, en donnant naissance à un fils qui maintenant est l'unique héritier de son immense fortune. On concevra facilement quelle dut être la douleur de la perte qu'il venait d'éprouver, quand on saura qu'il avait choisi son épouse parmi les jeunes esclaves qui, par leurs talents, contribuaient à ses plaisirs. Il faut savoir qu'en Russie, les seigneurs très-opulents, qui vivent dans leurs terres, et qui veulent trouver dans

(*) Quelqu'un m'a dit, mais j'ai de la peine à le croire, qu'il était propriétaire de cent mille paysans; qu'il avait parmi eux des marchands esclaves qui lui avaient offert 150,000 francs pour leur liberté; et que, par un petit motif d'orgueil, il la leur avait refusée. — Chaque paysan paie un impôt à son seigneur, qu'on appelle, je crois, *la Broque,* et qui monte de 20 à 30 francs.

l'intérieur de leur palais toutes les jouissances des arts et du luxe, ont leurs musiciens, leurs comédiens, leurs peintres, leurs sculpteurs, etc. On choisit parmi les jeunes serfs ceux qui par leur intelligence annoncent des dispositions pour tel ou tel art, et on leur donne tous les maîtres nécessaires pour les développer. Dès que ces jeunes gens sont parvenus à pouvoir se passer de leurs maîtres, ils sont attachés à des fonctions particulières dans l'intérieur du palais, et contribuent, comme musiciens et comme comédiens, aux plaisirs du seigneur, et, comme peintres ou sculpteurs, aux embellissements des parcs et des palais. — *Prascovia*, qui depuis devint comtesse de Shérémetof, développa, comme comédienne, des graces enchanteresses, et le talent le plus remarquable : elle fit l'admiration de tout le monde, et bientôt elle inspira la passion la plus vive à son seigneur, à son maître. Il paraît qu'aux charmes de la figure elle unissait encore les qualités préférables du cœur, puisque le comte Shérémetof la trouva digne de porter son nom et de partager sa fortune. On conçoit qu'un mariage si disproportionné dut faire beaucoup de bruit à la cour : on ne pouvait croire que le grand maréchal du palais pût épouser son esclave, sa comédienne. On parlait des obstacles qu'apporterait l'empereur à ce mariage, et pourtant le mariage se fit. Le comte Shé-

rémetof alla trouver l'empereur, lui dit que sa vie était attachée à cet hymen, qu'il ne vivait que par cette femme angélique, et que la lui refuser serait le forcer de renoncer à ses emplois et à la cour. Le comte Shérémetof, aimé de l'empereur, estimé pour ses services et pour son beau caractère, n'eut pas de peine à obtenir le consentement qu'il désirait, et *Prascovia*, par son mérite et ses vertus, sut embellir le rang élevé qu'elle obtint de l'amour.

J'étais, comme je l'ai dit, à la veille de mon départ, lorsque le comte de Shérémetof vint m'apporter, lui-même, une invitation à dîner avec lui seul. Il avait, me disait-il, quelque chose à me communiquer de très-important, qui pourrait m'être agréable et me décider à prolonger mon séjour en Russie. Il m'assura que, si je ne consentais pas à m'exiler de mon pays, je pourrais au moins lui rendre à lui-même un service dont il conserverait une éternelle reconnaissance. J'acceptai son offre obligeante, et je fus exact au rendez-vous qu'il m'avait indiqué. Avant de m'y rendre, j'en parlai à l'ami chez lequel je demeurais : il ne douta pas un instant qu'on allait me demander des vers pour la comtesse Prascovia, et que l'offre qu'on me faisait de rester en Russie annonçait le projet de me charger de l'éducation du jeune comte. Il y avait bien une difficulté, c'est que l'enfant avait tout au plus un an;

mais cela n'embarrassait point notre faiseur de projets. Il m'attachait à la personne du comte comme conseil, ami, secrétaire; enfin, il faisait de moi un important commensal, jusqu'au moment où je deviendrais gouverneur: il me voyait avec un peu d'adresse devenir, sinon un grand personnage, au moins un homme riche et possesseur à mon tour d'un bon nombre de paysans. Je ris avec lui de ses folies; mais comme ses rêves ne me séduisaient point, et que j'étais dans une situation d'esprit à préférer à mille paysans russes le bonheur de jouir en France d'un beau rayon de soleil, de mon indépendance bourgeoise, et de la conversation de quelques artistes, je le prévins d'avance que je resterais Gros-Jean comme devant. Cependant mon tireur d'horoscope ne s'était pas trompé. Je me rendis à l'heure indiquée chez le comte Shérémetof, et j'avoue que je fus étonné de la grandeur et de la beauté de son hôtel: ce qui me surprit le plus, en traversant plusieurs grands appartements dont les riches tentures ainsi que les statues de marbre étaient voilées comme au temps d'un deuil solennel dans les temples catholiques, ce fut de voir une immense quantité de valets, vêtus de noir des pieds à la tête, et que leur silence morne et leur air véritablement triste auraient pu faire prendre pour des parents déshérités. Après avoir

traversé cette foule d'esclaves qui avaient tout à la fois revêtu l'habit et la douleur du maître, j'arrivai dans un petit appartement où le comte m'attendait pour dîner. Après les compliments d'usage nous nous mîmes tous deux à table, et nous fîmes, comme on peut le croire, un repas aussi triste que les figures qui nous environnaient. Les valets retirés, le comte me conta son mariage, les obstacles qu'il avait éprouvés, et la perte cruelle qu'il venait de faire d'une épouse adorée. Le singulier spectacle qui, en entrant, avait frappé mes regards, ne m'avait aucunement touché. Je n'avais vu partout que le faste de la douleur; mais quand cet époux malheureux fut entré dans le détail de ses tourments, de ses vrais chagrins; quand je vis des larmes baigner ses yeux; enfin, quand il me fit le récit des charmes, des vertus de sa Prascovia, je rougis secrètement d'avoir calomnié les sentiments de cet honnête homme; et ce vers de l'une de mes pièces,

J'aimai beaucoup ma femme après l'avoir perdue,

qui m'avait fait rire en entrant, par l'application que j'en faisais au maître de ce riche palais, ne me revint plus à l'esprit. Sa douleur était vraie, sincère, et la suite l'a bien prouvé; car il n'a survécu que peu d'années à cette épouse adorée.

Mais n'anticipons pas sur les évènements. Après le récit de ses peines, le comte me demanda des renseignements sur ma famille, sur ma fortune; et, lorsque je lui eus conté les petites persécutions que j'avais éprouvées en France, bien loin de s'attendrir sur mon sort, il me sembla sourire à l'idée que je ne retournerais qu'avec répugnance dans mon pays. Je vis à ses traits qu'il allait me faire de grandes propositions. Je ne fus pas trompé dans mon attente; il me dit que, d'après la manière dont il avait entendu parler de moi à Saint-Pétersbourg, il avait désiré de me retenir près de lui par un emploi honorable qui pouvait me conduire à la fortune. Il me développa son plan d'éducation pour le fils de sa chère *Prascovia*, promit d'assurer mon sort d'une manière stable, celui même de ma famille, si je consentais à ne plus le quitter et à donner tous mes soins, quand il en serait temps, à son héritier. Si ces propositions m'avaient été faites à mon arrivée en Russie, je ne doute pas que je ne les eusse acceptées; mais huit mois de séjour avaient considérablement changé mes idées. Non que j'eusse à me plaindre des personnes qui m'avaient accueilli; mais le désir de revoir la France; mais les plaisirs mêmes, qui étaient devenus pour moi une fatigue; mais l'ennui de ne pouvoir me livrer à mon goût dominant pour

la solitude, à mes rêveries dramatiques, me faisaient regarder comme un supplice même les devoirs de société, qui me forçaient de retarder mon départ de quelques jours. Après l'avoir remercié de la preuve d'estime qu'il me donnait, je lui parlai sur ce sujet avec confiance; je lui témoignai mes regrets, et l'assurai que si je ne regardais pas mon retour en France comme le seul moyen de rétablir ma santé; que si je pouvais espérer de vivre dans un climat aussi rigoureux que celui de la Russie, je n'hésiterais pas à accepter ses honorables propositions. Voyant qu'il n'avait rien à objecter, puisque mes refus étaient si bien motivés, il me fit quelques compliments sur mes ouvrages, qui tous avaient été bien accueillis à Saint-Pétersbourg; il ne les avait pas vus, puisque aucun des plaisirs que recherchent les autres hommes ne pouvaient plus lui convenir. Cependant il m'avoua qu'il se trouverait heureux d'avoir quelques preuves de mon talent, si je voulais l'essayer sur ce qui pouvait lui être agréable, et chanter l'objet de ses regrets. Je fus un peu embarrassé de la proposition. Tous ces vers que la complaisance arrache aux auteurs, et que quelques-uns, par habitude, font avec tant de facilité, ont toujours été pour moi un impôt pénible à acquitter. Comme je l'ai dit au commencement de ma préface, lorsque je prends la plume,

c'est qu'une idée me domine, et qu'il me serait difficile de ne pas chercher à l'exprimer; mais tous ces vers de société, ces couplets de fête, cette sorte de compliment banal que l'on adresse à l'homme que l'on connaît le moins, ont toujours fait le tourment de ma vie; et si quelquefois j'ai été obligé de céder à des importunités, j'ai fait mes vers si mauvais et de si mauvaise grace, qu'en vérité je puis bien dispenser de la reconnaissance ceux dont ils ont célébré les vertus ou les talents. Cependant comme M. le comte Shérémetoff m'avait montré tant de bienveillance, je crus qu'il était de mon devoir d'essayer au moins de lui être agréable; et, tout en le prévenant que le genre élégiaque m'était tout-à-fait étranger, je promis de lui envoyer avant mon départ quelques faibles essais, qui lui prouveraient bien moins mon talent que mon désir de lui montrer la reconnaissance que je conserverais toute ma vie de ses honorables propositions. Après l'avoir prié de vouloir bien m'envoyer quelques notes sur les établissements qu'il avait fondés au nom de sa *Prascovia* si regrettée, je rentrai chez moi fort embarrassé de savoir comment je tiendrais ma parole. Dans ma conversation avec lui, il ne m'avait pas été difficile de voir qu'il ne serait pas fâché que je rappelasse dans mes vers la fondation de plusieurs hôpitaux que la Russie devait

à sa bienfaisance. Quelque affligé qu'on soit, quelque détaché du monde qu'on se dise, on n'est pas fâché d'entendre son éloge. L'orgueil se montre partout, et lorsqu'on le trouve dans l'ame d'un homme bienfaisant, il ne faut pas s'en plaindre, puisqu'il en résulte un avantage pour l'humanité.

Certain d'avoir au moins quelque chose à dire dans l'élégie que je devais composer sur la mort de *Prascovia*, je me mis à l'ouvrage, sinon avec plaisir, au moins avec l'espoir d'être agréable à un parfait honnête homme. — Oh! quelle différence entre le travail d'un auteur qui cède à l'inspiration d'une idée qui lui appartient, et le travail de celui qui est obligé d'arranger méthodiquement des pensées qu'il n'a point trouvées dans le fond de son ame! Dans l'un tout est fort et brûlant comme le désir, dans l'autre, tout est froid et compassé comme la raison. Sans doute il faut que la raison ne soit pas sans influence dans les inspirations; il faut qu'elle règle le délire d'une fougueuse imagination; mais l'une sans l'autre ne peuvent rien. Ce que l'imagination colore de son feu créateur, la raison le rectifie; mais la raison ne parle qu'à l'esprit, et la poésie doit émouvoir le cœur.

Enfin, après un travail pénible, après avoir arrangé mathématiquement deux cents vers à peu près, j'envoyai, la veille de mon départ, mon pé-

nible travail au comte Shérémetoff. Certes, en le composant, j'étais bien loin de prétendre à aucun genre de récompense : je croyais acquitter une dette de reconnaissance; il m'avait montré tant de bienveillance!.... Si je ne mettais pas ce travail au nombre de ceux que la société impose à tous les auteurs, je le croyais par son peu d'importance, par son peu de mérite, digne tout au plus d'un remercîment poli. Quel fut donc mon étonnement, lorsque, au moment même de monter en voiture pour partir, je reçus du comte une lettre gracieuse qui me priait d'accepter comme un souvenir d'amitié, une boîte d'or, richement émaillée, et remplie de ducats.... A la vue de ce présent, je commençai à croire que des vers médiocres, en certaine circonstance, pouvaient avoir de la valeur; mais j'en fus bien plus convaincu lorsque, quelques mois après, de retour dans ma patrie, je reçus du comte Shérémetoff une autre preuve de souvenir.

Je dois ici, avant de terminer l'histoire de ma pièce de vers que j'avais décorée du nom d'*élégie*, rapporter quelques autres évènements, et me représenter rentré dans mes foyers, bien fatigué de mes longs voyages; mais bien heureux de revoir ma famille. J'avais raconté à mes frères toute l'histoire de mon séjour en Russie; je n'avais point oublié de leur montrer le riche présent du comte

Shérémetoff, et de leur lire les mauvais vers dont il avait été le prix. Ils convinrent avec moi que ce n'était qu'en Russie qu'on pouvait tirer parti d'une denrée si médiocre, puisqu'à Paris la meilleure qualité de cette marchandise était à vil prix. Quelque temps se passa, lorsqu'un jour je fus tout surpris de recevoir une lettre de Saint-Pétersbourg, par laquelle l'homme d'affaires du comte Shérémetoff me priait de faire imprimer cette fameuse élégie que j'avais composée sur la mort de *Prascovia*, par l'un des frères Didot. Cette prière m'attrista; j'espérais que mes vers ne passeraient pas l'enceinte du palais Shérémetoff, et je fus tout désappointé d'apprendre qu'ils allaient sans doute courir les salons de Moscou et de Saint-Pétersbourg. J'avais fait un acte de complaisance dont j'avais été beaucoup trop magnifiquement récompensé; et je devais croire que ce petit ouvrage, ainsi que ceux que l'on compose pour l'amusement d'une société, disparaîtrait avec l'affliction du tendre époux dont j'avais exprimé la douleur. Quoiqu'il me fût bien permis d'attacher peu d'importance à une composition qui sortait tout-à-fait du genre que j'avais adopté en littérature, je n'en fus pas moins contrarié de la publicité que j'étais forcé de donner à ma triste élégie. Cependant je ne pouvais me refuser au désir de M. le comte. Cette pièce, graces

à sa munificence, était devenue sa propriété, et dût mon amour-propre en souffrir, il fallait bien la rendre publique, au moins pour Saint-Pétersbourg, avec la certitude qu'elle ne le serait jamais à Paris. Je fis donc imprimer ces deux cents vers avec tout le luxe typographique que l'on est sûr de rencontrer dans les maisons Didot. J'y ajoutai de plus une jolie gravure; le célèbre Isabey, mon vieil ami, si estimé pour ses grands talents, si recherché pour la gaîté d'un caractère aimable qui fait le charme de toutes les sociétés de Paris, m'en fit le dessin, et j'envoyai mon misérable enfant à Saint-Pétersbourg, bien emballé et bien habillé. Ainsi que de ces enfants mauvais sujets qu'on fait partir pour les colonies, je m'en séparai sans douleur, espérant bien surtout qu'il ne se remontrerait jamais à Paris.

Quelques mois s'écoulèrent encore, et je ne songeais plus au paquet que j'avais expédié pour le Nord, lorsqu'étant à table je reçus une lettre de Russie. Elle était de M. le comte qui m'accusait la réception de l'élégie, et qui me remerciait encore du plaisir que je lui avais procuré en la lui faisant lire imprimée. Un autre paquet était joint à cette lettre, je le décachette et j'y trouve pour 9,000 f. de lettres de change sur la maison Laffite. On peut se figurer mon étonnement: quoi! tant d'argent pour de si mauvais vers; quoi! tant d'ou-

vrages que j'avais donnés au public, qui m'avaient coûté tant de peines, tant d'inquiétudes, et dont le produit n'égalait pas le quart de ce que m'avaient rapporté quelques pensées rimées par complaisance! Malgré moi, je me rappelai les jolis vers de Voltaire, et je m'écriai : *Et mon américaine Alzire !* etc., en ne faisant toutefois porter l'application que sur la faiblesse de mon ouvrage.

Après être entré dans tous ces détails sur ma petite pièce de vers, je regarde comme un devoir de la faire connaître au public. Il est bien juste que j'acquitte aux dépens de mon amour-propre la dette de la reconnaissance. Si, à la lecture qu'on en fera, on s'aperçoit que j'ai peu de dispositions pour le genre élégiaque, on n'en trouvera que plus admirable la générosité d'un seigneur russe envers un auteur français qu'il connaisait à peine : d'ailleurs, n'est-ce pas rendre à son ombre, un hommage qui la flattera, que de rappeler comment l'amour que lui avait inspiré sa Prascovia, a tourné tout à l'avantage de l'humanité. C'est à cet amour que tout le monde appelait insensé, c'est à cet hymen qui, selon les préjugés, détruisait l'inégalité des rangs, que la Russie doit, comme je l'ai dit, plusieurs établissements philantropiques, qui porteront le nom du fondateur jusque dans la postérité. Puissent mes méchants vers faire connaître

au moins en France cet estimable étranger ! et puissent tous les auteurs, mes confrères, en composer de meilleurs pour quiconque lui ressemble, et qui soient surtout aussi bien récompensés !

ÉLÉGIE.

LE COMTE SCHÉRÉMETOFF

A L'OMBRE DE PRASCOVIA.

O toi que j'ai perdue, amante, épouse, et mère,
Que moissonna sitôt la Parque meurtrière,
Cher et touchant objet de regrets impuissants,
Du séjour éternel écoute mes accents.

Depuis le jour affreux qu'à mon amour ravie,
S'éteignit dans ton sein le flambeau de la vie,
Mon cœur fut accablé sous le poids des douleurs :
La nature long-temps me refusa des pleurs.
Bien plus à plaindre, hélas! de ne pouvoir te suivre,
Pour mourir tous les jours je fus forcé de vivre;
Le temps sans les guérir a calmé mes tourments :
Je ne suis plus en proie à ces déchirements,

A ce chagrin cuisant qui ronge l'ame, oppresse;
J'éprouve maintenant cette morne tristesse,
Fille du Souvenir, mère de la Langueur,
Qui même en le blessant charme encor notre cœur.

Mais lorsqu'à mes regards un objet se présente,
Qui rend à mes esprits ton image vivante;
Quand le clavier répond à de mobiles doigts,
Quand des sons étrangers me rappellent ta voix,
Quand l'air que tu chantas vient frapper mon oreille,
Bien plus cruelle alors ma douleur se réveille;
Et les pleurs que le temps à peine avait taris
Inondent en brûlant mes yeux qu'ils ont flétris.
Pour éloigner les traits d'une image trop chère,
Je vais chercher au loin quelque lieu solitaire,
Je parcours à grands pas les bois que j'ai plantés;
Ton ombre encor me suit en ces lieux écartés :
J'y retrouve l'arbuste, ou cette fleur chérie
Qui croissant sous ta main me semblait embellie;
J'y revois le bosquet dont le feuillage épais
Dérobait nos plaisirs aux regards indiscrets.
Là retirés tous deux, la douce confidence,
Fruit d'un amour heureux et de la confiance,
De nos cœurs satisfaits s'empressant de sortir,
Des plus longs entretiens nous faisait un plaisir.
La bonté dans tes yeux s'offrait en traits de flamme,
Chaque mot me peignait la candeur de ton ame.
Que de plans tu formais chers à l'humanité!
J'admirais tes vertus, ta générosité;
Je me disais : un dieu l'envoya sur la terre
Pour aider les humains, adoucir leur misère.

Je les accomplirai ces rêves de ton cœur!
De mille infortunés je ferai le bonheur :

Rien pour les secourir ne me semble impossible.
L'époux qui t'adora peut-il être insensible!
Ces richesses, cet or, objet de tous les vœux,
Iront pour t'honorer chercher les malheureux.
Même dans le tombeau deviens leur protectrice;
Ma main de tes bienfaits sera dispensatrice.
De quoi me serviraient mon pouvoir, tout mon bien,
Si des infortunés je n'étais le soutien.

J'abjure désormais ces plaisirs à la mode,
Qui déguisent l'ennui sous un masque incommode;
Tous ces folâtres jeux, fils d'un art séducteur,
Qui distraient notre esprit sans toucher notre cœur;
Cet art même où Thalie, aimable avec finesse,
Se joue en badinant de l'humaine faiblesse,
Et, cachant la raison sous le sel des bons mots,
Enseigne la sagesse en se moquant des sots;
Et ces apprêts nombreux, et ces fêtes brillantes;
Et ces feux dispersés en gerbes éclatantes;
Et les sons réunis des cors et des haut-bois,
Troublant tous les échos de nos paisibles bois;
Et tous ces longs repas dont Comus est le père,
Et dont le goût usé fit un art nécessaire;
Et ces réunions, ces bruyants entretiens,
Ces médisants propos semés de fades riens;
Et cet art si chéri qu'inventa Therpsicore,
Que le sage proscrit, que la jeunesse adore;
Tout ce tumulte enfin préparé gravement,
Qui fatigua huit jours, et ne plaît qu'un moment.
Non, je n'ai plus ces goûts d'une ame satisfaite;
Je cherche des plaisirs dans l'obscure retraite,
Où libre de tous soins, et seul avec mon cœur,
De regrets concentrés je nourris ma douleur.
Si parfois la raison au monde me rappelle,

Si des vœux de ton cœur exécuteur fidèle,
D'affaires et de plans j'occupe mes esprits,
C'est afin d'accomplir tes projets favoris.

Oui, contre le malheur, la publique misère
Va trouver par mes soins un abri salutaire;
Asile hospitalier au repos destiné,
Qui s'ouvrira toujours à l'homme infortuné *.
C'est là qu'un art heureux secondant la nature
Calmera les douleurs que l'indigence endure;
Que l'être resté seul dans la société
Sans acheter des soins reprendra la santé.

Mais il est d'autres maux plus terribles encore;
Qui se cachent aux yeux et que le riche ignore;
Maux qu'il faut deviner, dont les timides cris
Troublent en s'exhalant le silence des nuits **.
Tel indigent, hélas! fier dans son infortune,
Tremble de proférer une plainte importune;
Il sourit tourmenté des douleurs de la faim,
Et meurt en rougissant sans demander du pain.

Avec soin j'épîrai cette noble misère;
Et ma main soulevant le voile du mystère,
A tous les malheureux qui souffrent en secret,
Même en le présentant veut cacher le bienfait.

Tout être qui gémit à mes soins doit prétendre;
Contre un destin cruel je saurai le défendre.

---

* Fondation par le comte Schérémetoff d'un hospice pour cent indigents et cinquante malades.

** Pensions à domicile accordées à cinquante familles.

Cet artisan actif, cet homme industrieux,
Qui, professant pour vivre un art laborieux,
Ne peut de ses talents faire un heureux usage,
Et languit désœuvré dans la force de l'âge,
Trouvera sous sa main d'utiles instruments
Qui nourriront bientôt le père et les enfants *.

Cet autre, débiteur d'une somme légère *
Que ne pourrait jamais acquitter son salaire,
Et qui perd en prison, dans son oisiveté,
Le charme du travail avec la liberté,
Instruit par le malheur reverra la lumière,
Et plus prudent enfin poursuivra sa carrière **.

Et toi, jeune beauté, victime des destins,
Que le hasard jeta parmi les orphelins,
A la rigueur du sort élève ton courage,
Des riches libertins ne sois point le partage;
Les feux d'un chaste hymen s'allumeront pour toi,
Tu seras vertueuse et ce sera par moi ***.

Il n'est pas jusqu'à vous, ô mânes périssables,
De l'homme qui n'est plus dépouilles misérables,
Qui n'éprouviez les soins d'un intérêt nouveau **** ;
Quand la société vous refuse un tombeau,
Mon or l'achètera; la piété tardive
A mon exemple au moins deviendra plus active.
Hélas! repose en paix, vieillard mort indigent;
Pour te fermer les yeux tu n'eus pas un parent;

---

* Ouvriers secourus. (Article III de la fondation.)
** Rachat des prisonniers pour dettes. (Article IV de la fondation.)
*** Vingt-cinq filles orphelines annuellement dotées.
**** Enterrements aux frais de l'établissement.

Tes restes délaissés, rebut de la nature,
Désormais ne vont plus languir sans sépulture :
Une pierre doit dire à la postérité
Qu'un malheureux de plus a long-temps existé.

Enfin, lorsque j'aurai rempli sur cette terre
Tous les devoirs sacrés de citoyen, de père;
Quand j'aurai préservé l'unique rejeton
(Ce fruit trop jeune encor d'une tendre union)
Des dangers qui toujours environnent l'enfance;
Quand j'aurai fait connaître à son adolescence
Les aimables vertus que possédait ton cœur;
Lorsque j'aurai tout fait enfin pour son bonheur,
J'irai dans le séjour de la céleste vie,
Sans regrets ni remords, rejoindre mon amie :
Tous les deux réunis près du trône immortel,
Je veux me prosterner aux pieds de l'Éternel,
Et lui dire : « Grand Dieu, j'ai quitté cette terre,
« Trop obscure vallée, et séjour de misère :
« Si mon cœur éclairé, grace à mon heureux choix,
« Guidé par mon épouse a fait bien quelquefois ;
« Si mon zèle en tout temps au pauvre fut propice;
« Si pour les orphelins il arma la justice ;
« Si tous les malheureux sont enfin secourus,
« Gloire à PRASCOVIA! je lui dois mes vertus. »

PERSONNAGES.

DERBAIN, vieil amateur du Théâtre-Français.
FLORIMON, acteur du théâtre de l'Odéon.
BÉLISE, actrice du même théâtre.
EUGÈNE, écolier de l'université.
CLAQUETIN, cabaleur de métier, gascon.
GERMAIN, ancien portier du Théâtre-Français.
UN MAITRE DE MUSIQUE, Italien.
LA PRIMA DONNA.
Plusieurs Chanteurs italiens.

La scène est sur le théâtre de l'Odéon, le matin même du jour de l'ouverture.

LE
VIEIL AMATEUR.

SCÈNE I.

GERMAIN, SEUL.

Il faut en convenir, c'est un rude métier
Que d'être en un théâtre ou concierge ou portier.
Moi, j'ai, sans me vanter, une tête assez forte;
C'est aussi pour cela qu'on m'a mis à la porte.
Cependant je ressens une certaine peur...
Pourrai-je m'en tirer ce soir avec honneur?
Tous nos jeunes acteurs, qui sont gens très-aimables,
Vous font le plus souvent donner à tous les diables:
L'un fait entrer sa nièce, et l'autre son cousin;
L'un apporte une écharpe, et l'autre un brodequin;
Et ce lieu qui ne doit être ouvert à personne,
De mille curieux en un instant foisonne.
Mais aujourd'hui, morbleu, personne n'y viendra,
Excepté le public, attendu qu'il paîra.

SCÈNE II.

GERMAIN, DERBAIN.

DERBAIN.

Au faubourg Saint-Germain pourtant je me retrouve.

GERMAIN, à part.

Quel est ce monsieur-là?

DERBAIN.

Le plaisir que j'éprouve
Est vraiment des plus vifs.

GERMAIN.

Mais je l'ai vu jadis :
C'est un vieil amateur.

DERBAIN.

Je reviens à Paris.
Après vingt ans passés, je revois le théâtre
Qui fit tous mes plaisirs, dont je fus idolâtre...
Et ce beau monument, qui charme mes regards,
M'annonce que Minerve ici guida les arts.
Tous ces joyeux enfants vont se faire une étude
De charmer ses loisirs, sa docte solitude,
Les arts, de la sagesse habiter le palais!
Ils vont nous enchanter encor plus que jamais.

GERMAIN.

Toujours même chaleur....

DERBAIN.

Par quel effet magique
Paris est-il changé? Quel enchanteur unique,
Si puissant dans un art par Vitruve inventé,
Ose arrêter sa place à l'immortalité?
Et qui donc éleva ces palais à Thalie,
Ce Louvre à la grandeur, ce temple à l'industrie,
A de braves guerriers tous ces arcs triomphaux,
Au commerce, au public, ces ponts et ces canaux?
Quelle main dans Paris porta l'ancienne Rome?

GERMAIN, à part.

Eh mais, d'où vient-il donc? C'est vraiment un bon homme.

(Haut.)

Il ne sait pas encor... Monsieur n'a donc pas vu?
Eh quoi, notre enchanteur ne vous est pas connu?
Sa baguette s'étend un peu loin sur la terre :
Vous pourriez la trouver sur un autre hémisphère;
Elle enchaîne la force, inspire la valeur,
Fait d'un ennemi fier un pacificateur,
Concilie et séduit, frappe, console et fonde;
Ses prodiges enfin, règlent le sort du monde.

DERBAIN.

Mais, si je ne me trompe, eh! c'est le bon Germain,
Vieux portier des Français?

GERMAIN.

Eh! oui, monsieur Derbain
C'est lui-même.

DERBAIN.

Parbleu, dans cette circonstance,
Je suis charmé d'avoir quelqu'un de connaissance.
Depuis long-temps, mon cher, j'ai quitté mon pays;
C'est d'hier seulement que je revois Paris
Après un grand voyage.

GERMAIN.

Un grand voyage en France?

DERBAIN.

Non, j'ai couru le monde.

GERMAIN.

Et malgré vous, je pense;
Car je vous ai connu le goût très-casanier.
Vous viviez en paisible habitant du quartier :
Vos travaux vous prenaient toute la matinée;

Puis, vous vous promeniez aussi, dans la journée,
Au Luxembourg; le soir, sans y manquer jamais,
On vous trouvait assis à l'orchestre aux Français;
Votre place était là.

DERBAIN.

Quel temps tu me rappelles!

GERMAIN.

Oui, vous étiez, monsieur, du nombre des fidèles,
De ces vrais amateurs dont le goût indulgent
Cultive sous la ronce un sauvageon naissant.
On le greffe, on l'arrose, et l'on agit de sorte
Que l'arbrisseau s'élève, et de bons fruits rapporte.

DERBAIN.

Bien raisonné. Tu sais si, d'après leurs produits,
Tous ceux que j'ai greffés ont donné de bons fruits?

GERMAIN.

Je ne dois point juger en matière pareille.

DERBAIN.

Pour moi, j'en peux juger. Arrivé de la veille,
Absent depuis long-temps, je vais revoir enfin
Mes deux meilleurs amis, Corneille et Poquelin.

GERMAIN.

Mais, monsieur, permettez...

DERBAIN.

Je goûte par avance
D'un spectacle enchanteur la douce jouissance;
Je me souviens toujours de la vivacité,
De la grace, du feu, de la légèreté
De l'aimable Molé.

GERMAIN.

Si vous voulez m'entendre....

DERBAIN.

Et toi, jeune Olivier, au regard doux et tendre;
Et toi, vive soubrette au pétillant débit,
Qui lançais si gaîment tous les traits de l'esprit,
Joly, je te verrai... Mais qu'as-tu-donc? tu pleures.

GERMAIN.

Ah! ne vous pressez pas d'habiter leurs demeures.

DERBAIN.

Comment! tous trois auraient...

GERMAIN.

Ils sont où nous irons.
Tâchons d'être avec eux; ensemble nous rirons.

DERBAIN.

Je les regrette bien. De la scène française
Il est d'autres soutiens, et je serais bien aise
De revoir au plus tôt un certain amoureux *,
La plus belle coquette **, et deux valets... ***.

GERMAIN.

Pour eux
Ils se portent très-bien.

DERBAIN.

Bon, et ce soir j'espère...

GERMAIN.

Oui, vous pourrez les voir, en passant la rivière.

DERBAIN.

Quoi! ce n'est pas ici que de leur grand talent...

GERMAIN.

Eh! mais d'où tombez-vous, monsieur? du firmament?
Venez-vous de Pékin?

---

* M. Fleuri. ** Mademoiselle Contat. *** MM. Dugazon et Dazincourt.

DERBAIN.

Mais d'aussi loin, je pense.
Si l'on connaît partout les destins de la France,
Ses guerriers, ses héros, leur chef et ses succès,
On peut bien oublier le théâtre Français.
Toi qui, depuis trente ans, vis à la comédie,
Apprends-moi le destin des enfants de Thalie.

GERMAIN.

Monsieur, c'est un récit que vous me demandez;
Je sais comme on les fait... Bon, j'y suis : attendez.
A peine la Discorde, et l'Orgueil, et l'Envie,
Ont formé de poisons l'affreuse zizanie,
Que la troupe bientôt et sans ordre et sans chef...

DERBAIN.

Finiras-tu, Germain?

GERMAIN.

Vous n'en voulez pas? Bref,
Tous les malheurs des temps, les petites recettes,
D'autres opinions, et les Madelonnettes*,
Les ayant séparés, tous nos joyeux enfants
Allèrent dans Paris colporter leurs talents.
Las! que devient la gloire, argent, quand tu commandes!
Ils furent à mes yeux divisés en trois bandes.
Quelques comédiens, fidèles à leurs vœux,
Gardaient du feu sacré les restes dans ces lieux;
Mais ce feu-là, monsieur, brûla bientôt le temple.
Quel incendie! ô ciel! en est-il un exemple!
J'ai vu dans un instant consumer cinq palais

* Les comédiens français furent incarcérés aux Madelonnettes, en 1792.

De style grec, romain; deux prisons, trois forêts;
Et malgré tout mon zèle et celui de ma femme,
Hélas! nous n'avons pu dérober à la flamme
Qu'un tonnerre assez bon, nos deux grands Jupiters,
Un océan tout neuf, et vingt livres d'éclairs.

DERBAIN.

Mais la salle en effet ne paraît plus la même;
J'admire sa grandeur et sa richesse extrême.

GERMAIN.

Peut-elle être moins riche? Un grand corps de l'état *
Sur elle en l'élevant répandit son éclat:
Ce protecteur des arts voulut que le génie
Autour de son palais appelât l'industrie.

DERBAIN.

J'approuve ses projets. Ainsi nos grands acteurs...

GERMAIN.

Nos grands acteurs, hélas!

DERBAIN.

Nos immortels auteurs...

GERMAIN.

Nos auteurs sont mortels.

DERBAIN.

Sur cette noble scène
Font entendre ce soir Thalie et Melpomène.

GERMAIN.

Eh non! monsieur. Bon dieu! daignez donc m'écouter.

DERBAIN.

Quoi! les Français...

GERMAIN.

Ici ne vont pas débuter;

---

* Le sénat conservateur.

Et c'est à leur refus qu'une branche cadette
S'introduit en ces lieux, sans bruit et sans trompette.
De Thalie autrefois un jeune nourrisson *
Par ses heureux travaux établit la maison;
Elle prospérera, j'en ai quelque espérance :
Elle apporte en ces lieux le travail, la constance,
Et la docilité qui conduit au talent.
Le travail aux cadets réussit bien souvent;
Et jaloux de l'éclat dont le frère aîné brille,
Ils brigueront l'honneur d'être de la famille.

DERBAIN.

Pour moi, quand il s'agit du Théâtre Français,
Des auteurs, des acteurs je fuis tous les cadets:
Si ta branche bâtarde est assez téméraire
Pour venir en des lieux consacrés à Molière,
Je vais la recevoir de la bonne façon.

GERMAIN.

C'est avoir contre nous trop de prévention;
Et quand vous connaîtrez notre aimable jeunesse....

DERBAIN.

Le talent seul me plaît : oui, lui seul m'intéresse;
Et tel est mon dépit contre tes jeunes gens,
Qu'ils passeront ici de très-mauvais moments.

GERMAIN.

Je cours les avertir de cette affreuse trame.
Je vous croyais, monsieur, plus de bonté dans l'ame:
Non, vous ne deviez pas arriver tout exprès
Pour troubler nos débuts. Allez voir vos Français.

(Il sort.)

* M. Picard.

SCÈNE III.

DERBAIN, SEUL.

Peste soit de Germain, de sa troupe nouvelle!
En vain de ses acteurs il me vante le zèle;
Quand même du public ils seraient estimés,
Je ne vois de talents que ceux que j'ai formés.

SCÈNE IV.

EUGÈNE, DERBAIN.

EUGÈNE.

Ah! pourtant m'y voilà: que le concierge enrage,
Je ne sortirai point, dût-il faire tapage.

DERBAIN.

Qu'avez-vous donc, jeune homme?

EUGÈNE.

Oh! c'est un radoteur,
Ce concierge.

DERBAIN.

Comment?

EUGÈNE.

Je demande un acteur,
Je prétends lui parler d'une importante affaire,
Il m'éconduit tout net, malgré mon caractère.

DERBAIN.

Eh quoi! monsieur serait?...

EUGÈNE.

Un homme intéressant;
De l'université je suis étudiant.

DERBAIN.

Il a tort ce concierge; il ignorait peut-être
Qu'en ces lieux l'écolier parle souvent en maître.

EUGÈNE.

Oh! laissez, avant peu nous reprendrons nos droits;
Et bientôt les acteurs reconnaîtront nos lois.

DERBAIN.

Mais votre tribunal, monsieur, n'est qu'au parterre.

EUGÈNE.

J'en conviens.

DERBAIN.

C'est de là que l'on fait bien la guerre
A ces pauvres acteurs, surtout à ces auteurs.

EUGÈNE.

Mais c'est aussi de nous qu'on obtient les faveurs;
Nos arrêts sont d'ailleurs dictés par la clémence,
Et nos punitions...

DERBAIN.

Ont l'air de la vengeance.

EUGÈNE.

Il faut bien dans les arts soutenir le bon goût.

DERBAIN.

Mais il faut, quand on juge, écouter avant tout.

EUGÈNE.

Le seul amour du beau nous anime et nous guide.

DERBAIN.

La jeunesse souvent par passion décide.

EUGÈNE.

Mais qui peut se tromper quand un ouvrage est bon?

DERBAIN.

On applaudit long-temps la Phèdre de Pradon.

EUGÈNE.

Oh! nous avons bien plus d'esprit que nos ancêtres.

DERBAIN.

Dans tous les arts pourtant ils ont été nos maîtres.

EUGÈNE.

Le goût est bien plus fin, l'esprit plus général.

DERBAIN.

Oui, j'en conviens, jeune homme, et c'est peut-être un mal.
Il est pour nos auteurs difficile d'écrire,
On ôte chaque jour une corde à leur lyre.
En vain l'auteur se sert des moyens de son art,
Le public les connaît, les a vus quelque part.
L'amour, l'ambition, sauvent la tragédie;
Mais comment peut-on faire encor la comédie?
Que peut-on inventer! un Molière a tout dit,
Et Regnard dans ses vers a moissonné l'esprit.
Il faut, me dira-t-on, cueillir le ridicule;
Et si l'on interdit à l'auteur sa férule,
S'il ne peut pas dauber sur les fous et les sots,
Sur qui voulez-vous donc que portent ses bon mots?
Que peut un pauvre auteur? Il change son ouvrage,
Taille un habit lugubre au plus gai personnage;
De la vive Thalie abandonnant le trait,
Pour remplacer l'esprit, il y met l'intérêt;
Et se livrant lui seul au fouet de la satire,
Fait pleurer le public qui demandait à rire.

EUGÈNE.

Pour moi, je ne suis pas du tout de votre avis :
Il reste vingt portraits qui ne sont pas saisis ;
Et peut-être avant peu, sur la scène où nous sommes,
Des plus vives couleurs je peindrai tous les hommes.

DERBAIN.

Peste, vous m'avez l'air d'être un terrible auteur.
Quel est votre premier sujet ?

EUGÈNE.

Le professeur.

DERBAIN.

C'est le vôtre, sans doute ; et la reconnaissance
Vous a fait....

EUGÈNE.

C'est le sot, le plus pédant de France ;
Il est lourd, ennuyeux, a le regard benin,
Et ne peut dire un mot sans vous parler latin.
Oh ! que je rendrai bien sa douceur hypocrite,
Et son penchant modeste à vanter son mérite.

DERBAIN.

Pour peindre ce pédant nouvellement conçu,
Lisez votre Molière.

EUGÈNE.

Eh ! cent fois je l'ai lu.

DERBAIN.

Quoi ! monsieur Trissotin ?

EUGÈNE.

Ah ! mon dieu, c'est lui-même.
A le refaire, moi, j'ai passé mon carême ;
Mais j'ai d'autres sujets, et mille originaux,

Tous pris dans la nature, attendent mes pinceaux.
J'ai pour oncle un vieillard, un ancien militaire
D'un caractère franc, mais dur, atrabilaire;
Il blâme tout.

DERBAIN.

Bien! c'est le Misanthrope.

EUGÈNE.

O ciel!

DERBAIN.

Vous alliez concevoir un ouvrage immortel.

EUGÈNE.

Vous me désespérez. Ah! cette fois, j'espère
Que vous ne lirez pas mon sujet dans Molière.
J'ai pour cousin-germain le plus drôle de corps;
Mille esprits à la fois agitent ses ressorts:
Il n'est bien nulle part, et partout il veut être;
Il a changé d'état au moins dix fois peut-être.

DERBAIN.

N'est-ce pas l'Inconstant?

EUGÈNE.

C'est à peu près cela.

DERBAIN.

Le Théâtre Français demain le donnera.

EUGÈNE.

Encor!

DERBAIN.

Ce fut l'essai d'un bon auteur comique
Dont les travaux ont droit à l'estime publique;
Vous avez du talent, je le crois; mais enfin
Ne le refaites pas, mon cher, après Colin.

EUGÈNE.

Vous me découragez; dans mon dépit extrême,
Il ne me reste plus qu'à me jouer moi-même.

DERBAIN.

Comment vous peindrez-vous?

EUGÈNE.

Mais, en franc étourdi.

DERBAIN.

Ah! l'un de mes amis en a fait deux ici *;
Et si vous désirez un accueil agréable
De la part du public, comme eux soyez aimable.

EUGÈNE.

Peste soit des auteurs! ils sont tous nés exprès
Quelque temps avant moi pour traiter mes sujets.

DERBAIN.

Vous ferez mieux d'entrer dans une autre carrière.

EUGÈNE.

Celle-là me convient.

DERBAIN.

Prenez garde à l'ornière:
De plus adroits que vous y tombent trop souvent.

EUGÈNE.

Bon! le meilleur coureur peut broncher en marchant.
Je me sens inspiré, j'ai fait mon horoscope;
Et si je n'atteins pas l'auteur du Misanthrope,
Je veux sur ce théâtre, en dépit de son nom,
A sa couronne au moins dérober un fleuron.
D'aujourd'hui, c'en est fait, j'appartiens à la scène,
Et je cours de ce pas voir mon nouveau domaine.

(Il sort.)

* M. Andrieux.

SCÈNE V.

DERBAIN, SEUL.

L'enthousiasme est bon, mais il faut réussir;
Qui n'atteint pas le but, trouve le repentir:
Que je plains l'imprudent prompt à s'en faire accroire,
Qui prend pour du talent le désir de la gloire!

SCÈNE VI.

FLORIMON, BÉLISE, DERBAIN.

FLORIMON.

Au théâtre, aujourd'hui, je ne viens qu'en tremblant.

BÉLISE.

Mon cher, vous n'êtes pas au moins très-rassurant :
Allons, que votre front un instant se déride.
Si notre premier rôle est à ce point timide,
C'est fait de nous ce soir.

DERBAIN, à part.

Ah! ce sont des acteurs!
Je ne leur trouve pas des airs.... triomphateurs.

BÉLISE.

Et d'ailleurs Florimon peut-il avoir à craindre?
Moi-même du public je n'ai pas à me plaindre;
Et pourquoi voulez-vous qu'ici plus rigoureux
Il veuille nous traiter plus mal qu'en d'autres lieux?

FLORIMON.

Songez, en contemplant les beaux lieux où nous sommes,

A l'effet que produit le regret sur les hommes.
Si le public nous vit d'un regard indulgent,
C'est qu'il crut voir en nous quelque espoir de talent;
Mais qu'est-ce que l'espoir? lorsque dans cette enceinte
Tout, jusques à ces murs, va nous porter atteinte.
Ils seront contre nous peuplés de souvenirs;
On se rappellera tous ses premiers plaisirs....
Des acteurs pleins de feu....

BÉLISE.

Des actrices très-belles.

FLORIMON.

Des pièces d'un talent....

BÉLISE.

Qui n'étaient pas nouvelles.

FLORIMON.

Enfin, en ce moment, et quoiqu'épouvanté
Du châtiment qu'on garde à la témérité,
Je ne puis m'empêcher de songer, sans ivresse,
Au temps où je venais, dans ma grande jeunesse,
Jouir du charme heureux de dix acteurs parfaits
Qu'on admirait alors au Théâtre Français.

DERBAIN, à part.

Ce jeune homme a du bon.

BÉLISE, apercevant Derbain.

Eh mais! l'on nous écoute!
Ce monsieur serait-il de la maison?

DERBAIN.

Sans doute;
J'y suis fort attaché.

FLORIMON.

Que pense-t-on de nous,
Monsieur, dans le quartier?

DERBAIN.

A part. (Haut.)
Effrayons-les. De vous...

BÉLISE.

La question, je crois, un peu vous embarrasse?

FLORIMON.

Parlez-nous franchement.

DERBAIN.

On blâme votre audace;
Et tout en estimant votre zèle connu,
On craint qu'il ne soit pas du public bien venu.
On dit que si par vous la salle est occupée,
Vous y joûrez, messieurs, *l'Espérance trompée*.

FLORIMON.

Eh! nous n'espérons rien lorsqu'ici nous venons.
(A Bélise.)
Ai-je tort ?

BÉLISE.

Nous ferons tout ce que nous pourrons.
Eh! mon ami, c'est trop nous tourmenter la tête.
Je sais bien que ce jour n'est pas un jour de fête;
Mais j'ai pris mon parti, je joûrai de mon mieux;
Tout en tremblant bien fort j'aurai l'air courageux;
Mais si des professeurs de certaine musique,
Par un aigre fausset me donnent la réplique,
Je leur dirai tout net : « Lorsque de bonnes gens
« Vous viennent de si loin.... peut-être à leurs dépens,

« Il n'est pas généreux, le jour de l'arrivée,
« De changer de la sorte un devoir en corvée.
« Allons, patientez; je prévois qu'avant peu
« Vous vous régalerez de votre vilain jeu;
« Mais pour notre début, messieurs, grace complète,
« Poin d'accompagnement, ou je reste muette;
« Et puisque vous aimez la musique en ces lieux,
« Nous vous en donnerons, et qui vaudra bien mieux. »

FLORIMON.

Voilà ce qu'on appelle un discours oratoire.

BÉLISE.

Je laisse à nos pédants leur éloquent grimoire;
Je parle simplement, et c'est toujours très-bien.
Vous riez?

FLORIMON.

Oui, je ris de votre beau moyen.

BÉLISE.

Très-beau, puisqu'il me rend tout-à-fait le courage;
Et je cours m'habiller pour affronter l'orage.
Appelons le concierge.

FLORIMON.

Et que lui voulez-vous?

BÉLISE, *vivement.*

Mais, la clef de ma loge....

FLORIMON, *en riant.*

Allons, point de courroux.

DERBAIN, *d'un grand sang-froid lui présente une clef.*

Je vais vous la donner, car il me l'a remise.

BÉLISE, *étonnée.*

Quoi! monsieur, vous avez.... Je dois être surprise....

DERBAIN.

Votre loge est charmante ; elle est très-près d'ici :
Elle vous conviendra ; c'est celle de *Joly*.

BÉLISE.

De *Joly!* Quoi, vraiment ?....

DERBAIN.

Cette aimable soubrette,
Si vive, si piquante....

FLORIMON.

Et toujours si parfaite.

BÉLISE, avec dépit.

Pourquoi me placer, moi, dans cette loge-là ?
C'est un tour qu'on me fait; mais on me le paîra.

FLORIMON, malignement.

Vous sentez l'épigramme ?....

BÉLISE.

Elle n'est pas heureuse ;
Car enfin, vous savez si je suis orgueilleuse !
Je puis bien près de vous avoir quelque bon sens ;
Mais je ne me crois rien près de ces grands talents.

DERBAIN.

C'est de la modestie.

BÉLISE, à Florimon qui rit.

Ah! cela vous fait rire !
Je ne vous savais pas ce goût pour la satire ;
Mais, mon cher Florimon, ne vous y jouez pas,
Et tout autant que moi prenez garde aux faux pas ;
Oui, je puis comme vous avoir droit à l'éloge,
Si jamais de *Molé* vous occupez la loge.

DERBAIN, ironiquement.

D'après ce qu'on m'a dit, vous devez l'habiter.

FLORIMON.

A nos dépens, monsieur, c'est assez plaisanter;

(A Bélise.)

Ce serait abuser.... Rassurez-vous, ma chère.
Notre amour pour notre art a fait un sanctuaire
Des lieux que le talent a si bien consacrés:
Par nos comédiens ils seront révérés.
Et lorsqu'ils deviendront pour nous un apanage,
Le public fixera nos droits à l'héritage.

SCÈNE VII.

EUGÈNE, DERBAIN, FLORIMON, BÉLISE.

DERBAIN, à Eugène.

Ah! vous nous revenez, monsieur l'étudiant.

(Le montrant à Florimon et à Bélise.)

Ce jeune homme est auteur, auteur adolescent;
Il va, l'un de ces jours, entrer dans la carrière,
Et sera pour le moins le rival de Molière.

BÉLISE.

Vous me ferez un rôle!

EUGÈNE.

On se moque de moi.
Mais en dépit de tout, je me suis fait la loi
De consacrer ma vie à la piquante muse
Qui tout en nous pinçant nous charme et nous amuse.

FLORIMON.

Mais, monsieur, pour offrir de comiques tableaux,

Il faut connaître l'homme, et surtout ses défauts.
Assez patiemment il souffre qu'on le fronde;
Mais pour bien le saisir, il faut voir le grand monde;
Et vous êtes trop jeune, à ce qu'il me paraît,
Pour bien savoir encor comment le monde est fait.

EUGÈNE.

Vous n'arrêterez pas mes hautes destinées;
Le talent *n'attend pas le nombre des années*,
Et je sens dans ma tête un volcan comprimé,
Qui bientôt de ses feux aura tout consumé.
Mille sujets encor sont offerts au génie,
Qui seront par le temps bien acquis à Thalie;
Un ridicule passe ou change, je le sais:
Eh bien! pour l'attaquer je changerai mes traits.
Il en est de notre art comme de la peinture;
D'un œil bien différent chacun voit la nature:
Qu'importe le sujet que le peintre a saisi,
S'il a fait ressemblant et s'il a bien choisi.
Je ne briguerai point un triomphe éphémère;
Et, cédant au beau feu qui me guide et m'éclaire,
Loin de craindre les noms de mes prédécesseurs,
Je m'inscrirai comme eux au temple des neuf sœurs.

BÉLISE.

Très-bien! l'enthousiasme est souvent un bon guide;
Grimpez à votre tour sur ce Parnasse aride;
Courez vite y glaner, et nous nous chargerons
De donner au public vos heureuses moissons.

DERBAIN.

Nous sommes à présent dans un temps de famine,
Et ce n'est pas monsieur, au moins je l'imagine,

Qui pourra nous tirer du dénûment total....
Mais quelqu'un vient à nous....

FLORIMON.

Quel est l'original?....

SCÈNE VIII.

BÉLISE, EUGÈNE, DERBAIN, FLORIMON, CLAQUETIN.

BÉLISE.

Je ne l'ai jamais vu.

EUGÈNE.

La drôle de figure!

BÉLISE.

D'un gascon d'autrefois c'est la caricature.

CLAQUETIN, gasconnant.

Est-ce aux comédiens, messieurs, que j'ai l'honneur
De m'adresser? je suis leur petit serviteur.

DERBAIN, montrant Bélise et Florimon.

Il en est deux ici; monsieur, mademoiselle....

CLAQUETIN.

De vos adorateurs voyez le plus fidèle.

FLORIMON.

D'où nous connaissons-nous?

BÉLISE.

C'est la première fois....

CLAQUETIN.

C'est la première fois aussi que je vous vois;
Mais tel est mon penchant pour les gens de mérite,

Que sans les avoir vus je les vante, les cite;
Surtout je sais placer mon éloge à propos.
J'ai combattu pour vous.

BÉLISE.

Mais où donc?

CLAQUETIN.

A Bordeaux.
Certains négociants sans esprit, sans prudence,
De vous dénigrer tous avaient l'impertinence;
Ils disaient, sans respect pour le rang ni le nom,
Que vous tomberiez tous, messieurs, à l'Odéon;
Que vous étiez petits, que la salle était grande,
Et qu'il fallait d'acteurs faire une autre commande.
Sandis! A ce propos je devins furieux.
Vous en avez menti, dis-je à ces factieux,
Ils pourront réussir, s'ils savent bien s'y prendre;
Et pour les appuyer près d'eux je vais me rendre;
Je leur prête mes bras et ceux de mes amis,
Et les fais au début claquer de tout Paris.

BÉLISE, à part.

Ah! c'est un cabaleur.

FLORIMON, à part.

Cette exigeante espèce
En dépit qu'on en ait, nous poursuivra sans cesse.

DERBAIN, malignement.

Vous avez très-bien fait d'arriver aujourd'hui,
Car ici vos amis ont grand besoin d'appui.

FLORIMON.

Ses amis! Ah! croyez....

BÉLISE.

Vous nous faites injure.

CLAQUETIN.

C'est ainsi que l'on parle, en pareille aventure ;
On ne nous connaît pas ; seulement les matins,
On veut bien avec nous régler les coups de mains.
De la part des acteurs c'est pure modestie ;
Mais laissons-là, messieurs, cette plaisanterie :
Le devoir nous appelle, et je vole au combat.

EUGÈNE.

Au combat, que dit-il ? Quel est donc votre état ?
Le militaire ?...

CLAQUETIN.

Oui, non, et pourtant je commande
Au moins une brigade.

FLORIMON.

Ah ! dites une bande.

EUGÈNE.

Je veux mourir cent fois, si j'y comprends un mot.

CLAQUETIN.

Mon grand art est d'abord de placer comme il faut
Les hommes de service.

EUGÈNE.

Ah ! pourtant je devine.

CLAQUETIN.

Des autres sur ce point je laisse la routine :
Ils soutiennent le centre, et moi les deux côtés.
L'orage bien souvent naît des extrémités :
Aussi des petits coins toujours je me préserve ;
Et c'est là que je place un peu de ma réserve.

A la salle, en entrant, j'ai donné mon coup d'œil;
Je réponds du succès.

DERBAIN.

C'est avoir de l'orgueil.

(En riant, à Florimon et à Bélise.)

Malgré ses grands talents, je crains une défaite;
Et si vous m'en croyez, vous battrez en retraite.

FLORIMON.

Et pourquoi donc, monsieur, nous vouloir tant de mal?

EUGÈNE.

Et quel est votre nom, monsieur le général?

CLAQUETIN.

Ma famille, monsieur, dans ces lieux est connue,
Et de plusieurs acteurs elle était bien venue.
Mon grand-père, on le sait, fit, à force de bras,
Réussir vingt auteurs, redressa vingt faux pas:
On le surnommait Claque; et son fils, jeune encore,
Du beau nom de Claquet au théâtre s'honore:
Moi, fils de ce dernier, fidèle à mon destin,
J'obtins par mon travail le nom de Claquetin.

EUGÈNE.

La famille des Claque est, ma foi, très-nombreuse.

CLAQUETIN.

Et depuis quelque temps elle est assez heureuse:
Nos talents sont connus, on ne peut s'en passer;
Une pièce sans nous ne peut plus commencer.

DERBAIN.

Eh quoi! vous descendez de ce grand monsieur Claque?

CLAQUETIN.

J'en fais gloire: il était surtout fort pour l'attaque;

Rien ne l'intimidait.

DERBAIN.

Oui, je sais qu'autrefois
Il *gagnait en bravo ses vingt écus par mois.*

CLAQUETIN.

Oui; mais tout renchérit, et vous savez, je pense,
Qu'on n'obtient un succès qu'autant que l'on finance.
Ici, je veux agir avec discrétion,
Et je mets à cent francs la réputation.

FLORIMON.

C'est un très-bon marché.

DERBAIN.

Profitez de son offre.

EUGÈNE.

Si l'on se fait un nom en puisant dans son coffre,
Je plains l'homme à talent. Un bon spéculateur,
Fort de ses Claquetins, peut passer pour auteur.

DERBAIN, à Florimon.

Contractez sans façon tous deux à l'amiable.

FLORIMON.

Un tel arrangement est toujours méprisable.
Le vrai talent n'a pas besoin de cet appui.
Non pas que je prétende en avoir aujourd'hui:
Mais le public un jour peut m'être plus propice,
Et je veux la faveur qu'on doit à sa justice.

EUGÈNE.

N'est-ce pas bien penser?

DERBAIN.

J'en conviens: mais enfin....

BÉLISE.

Je voudrais bien savoir, cher monsieur Claquetin,
Qui vous a député près de nous?

CLAQUETIN.

Mon grand-père,
Qui, quoique vieux, pourtant guide encor son parterre.
Je reçus à Bordeaux son avis important,
Qui m'annonçait ici votre emménagement:
Mon fils, me marquait-il, tu vas partir sur l'heure.
Je lègue à ton talent mon ancienne demeure;
Je garde les Français, ton père aura Feydeau;
Du faubourg Saint-Germain je te fais le cadeau;
Et si tu soutiens bien ton illustre naissance,
Mon sang gouvernera les parterres de France.

EUGÈNE, à Claquetin.

Famille de héros, j'en suis fâché pour vous,
Vous ne règnerez pas au parterre chez nous.
Une université n'est pas trop endurante:
Que peut un Claquetin, bon dieu! contre cinquante?
On n'applaudit qu'autant que nous le permettons;
Et quand on fait du bruit, c'est nous qui le faisons.

FLORIMON.

Votre université! qu'elle soit mon refuge:
Elle est sévère, oui; mais elle est un bon juge.

BÉLISE.

Soit: dussé-je trembler de sa sévérité,
Je veux bien me soumettre à l'université.

EUGÈNE.

Les écoliers sont bons: dès qu'à l'heure on commence,
Et que la pièce est bonne, ils font un grand silence.

Rendez-nous donc, monsieur, le faubourg Saint-Germain;
Car nous ne voulons pas ici de Claquetin.

CLAQUETIN.

Je ne renonce point encore à l'héritage.
Quelque auteur m'emploîra pour son nouvel ouvrage,
Et messieurs les auteurs connaîtront mes talents :
Ils voudront me séduire, il n'en sera plus temps.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

BÉLISE, EUGÈNE, FLORIMON.

BÉLISE.

Nous voilà délivrés de sa triste personne.

FLORIMON.

De ces gens-là pourtant le théâtre foisonne :
Tout en les méprisant, on s'en sert tous les jours.

EUGÈNE.

A cette espèce-là je n'aurai point recours.
Je n'envîrai jamais cet hommage équivoque
D'un applaudissement que l'intérêt provoque :
Pour un instant au plus on trompe le public;
Le temps, vrai connaisseur, découvre le trafic,
Et telle œuvre autrefois qui fut très-applaudie,
Du vivant de l'auteur se trouve ensevelie.

BÉLISE.

Mais il parle vraiment comme un petit Caton.

EUGÈNE.

Oh! j'ai, quoiqu'écolier, mes accès de raison.

(A Bélise, d'un air léger et galant.)

Si je la perds jamais, vous deviendrez coupable.

BÉLISE.

Ma foi, pour un auteur, il est assez aimable.
Faites un bon ouvrage; et monsieur Florimon
Vous prendra quelque jour sous sa protection.

FLORIMON.

Je ne protége pas; mais toujours j'encourage.
Bélise, croyez-moi, laissez le persiflage,
Et songeons tous les deux à remplir un devoir;
N'allez pas oublier que nous jouons ce soir,
Et qu'à notre assemblée il faut aussi nous rendre.

BÉLISE.

Il est vrai.

DERBAIN.

Mais surtout ne faites pas attendre.
Le public mécontent....

EUGÈNE.

Prophète de malheur!

(A Bélise.)

Pourquoi les tourmenter? Allons, point de frayeur:
Comptez sur des amis; la modestie en donne;
J'irai les seconder et combattre en personne.

(Florimon et Bélise sortent.)

SCÈNE X.

DERBAIN, EUGÈNE.

DERBAIN.

Vous vous donnez déja les airs d'un cabaleur.

EUGÈNE.

Du faible seulement je suis le défenseur.

DERBAIN.

Ah! si vous connaissiez un peu la comédie,
Et si vous eussiez vu jouer la tragédie
Sur ce théâtre....

EUGÈNE.

Bon, je la vois aux Français,
Et plus parfaite encor qu'elle ne fut jamais.

DERBAIN.

Plus parfaite! Jadis sur la scène tragique
Un seul....

EUGÈNE.

Il en est un plus vrai, plus énergique *:
Songez à *Manlius;* et quel plus grand acteur
Put rendre comme lui ce fier conspirateur?
Mais tel est des vieillards le tyrannique usage
De vanter le passé, de blâmer le jeune âge;
Ils croient, en nous citant tous leurs anciens talents,
Du souvenir des morts écraser les vivants.

SCÈNE XI.

EUGÈNE, DERBAIN, UN MAITRE ITALIEN.

LE MAÎTRE, dans la coulisse. (Il baragouine.)

Faut-il donc se fâcher, et crier comme quatre?
Avertissez l'orchestre: allons, place au théâtre!

EUGÈNE.

Eh! mais, que nous veut donc?....

---

* M. Talma.

LE MAÎTRE

Ah! que de temps perdu!
Faut-il qu'un maître ici soit le premier rendu?
Mais la *Prima Donna* ne fera pas attendre;
Je la connais....

DERBAIN.

Monsieur, qu'allons-nous donc entendre?

EUGÈNE.

Quel est votre projet? ne peut-on le savoir?

LE MAÎTRE.

Avant notre ouverture, il est prudent de voir
Si la salle est sonore. Ah! vraiment je me pique
De prouver que je sais conduire la musique:
Personne n'y pensait. Ces messieurs les Français
Sont aimables, charmants, spirituels; mais....
Quant à notre bel art, ce n'est qu'en Italie....

DERBAIN.

On sait le cultiver aussi dans ma patrie;
Nous avons des chanteurs qui, par leur goût exquis,
Seraient jugés fameux même en votre pays.

EUGÈNE.

Vous n'avez donc pas vu notre opéra-comique?
L'amoureux, le valet?...

LE MAÎTRE

Pardon, et la musique?
C'est l'essentiel; mais...

DERBAIN.

Et pourquoi la blâmer?

LE MAÎTRE.

Je ne la blâme pas; mais...

EUGÈNE.

Elle doit charmer;
Et nos maîtres sont tous très-estimés.

LE MAÎTRE.

En France.
Cela se peut bien ; mais...

DERBAIN.

Mais je perds patience.
En France, en tout pays, nos grands compositeurs
Des premiers souverains appellent les faveurs.
A leurs travaux, monsieur, si vous rendez justice,
Vous irez applaudir *Richard* et *Stratonice* *.
Tant pis pour le Français dont le goût passager
N'aperçoit le talent que dans un étranger!
Je sais que votre école est un très-bon modèle,
Que la nôtre aujourd'hui doit se former sur elle,
Que nos musiciens doivent dans l'Opéra
Voir un guide en *Pasielle* ou dans *Cimarosa*.
Laissons venir le temps, messieurs de l'Italie;
Nous atteindrons un jour à votre mélodie.
Vous possédiez aussi la peinture autrefois;
Vos peintres, à l'Europe, ont donné seuls des lois :
Nous les prenions de vous; mais nos jeunes artistes,
Après avoir été quelque temps vos copistes,
Après avoir enfin, dignes étudiants,
Médité *Raphaël* et les peintres flamands,
Se sont mis à la place où brillaient vos ancêtres,
Et donnent maintenant des leçons à leurs maîtres.
De même la musique aura son beau moment :

* De Frétry et de Méhul.

Vous avez le bon goût, et nous le sentiment;
Et si nos jeunes gens vous prennent pour modèles,
A vos bonnes leçons s'ils ne sont pas rebelles,
S'ils viennent les entendre, ils vous admireront,
Et quelque jour peut-être ils vous surpasseront.

LE MAÎTRE.

Moi, je ne dis pas non; je sais bien que la France
Parmi les nations a la prépondérance;
Que l'aimable Français doit l'emporter en tout,
Quand il s'agit des arts, de la guerre, et du goût;
Mais cependant, monsu, s'il s'agit de musique,
L'Italien peut bien se prétendre l'unique,
Per qué sa langue est douce et propre pour le chant,
Et je ne parle pas encor de son talent.
Vous me direz : partout on trouve le génie,
Le célèbre *Mosart* est de la Germanie.
J'en conviens avec vous; mais pourtant nous avons
Certain je ne sais quoi qui fait que nous plaisons.
Des accompagnements les suaves mélanges...
Un charme vaporeux... c'est le concert des anges.
Mais je vois s'approcher notre *Prima Donna*,
Vous allez en juger, elle vous ravira.

SCÈNE XII.

DERBAIN, EUGÈNE, LE MAITRE, DES CHANTEURS.

LE MAÎTRE, à l'orchestre.

Commençons. Vous, messieurs, soyez à votre affaire;
Accompagnez-nous bien, comme à votre ordinaire.

(Après le chant.)

DERBAIN.

Je conviens maintenant qu'on ne peut mieux chanter.

LE MAÎTRE.

Je vous le disais bien, c'est assez répéter.

(Montrant le public.)

Le maître il est content, et je vous remercie.

(Les chanteurs sortent.)

SCÈNE XIII.

DERBAIN, EUGÈNE, LE MAITRE.

EUGÈNE.

Quelque charme qu'on trouve à votre mélodie,
Je lui préférerai celle de nos auteurs;
Les beaux vers de Racine enchantent tous les cœurs.

DERBAIN.

Moi, je crains entre nous, et je dois vous le dire,
Que l'on n'accoure pas à vos chants, votre lyre;
Pour les grands amateurs ce spectacle est fort beau,
Mais à de vieux Français il paraîtra nouveau.
J'ai peur...

EUGÈNE.

Nous ne l'aurons que deux fois par semaines.

LE MAÎTRE.

Ici, des amateurs il en est par centaines;
A notre ancien théâtre ils venaient chaque soir
Afin de nous entendre...

EUGÈNE.

Et même pour vous voir.

LE MAÎTRE.

Sur nous avec raison l'entreprise se fonde;
On nous suivra, monsu, jusques au bout du monde.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

DERBAIN, EUGÈNE, GERMAIN.

DERBAIN.

Mais j'aperçois Germain; eh! quel air affligé!
Qu'as-tu?

GERMAIN.

Notre début, monsieur, est dérangé.

EUGÈNE.

Quoi! l'on ne jourait pas?

DERBAIN.

Quelle est cette folie?

GERMAIN.

Qui le croira! le trouble est dans la comédie.

DERBAIN, riant.

Et mais, c'est du nouveau.

EUGÈNE.

Quelle est donc la raison?

GERMAIN.

Qui le sait! Quelque diable entré dans la maison,
Quelque vieil amateur à ses Français fidèle,
Aura porté l'effroi dans la troupe nouvelle.
Je le vois, je l'entends dire à nos jeunes gens:
« Vous allez remplacer tous les plus grands talents.
« Plus qu'ailleurs le public est ici difficile.

« Vous courez les dangers d'un début inutile;
« Vous ne resterez pas, » et mille autres propos
Qui de tous nos acteurs ont troublé les cerveaux;
Qu'en est-il arrivé? Déja notre amoureuse
Annonce sa migraine; une mère grondeuse
A repris tout à coup son ancien enroûment;
Et la soubrette enfin ne parle plus autant.
En vain le directeur, dans cet instant critique,
En beaux raisonnements use sa rhétorique:
Il flatte, il encourage, il se fâche, il gémit;
Mais lui-même, frappé de cet effroi subit,
Ainsi que le nocher, prévoyant son naufrage,
Quitte le gouvernail au plus fort de l'orage:
De même notre chef, en proie à ses douleurs,
Livre aux vents déchaînés la pièce et les acteurs.

SCÈNE XV.

DERBAIN, EUGÈNE, GERMAIN, FLORIMON, BÉLISE.

GERMAIN, montrant leur air abattu.

Voyez, ils sont déja battus de la tempête.

DERBAIN.

Quoi! monsieur, est-il vrai que la peur vous arrête
Que vous vous refusez à paraître ce soir?

FLORIMON.

Moi, je suis toujours prêt à faire mon devoir;
Mais la crainte en effet trouble mes camarades.

DERBAIN.

Je serais très-fâché que quelques incartades....

EUGÈNE, en riant, à Bélise.

Vous avez peur! vraiment? Et votre beau discours?

BÉLISE.

Quoi! ne voulez-vous pas venir à mon secours?
Oui, nous sommes perdus si l'on ne nous protége;
Moi, je n'ai plus d'espoir que dans votre collége.

EUGÈNE.

Il se présentera, gardez-vous d'en douter.
Mais sans aucun secours vous devez l'emporter.
Vous arrivez d'abord sous un heureux auspice;
Songez à la grandeur de votre protectrice;
Avez-vous oublié que son auguste nom
De ce beau monument ennoblit le fronton:
Quand le public le sait, c'est réussir d'avance,
C'est à votre succès intéresser la France:
Dans ce concours nombreux de divers spectateurs,
Par l'amour qu'on lui porte elle unit tous les cœurs;
Sa douce bienveillance écarte les disgraces;
Vos talents séduiront, protégés par les graces;
Et vous devrez, messieurs, vos succès aujourd'hui
A cette auguste main qui vous prête un appui.

FLORIMON.

Son nom est une égide.

BÉLISE.

Au pardon il invite.

DERBAIN.

Jeune homme, travaillez; vous aurez du mérite.
Quand on sent fortement, quand on voit aussi bien,
De la scène française on devient un soutien.

BÉLISE.

Oui, nous sommes sauvés....'Ce n'est pas tout encore :
Dans cette tête folle un projet vient d'éclore;
Il est bon, je m'en flatte, et vous l'approuverez.

EUGÈNE.

Mais quel est-il? Voyons.

BÉLISE.

Oui, vous m'applaudirez.
Sachez que les acteurs, après la grande pièce,
Doivent se réunir, et, dans leur allégresse,
Placer dans le salon au travail consacré,
De notre protectrice un portrait révéré.

EUGÈNE.

Très-bien: je vous devine, il faut que l'on apprête....

BÉLISE.

Oui, des vers, des couplets, une charmante fête;
Et que chacun de nous y dise un petit mot.

EUGÈNE.

Je me charge de tout.

BÉLISE.

Travaillez au plutôt :
Si vous, exprimez bien notre amour pur, sincère,
Vous aurez, dès demain, votre entrée au parterre.

EUGÈNE.

Me voilà donc auteur! mais auteur à huis clos:
On ne parlera pas de moi dans les journaux!

BÉLISE.

Hélas! n'enviez pas ce triste privilége :
Mais d'abord prévenez vos amis de collége;
Annoncez en secret la fête aux spectateurs,

Et bientôt le public va se joindre aux acteurs.

DERBAIN.

Bon, c'est le vrai moyen de plaire à tout le monde.
Vous ne redoutez plus l'amateur qui vous fronde :
Quant à moi, j'y renonce, et même je promets
De ne plus vous parler de mes anciens Français.
Oui, puisque près de vous le destin me ramène,
Je viendrai vous juger une fois la semaine,
Et, par quelques conseils donnés bien poliment,
Vous montrer le chemin qui mène au vrai talent.

FLORIMON.

Nous saurons profiter des leçons d'un tel maître.
Bannissons donc la crainte au moment de paraître;
Nous avons pour appui, dans ce jour redouté,...

EUGÈNE.

Les grâces....

DERBAIN.

L'indulgence,

BÉLISE.

Et l'université.

FIN DU VIEIL AMATEUR.

LE FAUX STANISLAS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

Représentée, sur le théâtre de l'Odéon, le 28 novembre 1809.

NOTICE

SUR LE FAUX STANISLAS.

L'HISTOIRE m'a fourni l'idée de cette comédie; je ne puis dire le sujet, puisqu'elle ne me donne, autant que je me le rappelle, que cette seule anecdote trop brièvement racontée : « Le gouvernement français, afin d'assurer le retour de Stanislas dans ses états, qui s'y rendait incognito, fit partir un officier aux gardes, qui avait quelque ressemblance avec le roi de Pologne, par la route de Brest. Il lui fit rendre, par les gouverneurs, tous les honneurs dus à son rang, afin de faire croire que le roi allait s'embarquer pour se rendre à sa destination et tromper ainsi le parti qui s'opposait au désir qu'avait la France, de rétablir Stanislas sur son trône. » C'est de ce prétendu roi, qui joua très-bien son rôle, que je fis le héros de ma comédie. On conçoit facilement qu'il me fallut tout inventer, puisque l'histoire ne me fournissait absolument que la fausse royauté de mon officier aux gardes. Aussi n'est-ce que des différentes mé-

prises auxquelles elle donne lieu, que j'ai pu tirer les scènes comiques de mon ouvrage. Je crois y avoir assez bien réussi; et le succès qu'il obtint à Paris aurait été beaucoup plus grand, si la pièce eût été jouée d'une autre manière. Mais, je le dis avec regret, l'exécution de cet ouvrage, au théâtre dont j'étais le directeur, fut pitoyable: j'avais composé ma comédie pour le Théâtre-Français, et ce n'était que là qu'elle pouvait être jouée. Certes, je n'eus qu'à me louer du zèle de mes acteurs, même de l'effet que la pièce produisit sur le public; mais cet effet eût été dix fois plus marqué, si elle eût été représentée par les acteurs auxquels je l'avais destinée. Aux Français, seulement, on rencontre cette harmonie de voix, cette entente de la scène, cette finesse de jeu, cet art d'animer une phrase insignifiante en apparence; enfin, cet ensemble qui fait valoir toutes les idées et même les intentions de l'auteur. Je ne prétends pas dire par là que les acteurs du Second Théâtre ne puissent jouer très-bien la comédie : tous, pris séparément, peuvent avoir des talents; mais il faut, pour parvenir à la perfection de la comédie française, qu'ils obtiennent du temps, du travail, d'une émulation réciproque, cet ensemble si difficile à acquérir.

Cette pièce, que l'on joue très-peu maintenant à l'Odéon, mais que l'on joue beaucoup en pro-

vince, dût au simple hasard l'honneur d'être lue devant l'empereur Napoléon. J'avais accompagné mon théâtre de l'Opéra-Buffa, qui faisait partie du Théâtre de l'Impératrice, à Fontainebleau, où il devait rester, une partie du voyage. Quoique je n'eusse pas l'honneur d'appartenir directement à la cour, je m'y ennuyais presque autant qu'un courtisan. Je dis presque autant; car la reine Hortense, qui m'avait aperçu dans l'une de mes promenades du parc, me fit dire, par le comte de Remusat, qu'elle s'ennuyait à la mort, et que je serais bien aimable, si je voulais venir lui lire quelques-uns des ouvrages auxquels je devais nécessairement travailler à Fontainebleau, pour m'empêcher d'y mourir de consomption. Je lui fis répondre que j'étais à ses ordres; mais que je n'avais dans le moment à lui soumettre qu'une pièce en trois actes qui était à peine achevée. Cette pièce était *le Faux-Stanislas*. Je m'empressai de la mettre en état d'être lue; et quelques jours après on me fit avertir que l'empereur allant à la chasse le lendemain, ce serait l'instant qu'on preudrait pour la lecture, qui se ferait chez la reine Hortense, en présence de toutes les dames du château, des chambellans et de tous les courtisans qui ne suivaient pas l'empereur. Averti de l'heure précise de cette grande réunion, je pris mon habit de cour,

que j'appelais mon habit impérial et royal, parce qu'il m'avait en effet servi à mes lectures, chez les impératrices de Russie et à toutes les grandes cérémonies auxquelles j'avais assisté pendant mes voyages. Cet habit, qui comptait déja plusieurs lustres, m'étant devenu très-étroit, me donnait un air gêné qui devait amuser beaucoup les malins de la cour, puisque je ne pouvais moi-même me regarder sans rire; mais comme j'ai toujours attaché très-peu d'importance à l'opinion qu'on pouvait avoir de moi par mon habit, et convaincu d'avance qu'un auteur est toujours ridicule quand il se trouve à la cour, je me soumis à toutes les petites plaisanteries que devaient faire naître secrètement et mon habit et ma figure. Quant à cette espèce de timidité que fait naître quelquefois la réunion de personnes titrées et décorées, je ne l'ai jamais éprouvée. On prétend que l'empereur faisait trembler tout le monde, et que des hommes d'un grand mérite ressentaient même à son approche une certaine émotion; j'avoue, à ma honte peut-être, qu'il ne m'a jamais fait connaître ce sentiment. Cette timidité, pour ne pas dire cette crainte que ses favoris éprouvaient en sa présence, ne pouvait tenir qu'à leur ambition, au désir de conserver leur faveur. Mais un homme ordinaire, qui ne demande ni place ni graces, ne peut voir

dans tout ce qui entoure une majesté, qu'un appareil théâtral auquel il sait se conformer, mais qui ne peut provoquer aucune émotion dans son ame : il ne peut avoir rien à redouter de tout cet éclat, si, placé dans l'un des rangs modestes de la société, il ne cherche point à en sortir; et si, par un cas fortuit, il se voit transporté à la cour, il ne saurait se trouver embarrassé d'y figurer. Seulement il faut qu'il ait, comme au théâtre, l'attention de garder son rang et de ne pas trancher du premier acteur, quand le sort ne l'a placé que dans les rôles secondaires. Aussi, d'après ces idées, qui doivent être celles d'un auteur comique, que tout ce qui se passe dans le monde n'est que la suite ou la cause d'un arrangement théâtral, je me plaçai dans un coin de la salle où devait avoir lieu la lecture; et je me disposai à voir défiler mes nouveaux grands seigneurs, parmi lesquels se mêlaient quelques courtisans de l'ancienne cour. Contre l'usage, je n'attendis pas long-temps; la reine Hortense arriva, précédée de son cortége. Au nombre des seigneurs qui faisaient partie de la cour de Bonaparte, j'en connaissais beaucoup qui tous étaient nés, comme moi, dans un rang bourgeois. Partout ailleurs que là, ils m'eussent accueilli avec une franche amitié; mais leur orgueil ne put se plier à venir, sur le ton de la familiarité, causer

que j'a
qu'il n
les im
cérém
voyage
lustres.
air gé
de la
regard
ché tr
vait av
d'avan
il se tr
petites
crètem
cette e
la réu
l'ai jam
faisait
d'un g
une c
être,
ment.
que s
pouvai
conser
qui n

deux de mes confrères à l'Académie : l'un par sa naissance avait, dès avant la révolution, exercé de grands emplois qui convenaient à son genre de mérite ; l'autre, parvenu par ses grands talents, sous Bonaparte, à un important ministère, a mérité la réputation qu'il s'est faite comme grand administrateur. Tous les deux, hommes de lettres des plus distingués, n'ont pas cessé d'avoir, avec leurs inférieurs ou leurs égaux, cette politesse et cette simplicité de manières qui font pardonner ces préjugés de noblesse qui ne s'accordent plus avec la marche de l'esprit humain. Je n'ai pas besoin de nommer les comtes D* et de S*, pour qu'on les reconnaisse. Le premier n'était point à ma lecture ; mais le comte de S*, qui, par sa place éminente, ne quittait jamais le château, vint à moi dès qu'il me vit ; et, quoique je le connusse peu, il me dit bonjour, tout en me regardant ; ce que n'osa jamais faire le bourgeois devenu grand-seigneur, dont j'ai d'abord parlé. O sotte vanité ! cet homme, pourtant, est un homme de mérite ; il aime les lettres : il les eût cultivées, si le hasard ne l'eût point appelé à de hautes destinées ; si son ambition ne lui eût point fait abandonner la cause qu'il servit dans la révolution ; mais il en est de lui comme de tant d'autres déserteurs de leurs premiers principes, qui, après avoir appris au peuple à détester

les grands, à ne faire aucun cas des avantages de la noblesse, se sont donné des titres et des rangs pour prendre la place de ceux qu'ils ont abattus, et pour entraîner la nation dans des guerres éternelles, dont nous avons vu le résultat.

Mais revenons à ma lecture. Tous les courtisans s'étaient rangés selon l'ordre consacré par l'étiquette. De même, selon l'étiquette des auteurs, j'étais placé près d'une petite table, et, selon l'usage encore, j'avais à ma disposition un verre d'eau sucrée. Déja j'avais commencé à lire, et je touchais à la fin du premier acte, lorsque les deux battants de la porte du salon s'ouvrirent avec un grand bruit... On entendit aussitôt : *l'empereur....* Je ne pourrais exprimer avec quelle promptitude tous mes auditeurs se trouvèrent en un instant debout; je ne puis comparer ce mouvement rapide qu'à un temps de l'exercice du maniement des armes, exécuté avec une admirable précision. Moi, tout étourdi du bruit qui venait de se faire, je me levai machinalement, mais bien plus tard que tout le monde; et je fus tout surpris de voir en face de moi l'*empereur* en habit de chasse, et tous les seigneurs qui l'y avaient suivi. Il demanda avec sa brusquerie ordinaire ce que l'on faisait là. Madame de la Rochefoucault expliqua le motif de la réunion; et comme elle supposait peut-être qu'il

ne me connaissait pas, elle allait entrer dans quelques détails sur mes ouvrages, lorsqu'il l'interrompit par ces mots: Oh! je le connais bien, c'est l'auteur du *Tyran de famille* et d'*Édouard*. Il affecta d'appuyer sur ce dernier titre. Après avoir dit qu'il n'avait pu chasser à cause de la pluie, il ajouta qu'il ne serait pas fâché d'entendre ma pièce. C'est alors qu'il me dit d'un ton de voix très-doux: Asséyez-vous, M. Duval; puis après à tout le monde: Asséyez-vous. Je répète ces mots, parce qu'ils sembleraient indiquer une politesse délicate pour un littérateur; et, comme il ne passait pas parmi les gens de lettres pour aimer beaucoup la littérature, on doit lui savoir gré de cette honorable distinction. Si j'ai blâmé souvent son penchant au despotisme, ses entreprises folles qui ont fait le malheur de la France, je serais coupable de ne pas lui rendre justice quand il a droit à mes éloges. Il faut bien qu'il ait eu des qualités aimables dans son intérieur, puisqu'il a trouvé, parmi ceux qui l'approchaient, des hommes qui ont porté jusqu'au fanatisme leur admiration pour lui. Cependant on va voir par la suite de cette scène, qui a son côté comique, que s'il se montra poli envers moi, il se montra tout-à-fait despote envers le comte de S***, dont plus haut j'ai vanté le mérite, et qui, sans contredit, de tous les seigneurs de sa cour, avait

droit à plus d'égards, par son affectueuse politesse, ses talents et toutes les qualités qui font l'honnête homme et l'homme aimable. Afin de le faire reconnaître, j'ajouterai qu'il a uni, sans faste, à la résignation dans l'infortune un patriotisme aussi sincère que généreux.

M. le comte de S... voyant que l'empereur voulait entendre ma comédie, m'invita à recommencer ma lecture.— Non, dit l'empereur, qu'on me fasse l'exposition de l'ouvrage, et je serai bientôt au courant. — Nécessairement M. le comte de S... qui le premier avait pris la parole, pour m'engager à recommencer ma pièce, se crut obligé de faire cette exposition ; mais je ne sais par quelle fatalité, soit que je ne me fusse pas fait comprendre assez, soit que le comte de S... eût été distrait par l'arrivée de l'empereur, il s'écarta tellement de mes idées que je craignis que l'empereur ne comprît rien à l'intrigue de l'ouvrage. Plus le comte parlait, plus mon embarras augmentait: je m'agitais sur mon fauteuil, j'étais tout-à-fait mal à l'aise; enfin, n'y pouvant plus tenir et emporté par mon amour-propre d'auteur, j'interrompis l'orateur en m'écriant: *M. le comte, je vous demande pardon, mais ce n'est pas là l'exposé de ma comédie.* M. le comte de S... me répondit avec sa politesse ordinaire, qu'il m'avait très-bien entendu, et qu'il lui semblait...,

quand il fut à son tour interrompu par l'empereur qui lui dit d'une façon extrêmement brusque: *Ah! vous voulez mieux connaître la pièce que celui qui l'a faite! Parlez, M. Duval.* Je rougis de chagrin et de plaisir; de chagrin d'avoir été la cause de cette sortie, et en même temps du bonheur de n'être pas courtisan. D'après la permission que j'avais reçue, je pris la parole, et je fis l'exposition de ma comédie le plus clairement qu'il me fut possible.

Lorsque la lecture fut finie, l'empereur me parla de quelques scènes de ma pièce qui lui avaient fait plaisir; puis il finit par me demander pourquoi, dans mes comédies, je mettais toujours des rois en scène? Je lui répondis naïvement et sans penser à faire une épigramme, *que mes prédécesseurs ayant épuisé les ridicules des bourgeois, j'avais cru trouver dans ce nouveau choix de personnages une nouvelle mine à exploiter.* Il sourit d'abord, puis se leva en me disant d'un ton assez dur: *Eh bien! que faites-vous de votre Edouard?*—*Mais votre majesté sait mieux que personne qu'il est aux arrêts; et qu'il ne dépend que d'elle de l'en faire sortir.*—Il se mit alors à rire, mais d'une manière sardonique qui me parut dire: *C'est bien, qu'il y reste;* puis après il sortit suivi de toute sa cour.

J'ai eu depuis l'occasion de lui parler encore une fois; mais ce n'est pas ici le moment de la rappe-

ler; et je préfère, puisqu'il est question de Bonaparte, d'opposer au tableau de sa cour, celui d'une cour du nord. On verra, par la petite anecdote que je vais rapporter, combien en Russie on fait peu de cas de cette étiquette que Bonaparte avait fait revivre dans toute sa ridicule rigueur. Cependant la cour de Russie est citée avec raison pour briller par une excessive magnificence; mais cette magnificence est tempérée par une simplicité de manières polies qui empêche les courtisans de paraître tout-à-fait des mannequins. Les plus grands seigneurs portent de la bonhomie dans toutes les relations du monde. Je me souviens avoir dîné plusieurs fois, chez M. Démétri Nariskin, avec le grand duc Constantin; et j'étais à mille lieues de me douter que j'avais cet honneur. — Une autre fois l'empereur me rencontrant à une fête qu'il donnait à Pétérof, vint causer avec moi, me parler de la France, des évènements de la révolution, du général Bonaparte; et si je n'avais pas su que je parlais à l'empereur, je n'aurais pu m'en apercevoir qu'à la manière bienveillante dont il me remercia de ma complaisance. La jeune impératrice portait encore plus loin cet honorable oubli de l'étiquette. Quelques jours après que j'avais eu l'honneur de lui lire une de mes comédies, le hasard l'offrit à mes yeux dans les jardins du palais

de la Tauride, où elle se promenait avec toute sa cour. La simplicité de mon costume me faisait un devoir d'éviter sa présence. Je pris une route qui m'éloignait d'elle : elle s'aperçut de mon intention; et probablement elle se fit un jeu, avec les dames de sa suite, de me contrarier dans mon projet de fuite, et de me forcer à la saluer. Après m'avoir fait faire dans les bosquets beaucoup de détours qui ressemblaient à une petite chasse, ainsi qu'un cerf je me trouvai forcé. Dès que je fus à sa disposition, elle se mit à rire de l'obstination que j'avais mise à la fuir; puis me parlant avec une extrême bonté de l'effet du climat sur ma santé, elle engagea une conversation où j'admirai, pour la troisième fois, la grace de son esprit, et la justesse de ses réflexions. — Si je me plais à rapporter une pareille rencontre, c'est qu'il m'est doux de rendre hommage aux belles qualités qui honorent le trône, et de prouver que la puissance n'a besoin, pour avoir droit au respect, que de bonté et de vertus.

PERSONNAGES.

LE CHEVALIER DE MORANGE, sous le nom du roi STANISLAS.

LE BARON DE KERBARE, gentilhomme breton.

M. MONTROC, trésorier des états de Bretagne.

ÉDOUARD DE SAINT-VAL, son neveu, jeune officier de marine.

LE COMTE DU LAURE, gouverneur de Brest.

DUMONT, valet de chambre du chevalier de Morange.

UN DOMESTIQUE du Baron.

LA MARQUISE DE ROSEY, nièce du Baron de Kerbare.

JULIETTE DE KERBARE, fille du Baron.

UN COURRIER DU CABINET, personnage muet.

La scène est dans les environs de Brest, dans le château de Kerbare.

LE
FAUX STANISLAS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon un peu gothique, richement meublé ; un bureau bien garni, à droite. L'appartement du roi est également a droite de l'acteur.

SCÈNE I.

DUMONT, seul, *avançant trois fauteuils près du bureau.*

Sa majesté va sortir de son appartement, préparons ce bureau. Qui m'eût dit, il y a six semaines, que je deviendrais premier valet de chambre d'un roi? Ah! il est juste qu'après avoir servi pendant dix ans un premier ministre... Monsieur Dumont! monsieur Dumont! vous êtes dans une bien belle passe!... Rentrons seulement en Pologne, remontons sur notre trône, et l'on entendra parler de nous. Tout le monde m'avait dit que ce roi Stanislas était l'homme le plus simple : eh bien! moi, je le crois le plus malicieux des princes. Dans tous les châteaux où nous nous sommes arrêtés, il a reçu les honneurs qu'on lui rendait avec une politesse ironique; il semblait dire à nos hôtes : Messieurs, vous avez beau m'aduler, me choyer, vous en serez pour vos frais.... Paix! le roi s'avance.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, DUMONT.

LE CHEVALIER*, à Dumont.

Ah! c'est bien; vous avez tout disposé. Sommes-nous encore très-éloignés de Brest?

DUMONT.

A dix lieues tout au plus. C'est là que sa majesté recevra un accueil digne d'elle. Je suis même étonné de ce que le gouverneur...

LE CHEVALIER.

Je déteste ces apprêts, cette étiquette fatigante...... Qu'y a-t-il de préférable aux charmes de la vie privée? Je me trouve si bien au sein d'une bonne famille, près de quelques femmes aimables.

DUMONT, à part.

Je ne croyais pas notre roi si galant.

LE CHEVALIER.

Que l'on sorte! je veux écrire.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, seul.

Me voilà seul; déposons un instant le fardeau des grandeurs. Depuis cinq semaines que je suis parti de

---

(*) Ce personnage a deux physionomies bien prononcées ; il passe de la gravité d'un prince sage à l'étourderie d'un jeune militaire : de cette transition dépend tout l'effet du rôle.

Paris, on aura reçu des nouvelles du roi Stanislas. Qu'auront pensé mes amis, les joyeux compagnons de mes extravagances, quand ils m'auront vu disparaître tout à coup! oh! c'est surtout la marquise du Rosey; elle sera furieuse contre moi! Dîner avec elle la veille de mon départ, et ne lui rien dire!... Le secret de l'État eût été dans de bonnes mains! la femme la plus indiscrète, la plus coquette!... Oui, j'ai bonne grace à la traiter si rigoureusement, moi qui m'avise d'en être amoureux comme un sot!... Mais l'heure s'avance; écrivons au ministre. (*Il s'assied au bureau.*) (*Il écrit.*) Peste soit de mon esprit! Je ne peux pas donner de gravité à mon style. (*Il écrit.*) Oh! heureusement que le ministre est le plus excellent homme... et même ami des plaisirs. (*Il écrit.*) Il faut pourtant y mettre une certaine prudence; car je gage que toutes mes lettres sont lues par le roi. (*Il écrit.*) Relisons mon épître. — « Monseigneur, abrégez mon « voyage, je vous en supplie; si vous n'avez pas pitié « de moi, ayez pitié des gentilshommes Bretons. J'ai « mis tant d'éclat dans mon incognito, que je devien- « drai la cause de leur ruine. Leur vanité les engage « à me donner des fêtes très-ennuyeusement belles. « Quels seront leurs regrets, quand ils apprendront « que ce prétendu roi qu'ils reçoivent avec tant d'os- « tentation, n'est qu'un pauvre petit capitaine aux « gardes, qui n'a rien de commun avec le vertueux « *Stanislas*, qu'une conformité de traits que vous avez « cru devoir faire servir à vos desseins politiques. » (*Le chevalier se parlant.*) Il faut l'avouer, la ruse est

singulière; mais elle peut avoir un heureux résultat. Nos ennemis, trompés par le faux bruit du prétendu voyage de Stanislas, ne seront point en garde contre les projets de la France. Revenons à ma lettre. (*Il lit.*) « Si vous saviez combien il est difficile qu'un fou, comme « je le suis, représente dignement le plus sage des « princes! Je crains à chaque instant que mes étour- « deries ne me trahissent; aussi j'attends avec une vive « impatience la nouvelle de l'arrivée du vrai Stanislas. « Rien n'a dû s'opposer à son passage, puisque le bruit « que je fais en Bretagne aura tout-à-fait trompé la « surveillance de l'Autriche. Mon rôle est bien pé- « nible; mais il va finir... Daignez donc, monseigneur, « avoir pitié de moi, et me faire l'honneur de me dé- « trôner le plus tôt possible. Je suis etc. ». — Ah! encore deux mots. (*En écrivant.*) « *P. S.* J'oubliais de « vous dire que je suis très-content de votre Dumont. « On prétend qu'on n'est jamais un héros aux yeux « de son valet-de-chambre; cependant je puis vous as- « surer qu'il ne voit en moi que le roi Stanislas. Jugez « si notre secret sera bien gardé, puisqu'il tient tout « entier à ma parole, à mon honneur ». (*Il sonne. Dumont apporte une bougie allumée dans un bougeoir et reste au fond du théâtre.*) Bien : cachetons cette royale épître. Voilà mes dépêches expédiées, je n'ai plus qu'à songer à la représentation.

SCENE IV.

Le CHEVALIER, DUMONT.

LE CHEVALIER, à Dumont.

Ce paquet pour le courrier... Eh bien! Dumont, le maître de céans ne se dispose-t-il pas ce matin à me rendre ses devoirs?...

DUMONT.

Tous les habitants du château ne sont maintenant occupés que de leur toilette. J'ai vu l'habit de monsieur le baron; il est connu de tout le pays. Il fut fait, dit-on, lorsque monsieur le baron se fit présenter à la cour avant la minorité.

LE CHEVALIER.

On le dit un très-bonhomme, franc, sincère....

DUMONT.

Oui; mais très-fier et très-entêté. Il n'a d'autre enfant qu'une jeune fille, vive, spirituelle, inconséquente, parleuse, et presque aussi entêtée que monsieur son père.

LE CHEVALIER.

Cela tient à l'air du pays. Et d'où savez-vous tous ces détails?

DUMONT.

De l'intendant de la maison, qui est venu me rendre ses devoirs.

LE CHEVALIER.

Ah! c'est trop juste; à tout seigneur....

DUMONT.

C'est un homme de bon sens que cet intendant; il m'a fait goûter des vins....

LE CHEVALIER.

De Bretagne, peut-être?

DUMONT.

Sa majesté veut rire. Tout en me parlant de nos hôtes, il m'a conté l'histoire d'un jeune homme qui désirerait parler à sa majesté, si elle daignait lui accorder une audience.

LE CHEVALIER.

Ah! monsieur Dumont a déja des protégés: mais attendez, au moins, que je sois rentré dans mes états.... Et ce jeune homme intéressant est donc....

DUMONT.

Oh! ce n'est qu'une histoire d'amour! Et votre majesté porte peu d'intérêt aux tendres folies....

LE CHEVALIER, gravement.

Pardonnez-moi, monsieur. Lorsque l'amour est vertueux, il doit intéresser l'homme sensible qui.... (*A part, gaîment*). Je me perds dans ma vertu.

DUMONT.

Ce jeune homme s'est avisé d'aimer mademoiselle Juliette, la fille de monsieur le baron.

LE CHEVALIER.

Jusqu'à présent, je ne vois pas grand mal à cela, surtout si elle est jolie.

DUMONT.

Le jeune homme, brave officier, malgré son peu de fortune, convenait assez au père; et tout annonçait

un prochain mariage, quand un vieux financier, sot et bavard, oncle de notre amoureux, extrêmement riche, possédant une très-grande charge, s'est avisé de rendre visite à sa future nièce. La petite personne lui a plu, et ce vieil avare a si bien fait, qu'après avoir séduit le père par ses immenses richesses, il a fait congédier son neveu.

LE CHEVALIER, *se levant, très-étourdiment.*

Morbleu! si j'étais à la place du jeune homme, j'aurais fait sauter mon oncle par les fenêtres....

DUMONT.

Quoi! sire....

LE CHEVALIER.

C'est une plaisanterie. (*A part.*) J'oublie toujours ma dignité. (*Haut.*) Quel est le nom du jeune homme?

DUMONT.

Édouard de Saint-Val.

LE CHEVALIER.

De Saint-Val! le fils d'un maréchal de camp, mort en Allemagne?

DUMONT.

C'est lui-même.

LE CHEVALIER, *à part.*

Le fils de mon ami aussi indignement traité! (*Haut.*) Et quel est cet oncle rival de son neveu?

DUMONT.

Monsieur de Mont-Roc.

LE CHEVALIER.

Je connais, je crois, un usurier de ce nom.

DUMONT, à part.

Voilà un prince qui connaît tout le monde.

LE CHEVALIER.

Il ne peut être l'oncle de Saint-Val que par les femmes.... Quel rang a-t-il ?

DUMONT.

Je ne sais pas ce qu'il fut autrefois ; mais il est maintenant trésorier des États de Bretagne.

LE CHEVALIER.

Cela s'achète. Dumont, votre histoire d'amour m'a plus intéressé que vous ne croyez. Allez dire à ce jeune homme que je consens à le recevoir.

DUMONT.

C'est l'unique faveur qu'il attendait de ma protection ; je cours lui porter cette bonne nouvelle.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, SEUL.

Comment ! un vieux financier ose enlever la maîtresse de son neveu, du fils d'un brave gentilhomme, mon intime ami !.... Morbleu ! monsieur le trésorier, je ne le souffrirai pas. Vengeons l'amour qu'un oncle ose outrager.... Mais quel moyen employer ? Dois-je donc m'en inquiéter ! N'ai-je pas à mon commandement l'orgueil et l'avarice ? Avec ces deux mobiles, je bouleverserais l'univers. On vient : reprenons ma gravité.

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, LE CHEVALIER, DUMONT.

DUMONT, *présentant Édouard, et se tenant au fond.*

Sire, c'est la personne....

LE CHEVALIER, *d'un ton grave.*

Approchez, jeune homme.

ÉDOUARD.

Ce n'est qu'en tremblant que j'ose paraître devant votre majesté....

LE CHEVALIER.

Allons, mon cher ami, remettez-vous. (*A part*) C'est tout le portrait de son père. (*Haut.*) On m'a conté votre cruelle aventure. Il est donc vrai que votre oncle, abusant de ses droits, vient de vous enlever celle que vous aimez?

ÉDOUARD.

Sire, il est trop vrai que sa perfidie....

LE CHEVALIER.

Ce qu'il a fait est mal, je dois en convenir; mais cependant votre rival est votre oncle, et l'honneur vous défend de vous livrer à la vengeance.

ÉDOUARD.

Aussi me suis-je contenté de gémir.

LE CHEVALIER.

Et puis, monsieur Mont-Roc eut peut-être pour vous autrefois des bontés?....

ÉDOUARD.

Je voudrais pouvoir me les rappeler.

LE CHEVALIER.

Les jeunes gens ont souvent besoin d'argent; je gage qu'il a plus d'une fois payé vos dettes....

ÉDOUARD.

Je n'en fis jamais.

LE CHEVALIER.

(*A part.*) Peste! il est bien plus sage que moi (*Haut.*) Jeune homme, les regrets ne mènent à rien : quel est le parti que vous voulez prendre? Que puis-je faire pour vous ?

ÉDOUARD.

Sire, me permettre de vous suivre en Pologne. Je ne puis plus vivre dans un pays qui me rappelle à chaque instant la perte que j'ai faite. Depuis mon enfance, je sers dans la marine; mais je ne suis point étranger au service de terre. On dit que le prince Auguste veut s'opposer aux justes projets de la France; que la guerre va s'allumer entre nous et l'Autriche. Votre majesté va prendre sans doute le commandement de ses armées; je la supplie de m'y donner un emploi. Quelque rang, quelque grade auquel vous daigniez me placer, je prouverai, sire, que j'en suis digne, s'il suffit de mourir en combattant pour une aussi belle cause.

LE CHEVALIER.

Très-bien, mon ami : c'est ainsi qu'un militaire doit se venger des torts de la fortune. J'accepte vos services, et, de ce moment, je vous fais..... mon écuyer. Vous ne quitterez pas ma personne; c'est près de moi que vous combattrez.... si nous combattons.

ÉDOUARD.

Ah! sire, que de bontés!... Permettez que ma reconnaissance....

(Il va pour se jeter aux genoux du chevalier.)

LE CHEVALIER, l'arrêtant.

Non, je ne tiens pas à ces vives démonstrations; donnez-moi plutôt la main, et croyez que nous serons bons amis quelque jour. — Dumont! ce jeune homme est mon écuyer; qu'on l'établisse à l'instant même tout près de mon appartement. — Quant à votre démission de la marine, ne vous en mêlez pas; j'arrangerai cela: seulement, ayez soin de vous tenir prêt à recevoir mes ordres.

ÉDOUARD, vivement.

Je vais donc habiter ce château! Je pourrai voir encore cet objet enchanteur....

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous, mon cher, il faudra bien vous y résigner.

ÉDOUARD.

Mais mon oncle.... que va-t-il penser?

LE CHEVALIER.

Et que m'importe! Dois-je le consulter sur le choix des gentilshommes que je prends à mon service. Je voudrais bien voir que ce petit financier se donnât les airs....

ÉDOUARD.

Sire, je n'ai point prétendu....

LE CHEVALIER.

Allez, allez, mon cher ami, et croyez qu'on respectera les ordres d'un souverain tel que moi.

(Édouard sort avec Dumont par le côté droit de l'acteur.)

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, SEUL.

Bien! me voilà une affaire sur les bras!.... Je dois servir le fils de mon ami.... Et puis, cela me distraira un peu de la monotonie des grandeurs. Tout ce qui me fâche, c'est que notre héros me paraît d'une raison.... Si c'était encore un bon étourdi, qui fût digne d'être un de mes élèves; mais non, c'est une passion, une vertu du dernier siècle.... N'importe, je dois servir la sagesse, en expiation de mes fautes passées.

SCÈNE VIII.

LE TRÉSORIER (*), LE BARON (**), LE CHEVALIER.

DUMONT, annonçant.

Monsieur le baron de Kerbare et M. le trésorier de Mont-Roc demandent l'honneur d'être admis à saluer sa majesté.

(*) Ce personnage est un autre Turcaret; il est vêtu de la même façon. C'est à l'acteur qui joue ce rôle, à bien faire ressortir sa sotte importance par le genre de caricature qui lui est le plus naturel.

(**) Le baron, un peu M. de Sottenville, plus vif et plus brusque.

LE CHEVALIER.

Qu'on les fasse entrer. (*Dumont sort.*) Ah ! je suis curieux de voir ce trésorier, ce petit oncle espiègle. Si j'en crois Dumont, c'est un bavard, sot, ambitieux, intéressé.... Tant mieux pour nos amants.

LE BARON.

J'espère que sa majesté a bien reposé la nuit dernière ?

LE TRÉSORIER.

Sa majesté voudra bien agréer l'hommage de mon respect.

LE CHEVALIER.

Point de cérémonie, messieurs, je vous en prie. Monsieur le baron, je suis enchanté de votre bon accueil. Je viens d'écrire à l'instant en cour, et je ne vous ai point oublié.

LE BARON.

Ah! sire, tant de bontés....

LE TRÉSORIER.

Monsieur le baron est bien favorisé de la fortune, puisqu'il a le bonheur d'avoir un tel hôte: certes, tout le monde doit envier son sort. Je n'aurais plus rien à désirer si l'un de mes châteaux se fût trouvé sur la route de Brest ; soit celui de *Beaufort*, *de Duplessis*, *de la Grange*, *des Trois Rivières*....

LE CHEVALIER, à part.

Les Trois Rivières ! mais c'est une terre à moi que j'ai vendue jadis....

LE TRÉSORIER.

Sans vanité, c'est le plus beau château.... Ah! si j'avais le bonheur d'y posséder sa majesté....

LE CHEVALIER, à part.

Et moi, si j'avais le bonheur de le posséder encore!.... (*Haut.*) Il vous a coûté cher?....

LE TRÉSORIER.

Presque rien. Cette terre appartenait à un officier aux gardes.... Le plus grand joueur.... Ah! ah!

LE CHEVALIER, à part.

C'est cela même : c'est ce maudit juif.

LE TRÉSORIER.

En lui avançant quelques sommes, et avec la prudence de mes gens d'affaires, j'en suis devenu le propriétaire.... Ah! ah!

LE CHEVALIER.

Vous appelez cela de la prudence? (*A part.*) Ah! le coquin!

LE TRÉSORIER.

Ma foi, sire, ce n'est pas ma faute si le chevalier de Morange ne connaît pas la valeur de ses propriétés; moi je sais compter, je m'en flatte.... Ah! ah!

LE BARON.

Le chevalier de Morange! mais je connais ce nom; oui, oui : c'est un officier aux gardes.... J'en fais peu de cas.

LE CHEVALIER, à part.

Eh bien! est-ce que ce vieux baron m'a aussi acheté une terre?

LE BARON.

C'est un de ces hommes que le régent appelait ses roués.

LE CHEVALIER, à part.

Eh bien! que l'on prétende encore qu'on ne dit pas la vérité aux rois. (*Haut.*) Voilà un pauvre diable que vous arrangez fort mal, messieurs.

LE BARON.

C'est un bon officier, joli garçon, à ce qu'on dit, beaucoup d'esprit; mais une tête folle....

LE TRÉSORIER.

Un dissipateur qui ne connaît pas la valeur de l'argent.

LE BARON.

Sa prodigalité est telle, qu'il a déja dissipé le fond de plus de vingt mille livres de rente.

LE CHEVALIER.

Ah! vous pouvez dire de quarante au moins. (*A part.*) Étourdi que je suis!

LE BARON.

Quoi! sire, vous savez....

LE CHEVALIER.

A la cour, qui est-ce qui n'a pas entendu parler de cet extravagant?

LE BARON.

Extravagant: c'est bien le mot; aussi me suis-je opposé de tout mon pouvoir à son mariage avec ma nièce.

LE CHEVALIER.

Comment! il a voulu épouser votre nièce? (*A part.*) En voilà bien d'une autre!

LE BARON.

Oui, une jeune veuve fort aimable; mais elle-même un peu étourdie. Le séducteur s'y était si bien pris, que sans moi elle allait faire la plus grande sottise.

LE CHEVALIER, à part.

Quoi, c'est ce diable d'oncle qui par ses lettres s'opposait à mon mariage?

LE TRÉSORIER.

Vous avez bien fait, baron; il a la plus mauvaise réputation !.... Eh! eh!

LE CHEVALIER.

Eh! la mérite-t-on toujours? Que d'hommes qui passent pour d'honnêtes gens ne sont que d'adroits fripons! N'est-il pas vrai, monsieur le trésorier?

LE TRÉSORIER.

Sa majesté parle comme un vrai philosophe qui connaît l'espèce humaine.... Hein....

LE BARON.

Enfin, sire, quel qu'il soit, il est du devoir d'un bon gentilhomme de surveiller les alliances qui se font dans sa famille, et la marquise de Rosey....

LE CHEVALIER.

(*A part.*) C'est bien cela. (*Haut.*) La marquise de Rosey est donc....

LE BARON.

Quoi! sire, vous l'auriez vue?... cela m'étonnerait, car depuis deux ans, par un effet de sotte passion, elle a quitté la cour.

LE CHEVALIER.

Je me serai trompé. (*Bas.*) Peste soit du vieux baron!...

LE TRÉSORIER, au baron.

Est-ce que vous ne songez pas à présenter à sa majesté votre fille unique, la future trésorière?...

LE CHEVALIER.

J'ai le plus grand désir de la voir....

LE BARON.

J'ose espérer, sire, que vous m'accorderez la grace de signer au contrat de mariage....

LE CHEVALIER.

De tout mon cœur; allez, mon cher baron.

(Le baron sort par le fond.)

LE TRÉSORIER, se frottant les mains.

Sa majesté va juger si j'ai bon goût.

SCÈNE IX.

LE TRÉSORIER, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ah! si vous vous connaissez en femmes aussi bien qu'en châteaux, je réponds d'avance que vous avez fait une bonne affaire.

LE TRÉSORIER.

Je n'en fais jamais de mauvaise, moi. Ah! ah!

LE CHEVALIER.

Votre neveu Édouard de Saint-Val n'est pas aussi heureux.

LE TRÉSORIER.

Comment, sire, vous connaissez cet original ?

LE CHEVALIER.

Parlez-en avec plus de respect. Cet original est mon premier écuyer.

LE TRÉSORIER, tout surpris.

Ah ! pardon ! j'ignorais.... Cet honneur insigne, il le doit sans doute....

LE CHEVALIER.

Au hasard. J'ai rencontré ce jeune homme sur ma route, sa physionomie m'a plu, il m'a conté ce qu'il appelle ses malheurs, et je l'ai pris à mon service.

LE TRÉSORIER.

C'est un digne et brave garçon, j'en suis enchanté. Il ne se plaint pas de moi, j'espère ?

LE CHEVALIER.

Au contraire, il m'a fait votre éloge ; il m'a dit que vous étiez un homme étonnant : que l'état ne vous rend pas justice ; que vous êtes le plus grand économe, le financier le plus intègre....

LE TRÉSORIER.

Ah ! ah ! grace au ciel, il n'y a qu'une voix dans toute la France ; et si le roi me confiait jamais ses finances..... tout en irait bien mieux.

LE CHEVALIER.

Vous en agiriez plus délicatement qu'avec la fille du baron.

LE TRÉSORIER.

Ah ! je vois que sa majesté sait déja.... J'entends

fort bien la plaisanterie. — Il a donc avoué son amour pour Juliette?...

LE CHEVALIER.

Oui, il m'a dit aussi que vous ne vous faites pas scrupule....

LE TRÉSORIER.

De l'épouser moi-même : c'est l'exacte vérité : ce jeune homme ne ment jamais. Ce que j'en ai fait, c'est pour son bien; un jeune homme qui se marie trop tôt est perdu pour la gloire, pour la fortune, pour la patrie.

LE CHEVALIER.

C'est très-bien raisonner; je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance; vous doublez l'intérêt que je prends à votre neveu. (*Il appelle.*) Édouard! Mais avant notre départ, j'exige que vous vous quittiez bons amis. (*Il va au-devant d'Édouard qui entre.*) Édouard, venez embrasser votre oncle, et le remercier....

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, ÉDOUARD, LE TRÉSORIER.

LE TRÉSORIER, à part.

Comment, il est ici! Le diable si je m'en doutais.

ÉDOUARD, timidement.

Quoi! sire, je dois....

LE CHEVALIER.

Faites ce que j'ordonne... Vous avez bien le meilleur parent....

ÉDOUARD, allant au trésorier.

Mon oncle !...

LE TRÉSORIER.

Ah ! de tout mon cœur, mon cher neveu !

LE CHEVALIER, à part.

Voilà une entrevue tout-à-fait pathétique.

LE TRÉSORIER.

Oui, je veux être ton ami.... Touche là, mon enfant. Quand pars-tu ? bientôt : bon voyage.

ÉDOUARD, froidement.

Monsieur....

LE TRÉSORIER.

Eh bien ! tu as encore l'air chagrin, après tout ce que sa majesté fait pour toi ? Dissipe cette mélancolie : de la gaîté, morbleu ! Moi je conserve la mienne : c'est bon pour la santé ; j'en vivrai plus vieux, et mes héritiers enrageront.... Ah ! ah ! ah ! je sais trop....

LE CHEVALIER.

J'aperçois M. le baron.

ÉDOUARD.

Juliette est avec lui : quel bonheur !

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, JULIETTE, LE BARON, LE TRÉSORIER, ÉDOUARD.

LE BARON.

Sire, permettez-moi de vous présenter ma fille, qui bientôt deviendra l'épouse...

JULIETTE, à part.

Édouard ici! Quel hasard!

LE BARON, apercevant aussi Édouard.

Quoi! votre neveu....

LE TRÉSORIER.

Oui, sa majesté a bien voulu me faire le plaisir... Tout est arrangé entre nous, nous sommes les meilleurs amis du monde.

ÉDOUARD, à part.

J'étouffe de colère!

LE TRÉSORIER.

N'est-il pas vrai que nous sommes bons amis?... Tenez, baron, voyez comme il a l'air heureux!

LE CHEVALIER.

Messieurs, je serais enchanté d'avoir votre avis sur une affaire très-importante: vous, monsieur le baron, comme ancien militaire; vous, trésorier, comme un homme étonnamment instruit dans la politique et dans la finance.

LE BARON ET LE TRÉSORIER, faisant des révérences.

Sire....

LE CHEVALIER.

Quant à vous, jeune homme, éloignez-vous un peu. Vous n'êtes pas d'âge encore à pénétrer mes secrets. Soyez galant (*Il prend Juliette par la main, et la fait passer près d'Édouard*); causez avec votre tante future....

ÉDOUARD, à part.

Quel bon roi! Je n'osais espérer....

JULIETTE.

Moi, je ne puis concevoir....

LE TRÉSORIER, inquiet.

Mais; sire, cependant, ce jeune homme pourrait....

LE CHEVALIER.

Tout est bien arrangé comme cela. Il faut d'abord que je vous explique un travail que voilà (*le baron et le trésorier passent avec le chevalier à son bureau, le premier à droite, et l'autre à gauche du Chevalier, qui leur montre une carte de géographie*); et cette carte va vous mettre au fait....

(Il leur parle bas.)

ÉDOUARD, bas à Juliette.

Enfin, Juliette, je vous revois.

JULIETTE.

Vous ici, Édouard! mais c'est charmant. Comment donc avez vous fait pour reparaître dans le château?

ÉDOUARD.

Vous le saurez... Mais profitons des instants.... Eh bien! votre mariage va donc se faire? vous avez consenti....

JULIETTE.

A rien. Il me paraît que vous avez une bien singulière idée de mon caractère. Apprenez, monsieur, que lorsque j'ai une fois donné mon cœur, rien au monde ne peut me faire changer d'opinion.

ÉDOUARD.

Mais cependant qu'avez-vous fait pour rompre ce funeste hymen?....

JULIETTE.

Ce que j'ai fait, ingrat! J'ai écrit à la marquise de Rosey, cette chère cousine qui a pour moi tant d'amitié; je lui ai écrit dix lettres au moins, et toutes plus longues les unes que les autres; car je ne sais pas comment cela se fait, mais quand je parle de vous, je ne finis jamais....

ÉDOUARD.

Bonne Juliette! Eh bien! qu'a-t-elle répondu?

JULIETTE.

Elle m'a répondu qu'elle empêcherait mon mariage; elle va venir, elle est en route, je l'attends aujourd'hui....

LE CHEVALIER, au trésorier, en l'empêchant de tourner la tête.

Mais, monsieur, faites donc attention.... Vous voyez d'ici....

LE TRÉSORIER, inquiet.

Oui, je vois, je crois voir....

ÉDOUARD.

Quoi! j'aurais encore quelque espoir?

JULIETTE.

Vous en avez beaucoup: d'abord, parce que je suis un peu entêtée; ensuite, parce que ma cousine est femme, et qu'elle voudra avoir raison.... Ah! si vous saviez le joli portrait que j'ai fait de votre cher oncle!.. Elle n'aura pas de peine à le reconnaître... Eh bien! direz-vous encore, monsieur, que je ne me suis point occupée de notre bonheur?

ÉDOUARD.

Et moi, j'espère tout de ce bon Stanislas. Il veut

que j'habite ce château; et je crois lire dans ses regards qu'il s'intéresse à notre amour.

JULIETTE.

Il a l'air malin votre roi; on dirait qu'il s'amuse de l'impatience de ce vieux trésorier.... Ah! je ne puis m'empêcher de rire de sa figure... Il est bien laid votre oncle....

LE CHEVALIER, brusquement au trésorier.

Parbleu! M. le trésorier, il me semble que lorsque je vous fais l'honneur de vous entretenir, vous pourriez bien m'écouter.

LE TRÉSORIER.

Mille pardons, sire.... Mais c'est que... (*A part.*) Oh! quel supplice! ils se parlent bas.

LE CHEVALIER.

Ainsi, monsieur le baron, vous croyez que dans trois semaines je puis débarquer à *Dantzick?*

LE BARON.

Oui, sire, si les vents sont bons....

LE CHEVALIER, ramenant le trésorier.

Et votre avis à vous....

LE TRÉSORIER, tout ému, et jetant des regards furtifs sur les jeunes gens.

Mon avis, sire, est que, si les vents sont bons.... (*A part.*) Il lui prend la main! (*Haut.*) Qu'on me charge de vous y conduire.... (*Bas.*) Avec quelle chaleur le coquin.... (*Haut.*) Oui, oui; qu'on me donne un vaisseau, et avant huit jours... (*A part.*) Il lui baise la main!

LE CHEVALIER.

Extravaguez-vous, trésorier?

(Tout le monde se lève.)

LE TRÉSORIER.

Non, sire, c'est l'enthousiasme.... Ah! je respire!

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, LE BARON, LE TRÉSORIER, JULIETTE, ÉDOUARD.

UN DOMESTIQUE, annonçant dans le fond.

Madame la marquise de Rosey descend à l'instant de voiture.

JULIETTE.

Ma cousine vient d'arriver, je cours au-devant d'elle.

(Elle sort.)

LE BARON.

L'étourdie qui sort ainsi!

LE CHEVALIER, à part.

La marquise ici! me voilà bien.

LE BARON, au domestique.

Dites à ma nièce qu'elle passe dans mon appartement; j'irai bientôt la rejoindre. Prévenez-la que l'hôte le plus illustre....

LE CHEVALIER, à part.

Si je pouvais l'éviter....

LE BARON.

Je crains que cette étourdie ne paraisse aux yeux de votre majesté en habit de voyage.... Eh! mon dieu!

la voici : c'est la grave Juliette qui lui sert d'introductrice.

LE CHEVALIER, à part.

Il n'y a plus moyen de lui échapper... Cet habit étranger... doit un peu... Au reste, démentons par une contenance ferme le témoignage de ses yeux. Il y va de ma fortune, de mon honneur.

SCÈNE XIII.

LE CHEVALIER, JULIETTE, LA MARQUISE, LE BARON, LE TRÉSORIER, ÉDOUARD.

JULIETTE, conduisant la marquise.

Sire, voilà ma cousine; elle vous plaira, car elle est bonne et jolie.

LA MARQUISE (*).

Paix donc, petite fille. Sire, vous excuserez un enfant....

LE CHEVALIER, à part.

Je n'ose la regarder.

JULIETTE.

Pas trop enfant, puisqu'on veut me marier à un respectable trésorier.

LE TRÉSORIER.

Qu'elle a d'esprit! comme elle dit de jolies choses!

(*) La marquise est vêtue d'une espèce de pelisse longue et d'un chapeau à la François I[er] avec une plume tombante. Au second acte, elle porte une robe de cour qu'elle a cachée sous la pelisse pour éviter une toilette entre le premier et le second acte.

JULIETTE.

Ah! si je disais tout ce que je pense à votre égard, je vous paraîtrais trop aimable...

LE BARON.

Mademoiselle...

LA MARQUISE, à part.

Le roi ne m'a pas dit un mot encore.

LE CHEVALIER, à part.

Il faudra bien pourtant m'exposer à la reconnaissance.

JULIETTE, bas à sa cousine.

Rappelez-vous que vous m'avez promis de vous opposer à mon mariage. Ce bon prince vous appuiera. N'est-il pas vrai que sa majesté s'intéresse à moi? Mais dites donc oui.

LE BARON.

Mademoiselle, sortez....

LE CHEVALIER, se tournant vers la marquise.

Non, je la prends sous ma protection; et quant au mariage, il me paraît que madame....

(La marquise le regarde avec étonnement.)

LA MARQUISE, interdite.

Sire, j'aurais désiré... (*Fixant le chevalier.*) Ah! dieux!...... Mais c'est...... (*A part.*) Quelle folie de croire......

LE CHEVALIER, à part.

Voilà le moment critique.

LE BARON.

Qu'avez-vous donc, ma nièce?

LE TRÉSORIER.

Êtes-vous incommodée, marquise?

JULIETTE.

Mais tu m'effraies, ma petite cousine; tes yeux restent fixés..... Mais, fais donc attention. Est-ce qu'on regarde ainsi les hommes, et surtout un roi?

LA MARQUISE, revenant à elle.

En effet, c'est un roi.

LE CHEVALIER, à part.

Sa surprise est visible : tâchons qu'elle reste dans le doute.

SCÈNE XIV.

DUMONT, LE CHEVALIER, LA MARQUISE, LE BARON, LE TRÉSORIER, ÉDOUARD, JULIETTE.

DUMONT, sortant de l'appartement du chevalier.

Sa majesté est servie.

LE CHEVALIER.

Il suffit. Monsieur le baron, vous dînerez avec moi; et vous aussi, monsieur le trésorier.

LE BARON.

Sire, tant d'honneur.....

LE TRÉSORIER.

Quoi! votre majesté veut bien m'admettre....

LE CHEVALIER, passant entre Juliette et la marquise.

Pardon, madame la marquise, si je ne vous invite pas : une affaire importante, dont je veux entretenir ces messieurs....

LA MARQUISE.

Sire......

LE CHEVALIER.

Édouard, je vous dispense de votre service auprès de ma personne; vous tiendrez compagnie à ces dames.

LA MARQUISE.

C'est la même voix.

LE TRÉSORIER, *à part.*

Peste soit de l'honneur qu'on me fait! (*Haut.*) Mais, sire, ce jeune homme n'aurait-il pas besoin de s'habituer aux devoirs de sa charge? et la raison....

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce à dire la raison, monsieur le trésorier?

(*Le trésorier s'incline.*)

JULIETTE.

Quelle mine fait mon futur!

LE TRÉSORIER, *à part.*

Ce diable de neveu va dîner avec ma prétendue....

LE CHEVALIER, *bas à Juliette.*

Eh bien! est-ce que je ne sais pas arranger les choses?

JULIETTE, *bas au chevalier.*

Vraiment, vous êtes le meilleur roi que.... Ah! pardon....

LA MARQUISE, *à part.*

Mêmes gestes, même taille; cela est incompréhensible.

LE CHEVALIER, *s'approche de la marquise.*

J'espère, madame, qu'avant mon départ, vous vou-

drez bien me permettre de vous présenter mes hommages. Au milieu des dangers auxquels, sans doute, je vais être exposé, il me serait bien doux de savoir que vos vœux....

LA MARQUISE.

Qui pourrait n'en pas former pour un excellent prince? pour le vertueux Stanislas?

LE CHEVALIER.

Avec cette assurance, je me crois déja certain de mes succès. Allons, messieurs, suivez-moi, et renvoyons à d'autres temps la contrainte et l'étiquette.

(Il sort, suivi du trésorier et du baron.)

SCÈNE XV.

JULIETTE, LA MARQUISE, ÉDOUARD.

LA MARQUISE, à part.

Quelle folie d'imaginer que le chevalier, sous le nom du roi..... Quel motif d'ailleurs?.... Quel but? (*Haut.*) Dis-moi, Juliette; c'est hier au soir que le roi est arrivé?

JULIETTE.

Oui, cousine.

LA MARQUISE.

Avec une nombreuse suite?

JULIETTE.

Très-nombreuse.

LA MARQUISE.

On l'attendait dans le pays?

ÉDOUARD.

Depuis quinze jours il habitait les châteaux des environs.

JULIETTE.

Ah! comme mon père eût été fâché, s'il eût passé devant le sien sans s'y arrêter.

ÉDOUARD, riant.

C'est mon oncle qui l'a harangué.

JULIETTE.

Dites donc ennuyé. Mon père est si content de posséder un tel hôte, qu'il en parle à toute heure. Il me disait à l'instant que ma postérité en serait toute glorieuse.

LA MARQUISE, se parlant.

C'est le roi, il n'y a pas à en douter.

JULIETTE.

Comment, si c'est lui! Est-ce qu'on nous l'aurait changé en route? Et d'ailleurs, à la figure cela se voit tout de suite : on a un certain air qui fait bien voir qu'on est le maître.

LA MARQUISE.

Allons, le temps me fera connaître..... Mais en attendant, ma chère enfant, je songerai à tes intérêts; et j'espère que ce mariage disproportionné.....

JULIETTE.

Ne se fera pas. Non, monsieur, quoi qu'en dise tout le monde, je ne deviendrai pas votre tante, puisque nous avons pour nous l'amour, la raison une bonne cousine et le roi de Pologne.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

JULIETTE, ÉDOUARD.

JULIETTE.

Non, monsieur, vous suivrez mes avis. Je pense toujours bien; je me crois autant d'esprit que vous, et vous ferez ma volonté.

ÉDOUARD.

Mais! ma Juliette, réfléchissez....

JULIETTE.

Je ne réfléchis jamais.

ÉDOUARD.

Puis-je refuser les bontés d'un prince qui veut...

JULIETTE.

Je vaux tous les princes du monde.

ÉDOUARD.

Ah! sans doute, à mes yeux; mais l'honneur....

JULIETTE.

Votre honneur consiste à m'aimer, à prendre tous les moyens d'obtenir ma main.

ÉDOUARD.

En est-il un plus noble que celui d'acquérir de la gloire?

JULIETTE.

A cinq cents lieues ! Oui, pendant ce temps-là votre oncle m'épousera ; et puis nous verrons ce que vous ferez de votre gloire, quand vous ne pourrez plus être mon mari.

ÉDOUARD.

Ah ! plutôt mourir, que de renoncer jamais volontairement à ma Juliette ! — Vous savez quelle est notre situation ?

JULIETTE.

Elle est embarrassante ; mais ce n'est pas une raison pour vous éloigner. Je compte beaucoup sur ma cousine. J'ignore ce qui lui passe par la tête, elle s'occupe pas plus de nous que si nous n'existions pas. Avez-vous remarqué, pendant tout le dîner, comme elle se parlait seule ? Elle disait : *c'est lui, ce n'est pas lui.* Enfin, elle avait vraiment l'air d'une extravagante.

ÉDOUARD.

Cela n'est pas étonnant ; on dit qu'elle est éprise d'une certain officier aux gardes....

JULIETTE.

Eh bien ! parce qu'on aime, faut-il déraisonner ? Il me semble que je ne suis pas folle, moi ?

ÉDOUARD, riant.

C'est que vous ne m'aimez que faiblement.

JULIETTE.

Beaucoup plus que vous ne le méritez ; surtout aujourd'hui, car vous avez un certain ton de persiflage....

ÉDOUARD.

Ah! pouvez-vous croire....

JULIETTE.

Je crois que si vous me parlez encore de votre départ, je finirai par vous haïr.

SCÈNE II.

JULIETTE, ÉDOUARD, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Comment donc, Juliette, tu parais avoir de l'humeur?

ÉDOUARD.

Ah! madame, c'est une bagatelle.

JULIETTE.

Ah! vous appelez une bagatelle de me quitter, de me laisser épouser par votre oncle, d'aller vous faire tuer en Pologne? A la bonne heure, monsieur, c'est une bagatelle; et vous pouvez partir dès demain.

ÉDOUARD.

Vous m'avez mal entendu, chère Juliette; je voulais parler....

LA MARQUISE.

Ah! ne chagrine pas ce bon Édouard. C'est bien plutôt moi qui dois te gronder....

JULIETTE.

Pourquoi donc, cousine?

LA MARQUISE.

Tu es bonne, sensible, mais beaucoup trop vive. Ta

trop grande franchise te fait manquer aux usages du monde. Tu dis tout ce qui te passe par la tête, et avec une volubilité.... Ni le rang, ni l'âge ne t'intimident. Ah! la perte d'une mère nuit bien à l'éducation....

JULIETTE.

Comme tu m'étonnes! moi je me croyais charmante; on le dit même à dix lieues à la ronde.... N'est-il pas vrai, Édouard?

ÉDOUARD.

Oh! charmante, en effet.

LA MARQUISE.

Bonne caution! Mais n'ai-je pas remarqué tantôt avec quelle liberté tu parlais au roi?

JULIETTE.

Mais c'est sa faute aussi; il ne peut pas me regarder sans rire.... Et cela me donne une assurance... Au reste, tu me donneras des conseils; je les suivrai, car je veux absolument devenir aimable à la mode de Paris.

LA MARQUISE.

Soit, je veux m'en occuper, ainsi que de ton mariage; j'ai quelque pouvoir sur l'esprit de mon oncle: d'ailleurs, je parlerai au roi, et nous saurons tous les deux....

JULIETTE.

L'excellente idée! tu parleras au roi.... Mais il ne faut pas perdre de temps: les rois ont tant d'affaires, qu'il pourrait bien ne pas s'occuper des miennes.

LA MARQUISE.

Il va bientôt sortir de table, je l'attendrai dans cet appartement; il faut d'abord me laisser.

JULIETTE.

Sans doute. Allons, venez mauvais sujet. Si nous réussissons, je pourrai bien vous pardonner; mais si vous ne devenez pas mon mari, je vous détesterai à la mort. Adieu, ma petite cousine. Oh! que je t'aime!

(Elle l'embrasse.)

LA MARQUISE, se croyant seule.

Ces pauvres enfants!

JULIETTE, revenant.

Ah! n'oublie rien de ce que tu dois dire. Insiste bien sur ce que le roi ne l'emmène pas.

LA MARQUISE.

Non, non; sois tranquille.

ÉDOUARD, revenant aussi.

Ah! dites bien au roi, qu'aussitôt que je serai l'heureux époux de Juliette, je le prie de me permettre de le rejoindre, et de combattre à ses côtés.

JULIETTE, qui a entendu, revenant encore.

Qu'est-ce que vous dites donc, combattre à ses côtés? Eh bien! je vous suivrai, moi aussi, et j'irai combattre aux vôtres.... Ah! je vous y prends; vous avez toujours de petits moyens secrets pour me fuir.... J'y veillerai; je ne prends pas un mari pour l'envoyer promener en Pologne.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, SEULE.

Enfin !... C'est bien la petite Bretonne la plus vive!... Il faut pourtant que je m'occupe d'elle; mais la rencontre de Stanislas a dérangé tous mes projets. Sa ressemblance avec le chevalier est telle.... Cet habit étranger, son air grave pourraient le déguiser aux yeux d'un autre; mais aux miens.... Une seule chose m'ôterait toute incertitude : le chevalier a sur la main droite une cicatrice.... Mais puis-je aller prendre la main du roi?... Ah! je suis trop folle en vérité.... On voit tous les jours de ces ressemblances.... Mais celle-ci est telle, qu'elle me fait souffrir. Avoir toujours sous les yeux les traits d'un perfide, oui, d'un perfide, que quelque intrigue éloigne de Paris! C'est en vain que je me suis informée de lui, on m'a répondu qu'il avait obtenu un congé de son colonel, pour aller prendre les eaux : le mensonge est adroit! comme s'il eût fait mystère avec moi.... Oh! ce dernier trait le bannit pour jamais de mon cœur. Voici le roi, suivi de ses deux nouveaux favoris; examinons-le encore.

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LE BARON, LE TRÉSORIER.

LE CHEVALIER.

Messieurs, je vous remercie des bons avis que vous

m'avez donnés ; j'en ferai mon profit.... Ah! madame la marquise!...

LA MARQUISE.

Sire, j'aurais désiré vous entretenir d'une affaire importante ; mais je vois que vous êtes encore occupé, je choisirai mieux mes instants.

LE CHEVALIER.

Oui, belle marquise, venez lorsque je serai seul, dans un instant ; et croyez surtout au plaisir que j'aurai à vous entendre.

LA MARQUISE, à part.

Je crois si bien voir le chevalier, que ce roi là ne m'inspire aucun respect. (*Haut.*) Sire, je vous salue.

LE BARON.

Je vais aussi prendre congé de votre majesté ; des détails domestiques....

LE CHEVALIER.

Allez, mon cher baron, point de gêne entre nous. Quant à vous, mon cher trésorier, vous me resterez encore ; je ne saurais me passer de vous.

(Le baron sort avec la marquise.)

LE TRÉSORIER, à part.

Quelle considération ! Quel cas on fait de ma personne !

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, LE TRÉSORIER.

LE CHEVALIER, à part.

Voici le moment de servir mon jeune ami. Le moyen

de rompre ce mariage est de flatter la vanité de ce sot ambitieux. (*Haut.*) Trésorier, savez-vous que ce que vous m'avez dit sur les finances annonce de grandes connaissances ?

LE TRÉSORIER.

Ah ! je sais mon affaire.

LE CHEVALIER.

Parbleu ! je le vois bien. C'est que vous avez une netteté dans l'expression.... un raisonnement si concluant....

LE TRÉSORIER.

C'est tout simple. On ne me connaît pas, et c'est tant pis pour mon pays ; car, certes, si j'étais à la place de certains ministres, je vous aurais retourné tout cela....

LE CHEVALIER.

Que vous feriez de belles choses !

LE TRÉSORIER.

Mais, comme on dit, si le mérite ne se montre pas, on ne vient pas le chercher.

LE CHEVALIER.

Dans cette circonstance, c'est le mérite qui a tort.

LE TRÉSORIER.

Certainement, si on m'eût dit : Voulez-vous être ministre de la guerre ? j'aurais dit, *non*. Voulez-vous être ministre de la marine ? j'aurais encore dit, *non ;* ce n'est pourtant pas que je ne sois au courant de ces différentes connaissances, parce que, grace au ciel, je sais de tout; car enfin, la marine, ce n'est pas la mer à boire; mais j'aurais dit au roi : voulez-vous un homme éton-

nant, subtil, qui vous conduise les choses rondement? Eh bien! donnez-moi les finances, parce que je n'aime que les finances : je prendrai vos finances; et vous entendrez parler de moi.

LE CHEVALIER.

Mais, vous avez donc une manière d'administrer?...

LE TRÉSORIER.

Admirable. Qu'est-ce qu'il faut à l'état? de l'argent; on m'en apporte, je le garde; on m'en apporte encore, je le garde. Je ne sors pas de là; et vous voyez bien que j'ai toujours de l'argent.

LE CHEVALIER.

C'est sublime! Comment n'avez-vous pas cherché à vous faire connaître par quelques écrits?

LE TRÉSORIER.

J'y ai bien pensé: j'ai même voulu écrire bien des choses dans le silence de mon cabinet; mais je ne sais pas comment cela se fait, j'ai une si grande abondance d'idées, que je ne peux jamais en exprimer deux de suite.

LE CHEVALIER, avec enthousiasme.

Voilà de ces hommes comme il en faut aux rois! un seul suffit pour le bonheur de plusieurs millions d'individus. Qu'un souverain doit éprouver de plaisir à le combler d'honneurs, de richesses!

LE TRÉSORIER, se frottant les mains.

Oh! sans doute, c'est une grande jouissance pour un souverain!... Mais il faut que cet homme soit connu, apprécié.

LE CHEVALIER.

Ne vous ai-je pas deviné tout de suite? Ces expressions faciles, ce ton libre et franc, cette loyauté peinte sur tous vos traits, ce regard subtil du génie.... Vous n'eussiez pas dit un mot, que j'aurais dit tout de suite: qui prendra cet homme-là pour un sot.... (*A part.*) aura cent fois raison.

LE TRÉSORIER.

On me l'a bien dit, le roi Stanislas se connaît en hommes.

LE CHEVALIER.

Ah! pourquoi n'êtes-vous pas né dans mes états? c'est près de moi que vous passeriez vos jours.

LE TRÉSORIER.

Ma reconnaissance, sire.

LE CHEVALIER.

D'abord, pour commencer, je vous mettrais à la tête de mes finances.

LE TRÉSORIER.

C'est un très-beau commencement.

LE CHEVALIER.

Je voudrais de plus qu'un hymen brillant, et de riches possessions, achèvassent votre fortune.

LE TRÉSORIER.

Oui, oui; une grande alliance, une grande fortune, il n'y a que cela....

LE CHEVALIER.

Mais, que je suis donc déraisonnable avec mes projets! je vous en parle comme s'ils pouvaient s'exécuter.

LE TRÉSORIER.

Pourquoi donc, sire? On cause d'affaires, et pour peu que.... d'ailleurs....

LE CHEVALIER.

Quoi! mon cher trésorier, vous consentiriez à quitter votre patrie?...

LE TRÉSORIER.

Je vous suis attaché, sire; et comme l'a fort bien dit tout nouvellement un certain M. de Voltaire, dont il se peut que vous ayez entendu parler : « La patrie « est aux lieux où l'ame est enchaînée. »

LE CHEVALIER.

Quelle érudition! Vous ne me trompez pas? quoi! vous consentiriez à devenir mon ministre des finances?

LE TRÉSORIER.

Mon devoir sera toujours de vous obéir.

LE CHEVALIER.

Bien; mais je n'y pourrai consentir, qu'autant que vous accepteriez la terre d'Orbeccanovodoroski.

LE TRÉSORIER.

Le tout pour vous être agréable. (*A part.*) La belle terre, si j'en juge par le nom!

LE CHEVALIER.

Quant à la princesse d'Ineska, je ne dois pas, sans que vous l'ayez vue....

LE TRÉSORIER, à part.

Une princesse!

LE CHEVALIER.

C'est une orpheline à laquelle je m'intéresse.... Elle

est peu riche, peu jolie; elle a tout au plus de revenu cinq cent mille francs de votre monnaie.

LE TRÉSORIER, à part.

Cinq cent mille livres de rente! (*Haut.*) Elle est très-jolie, j'en suis sûr.

LE CHEVALIER.

Si vous l'épousez par complaisance pour moi, n'allez pas m'en faire un jour des reproches. Mais combien je suis étourdi de vous parler de cette jeune princesse, lorsque vous êtes sur le point d'épouser la fille du baron!

LE TRÉSORIER.

Tout cela peut s'arranger: que votre majesté ne s'inquiète pas, j'ai des moyens.....

LE CHEVALIER.

Cependant, l'honneur veut....

LE TRÉSORIER.

Oui; mais le devoir m'attache à votre personne sacrée, et j'y veux tenir par tous les liens dont vous voulez bien m'honorer; par la place, par la terre, et par la femme.

LE CHEVALIER.

Allons, ce sont vos affaires; arrangez-vous avec le baron, et comptez toujours sur ma protection.

(Le Trésorier sort.)

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, SEUL.

Bien! je tiens notre sot; il va renoncer au mariage,

et le courroux du baron fera le bonheur de nos jeunes gens. Mais tandis que je m'occupe si généreusement des autres, je néglige mes propres intérêts. Que doit penser la marquise?... Au premier abord, son œil scrutateur m'embarrassait; maintenant, je suis un peu aguerri; n'allons pas céder au plaisir que j'ai de la revoir; ayons toujours devant les yeux l'importance du secret qui m'est confié, et mes serments sur l'honneur d'un gentilhomme. Je la vois s'approcher, elle vient doucement m'épier....

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE, à part.

Il est seul, tâchons d'obtenir un entretien.

LE CHEVALIER, à part.

Feignons de ne pas la voir, et de n'être occupé que des grands intérêts d'un roi. (*S'asséyant.*) Ah! prince infortuné! quelle tâche pénible tu as à remplir!

LA MARQUISE, à part.

Puis-je douter encore que ce ne soit le roi?

LE CHEVALIER.

Mais il le faut; mon devoir, la justice, l'intérêt de la France, tout m'appelle au trône; je dois régner pour le bonheur de ma patrie. Mes dispositions sont bonnes. Aussitôt que j'aurai touché le sol de la Pologne, je vais voir autour de moi de nombreux bataillons; Warsovie m'ouvre ses portes; la diète s'assemble; et je suis proclamé roi.... Mais si les deux puissances coalisées me

résistent... N'ai-je pas mon courage, celui de mes partisans, de mes braves français!... Ah! cette idée m'enflamme! je ne vois plus d'obstacle; et déja.... Quoi! madame! vous ici?

LA MARQUISE.

Pardon, sire, le hasard m'a conduite...

LE CHEVALIER.

Quelle est mon imprudence! je parlais seul, vous m'avez entendu: il peut m'être échappé de ces mots.... (*A part.*) Je ris de son embarras.

LA MARQUISE.

De grace, excusez-moi....

LE CHEVALIER.

Sachez, madame la marquise, qu'il est dangereux d'apprendre, même sans le vouloir, les secrets d'un souverain. (*A part.*) Elle ne sait plus où se cacher.

LA MARQUISE.

Je sens mon indiscrétion, et je m'éloigne.

LE CHEVALIER, l'arrêtant.

Oh! maintenant, madame, vous pouvez rester. Si je me suis un peu emporté, c'est que dans ma situation...

LA MARQUISE.

Je vois toute mon imprudence, et mon trouble vous dit assez...

LE CHEVALIER.

Allons, remettez-vous, belle marquise; je ne vous en veux plus. Il serait d'ailleurs difficile de ne pas vous pardonner; il y a dans vos regards un charme si puissant....

LA MARQUISE, *à part.*

Maintenant qu'il prend sa voix tendre, il perd sa royauté.

LE CHEVALIER, *s'approchant d'elle.*

Ne soyez donc plus aussi confuse, et reportez sur moi ces yeux dont l'expression touchante....

LA MARQUISE.

Ces regards ne vous surprendront pas, sire, lorsque vous saurez que vos traits me rappellent...

LE CHEVALIER.

Qui donc?

LA MARQUISE, *en soupirant.*

Un homme qui m'est bien cher.

LE CHEVALIER.

Vous vous intéressez à quelqu'un, et j'ai le bonheur de lui ressembler! Quel est le nom de cet heureux mortel?

LA MARQUISE.

Le chevalier de Morange, capitaine aux gardes.

LE CHEVALIER.

Un capitaine aux gardes! vous concevez que je ne puis guère connaître.... Ah! pardon, c'est celui dont votre oncle ma parlé comme du plus mauvais sujet...

LA MARQUISE.

Le terme est un peu fort: sans doute le chevalier de Morange n'est pas sans quelques défauts; mais croyez, sire, qu'on exagère un peu des folies qui tenaient à sa jeunesse.

LE CHEVALIER, à part.

Charmante! elle m'excuse. (*Haut.*) Cependant sa réputation est cause que vous ne l'épousez pas.

LA MARQUISE.

Si, pour ne pas fâcher le baron, je feins de partager ses idées, le chevalier n'en règne pas moins sur mon cœur. (*A part.*) Il sourit!

LE CHEVALIER, à part.

Adorable femme! (*Haut.*) Ainsi, je vois qu'en dépit de tout ce qu'on vous en dit, vous finirez par l'épouser.

LA MARQUISE, à part.

Continuons sur le même ton, et montrons une tendresse... (*Haut.*) Comment vivrais-je sans cet espoir? Morange seul occupe ma pensée; lui seul me fait connaître la douceur d'un sentiment qui semble s'augmenter par les obstacles que l'on veut opposer à mon bonheur. (*A part.*) Comme son œil s'anime!

LE CHEVALIER, à part.

Elle me ravit. (*Haut.*) C'est vraiment de l'amour; son absence pourtant....

LA MARQUISE.

L'absence ne fait qu'augmenter la force de ma passion; et le délire de mon imagination est tel, qu'un simple rapport de traits me paraît une ressemblance parfaite. Enfin, le croiriez-vous, sire? depuis que j'ai eu le bonheur de vous rencontrer, je crois être auprès du chevalier : c'est lui-même que je vois dans votre auguste personne. Voilà sa taille noble et élevée,

l'expression si douce de ses yeux, son geste aisé, sa démarche fière....

LE CHEVALIER paraît agité. — A part.

Ah! que de détails!....

LA MARQUISE, à part.

Il paraît embarrassé. (*Haut.*) Ah! si le respect que je dois à votre personne sacrée ne me ramenait à mon devoir, j'oserais faire éclater tout le plaisir que j'éprouve en revoyant l'homme chéri auquel mon existence est enchaînée pour la vie.

LE CHEVALIER.

Cette constance est louable; vous m'inspirez un intérêt réel pour ce bon chevalier. C'est sans doute un homme de mérite; je ferai quelque chose pour lui.

LA MARQUISE.

Quoi! sire, vous daigneriez....

LE CHEVALIER.

Je vous invite donc, malgré les persécutions de votre oncle, à persister dans votre amour. Mais quelles raisons peut avoir le vieux gentilhomme....

LA MARQUISE.

Il prétend que j'ai tout à redouter du caractère du chevalier; puis il voudrait me faire épouser un de ses amis, le comte du Laure, le gouverneur de Brest....

LE CHEVALIER, à part.

En effet, c'est un de ses anciens adorateurs.

LA MARQUISE.

Quelque aimable que soit ce gouverneur, je ne céderai point aux désirs de mon oncle.

LE CHEVALIER.

Vous ferez très-bien. Vous avez une ame trop sensible pour que la réputation d'une coquette........ (*A part.*) Voyons si elle ne le serait pas pour un roi.

LA MARQUISE, à part.

Comme il s'approche de moi!

LE CHEVALIER.

Je serais fâché de vous trouver un défaut. Dès le premier instant que je vous ai vue, vos charmes, votre esprit ont fait sur moi une impression....

LA MARQUISE, à part.

Ce bon roi devient tendre.

LE CHEVALIER.

Vous avez défendu votre amant avec une chaleur qui m'a vraiment touché; et, sans les principes de sagesse que je me suis faits....

LA MARQUISE.

C'est en cela, seulement, sire, que vous ne ressemblez pas à mon chevalier.

LE CHEVALIER.

Cependant, tout raisonnable que je suis, une jolie femme, qui croirait toujours voir en moi son amant...

LA MARQUISE.

Allons donc! vous riez, sire... (*A part.*) S'il pouvait me prendre la main!

LE CHEVALIER.

Non, je ne ris pas; c'est qu'en vérité vous êtes charmante....

LA MARQUISE, à part.

Bon! c'est justement de ce côté....

LE CHEVALIER, *à part.*

Elle ne s'effraie pas beaucoup.

LA MARQUISE.

Sire, je ne puis croire qu'à la première vue...... (*A part.*) Je n'ose encore m'éclaircir.

LE CHEVALIER, *à part.*

Devenons plus pressant. (*Haut.*) En vérité, Marquise, je suis étonné du trouble qui m'agite....

LA MARQUISE, *à part.*

Je veux savoir la vérité. (*Haut.*) Sire, n'abusez pas....

LE CHEVALIER, *à part.*

Oh! la coquette! (*Haut.*) Serais-je donc coupable en pressant cette main contre mon cœur?....

LA MARQUISE.

Non.... laissez-moi.... (*Elle lui prend la main, découvre un peu la manche et fait un cri.*) Ah! que vois-je! la même cicatrice! c'est le chevalier de Morange!

LE CHEVALIER, *à part.*

Quelle imprudence! Ne perdons pas la tête.

LA MARQUISE.

Il n'est plus temps de feindre; vous êtes le chevalier: allons, avouez tout bonnement. (*Le chevalier la regarde avec fierté.*) Encore ce regard sévère! Quel motif peut vous engager....

LE CHEVALIER.

Ah! je suis donc cet heureux amant?.... Je vous en demande pardon, madame la marquise, mais votre tête est vraiment frappée....

LA MARQUISE.

Tous les jours un rapport de traits peut tromper; mais jamais le hasard n'a, par de semblables indices....

LE CHEVALIER, *froidement.*

J'ignore, madame, ce que vous voulez dire. L'orgueil entre rarement dans mon cœur. J'apprécie les grandeurs humaines; mais, puisque le hasard m'a fait roi, je suis forcé, malgré moi, d'en faire respecter l'auguste caractère.

LA MARQUISE, *à part.*

Grands dieux! me tromperais-je? Non, c'est impossible.

LE CHEVALIER, *à part.*

Sa vivacité se ralentit. (*Haut.*) Je pénètre le motif qui vous engage à vouloir absolument que je sois votre amant. Vous avez vû l'impression que vous avez faite sur moi : alors, quel est le moyen de triompher de ma raison? C'est de détruire tout à coup les obstacles, de rapprocher en un instant la distance qui nous sépare.....

LA MARQUISE.

Ah! grands dieux!.... Quoi, sire, vous pourriez penser....

LE CHEVALIER.

Mais enfin, madame, que puis-je penser de vous, par l'opinion même que vous avez de votre amant? Ce chevalier de Morange, dont on me rompt la tête depuis ce matin, est donc un vrai fou, un échappé des Petites-Maisons? Comment! vous le croyez capable de se jouer de l'autorité la plus respectable, de

se parer des premiers ordres de l'état!... Et pourquoi ?... Pour quel motif risquerait-il sa tête?....

LA MARQUISE.

Ah! c'est là cette énigme que je ne puis deviner ; ce mystère impénétrable....

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, DUMONT.

DUMONT.

Sire, le gouverneur de Brest arrive à l'instant même.

LA MARQUISE.

Le comte du Laure ici ?....

LE CHEVALIER.

Ne m'avez-vous pas dit que votre oncle désire en faire votre époux ?.... Allons, quoique je ne veuille pas être le chevalier de Morange, je vois avec plaisir que vous ne resterez pas sans amant.

DUMONT.

Sa majesté veut-elle recevoir le gouverneur? Il vient, dit-il, d'après les ordres de la cour, pour lui rendre ses respects, et l'accompagner le reste de la route....

LA MARQUISE, à part.

Ces honneurs qu'on lui rend.... Je sens mon imprudence.

LE CHEVALIER, bas à la marquise.

Et si ce gouverneur allait aussi me prendre pour le chevalier!

LA MARQUISE.

Il ne le connaît pas.

LE CHEVALIER.

C'est très-heureux pour moi, car je tiens beaucoup aux droits qui appartiennent à mon rang. (*A Dumont.*) Dites au gouverneur que je vais lui donner audience. (*Dumont sort.*) Quant à vous, belle marquise, si vous voulez absolument que je sois le chevalier de Morange, et si le hasard me ramène vers vous, je chercherai dans mon cœur, dans mon esprit, tous les moyens agréables de le rappeler encore plus vivement à votre souvenir; mais en attendant cet heureux moment, c'est le roi qui vous présente ses salutations.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, SEULE.

J'ai fait une sottise... Mais qui n'y serait trompé? Et cette cicatrice, placée également sur la main droite.... Oh! c'est cela surtout que la raison ne peut admettre! Stanislas a fait la guerre toute sa vie, et il peut, comme le chevalier.... Et puis, ces marques de la royauté; un gouverneur qui vient exprès...... Allons, c'est une extravagance que je dois réparer le plus tôt possible.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, LE TRÉSORIER.

LE TRÉSORIER.

Ah! madame la marquise, depuis que je ne vous ai vue il m'est arrivé bien des évènements.

LA MARQUISE.

Heureux, sans doute?

LE TRÉSORIER.

On ne peut pas plus heureux... Mais cela prouve en somme qu'il vient un instant où le mérite trouve sa récompense.

LA MARQUISE.

Serait-il question de vous?

LE TRÉSORIER.

De qui donc? C'est moi qui suis le héros des évènements heureux....

LA MARQUISE.

Oui, en y réfléchissant, je vois que vous pouvez réussir.

LE TRÉSORIER.

Écoutez, marquise: j'ai pour vous une estime toute particulière; je vais vous en donner une preuve, en vous confiant un secret: mais promettez-moi que vous ne le révélerez à qui que ce soit.

LA MARQUISE, en riant.

Oh! je vous le jure.

LE TRÉSORIER.

Voici le fait. Je vous dirai d'abord que le roi a

voulu savoir si j'étais d'humeur à porter mes grands talents dans les pays étrangers.

LA MARQUISE.

Hein! qu'est-ce que cela veut dire?

LE TRÉSORIER.

Comme il a de l'esprit, il m'a pris par mon faible, qui est l'ambition.

LA MARQUISE, à part.

Stanislas vouloir emmener un sot!

LE TRÉSORIER.

Comme vous dites, ce n'est pas sot de sa part. Aussi, pour me séduire, il ne veut ni plus ni moins que me faire son ministre des finances. C'est une belle chose que les finances!

LA MARQUISE, à part.

Un ministère! Mon incertitude renaît.

LE TRÉSORIER.

Et puis, il me promet encore une petite princesse avec une grande terre.

LA MARQUISE.

Et vous acceptez tout cela, sans doute?

LE TRÉSORIER.

Oh! je ne suis pas encore bien décidé. Ce n'est pas que la petite terre et la grande princesse ne soient des objets suffisants pour contenter un honnête homme!

LA MARQUISE.

Oui; mais vous!...

LE TRÉSORIER.

Cependant, j'ai presque accepté. Le moyen qu'on refuse un roi qui connaît votre mérite, et qui veut

absolument que vous lui soyez utile!... Mais une chose m'embarrasse : c'est le baron.

LA MARQUISE.

Eh bien! qu'est-ce que tout cela fait au baron?

LE TRÉSORIER.

Ah! cela fait que si j'épouse une princesse en Pologne, je ne pourrai pas épouser sa fille en Bretagne; du moins, je ne crois pas. Ne pourriez-vous, chère marquise, arranger cette affaire à l'amiable? le baron est un peu brutal, et je ne crois pas, vu ma dignité future, devoir.... avoir une affaire qui pourrait avoir.... des suites très-fâcheuses.

LA MARQUISE.

Voyons : que puis-je faire pour vous?

LE TRÉSORIER.

Je vais vous l'expliquer avec la clarté qui m'est naturelle.

LA MARQUISE, à part.

Les intérêts de la petite cousine sont on ne peut pas mieux servis par le roi.

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, LE TRÉSORIER, JULIETTE.

JULIETTE, à part, en entrant.

Le roi n'y est plus; sachons le résultat... Chut! le trésorier est là.

LE TRÉSORIER.

Voici donc le service que j'attends de votre complaisance. Je vais vous expliquer ce que la prudence

vous engage à faire pour rompre mon hymen avec mademoiselle Juliette.

JULIETTE, se rapprochant; à part.

Ai-je mal entendu?

LA MARQUISE.

Mais, monsieur, savez-vous que vous me donnez-là une commission très-délicate?

LE TRÉSORIER.

Il n'est rien dont le génie ne triomphe! Et lorsque vous aurez représenté au baron que des circonstances impérieuses m'empêchent d'épouser mademoiselle sa fille....

JULIETTE.

Il ne veut pas m'épouser! La bonne nouvelle! (*Paraissant.*) Ah! monsieur le trésorier, que je vous ai d'obligations!

LE TRÉSORIER.

A moi, mademoiselle?

LA MARQUISE.

La petite étourdie, qui nous écoutait!

JULIETTE.

Oui, j'ai tout entendu. Mais savez-vous bien que vous parlez avec une éloquence, une grace....

LE TRÉSORIER.

Oh! en fait de paroles, avec moi, l'une n'attend pas l'autre!

JULIETTE.

C'est vrai. Eh bien! voyez ce que c'est que la prévention! Personne ne se doute de votre mérite. Cependant vous en avez fait preuve, lorsque vous avez

dit (*Elle le contrefait.*) « Des circonstances impé-
« rieuses et importantes me forcent à rejeter la main
« de mademoiselle Juliette. »

LE TRÉSORIER, avec importance.

Doucement; ce n'est pas tout-à-fait cela. Ne nous écartons pas du texte, parce qu'une parole de plus ou de moins peut être la cause d'évènements majeurs. J'ai donc dit : « Des circonstances impérieuses et impor-
« tantes m'empêchent d'épouser mademoiselle Juliette ; »
et non pas rejeter la main, parce que, dans rejeter la main, il y a injure personnelle; et qu'une offense à une famille respectable est un attentat qui peut.... dans.... certaines conjonctures....

JULIETTE.

C'est superbe, monsieur le trésorier ! Comment ! ne vous ai-je pas rendu justice tout de suite ? Il n'y a pas une heure que je vous détestais, et maintenant je vous trouve charmant.

LE TRÉSORIER.

Le pouvoir de l'éloquence !

JULIETTE.

Ah ! que toute la maison, tous nos voisins viennent encore dire devant moi que vous êtes un ennuyeux bavard ! Ah ! je leur prouverai bien que vous valez beaucoup plus qu'on ne le croit ! Ma joie est telle, que, dans mon transport, j'irais vous embrasser !

LE TRÉSORIER, à part.

Je n'ai jamais produit autant d'effet de ma vie !

JULIETTE.

Mais voici mon père; il arrive à propos; je vais lui faire part de votre louable projet.

LE TRÉSORIER.

Non, non, ce n'est pas à vous de parler : c'est madame la marquise qui.... et non pas mademoiselle que....

SCÈNE XII.

Le TRÉSORIER, La MARQUISE, Le BARON, JULIETTE.

JULIETTE, allant au-devant du baron.

Mon père, voilà monsieur le trésorier qui ne veut pas de moi. Vous me voyez dans une joie....

LE BARON.

Qu'est-ce à dire?

LE TRÉSORIER.

Ce n'est pas tout-à-fait cela, baron. Je causais avec madame la marquise, et je lui disais.... que des circons....

JULIETTE, au trésorier.

Que vous vouliez rompre notre hymen. Ah! n'allez pas vous dédire, au moins! car je vous détesterais autant que je vous aime!

LE BARON.

Me fera-t-on le plaisir de m'expliquer?...

LA MARQUISE.

Le fait est que monsieur le trésorier s'aperçoit un peu tard que son mariage avec la petite....

LE TRÉSORIER.

Oui, en épousant cette belle enfant, vu mon âge, je serais....

LE BARON.

Corbleu! monsieur le financier, vous osez faire un tel outrage à la famille des Kerbare!....

LE TRÉSORIER.

J'ai beaucoup de respect pour la famille.... Mais quel bien cela peut-il faire à la famille, quand je serai....

LE BARON.

Mais vous êtes un faquin, monsieur le trésorier....

LE TRÉSORIER.

Comment voulez-vous qu'on entame une négociation, si vous vous emportez?...

LE BARON.

Sans le respect que j'ai pour ces dames.... je vous aurais déja fait sauter dans les fossés du château.

LE TRÉSORIER.

Permettez! les fossés du château n'ont point de rapport à mon affaire.

LE BARON.

Et si vous ne me donnez la plus prompte satisfaction....

LE TRÉSORIER.

Vous vous écartez toujours du fond de la question....

LA MARQUISE.

Cher oncle! calmez-vous.

JULIETTE.

Je suis sûre que monsieur a d'excellentes raisons...

LE BARON.

Il n'en est qu'une que je puisse entendre; c'est qu'il me promette de se battre à l'instant même.

JULIETTE.

Mon père!

LE BARON.

Nous nous battrons!....

LE TRÉSORIER.

Nous nous battrons! Je vous demande, mesdames, si c'est là répondre aux objections raisonnables....

LA MARQUISE.

Il faut l'écouter.

LE TRÉSORIER.

Je n'en demande pas davantage. Si l'on m'écoute, nous ne nous battrons point. D'abord, à quoi cela nous ménerait-il? Si je me bats avec monsieur le baron, et que je le tue....

JULIETTE, vivement, et lui faisant des menaces.

Vous!.... si je le savais....

LE TRÉSORIER.

Soyez tranquille, je ne le tuerai point: mais il faut un peu raisonner dans la vie; et en supposant que cela fût, pourriez-vous me forcer à épouser votre fille?

LE BARON.

Corbleu! supposez plutôt que mon bras....

LE TRÉSORIER.

Hein! c'est là que je vous attendais! Si je ne suis

plus de ce monde, je l'épouserai encore bien moins; car enfin, avec la meilleure volonté.... je ne crois pas....

LE BARON.

Je n'entends pas, moi, toutes ces subtilités. Je n'ai qu'un mot: vous m'avez demandé ma fille, et vous l'épouserez. Sois tranquille, ma Juliette; va, ne t'afflige pas, il sera ton mari; je le jure par mon épée, par le sang et la valeur des Kerbare!

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, LE TRÉSORIER, JULIETTE.

JULIETTE.

Ah! mon dieu, vous n'en réchapperez pas!

LA MARQUISE.

En effet, je ne vois qu'un moyen de salut pour vous; il faut parler au roi.

LE TRÉSORIER.

Ah! j'y ai déja pensé. Je songe à tout, moi; je cours le trouver. Sa majesté tient trop à ses intérêts, pour ne pas sauver la vie.... (*Bas à la marquise*) à son ministre des finances.

JULIETTE.

Allez donc vite; car de penser que je puis vous épouser, je suis déja à moitié morte.

LE TRÉSORIER.

Revenez à vous, ma chère enfant ; je ne serai point votre mari, vous ne serez point ma femme ; j'en jure.... par le roi de Pologne.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

JULIETTE, seule.

Le roi n'est pas encore dans cet appartement; il ne peut tarder à y venir, et il faut absolument que je lui parle; lui seul peut arranger les choses.

SCÈNE II.

JULIETTE, le TRÉSORIER.

LE TRÉSORIER.

Eh bien! mademoiselle, vous avez vû monsieur votre père : est-il toujours en colère?

JULIETTE.

Oh! mon dieu, non : seulement, il dispose ses armes avec la plus grande tranquillité. Se battre est pour lui une action si simple, si naturelle, qu'une fois l'heure du combat décidée, il n'y songe plus que pour s'y préparer!

LE TRÉSORIER.

Quelle insensibilité! un père de famille!

JULIETTE.

Ah! que voulez-vous? Un brave militaire, qui toute

sa vie n'a fait que guerroyer, ne met jamais beaucoup d'importance à la vie d'un homme; et je suis sûre qu'à ses yeux, vous de plus ou de moins sur la terre....

LE TRÉSORIER.

Comment, de plus ou de moins! mais c'est très-différent pour moi. Je ne suis pas un père de famille; mais je ne puis songer à un combat sans être attendri. Allons, puisqu'il le faut absolument, je prends le parti....

JULIETTE, à part.

Ah! grands dieux! il veut se battre! (*Haut.*) Quoi! vous êtes décidé?....

LE TRÉSORIER.

Il est des moments dans la vie où un galant homme doit se sacrifier....

JULIETTE, à part.

O mon père!

LE TRÉSORIER.

Je suis très-décidé.... à vous épouser. De deux malheurs....

JULIETTE.

Oui, il faut choisir le moindre. Mais moi, monsieur, je ne suis pas d'humeur à vous tirer d'embarras. Refusez le cartel du baron, à la bonne heure; mais refusez aussi ma main. Que ne partez-vous plutôt avec le roi, sans rien dire; c'est le seul moyen de vous en tirer avec honneur.... Le voici.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, JULIETTE, LE TRÉSORIER.

JULIETTE, allant au-devant du chevalier.

Ah! sire, j'implore vos bontés....

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce donc? Est-ce que monsieur le trésorier persiste?

JULIETTE.

J'ai le bonheur qu'il ne veuille plus de moi; il m'a bien promis de ne pas m'épouser....

LE CHEVALIER.

Vous avez donc arrangé cette affaire à l'amiable?

JULIETTE.

Oui, sire, monsieur le trésorier et moi nous sommes d'accord; mais mon père n'est pas tout-à-fait de notre avis : il trouvait plus commode de faire sauter monsieur dans les fossés du château....

LE TRÉSORIER, bas à Juliette.

Mais cela est inutile à dire.

LE CHEVALIER.

J'espère que vous vous préparez à tirer vengeance de cette insulte? Songez que vous avez l'honneur de m'appartenir....

LE TRÉSORIER.

Oui, sire, j'ai l'honneur de vous appartenir; et c'est à cause de cela que je n'ai pas cru devoir disposer de ma personne sans vos ordres.

LE CHEVALIER.

Mes ordres sont que vous vous battiez aujourd'hui même.

LE TRÉSORIER, à part.

Aujourd'hui! c'est bien prompt.

JULIETTE.

J'en demande bien pardon à sa majesté; mais ce n'est pas ainsi que ce différend doit se terminer: d'abord, moi, j'aime trop le trésorier pour l'exposer à une mort certaine; je dois lui dire en conscience que, s'il se bat, il peut faire ses adieux au monde; il n'a qu'à lire l'histoire de ma famille, il verra que mon trisaïeul a tué, dans un combat singulier, Alain de Montfort.... Mon bisaïeul, en 1630, a pourfendu les deux frères Bembrok, surnommés Barbe-Noire; et si votre combat a lieu, mes enfants diront un jour que leur aïeul a tué un trésorier des états de Bretagne!

LE CHEVALIER.

Il me paraît que c'est un usage dans la famille.

LE TRÉSORIER, à part.

Oui, et l'on me tuera pour l'usage.

LE CHEVALIER.

Mais, enfin, je ne puis pourtant pas empêcher....

JULIETTE.

Mais, pardonnez-moi, sire: ne peut-on faire entendre raison au baron? défendre au trésorier de tirer l'épée?

LE TRÉSORIER.

Oui, oui, sire, me le défendre.

JULIETTE.

Et pour prévenir en tout l'effet de son courage, ne peut-on l'emmener à la place de son neveu? (*Bas au chevalier.*) Une fois l'oncle absent, Édouard deviendra mon mari; il est pauvre, mais il se distinguera dans la marine....

LE CHEVALIER, à part.

Édouard est pauvre, cela me fait naître une idée...

JULIETTE.

Sa majesté partant pour la Pologne, un trésorier cela doit être bon à quelque chose.

LE CHEVALIER.

Soyez tranquille, ma petite; tout s'arrangera.

JULIETTE.

Je compte encore sur votre majesté; mais qu'elle ne me trompe pas, ou je cesserai de croire à la bonne foi des hommes.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, LE TRÉSORIER.

LE CHEVALIER.

Voilà une affaire très-embarrassante. Il me paraît que le baron n'est pas accommodant; je ne sais pas trop comment vous tirer de là....

LE TRÉSORIER.

Ah! sans l'utilité reconnue dont je puis être à votre majesté; sans le besoin urgent qu'elle a de ma personne, je me battrais avec un courage.... Il y aurait

encore un autre moyen, en épousant la petite fille, en renonçant à la princesse, mais sans renoncer à l'honneur de vous servir....

LE CHEVALIER.

Impossible, mon cher ami; un ministre de Pologne ne peut avoir pour épouse qu'une dame polonaise; c'est la constitution de l'état.

LE TRÉSORIER.

Oh! dès que c'est la constitution, il faut respecter la constitution; cependant, cela m'eût bien arrangé.

LE CHEVALIER.

Mais, il me vient une idée qui pourrait tout concilier aussi.

LE TRÉSORIER.

Cette idée là doit être bonne.

LE CHEVALIER.

Ne m'avez-vous pas dit que votre neveu aimait votre prétendue? et que la petite à son tour....

LE TRÉSORIER.

On le dit; mais à cet âge-là, on ne sait pas trop ce qu'on fait.

LE CHEVALIER.

Tant mieux! il faut unir ces deux jeunes gens.

LE TRÉSORIER.

C'est très-bien; mais le baron n'est pas un imbécile: il sait bien que mon neveu n'a d'autre fortune que celle qu'il me plaira de lui laisser; et je ne suis pas d'un caractère à me laisser mourir pour finir les affaires.

LE CHEVALIER.

Mais, mon dieu! quand il s'agit de mariage, quelle singulière tête vous avez! Tout s'arrange avec un mot: d'abord, je fais venir le baron, je lui demande sa fille pour votre neveu....

LE TRÉSORIER.

Oui, pour mon neveu; c'est très-bien.

LE CHEVALIER.

Il m'allégueraít en vain sa pauvreté, puisque vous lui donnez une terre....

LE TRÉSORIER

Moi, sire, je donne une terre....

LE CHEVALIER.

Oui, oui: vous lui donnez cette belle terre que vous avez eue à si bon marché de cet officier....

LE TRÉSORIER.

Oui, je comprends très-bien.... Les Trois Rivières; magnifique possession! vingt mille francs de rente.

LE CHEVALIER.

Eh bien! qu'est-ce que c'est que cela pour un ministre, pour un grand propriétaire en Pologne?....

LE TRÉSORIER.

Oh! je sais bien que ce n'est rien pour un seigneur polonais: cependant, sire, je me permettrai une petite réflexion....

LE CHEVALIER.

A quoi bon réfléchir? je parle au baron; il vous pardonne votre injure, il accorde sa fille à votre neveu, vous lui faites un don de votre terre, le mariage

se fait, je vous emmène en Pologne; et tout le monde est content.

LE TRÉSORIER.

Certainement, sire, ce plan-là a quelque chose de très-séduisant; mais j'aperçois une grande difficulté dans son exécution; je connais mon neveu, il est fier, extrêmement fier, il ne voudra pas accepter ma terre.... Ainsi je ne l'offrirai pas, et il ne l'aura pas.

LE CHEVALIER.

A la bonne heure! je crois même que vous avez raison; une générosité aussi subite de votre part pourrait ressembler à de la peur; il vaut bien mieux satisfaire le baron, en acceptant son combat à mort.

LE TRÉSORIER.

Son combat à mort!... sans doute.... mais je croyais, sire, que les lois de France défendaient les duels.

LE CHEVALIER.

Ceci n'est point un duel ordinaire; vous avez outragé un brave gentilhomme, et vous lui devez une réparation publique; et pour que tout se passe selon les lois sacrées de l'honneur, je veux, à l'exemple de plusieurs rois de France, être le témoin de ce combat; il rappellera les beaux temps de la chevalerie. Je cours de ce pas ordonner que l'on prépare tout; je fixerai l'heure, le lieu, les armes.... Soyez ferme sur l'étrier; le baron est un ancien militaire.... Montez-vous bien à cheval?

LE TRÉSORIER.

Sire, pour ma commodité, j'aime mieux la voiture.

LE CHEVALIER.

Vous romprez d'abord une lance, puis l'épée, le poignard....

LE TRÉSORIER, à part.

Un poignard!... Quelle arme! Je ne m'en servirai pas.

LE CHEVALIER.

Vous en frappez votre ennemi avec adresse, ou c'est votre ennemi qui vous frappe; l'un de vous tombe mort, peut être tous les deux, et le combat est fini.

LE TRÉSORIER.

Et le combat est fini par la mort de tous deux; cela se conçoit: c'est très-bien.

LE CHEVALIER.

Si vous avez quelques dispositions à faire, soit de famille, de religion.... il est bon de vous mettre en règle.

LE TRÉSORIER.

En règle! Ah! il faut que je fasse mon testament?

LE CHEVALIER.

C'est toujours le mieux; cela rend l'esprit plus tranquille. Allons, mon cher ami, songez à vous préparer au combat; et rappelez-vous bien que votre roi vous honorera de sa présence.

LE TRÉSORIER.

Certainement, sire, vous me faites beaucoup d'honneur; cependant, il me serait plus doux de mourir en défendant votre auguste personne, que de tomber sous les coups du plus entêté des Bas-Bretons; ces gens-là

frappent avec une rudesse.... Ce n'est pas que je recule au moins; je suis tout prêt à me battre; et tout le monde sait qu'une fois que j'ai commencé, j'ai de la peine à finir; mais je fais dans cet instant une petite réflexion. Je me dis: il se peut que mon neveu, qui adore la petite Juliette, triomphe de sa délicatesse ordinaire; et alors il acceptera la terre que, par égard pour votre majesté, je consens de bon cœur à lui donner.

LE CHEVALIER.

Soit; ce parti proposé par moi n'a rien contre l'honneur.

LE TRÉSORIER, à part.

Mais tout contre ma bourse.

LE CHEVALIER.

Pour négocier cette affaire, il me faut un titre; veuillez écrire quatre mots que je vais vous dicter.

LE TRÉSORIER, à part.

Résignons-nous. (*Allant au bureau.*) Sire, je suis à vos ordres.

LE CHEVALIER, s'asséyant.

Écrivez: Je m'engage d'honneur à céder ma terre...

LE TRÉSORIER.

Pardonnez, si j'interromps votre majesté; mais ce n'est pas là tout-à-fait le style des affaires. Je m'engage d'honneur!... L'honneur dans les affaires ne signifie rien, cela est de peu d'importance pour les gens de loi; la justice veut bien autre chose. Je vais vous donner un échantillon de mon talent, et vous jugerez à la manière dont je vais m'exécuter, de mon dévouement pour

votre personne, et de mes connaissances en pareilles matières. (*Il écrit en se dictant.*) « Je reconnais avoir « reçu de mon neveu Édouard de Saint-Val, la somme « de quatre cent mille livres, pour la valeur de ma terre « des *Trois-Rivières*, que je lui vends franche de toute « hypothèque. Le présent écrit vaudra ce que de rai-« son jusqu'à la signature du contrat, que je lui pas-« serai par devant notaire, à sa première réquisition. « Fait au château de Kerbare, le.... »

ROCH DE MONT-ROC.

Hein! qu'en dites-vous, sire? Voilà comme on traite une affaire! Je défie la chicane d'y mordre. Voilà mon neveu propriétaire de mon château.

LE CHEVALIER.

C'est bien ce que je voulais. Muni de cet écrit, je réjoins le baron, et je termine tout. Il est vrai que vous payez les frais; mais, qu'est-ce que cela, puisqu'il vous reste ma faveur, un ministère, et la princesse d'Inesca?

Il sort par le fond.

SCÈNE V.

LE TRÉSORIER, SEUL.

Ah! ne pensons plus, s'il se peut, au petit cadeau que je viens de faire... un peu malgré moi, c'est vrai; mais enfin il le fallait... Je dois, au contraire, y mettre de la grace... Voici la marquise: prenons un air riant, aimable... C'est dans l'instant même qu'il enrage le plus, qu'un bon courtisan doit paraître enchanté.

Un petit sourire... (*Il fait des grimaces.*) Là, j'y suis: ou je me trompe fort, ou je dois avoir un air radieux.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LE TRÉSORIER.

LE TRÉSORIER.

Ah! je vous trouve à propos, marquise! j'ai une grande nouvelle à vous annoncer.

LA MARQUISE.

Quelle est cette nouvelle, monsieur le trésorier?

LE TRÉSORIER, faisant des grimaces.

Est-ce que vous ne voyez pas briller sur ma figure le doux sourire de la satisfaction, l'empreinte du parfait contentement?

LA MARQUISE.

Pardon; mais je ne vois jamais qu'une chose sur votre figure.

LE TRÉSORIER.

Je viens de faire une action sublime. Je dote mon neveu d'une terre de vingt mille livres de rente, et je le marie à ma prétendue. Hein! que dites-vous de cela.

LA MARQUISE.

Et c'est un abandon volontaire?

LE TRÉSORIER.

Oh! tout-à-fait volontaire. Seulement le roi me l'a conseillé, et j'ai suivi ses conseils. Qu'on est heureux de faire quelque chose d'agréable à son souverain! On

ne dira plus maintenant que je suis un avare, un vilain... Je suis dans un tel transport de générosité, que je veux encore ajouter à mon bienfait... en annonçant moi-même à mon neveu qu'il est maintenant possesseur de la terre des Trois Rivières.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, *seule.*

Il donne sa terre à Édouard, et c'est Stanislas qui l'ordonne!... Quel serait le motif de cet intérêt?... J'entends quelqu'un: c'est le gouverneur de Brest! Ah! sans doute il va me parler de son ancienne passion!

SCÈNE VIII.

LE GOUVERNEUR, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Ah! monsieur le gouverneur....

LE GOUVERNEUR.

J'étais bien loin de m'attendre au plaisir de vous trouver ici.

LA MARQUISE.

Il fallait le mariage projeté de ma cousine pour m'attirer dans votre province. Mais, dites-moi, vous-même, quel est le motif qui vous amène dans ce château?

LE GOUVERNEUR.

Mon devoir. J'ai reçu des ordres de la cour, qui

m'ordonnent de rendre des honneurs au père de notre souveraine.

LA MARQUISE.

L'étranger que nous possédons ici est donc vraiment le roi de Pologne?

LE GOUVERNEUR.

Ah! voilà le doute le plus singulier....

LA MARQUISE.

Ah! vous savez bien, gouverneur, que je suis née un peu folle....

LE GOUVERNEUR.

Si vous êtes folle, vous êtes bien la plus aimable....

LA MARQUISE.

Ah! des fadeurs de province!

LE GOUVERNEUR.

Vous voulez m'empêcher d'être galant, moi, le plus ancien de vos soupirants!

LA MARQUISE.

Ah! c'est vrai. J'espère bien que vous l'êtes encore! (*A part.*) Le roi vient: feignons de ne le pas voir; c'est ma dernière épreuve.

SCÈNE IX.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LE CHEVALIER, à part, dans le fond.

Seule avec le gouverneur! Ils ne m'ont point vu; écoutons.

(Il va se cacher près de la porte de son appartement.)

LA MARQUISE, à part.

Il se cache! bon.... (*Au gouverneur.*) Et vous dites donc que vous brûlez pour moi du plus beau feu?

LE GOUVERNEUR.

Malgré votre absence, vous n'êtes pas un instant sortie de ma pensée.

LA MARQUISE.

Depuis votre départ de Paris, je n'ai eu que des chagrins.

LE GOUVERNEUR.

Ils n'ont pas nui à votre beauté.

LA MARQUISE.

Vous me rassurez, mon cher gouverneur; je ne me croyais plus faite pour plaire. J'ai éprouvé tant de malheurs! d'abord la perte d'un époux....

LE GOUVERNEUR.

C'est sans doute un malheur, mais dont le plus souvent une jolie femme se console.

LA MARQUISE.

Pardonnez-moi, monsieur, je suis inconsolable. Mais le plus grand de tous, c'est la rencontre que j'ai faite du chevalier de Morange....

LE CHEVALIER, à part.

Ah! je suis au nombre des malheurs!

LA MARQUISE.

J'allais l'épouser par raison, quand tous mes parents m'ont représenté la faute énorme que j'allais faire.

LE GOUVERNEUR.

Ainsi, c'est une chose décidée, vous n'y songez plus?....

LA MARQUISE.

Oh! non, maintenant.... Il n'y a pas une heure, j'aurais pu lui pardonner. Le roi, qui m'a rappelé ses traits, m'a ramenée malgré moi à de tendres souvenirs, dont je rougis maintenant.

LE CHEVALIER, à part.

Et je ne puis!... Quel tourment!

LE GOUVERNEUR.

Mais j'espère que l'inconduite du chevalier ne vous a pas fait renoncer à vos projets d'hymen?

LA MARQUISE.

Non; certainement. Si j'avais le bonheur de rencontrer un homme estimable qui voulût bien encore me trouver quelques attraits....

LE GOUVERNEUR, vivement.

Ah! ma chère marquise, vous connaissez mon rang, ma fortune... Le sentiment que vous m'avez inspiré est si vrai, si puissant...

LE CHEVALIER, à part.

Nous y voilà.

LA MARQUISE.

Non, gouverneur. Je conviens pourtant que, de tous les hommes, vous êtes celui....

LE CHEVALIER, à part.

La perfide!

LE GOUVERNEUR.

Daignez accepter ma main. L'amitié de votre oncle, nos fortunes égales....

LA MARQUISE.

Oui, je sais que cet hymen est convenable.... (*A part.*)

Quel courroux dans ses regards!... (*Haut.*) Oui, je puis me croire heureuse d'être votre épouse. (*A part.*) Quel geste menaçant!... (*Haut.*) Cette union, fondée sur la plus tendre amitié, me promet une existence douce... (*A part.*) C'est lui! il ne peut plus se contenir.

LE GOUVERNEUR.

Femme adorable!... Je puis donc m'occuper des préparatifs....

LA MARQUISE.

J'y mets cependant une condition : c'est que si, aujourd'hui seulement, le chevalier venait se justifier à mes pieds, je serais libre de reprendre ma parole.

LE CHEVALIER, *à part.*

Et je ne puis, sans manquer à l'honneur....

LE GOUVERNEUR.

Mais vous n'attendez pas le chevalier?

LA MARQUISE.

Bon! il est si loin de nous! D'ailleurs, il ne pense plus à moi.... C'est un petit arrangement avec ma conscience.... Nous autres femmes, nous nous faisons sur la constance des lois si rigoureuses, que, pour que le chevalier n'ait rien à me reprocher, je crois encore devoir lui rester fidèle:... jusqu'à demain.

LE GOUVERNEUR.

C'est me dire que je suis votre époux. Dans le transport de ma reconnaissance, permettez qu'à vos pieds la plus vive tendresse....

SCÈNE X.

LE GOUVERNEUR, LE CHEVALIER, *paraissant*; LA MARQUISE.

LE CHEVALIER, dans la plus grande agitation.

Je vous interromps, gouverneur...

LA MARQUISE, jouant l'étonnée.

Ah! mon dieu! c'est le roi!

LE CHEVALIER.

Mille pardons, madame; je suis arrivé bien mal à propos....

LA MARQUISE.

(*A part.*) C'est le chevalier, je n'ai plus aucun doute. (*Haut.*) Sire, qu'avez-vous? Quelque chagrin secret vous tourmente; vous ne me regardez plus avec cet air tendre et bienveillant que vous aviez tantôt.

LE CHEVALIER, d'un ton furieux.

Pardonnez-moi, madame.

LE GOUVERNEUR.

Si je ne craignais d'être indiscret, je demanderais à sa majesté si elle n'a pas reçu des nouvelles de Pologne....

LE CHEVALIER.

De très-mauvaises, qui nécessitent mon prompt départ.

LE GOUVERNEUR.

Vous m'en voyez désespéré. J'attendais une grace....

LE CHEVALIER.

Laquelle?

LE GOUVERNEUR.

Je dois bientôt être l'époux de madame la marquise, et j'osais espérer que votre présence...

LA MARQUISE.

Ah! sire, vous nous ferez cet honneur!

LE CHEVALIER.

Vous vous mariez donc, madame?

LA MARQUISE.

Oui, sire, si vous voulez bien le permettre.

LE GOUVERNEUR.

J'ai eu le bonheur de triompher de sa résistance, et sa main et son cœur....

LE CHEVALIER.

Et ce chevalier de Morange, dont vous m'avez tant parlé, vous l'avez donc tout-à-fait oublié?....

LE GOUVERNEUR.

Oh! grace au ciel, elle n'y pense plus! Elle a senti que cet hymen ne pouvait lui convenir sous aucun rapport....

LE CHEVALIER.

Sous aucun rapport! Savez-vous, gouverneur, que... (*A part.*) J'allais me perdre.... (*Haut.*) Je voulais dire... monsieur le gouverneur, veuillez vous occuper de notre départ; car sans doute, avant quelques heures... Allez, je l'ordonne.

LE GOUVERNEUR.

Sire, j'obéis.

LA MARQUISE, bas.

Sa majesté a un peu d'humeur, mais je me charge de la rendre à la gaîté.

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LE CHEVALIER.

Il est donc vrai, madame, que vous allez épouser ce gouverneur? (*A part.*) Tâchons d'être maître de nous.

LA MARQUISE.

J'en conviens, sire; et personne, je crois, ne pourra blâmer cet hymen. (*A part.*) Forçons-le à se découvrir; je veux tout savoir.

LE CHEVALIER.

Et cette grande passion, qui devait résister au temps, aux persécutions de vos parents, elle a disparu bien promptement.

LA MARQUISE.

Oui, sire; ce que j'ai nouvellement appris m'indigne. Ah! je n'ose avouer ma honte!

LE CHEVALIER.

Et qui vous dit, madame, que le chevalier n'est pas calomnié?

LA MARQUISE.

Oh! sa vie passée rend très-vraisemblable ce qu'on m'écrit de sa conduite présente.

LE CHEVALIER, à part.

Oh! dieux! Et ne pouvoir pas confondre les imposteurs!....

LA MARQUISE, à part.

Sa majesté n'est pas du tout à son aise.

LE CHEVALIER.

Ah! si le chevalier, d'après ce que vous m'avez dit de son caractère, apprend jamais votre indigne perfidie, quelle sera sa fureur!... Je parie qu'il est homme à venir disputer votre main à l'odieux rival que vous lui préférez.

LA MARQUISE.

Qu'il vienne! qu'il se montre! c'est tout ce que je demande..

LE CHEVALIER.

(*A part.*) Craignons de m'oublier. (*Haut.*) Moi, dont les passions sont tranquilles, dont l'amour, grace au ciel, ne peut plus tourmenter le cœur; moi, que mon rang, ma gloire et ma raison défendent des piéges affreux d'un sexe trompeur, je ne pourrais supporter cette humiliation, sans prouver ma fureur contre l'ingrat objet d'un amour méprisé.

LA MARQUISE.

Non, sire, votre gravité, votre rang vous sauveraient de tels excès; je vous connais plus que vous-même, vous êtes le prince le plus tranquille, le plus pacifique....

LE CHEVALIER.

Non, madame, détrompez-vous; si j'étais à la place de votre amant, je serais furieux; j'aurais bientôt franchi la distance qui me sépare de vous; j'arriverais ici comme la foudre, je vous accablerais des noms les plus mérités. Oui, si j'étais le chevalier de Morange, savez-vous ce que je vous dirais, madame? je vous dirais: Voilà donc le prix d'un amour si vrai, si con-

stant? Pour prix des plus tendres soins, vous m'avez trompé, trahi; vous me sacrifiez au premier homme venu, qu'à peine vous connaissez, qui n'a rien dans son esprit ou dans sa personne, qui puisse faire naître en vous un sentiment si prompt. Mais cette inconstance innée avec les femmes, cette coquetterie de tous les quarts-d'heures, ce besoin de déchirer un cœur sensible, sont les seuls motifs qui vous engagent à me trahir. Eh bien, perfide, je vous quitte, je vous abandonne, je vous livre au remords d'avoir fait mon malheur.... Mais, non; la vengeance parlerait à ce cœur outragé; j'irais trouver mon rival, je le provoquerais, je le combattrais; et je viendrais, tout couvert de son sang, braver votre courroux, et insulter à vos douleurs.

LA MARQUISE.

Ah! sire, je crois entendre le chevalier; vous devriez le faire parler encore.

LE CHEVALIER, avec force.

Non, madame, le gouverneur ne sera jamais votre époux.

LA MARQUISE.

Sire, je vous respecte infiniment; mais vous n'avez pas le droit....

LE CHEVALIER.

J'ai celui de punir une ingrate, une infidèle; de ce moment, je ne vous quitte pas, je m'attache à vous....

LA MARQUISE.

(*A part.*) Je saurai tout bientôt. (*Haut.*) Vous voulez donc m'emmener en Pologne?

LE CHEVALIER.

Au bout du monde, s'il le faut; loin des gouverneurs, des barons, de tous les sots qui vous environnent. Vous m'appartenez par l'amour vrai que vous m'avez fait connaître pour la première fois; vous m'appartenez par tous les tourments dont vous m'avez rendu victime; et dussé-je devenir coupable, il n'est rien que je ne tente pour m'assurer votre personne, et devenir votre époux.

LA MARQUISE.

Allons, sire, je consens à régner sur la Pologne.

LE CHEVALIER.

Comment, régner!... Oh! je perds tout-à-fait la tête.... Quoi! j'aurais pu vous proposer.... C'est impossible.... L'intérêt que je porte à votre amant.... (*A part.*) Je ne sais plus que dire, et pour tenir à mes serments, il n'est plus qu'un moyen, c'est de fuir....

(Il va pour sortir.)

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE, DUMONT, UN COURRIER DE LA COUR.

DUMONT, annonçant.

Sire, un courrier du cabinet....

LE CHEVALIER.

Il suffit, qu'il m'attende dans mon appartement. (*A part.*) Remettons-nous un peu.

LA MARQUISE, à part.

Oui, c'est bien là un courrier du cabinet: qu'est-

ce que tout cela veut donc dire aussi? car, enfin, c'est bien mon chevalier.... Et je ne parviendrai pas à découvrir!....

(Le courrier sort avec Dumont.)

SCÈNE XIII.

LE CHEVALIER, JULIETTE, LA MARQUISE, ÉDOUARD.

JULIETTE.

Ah! ma chère cousine! ah! monsieur!.... Votre majesté.... que de remercîments ne vous dois-je pas; mon père consent à me marier avec Édouard! il nous a embrassés tous les deux; il a dit à mon futur époux : Oui, mon ami, tu seras mon gendre, tu es un brave jeune homme, et ton oncle n'est qu'un sot. Est-ce parler, cela? (*Au chevalier.*) Mais, qu'avez-vous donc, sire? vous avez l'air tout soucieux. Moi, je croyais qu'un roi n'avait jamais de chagrin, surtout quand il fait des heureux : mais ce n'est pas le tout d'avoir fait notre bonheur, il faut contribuer à celui de ma cousine : elle va épouser monsieur le gouverneur; mon père est enchanté de cet hymen; il fait préparer en ce moment leur contrat de mariage, et il espère bien que vous le signerez.

LE CHEVALIER.

Moi, le signer!.... Ah! plutôt cette main....

JULIETTE.

Mais, pourquoi donc? ce mariage est bien plus convenable que celui du chevalier....

LE CHEVALIER.

Morbleu!

JULIETTE, *en se reculant.*

Ah! mon dieu!

LA MARQUISE, *à part.*

Sa fureur est au comble.

SCÈNE XIV.

LE BARON, LE CHEVALIER, LA MARQUISE, JULIETTE, ÉDOUARD.

LE BARON.

Sire, je prends la liberté de vous prévenir que l'on rédige en ce moment....

LA MARQUISE.

Le contrat qui m'unit au gouverneur, cet acte qui assure mon bonheur.

LE CHEVALIER.

Votre bonheur, perfide!

LE BARON.

Quoi! sire, vous n'approuveriez pas une union si bien assortie?

LE CHEVALIER.

Non, je ne saurais l'approuver. Je m'oppose à votre mariage. Malheur à quiconque oserait renouer des nœuds que je romps!.... Oui, les téméraires qui oseront s'occuper encore de ce détestable hymen, sentiront tout le poids de ma vengeance!

(*Il sort par son appartement.*)

SCÈNE XV.

LE BARON, LA MARQUISE, JULIETTE, ÉDOUARD.

JULIETTE, *quand le chevalier est sorti.*

Ah! mon dieu! comme il est méchant ce bon roi!

LE BARON.

Je ne reviens pas de ma surprise.... Ma nièce, il y a quelque chose là dessous, que je crois deviner. Sa majesté vous aime; mais j'espère que, fidèle au sang dont vous sortez....

LA MARQUISE.

Oui, je le crois, le roi m'aime beaucoup; et si sa majesté voulait m'épouser, vous ne vous y opposeriez pas.

LE BARON.

Ah! si elle consentait à vous épouser..... mais cela me paraît bien difficile.... Pourtant; ce n'est qu'un roi électif, et certainement un gentilhomme breton.... Au reste, cela mérite la peine d'y penser; en attendant, ma nièce, j'espère que la prudence, la circonspection....

SCÈNE XVI.

LE GOUVERNEUR, LE BARON, LA MARQUISE, JULIETTE, ÉDOUARD.

LE BARON, *au gouverneur qui entre.*

Je n'ai rien à vous cacher, mon cher ami, vos affaires vont très-mal; le roi s'oppose à votre mariage.

LE GOUVERNEUR.

Qu'est-ce à dire?

JULIETTE.

Oh! mon dieu, oui; il ne veut pas que vous deveniez mon cousin. Il a dit: Malheur à tous les gouverneurs qui épouseront madame la marquise!

LE GOUVERNEUR.

Je ne vous entends pas; quoi! le roi.....

LE BARON.

Est fou de ma nièce; et vous sentez que, quoique fille de mon frère, je ne puis guère m'opposer à ce qu'elle porte une couronne.

LE GOUVERNEUR.

Stanislas l'épouser!.... il est marié!

LE BARON.

Hein! marié? Diable! cela me dérange un peu.

SCÈNE XVII.

LE GOUVERNEUR, LE BARON, LA MARQUISE, LE TRÉSORIER, JULIETTE, ÉDOUARD.

LE BARON.

Ah! voici notre imbécille trésorier! C'est en vain que j'ai promis au roi d'oublier son injure: sa vue m'irrite au point que...

LE TRÉSORIER, *à ses domestiques dans la coulisse.*

Que l'on dispose tout pour notre départ.

LA MARQUISE.

Quoi! vous nous quittez, trésorier?

LE TRÉSORIER.

Dans l'instant sa majesté va se mettre en route. Une lettre, qu'elle vient de recevoir par un courrier du cabinet, est seule cause de notre départ.... Il faut que nos affaires aillent très-bien; car à peine le roi a parcouru la lettre que lui a remise le courrier, qu'il a ressenti les transports de la plus grande joie. Il m'a sauté au cou, il m'a embrassé, il m'a appelé son cher trésorier; il m'a.... enfin, nous allons partir... Allons, mon cher neveu, il faut te préparer à notre séparation; mais, avant de te quitter, je te dois les plus sages avis... Mon cher enfant, songe toujours que l'honneur....

LE BARON.

L'honneur consiste à ne pas manquer à sa parole.

LE TRÉSORIER.

Vous m'interrompez bien mal à propos..... J'allais faire à ces enfants une petite instruction paternelle, touchante et morale. Certainement, ce n'est pas pour le leur reprocher; mais ils peuvent se vanter d'avoir la plus belle terre....

LA MARQUISE.

Bon! vous en serez bien dédommagé.

LE TRÉSORIER.

Ne dites donc pas cela tout haut, on se fait des jaloux.

LA MARQUISE.

Et puis, d'ailleurs, quand on est ministre des finances...

LE TRÉSORIER.

Oh! que les femmes sont... Ne leur parlez pas, au moins, de la princesse d'Ineska.

LA MARQUISE.

D'Ineska! Comment! c'est là le nom de cette princesse que vous devez épouser?

ÉDOUARD.

Quoi! mon oncle, vous épousez une princesse?

LE BARON.

Quelle folie! C'est donc la raison... Allez, allez, monsieur le ministre des finances, je ne vous croyais qu'un original, mais maintenant je vois que vous êtes un fou.

LE TRÉSORIER.

On traite mal mon excellence; mais voici sa majesté.

SCÈNE XVIII.

LE GOUVERNEUR, LE BARON, LE TRÉSORIER, LE CHEVALIER, *en habit de capitaine aux gardes*, LA MARQUISE, JULIETTE, ÉDOUARD.

LA MARQUISE, *à part*.

C'est le chevalier! mon cœur ne m'avait pas trompée.

LE BARON.

Mais cet officier ressemble beaucoup...

LE TRÉSORIER.

Vous ne voyez pas que c'est le roi en habit de voyage? que sa majesté va bientôt monter en voiture?...

LE CHEVALIER, *gaîment.*

Ma majesté?... Elle est partie.

LE TRÉSORIER.

Partie!.... Comment?...

LE CHEVALIER.

Elle est même arrivée en très-bonne santé.

LE GOUVERNEUR.

Je n'entends pas...

LE BARON.

Que diable!....

LE TRÉSORIER.

Je ne puis pas croire...

LE CHEVALIER, *au trésorier.*

Ah! vous en doutez? Lisez plutôt vous-même la nouvelle que j'en reçois à l'instant.

LE TRÉSORIER, *prenant l'écrit; à part.*

C'est la première fois que ma sagacité se trouve en défaut. (*Il lit.*) « Stanislas est entré à Varsovie; la « diète s'est déclarée pour lui: il règne maintenant; « ainsi, vous pouvez abdiquer. Que le faux Stanislas ne « regrette pas ses grandeurs, puisque son règne paisible « vaut le grade de maréchal de camp au chevalier de « Morange. »

LE BARON, LE TRÉSORIER, LE GOUVERNEUR, JULIETTE ET ÉDOUARD.

Le chevalier de Morange!

LE CHEVALIER.

Le voici tout prêt à vous servir.

LE BARON, à part.

Mais voilà un mauvais sujet à qui l'on donne de beaux rôles.

LA MARQUISE.

Si vous en doutez, messieurs, je puis vous l'attester.

LE CHEVALIER.

Vous n'avez pu le croire, que lorsque tout à l'heure, livré à ma juste colère...

LA MARQUISE.

Et lorsque vous écoutiez monsieur le gouverneur... qui me faisait la cour.

LE CHEVALIER.

Vous m'aviez vu!

LA MARQUISE.

Votre dépit m'a même beaucoup amusée.

LE CHEVALIER.

Vous me rendez donc l'espoir?....

LE GOUVERNEUR.

C'est-à-dire, marquise, que vous vous êtes jouée de monsieur et de moi?

LA MARQUISE.

Vous n'avez aucun reproche à me faire. Rappelez-vous nos conditions: le chevalier reparaît...

LE GOUVERNEUR.

J'entends, je perds mes droits...

LA MARQUISE.

Il vous restera ceux de l'amitié.

LE CHEVALIER.

Trop aimable femme!... vous avez donc pitié d'un

pauvre roi détrôné? Et vous aussi, monsieur le baron?

ÉDOUARD.

Nous lui devons notre bonheur.

LE BARON.

Ma foi, monsieur le chevalier, on m'avait dit bien du mal de vous; mais vous m'avez rendu un si grand service en me débarrassant de votre premier ministre...

LE CHEVALIER.

Plaignez-le: comme moi, il partage ma disgrace.

LE TRÉSORIER.

Tout cela est très-bien; mais permettez-moi de vous dire qu'on ne profite point d'un titre pour s'emparer d'une terre...

LE CHEVALIER.

Vous avez bien profité de mes folies pour vous emparer de la mienne.

LE TRÉSORIER.

Nous verrons. J'entends les affaires... ce petit acte sous seing-privé...

LE CHEVALIER.

Est en bonne forme, grace à vos lumières. Au reste, trésorier, prenez la chose gaîment, ou je pourrais amuser la cour de France aux dépens du ministre de Pologne.

LE TRÉSORIER, *à part.*

Oui, tous ces courtisans sont mauvais railleurs.. N'ayons pas l'air d'un sot... (*Haut.*) Allons, chevalier, soyons amis... (*A part.*) J'enrage!...(*Haut.*) Vous m'avez joué le tour le plus original!... Ah! ah! ah!...,

(*Sérieusement.*) Voilà comme un homme d'esprit se tire d'affaire !

LE CHEVALIER.

Amis, nous devons tous prendre part à sa franche gaîté, surtout si mon règne passager n'a fait que des heureux !

FIN DU FAUX STANISLAS.

LA FEMME MISANTHROPE,

OU

LE DÉPIT D'AMOUR,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS.

Représentée le 22 avril 1811.

NOTICE

SUR

LA FEMME MISANTHROPE.

De toutes mes pièces, la *Femme Misanthrope* est sans contredit celle que le public a traitée le plus rigoureusement. Dès le premier acte, le parterre commença à faire un tel bruit, que les acteurs, effrayés du tumulte, perdirent tout-à-fait la tête, et n'arrivèrent qu'avec peine, et sans être écoutés, aux derniers vers de la dernière scène. Je n'avais point de raison de croire à une cabale; et, quoique l'expérience m'ait prouvé depuis qu'il s'en formait, sans qu'on pût s'en douter, de la part même de certains auteurs (*), je me tins pour battu, et je redemandai mon manuscrit au théâtre. On doit s'étonner sans doute de m'entendre parler d'une cabale formée par des auteurs. La chose doit paraître en effet très-singulière; mais elle n'en est pas moins réelle; et de-

(*) Il s'agit ici d'une cabale qui se manifesta à la première représentation de la pièce nouvellement donnée, qui a pour titre *le Faux Bonhomme*. — La notice qui la précèdera fera connaître les moyens honnêtes que l'esprit de parti inspire à de jeunes auteurs, et le genre d'armes qu'ils emploient contre leur doyen dans la carrière : je leur prouverai, en ne les nommant pas, combien je suis au-dessus d'eux par mon caractère.

puis trente ans que j'écris pour le théâtre, je ne croirais pas cette indignité possible, si elle n'avait pas été évidente à mes yeux. Sans doute il existe parmi les auteurs, comme dans toutes les classes de la société, des inimitiés fondées sur un peu de jalousie. L'irritabilité de leurs nerfs pourrait peut-être les porter plus que les autres hommes à de petites haines qui s'exhalent en épigrammes au théâtre, et en petites malices dans le monde; mais je n'avais jamais vu, je dois en convenir, de ces attentats à force ouverte qui doivent déshonorer celui qui s'en rend coupable. Je dirai plus : les gens de lettres de nos jours se montrent beaucoup moins envieux de la gloire de leurs rivaux que ne le sont entre eux les peintres, les compositeurs, les médecins, les militaires, j'ajouterai même les marchands. Tous se déprécient mutuellement; mais si les gens de lettres cèdent quelquefois à ce penchant de la jalousie, qui est naturel à l'homme, ils y mettent au moins plus d'adresse et plus d'esprit; je dirai même que les gens de lettres qui ont suivi la carrière du théâtre, pendant nos trente ans de révolution, ont rarement offert ces scandales publics dont les mémoires littéraires qui ont précédé 1789 nous ont laissé tant de monuments. Si de loin en loin des dissensions entre les écrivains ont éclaté, c'était moins le désir de rabaisser le talent d'un rival que de défendre de grands

intérêts qui tenaient à la fortune ou à l'opinion politique. Pour mon compte, je sais que si j'ai eu le malheur de payer comme un autre ma dette à la faiblesse humaine, c'est qu'il s'agissait de ma ruine, et non de disputer une prééminence littéraire que le public seul, en dépit des journaux, a et aura toujours le droit de fixer. Aussi, quel que fut le sort misérable qu'obtint ma *Femme misanthrope;* quoique dans ma qualité d'auteur tombé, j'aie le droit de m'en prendre aux acteurs et au public, je me tairai sur la manière dont la pièce fut jouée, sur le genre de costumes qu'ils avaient adopté, sur l'obstination du public à ne pas vouloir les entendre; enfin sur toutes les circonstances qui pourraient faire excuser ma chute. La chose sur laquelle je ne me tairai pas, c'est sur le hasard, je ne dirai pas heureux, qui me fournit le sujet de ma pièce, sur l'espoir que m'avaient donné de son succès mes amis, et ce qu'on appelle la haute société de Paris. Je me plairai même à entrer dans des détails qui ne seront pas sans intérêt pour les auteurs, puisqu'ils prouveront qu'en fait d'ouvrages dramatiques, il faut bien calculer les chances du sujet que l'on veut traiter; et, si la comédie tient aux mœurs du jour, prendre bien garde de blesser les idées qui peuvent être de mode. C'est au titre de sa pièce surtout qu'il faut qu'un auteur fasse grande attention. Je n'entends pas parler, comme Beaumarchais, de

l'influence du titre sur l'affiche pour appeler le public ; mais de l'influence que le titre exerce à la première représentation sur l'opinion du parterre. Tous ces hommes de mœurs, d'opinions, de goûts si différents, qui forment un parterre, dès qu'ils sont assis sur leurs banquettes, s'établissent, comme de raison, juges souverains de la pièce nouvelle ; et chacun, dès lors, et avant le lever du rideau, d'après le titre la compose à sa manière. Si la pièce ne répond pas à l'idée que d'avance il s'en était faite, le voilà, comme on dit, *désappointé*, et très-disposé à se venger de l'auteur qui n'a pas deviné sa pensée. L'auteur est puni d'avoir imposé à sa pièce un titre qui promettait trop, ou qui seulement donnait trop à réfléchir. Je puis me citer pour exemple. Certainement le lecteur, en lisant ma comédie, ne pourra concevoir qu'on ait pu la traiter si rigoureusement, parce que, dans son ensemble et dans ses détails, elle n'offre ni ces imperfections, ni ce mauvais goût qui peuvent justifier la sévérité du public; mais elle porte un titre qui a dû le faire raisonner. Le titre de *la Femme Misanthrope* lui a annoncé une femme qui, comme l'*Alceste* de Molière, allait faire passer sous ses yeux le tableau satirique de la société moderne; il se l'est représentée comme faisant la guerre à tous les ridicules : il n'a pas vu que mon titre était une épigramme; que la mis-

anthropie d'une femme ne pouvait être qu'un dépit d'amour, et que ce dépit d'amour devait même céder à l'empire de la mode, à l'importance d'un nouveau chiffon. Je crois que mon sort eût été bien différent si, au titre de *la Femme Misanthrope*, j'avais substitué celui de *la Misanthropie d'une femme*. Alors le public, prévenu dès la première scène que ma comédie n'était qu'une épigramme contre le beau sexe, et que je n'avais point la téméraire prétention d'offrir un pendant au chef-d'œuvre de notre scène, m'eût traité plus humainement, et, peut-être, il m'eût écouté. Il est donc bien important pour un auteur de calculer l'effet que doit avoir son titre sur le public, puisque sa chute ou son succès peut dépendre d'un mot.

Cette pièce avait été si souvent lue dans le monde, qu'un grand nombre des personnes qui l'avaient entendue, désirèrent assister à la répétition générale. Je comptais surtout parmi mes auditeurs plusieurs de nos seigneurs de l'ancien régime, qui, par leur goût pour les lettres, et leur connaissance des mœurs de la haute société, me rendaient leur suffrage extrêmement précieux. Tous furent enchantés du genre de ma comédie, et M. le comte de Lauraguais, si connu par son esprit, l'originalité de ses bons mots, ne doutait pas du succès. Les acteurs eux-mêmes comptaient sur un triomphe. Tout mon auditoire enfin, à cette solennelle répé-

tition, me parut si convaincu que le public du lendemain se montrerait de son avis, que moi, qui me défie toujours de moi-même et du sort, je finis par croire que j'avais fait un bon ouvrage. La nuit qui suivit les grandes espérances que l'on m'avait données, me berça des plus heureux songes; et, contre mon usage, qui ne me permet pas de dormir la veille d'une bataille, je connus toutes les douceurs du repos. Mais le lendemain, je payai bien cher les trompeuses jouissances que donnent les rêves d'un succès. Fatale journée! Jamais chute ne fut plus authentique, moins disputée. J'allai cacher ma honte au fond de ma campagne; et je jurai cette fois d'abandonner pour toujours cet art maudit qui n'offre, en échange d'un travail pénible, qu'un supplice réel ou des illusions et quelques bouffées d'une petite gloire que les journaux du lendemain s'empressent de dissiper.

Mais quittons pour un moment le champ de bataille qui fut témoin de ma défaite, et revenons bien vite au malheureux hasard qui me fit concevoir cet enfant réprouvé.

Afin de justifier ce que j'ai dit dans ma préface, que ce n'est qu'à mes voyages, à des traits échappés dans la conversation, à ces discussions aimables qui s'établissent dans la société, que j'ai dû le plus grand nombre de mes ouvrages, j'entrerai dans quelques détails sur ces réunions des gens de let-

tres et des gens du monde, qui sont toujours des gens de goût; et le lecteur verra comment j'ai pu avoir une idée de ces aimables entretiens, si recherchés en France au temps de madame du Deffant, de ces conversations instructives, littéraires et tant soit peu amusantes; conversations qui admettaient un persiflage de bon goût, et qui repoussaient tout ce qui blessait la politesse, ou frisait seulement le pédantisme. Ces conversations, dont tous les mémoires du temps nous ont laissé des monuments certains, et qui doivent peut-être leur origine à madame de Sévigné, au genre de son esprit, à ses jolis commérages de cour, je ne les avais connues que par des récits qui m'avaient charmé; car, la révolution, en rompant les sociétés, avait créé des intérêts nouveaux qui empêchaient les hommes de s'entendre, et par conséquent de converser.

A mon arrivée à Saint-Pétersbourg, je crus un instant retrouver ces soirées aimables que suivent un agréable souper, et qui faisaient le charme de Paris, sur la fin du règne de Louis XV. Les premiers jours que je passais dans cette grande capitale de la Russie, j'allais de préférence chez notre ambassadeur (le général Hédouville), qui, malgré l'espèce de persécution que me faisait éprouver le premier consul, me montra une bienveillance toute particulière; je trouvais réunis chez lui plusieurs Français et beaucoup d'étrangers. Nous

passions souvent des soirées sans qu'il fût question de cartes. On parlait spectacle, littérature ; on faisait des bouts rimés ; on parcourait un album ; mais, soit que je me trouvasse un peu dépaysé par mon voyage, soit que je me fusse fait une idée trop élevée de ces réunions, où chacun en particulier s'efforce de se rendre intéressant, en donnant du prix à une bagatelle, en citant un bon mot, en racontant un historiette, le temps me parut bientôt voler sur des ailes de plomb. Plus tard, lancé dans la grande société de la cour de Russie, je me trouvai encore dans des salons où l'on ne souffrait point de jeux. Là, peut-être plus que chez l'ambassadeur, la littérature était à l'ordre du jour. Le cours de La Harpe était en faveur, et je m'aperçus plus d'une fois qu'il faisait la base de l'instruction générale. Je ne prétends point en faire un reproche aux seigneurs russes. Au milieu des dissipations où les entraînent leur rang et leur fortune, peuvent-ils avoir le temps de bien connaître par eux-mêmes, des ouvrages qui ne sont justement appréciés par les hommes de lettres qu'après des études de toute leur vie ; et n'est-ce pas assez pour des étrangers qu'ils soient en état d'en citer les plus beaux morceaux, et de s'appuyer, pour prononcer, de l'opinion d'un littérateur qui fait loi? Je suis même étonné que la jeune noblesse deRussie unisse à toutes les con-

naissances utiles qu'elle possède, des notions si étendues sur une littérature étrangère, qu'elle aime, il est vrai avec passion. Aussi n'est-ce pas sans orgueil que, le lendemain de mon arrivée, me trouvant au spectacle de la ville, je remarquai avec étonnement une salle presque aussi grande que celle des Français, complètement remplie, et les spectateurs suivant avec intérêt, et applaudissant avec un enthousiasme éclairé l'un des chefs-d'œuvre de notre scène. Je ne puis exprimer l'impression agréable que fit sur moi ce tableau : je venais de traverser des déserts couverts de neige, par un froid de vingt degrés, et je me voyais transporté tout à coup au milieu de mes compatriotes (car, dans ces climats lointains, tous ceux qui parlent notre langue sont nos compatriotes). Comme à Paris j'entendais les vers de Racine; ils étaient applaudis avec transport... Je me serais cru dans ma patrie, si j'avais eu près de moi ma famille. Mais, à défaut d'un plus doux sentiment, l'orgueil national s'empara de mon ame; j'étais fier d'être Français! O paisibles conquêtes de la littérature! elles ne disparaissent pas comme celles de ces destructeurs de l'espèce humaine, qu'on appelle héros : les armes ne peuvent rien contre elles; on ne cherche point à secouer le joug qu'imposent l'esprit et les talents. Honneur aux grands génies des siècles passés qui nous ont conquis la Russie!

Mais revenons aux sociétés de Saint-Pétersbourg, où j'espérais, d'après ce qu'on m'avait dit, retrouver un peu ce genre des conversations piquantes dont Paris s'énorgueillissait avant la révolution. Je fus en effet présenté dans quelques maisons où l'on ne jouait jamais, où le temps se passait à causer, à parler des ouvrages nouveaux, à raisonner des hommes qui occupaient le plus l'opinion publique de Paris; là on discutait, d'après Geoffroi, le mérite de deux célèbres débutantes au Théâtre-Francais (mesdames Duchesnois et Georges), et l'on y mettait même une chaleur qui devenait d'autant plus plaisante, qu'aucun de ceux qui en parlaient, ne les avaient vues, et que ce n'était que d'après les opinions de différents journaux que l'on prenait parti pour et contre. Enfin les arts, les évènements arrivés dans l'Europe, formaient la matière des conversations; quelquefois pourtant il se joignait à la chronique française quelque conte plaisant sur certains seigneurs russes qui, comme les Anglais, visent à l'originalité, et parfois aussi on y rapportait quelques mots aimables des impératrices. Sans doute, ces soirées ne pouvaient être ennuyeuses; mais, d'après l'idée que je me faisais des causeries du dernier siècle, je n'y trouvais rien de très-remarquable. En réfléchissant à ce qui pouvait les rendre à mes yeux moins agréables que celles

du Paris d'autrefois, je crus en avoir deviné la cause dans le mélange singulier qu'on y trouve des mœurs de différents pays. En effet, les Russes ont pris quelque chose de chaque nation : si la langue que l'on parle est la langue française, on a aussi quelques-uns des usages anglais et allemands. Ce thé que l'on apporte à chaque étranger dès qu'il arrive, coupe le fil de la conversation. Que l'on se représente de plus la maîtresse de la maison assise sur un divan, environnée de plusieurs demoiselles de compagnie, bien élevées sans doute, mais dans la position respectueuse de vassales, et qui ne répondent que lorsqu'on leur parle. Tout ce mélange de mœurs anglaises, françaises, allemandes, orientales, s'il a quelque chose d'intéressant à la première vue, ôte néanmoins cette liberté, cette aisance, qui est indispensable à tout homme à qui la nature et l'instruction ont donné les moyens d'être aimable. Afin de mieux donner une idée de la singularité de quelques usages de Saint-Pétersbourg, je citerai ce qui m'est arrivé chez M. de Nariskin, le grand chambellan de la cour. Je rapporterai cette petite aventure avec d'autant plus de plaisir, qu'elle me donnera l'occasion de témoigner à ce seigneur, ainsi qu'à sa digne compagne, ma reconnaissance de leur politesse hospitalière. Le premier jour que j'allai rendre mes devoirs au grand chambellan, direc-

teur des théâtres de S. M., je le trouvai environné d'une véritable cour, qui se composait, de beaucoup d'étrangers de toutes les nations. Un peu étourdi du bruit et de l'éclat de cette nombreuse société où je ne connaissais personne, je lui fis voir malgré moi un certain embarras. Cet embarras le frappa sans doute, car il m'adressa aussitôt quelques questions sur ma santé. Je lui répondis, sans me plaindre autrement, que le voyage m'avait un peu fatigué. Aussitôt je l'entends élever la voix et prononcer quelques phrases en langue russe. A peine avait-il fini, que je vis s'approcher de moi un petit homme vêtu d'un habit vert, avec un collet rouge, et portant à la main une canne d'ébène, surmontée d'une pomme d'ivoire. Ce petit monsieur se planta d'abord devant moi et me regarda avec un grand sérieux. Je crus bonnement que c'était un officier russe qui était bien aise de voir comment était bâtie la tête d'un Français qui faisait des comédies; son air sérieux et observateur allait me fâcher, si je n'avais vu l'intérêt que portait M. de Nariskin et toutes les personnes qui l'entouraient, à ce qui se passait. Mais j'eus bientôt la clef de cette énigme, quand mon observateur se fut saisi de l'une de mes mains, et que je le vis chercher mon pouls... Je fus assez maître de moi pour ne point éclater de rire; car l'idée me vint tout de suite que cette cérémonie,

qui se passait en présence de tant de monde, devait me donner un faux air de M. de Pourçeaugnac. Si malgré moi j'avais cédé à ce mouvement de gaîté, il eût été fort déplacé; car ce bon médecin était d'aussi bonne foi que M. de Nariskin se montrait poli et bienveillant à mon égard. Mais, comme je l'ai dit, si un Français en Russie est étonné de ce qu'on y parle si bien sa langue, il devrait encore être plus surpris d'y trouver tout-à-fait les mœurs et les usages de son pays.

Ce n'était qu'à Paris que je devais enfin, et dans une seule occasion, rencontrer une société qui réaliserait le tableau idéal que je m'étais fait des sociétés d'autrefois.

Je dus l'avantage de faire partie d'une semblable réunion à mesdames de Belleg**, dont tout Paris estime les qualités aimables, et qui sont aussi chères à leurs amis par la gaîté et l'originalité de leur esprit que par la bonté de leur cœur, leur constance en amitié, leur générosité, dont on abusa peut-être trop souvent, et la franche simplicité de leurs manières toujours affectueuses. Elles m'avaient invité à venir, tous les vendredis, me réunir à un petit nombre de convives choisis qui, pendant le dîner et long-temps après encore, devisaient de la manière la plus agréable pour moi. On se sera bientôt fait une idée du genre de nos conversations par le nom

des personnes invitées à la réunion. Je citerai d'abord M. de Tal***, qui laissait à la porte sa gravité diplomatique, et ne nous présentait que l'homme spirituel, conteur charmant, malin sans âcreté, et toujours plaisant par la tournure originale de ses idées et par l'heureux emploi d'un mot; Lemercier, mon confrère, dont l'amabilité noble, franche et philosophique, le fait chérir de tout le monde; Gérard, notre grand peintre, tout-à-fait homme du monde, qui parle de tout, ne s'occupe de peinture que dans son atelier, et dont la conversation, froidement animée, lance légèrement un trait qui frappe profondément. Après ces personnages, que je me plais à peindre, parce qu'ils me sont nécessaires pour l'ensemble de mon tableau, je dirai un mot sur les dames, plus spirituelles encore. Il me suffira de nommer madame de Lav*** M.***, madame Aimée de Coigny, que la mort a trop tôt ravie à la société brillante dont elle faisait les délices par son instruction, qu'elle cachait sous les graces d'une charmante coquetterie (*), par la vivacité de son esprit et le charme entraînant de ses manières. Cette réunion, peu nombreuse, comme on le voit et dans laquelle, je dois en convenir, je ne brillais ni par mes contes, ni par mes bons mots, me ravissait par la variété

(*) Elle expliquait tous nos auteurs latins.

des idées qui se succédaient rapidement. On passait, par des transitions imperceptibles, d'une discussion sévère à la plaisanterie la plus folle. Suivait-on une idée, sa forme grave disparaissait bientôt par la forme nouvelle que lui donnait un nouvel interlocuteur. Sans le vouloir, sans le savoir, on passait tout en revue. Le spectacle succédait à la politique, et la guerre à un roman nouveau; tout s'animait de la finesse de l'esprit ou de la grace du persiflage. Critique éclairée, plaisanterie légère, réflexions profondes, citation heureuse, anecdote piquante, naïveté maligne; enfin tous les genres d'esprit se mêlaient, se croisaient sans effort, sans apprêt et sans pédantisme.

C'est à l'un de ces dîners du vendredi, qui était pour moi un jour de plaisir, et qui fournissait pendant plusieurs autres jours à mes réflexions, que je dus le sujet de ma *Femme Misanthrope*. Je ne me souviens pas bien quelle fut la personne de la compagnie, mais, autant que je puis me le rappeler, ce fut madame de Coigny, qui, à propos de la grande douleur des veuves, cita une jolie femme de la cour qui venait de perdre son mari. Cette veuve mettait tant d'exaltation et d'apparat dans sa douleur, qu'on ne savait comment lui faire vêtir ses habits de deuil. Il fallut pourtant se décider à les lui présenter. Dès qu'elle les aperçut, on ne

peut se figurer son désespoir; elle remplit la maison de ses cris; mais comme la lassitude l'eut bientôt forcée à suspendre ses bruyantes plaintes, on profita de ce moment pour la parer du sombre vêtement. Notre belle veuve affligée, tout en se laissant faire, jetait, comme par distraction, un coup-d'œil sur la glace; et, s'apercevant que ses femmes de chambre y mettaient beaucoup de précipitation pour abréger cette scène douloureuse, elle s'écria avec colère : *Mais que faites-vous donc? où avez-vous la tête? Ah! bon dieu! je suis à faire peur! Mais cette robe n'a pas le sens commun! mais coupez donc ceci! mais arrangez donc cela!* etc. Les gens de la maison, rassurés sur le sort de leur jolie maîtresse, furent ainsi convaincus que cette grande douleur ne durerait pas plus que ne l'ordonnait l'étiquette.

C'est cette anecdote qui me fit rêver. Je crus y voir le sujet d'une comédie; mais, comme il m'était impossible de mettre en scène une douleur si vive, je crus qu'en donnant à ma veuve un dépit d'amour, qui lui ferait prendre en horreur et le monde et la parure, je parviendrais à rendre très-piquante la scène du vêtement. Hélas! que je fus trompé dans mon attente! Mais, comme je l'ai dit au commencement de cette notice, je crois que je dois plutôt la chute de ma pièce à la prétention de

mon titre, qu'aux défauts réels de l'ouvrage. Cependant, comme ce n'est pas à moi à prononcer dans une telle affaire, je soumets à mon lecteur ma pièce telle qu'elle a été jouée, *telle qu'elle est tombée*, c'est-à-dire, avec tous ses défauts. Si je me souviens avec quelque chagrin de ma bruyante déconfiture, j'éprouve quelque plaisir à me rappeler la société qui m'inspira ma comédie, et qui m'a laissé l'agréable souvenir de ce que devaient être autrefois, en France, la société des gens du grand monde et *ses tant douces causeries.*

PERSONNAGES.

FRANVAL, colonel.
VALENTIN, valet de Franval.
LAFLEUR, valet d'un général.
UN VALET.
ÉLIANTE, jeune veuve.
MADAME DORMON, amie d'Éliante.
PAULINE, suivante d'Éliante.

La scène est à Rouen.

LA FEMME MISANTHROPE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon.

SCÈNE I.

FRANVAL, UN VALET.

FRANVAL.

A madame Dormon dépêchez-vous d'apprendre
Qu'afin de lui parler, ici je vais l'attendre!

LE VALET.

Monsieur, il n'est pas jour.

FRANVAL.

Faites ce que je dis!

LE VALET.

Eh! mais, de quelle part?

FRANVAL.

De l'un de ses amis;
De son cousin Franval.

LE VALET.

Si j'ai bonne mémoire,
Vous êtes ce monsieur, dont on m'a dit l'histoire,
De la veuve Éliante autrefois amoureux....

FRANVAL.

Mais voyez ce faquin?

LE VALET.

Puis, trahissant ses feux,
Vous avez, un beau jour, abandonné la dame.

FRANVAL.

Te tairas-tu, maraud!

LE VALET.

Aussi, la pauvre femme....
Depuis ce temps en proie au plus sombre chagrin,
Par amour pour vous seul, maudit le genre humain.
Les docteurs de Rouen nomment sa maladie,
De la misan...., j'y suis, de la misanthropie.

FRANVAL.

Peste soit du causeur! veux-tu donc m'obéir?

LE VALET.

Oui, monsieur; mais je veux avant vous avertir....

FRANVAL.

Traître, iras-tu?

LE VALET.

J'y cours; mais....

FRANVAL.

Trève de paroles!

LE VALET.

C'est pitié d'augmenter le grand nombre des folles!

SCÈNE II.

FRANVAL, SEUL.

Enfin il est parti! Ce qu'a dit ce valet

Ne confirme que trop le récit qu'on m'a fait.
Éliante me hait! elle me croit coupable!...
Pourrai-je lui prouver que je suis excusable?
Voudra-t-elle me voir? Oh! je crains bien que non.
Je mets tout mon espoir dans madame Dormon.
Justement elle vient.

SCÈNE III.

MADAME DORMON, FRANVAL.

FRANVAL.

Ma cousine, j'espère....

MADAME DORMON.

Eh! quoi, monsieur, c'est vous?

FRANVAL.

Ah! quel aspect sévère!
Dans vos yeux indignés j'aperçois le courroux:
Qu'ai-je donc fait, pour être ainsi reçu de vous?

MADAME DORMON.

Je vois que mon cousin ne se rend pas justice.

FRANVAL.

Moi, qui viens dans l'espoir de vous rendre propice
Aux feux les plus constants....

MADAME DORMON.

Non, non, n'y comptez pas;
Je hais trop les menteurs, et surtout les ingrats!

FRANVAL.

Comme vous me traitez! Au moins daignez m'entendre.

MADAME DORMON.

Affliger sans remords une ame douce et tendre!

FRANVAL.

Vous me désespérez.

MADAME DORMON.

Être un perfide amant,
Et, par ambition, manquer à son serment!

FRANVAL.

Je viens pour l'accomplir.

MADAME DORMON.

Délaisser mon amie;
Lui faire du mépris souffrir l'ignominie;
Détruire son bonheur, dans l'attente qu'un jour
Monsieur pourra jouer un grand rôle à la cour!
Oui, vous avez formé ce riche mariage
Pour avoir les moyens de briller davantage.

FRANVAL.

Cet hymen n'est point fait, et c'est en le fuyant
Que je romps pour jamais:...

MADAME DORMON.

Que dites-vous? comment?

FRANVAL.

Mais d'abord, permettez que je me justifie;
J'ai, sans doute, des torts: bien loin que je les nie,
Je vais, dans cet instant, vous en faire l'aveu.
De Dolban vous savez que je suis le neveu.
Dès ma plus tendre enfance, il me servit de père;
Et, comme tel, mon cœur le chérit, le révère.
Sachant que je voulais enfin me marier,
Pour décider mon choix, il voulut s'employer;
Il ignorait alors qu'une secrète chaîne
M'unissait à l'objet dont j'ai causé la peine;

Moi, craignant son courroux, je gardai mon secret.
Lui, poursuivant son plan, il me trouve en effet
Une jeune beauté dont la fortune immense
M'assurait à la cour un poste d'importance;
Et, sans me consulter, il demande sa main.
On l'accorde; enchanté de mon heureux destin,
Il accourt aussitôt vers moi pour me l'apprendre;
Pouvais-je l'éclairer? Aurait-il pu m'entendre?
Je me tais, dans l'espoir qu'un obstacle imprévu
Rompra ce bel hymen, malgré moi convenu;
Mais mon espoir est vain, je plais à la pupile....
Vous riez.... Oui, la chose à croire est difficile.
Quand tout est arrangé, mon oncle prévoyant
Fixe un jour pour l'hymen; mais le bruit s'en répand;
Éliante le sait, et son journal l'annonce.
Je veux la rassurer; pas un mot de réponse.
Elle quitte Paris; elle croit, en fuyant,
Abandonner un traître, un ingrat, un méchant,
Quand je suis, en effet, par le sort qui m'accable,
Cent fois plus malheureux que je ne suis coupable.

MADAME DORMON.

Moi, je suis bonne femme, et me laisse émouvoir;
Mais que prétendez-vous en arrivant?

FRANVAL.

La voir,
Lui parler aujourd'hui, m'expliquer avec elle.

MADAME DORMON.

Elle ne recevra jamais un infidèle.

FRANVAL.

Mais je ne le suis point.

MADAME DORMON.

Non, mais tout en l'aimant
Vous formiez, à la cour l'hymen le plus brillant.
A l'objet de ses feux on garde sa tendresse;
Ce n'est que pour la dot qu'on trahit sa maîtresse.

FRANVAL.

Mais je....

MADAME DORMON.

Que voulez-vous? parlez-moi franchement.
Obtenir un pardon; n'y comptez nullement.
Non, n'espérez jamais attendrir Éliante.
Sa haine contre vous de jour en jour augmente.
Déja son caractère est tout-à-fait changé,
Et je crains qu'elle n'ait le cerveau dérangé.
Jadis elle était douce, indulgente, sensible;
Maintenant, à ses yeux, chacun est fou, risible;
De tout elle se moque; et, malgré sa bonté,
Elle voit les objets du plus mauvais côté.
Rien n'échappe à ses traits; et la cour et la ville
Éprouvent tour à tour l'âcreté de sa bile.
Le monde n'est peuplé que d'ingrats, que de sots;
On ne saurait agir, ni parler à propos.
Elle n'a plus les goûts, la gaîté de son âge;
Elle veut habiter en un désert sauvage;
Les femmes, à ses yeux, coupables comme vous,
Partagent l'épigramme, enfant de son courroux.
Il n'est pas jusqu'à moi, moi qui suis son amie,
Qui ne souffre des traits de sa misanthropie.

FRANVAL.

Quelle métamorphose en aussi peu de temps!

Vous rendez mes chagrins, mes regrets plus cuisants.

MADAME DORMON.

Retournez à Paris.

FRANVAL.

Non, vous avez beau dire,

J'oserai lui parler...

MADAME DORMON.

Êtes-vous en délire?

Songez que sans horreur elle ne peut vous voir;
Voulez-vous la réduire enfin au désespoir?

FRANVAL.

M'en préserve le ciel! Si par un stratagême...
Je pouvais l'approcher et lui prouver moi-même....

MADAME DORMON.

Je serai contre vous... On trouve, à mon avis,
Des cousins tant qu'on veut, rarement des amis.

FRANVAL, toujours occupé à réfléchir.

Il me vient une idée, et je la crois très-bonne.

MADAME DORMON.

Je crains bien qu'à son tour monsieur ne déraisonne.

FRANVAL.

Non, plus j'y réfléchis, plus je vois le moyen
D'obtenir d'Éliante un secret entretien.

MADAME DORMON.

Quel est-il?

FRANVAL.

Dans le monde on me croit fils unique;
Mais j'ai, vous le savez, un frère en Amérique.

MADAME DORMON.

Mais qu'a besoin ce frère à tous vos grands projets?

FRANVAL.

D'abord pour me servir faisons qu'il vienne exprès....

MADAME DORMON.

Bon!

FRANVAL.

Par l'un de ces jeux communs à la nature,
Nous nous ressemblions tous les deux de figure,
Éliante le sait. Je l'amusai souvent
Des tours que je faisais lorsque j'étais enfant,
Et je me souviens bien qu'en parlant de mon frère,
Je lui fis un tableau vrai de son caractère;
Je lui peignis ses mœurs, son peu d'urbanité,
Du tour de son esprit l'originalité,
Qui, lui faisant quitter son pays et son frère,
L'a fixé loin de moi sur un autre hémisphère.

MADAME DORMON.

Et vous voulez paraître aujourd'hui sous son nom?

FRANVAL.

Je débarque, et je viens droit à votre maison.
Vous êtes ma cousine, il est très-vraisemblable
Que j'habite chez vous....

MADAME DORMON.

La chose est convenable;
Mais dès qu'elle verra...

FRANVAL.

Non, soyez sans effroi,
Elle sera bien loin de penser que c'est moi.
Songez qu'un autre habit, un nouveau caractère,
Une démarche brusque ou plutôt singulière....
Ajoutez qu'elle sait, et depuis très-long-temps,

Que mon frère et que moi nous sommes ressemblants;
Enfin, vous, du secret, il se pourrait peut-être
Qu'aujourd'hui vous eussiez peine à me reconnaître.
J'ai de plus un valet, un très-adroit fripon
Qui peut jouer un rôle en cette occasion.

MADAME DORMON.

Quoi! je consentirais..... Eh bien! allez m'attendre
Dans mon appartement, bientôt je vais m'y rendre.

FRANVAL.

Trop aimable cousine! en cédant à mes vœux,
Peut-être ferez-vous en ce jour deux heureux.

SCÈNE IV.

MADAME DORMON, seule.

Moi, je doute beaucoup, quelques efforts qu'il fasse,
Que jamais d'Éliante il obtienne sa grace.
Il a blessé son cœur, même sa vanité:
On ne triomphe point de l'orgueil irrité.

SCÈNE V.

MADAME DORMON, PAULINE.

MADAME DORMON.

Ah! bon, voici Pauline. Eh quoi, c'est vous, ma chère?
Que fait votre maîtresse?

PAULINE.

Eh! comme à l'ordinaire,

Elle trouve toujours que dans notre univers
Rien n'a le sens commun, que tout va de travers;
Que nous ne valons rien, tous autant que nous sommes,
Mais que les plus méchants encore ce sont les hommes.

MADAME DORMON.

Je suis de son avis.

PAULINE.

Mais moi je n'en suis pas;
Nous ne valons pas mieux, je crois, dans certain cas;
Sur cet article-là quelque prude peut feindre;
Mais je le dis tout franc, j'aurais tort de m'en plaindre.

MADAME DORMON.

Vous savez les fixer? c'est un secret...

PAULINE.

Charmant.
Quand je vois qu'on me quitte, eh bien! j'en fais autant.

MADAME DORMON.

Mais chacun ne voit pas de la même manière.

PAULINE.

Ma manière est d'abord de ne m'affliger guère,
De prendre très-gaîment les hommes comme ils sont;
Et de rire avec eux des sottises qu'ils font.

MADAME DORMON.

Aussi n'avez-vous pas cet air mélancolique.

PAULINE.

Il faut voir les humains sous un aspect comique,
Rire de leurs travers et non s'en affliger,
Avec les contre-temps, moi, je sais m'arranger.
Mais cependant depuis que j'aperçois madame,
Tout en cachant ses maux, souffrir au fond de l'ame

De mon côté, je sens certain je ne sais quoi
Qui m'ôte ma gaîté, je ne sais pas pourquoi.
Je n'ai pas un amant : le mal se développe,
(D'un ton plaisamment triste.)
Hélas! Avant un mois je serai misanthrope.

MADAME DORMON.

Ce n'est pas de ce mal, je crois, que tu mourras.
Mais puisque ta maîtresse encor ne paraît pas,
Je vais trouver quelqu'un à qui j'ai dit d'attendre.
Il fait beau pour sortir, je reviendrai la prendre.
De guérir ses chagrins il faut nous occuper;
La promenade au moins pourra les dissiper.

SCÈNE VI.

PAULINE, SEULE.

Non, la distraction ne pourra rien sur elle.
Ah! la misanthropie est chose bien cruelle!
Que cette maladie agit rapidement!
Comme elle fait changer de goût dans un moment!
Ma maîtresse autrefois, éprise de parure,
Avec grace savait embellir la nature;
Elle n'est plus coquette; oh! j'en ai de l'effroi.
Si j'étais aussi mal, que deviendrais-je, moi?
Femme sans se mirer, qui le matin s'éveille,
Est mourante, ou plutôt est morte de la veille.
Mais quel est son motif d'abandonner Paris,
De venir à Rouen, séjour des longs ennuis:
Élève de *Rimbault*, que fais-je en cette ville?
Mon talent me devient tout-à-fait inutile;

Et nous aurons bientôt cet air gauche, emprunté,
Des femmes du Marais ou bien de la Cité.
Je ne veux pourtant pas perdre tout mon génie.
A défaut de pratique ayons la théorie;
Car, comme les savants, nous avons nos auteurs,
Guides toujours certains du goût des amateurs.
Relisons mon journal, voyons-en la figure :
(Elle ouvre le journal.)
« Une femme sortant dans sa grande parure. »
Que nous sommes, grand dieu, déja loin de cela!
De retour à Paris qui nous reconnaîtra?

SCÈNE VII.

ÉLIANTE, PAULINE.

ÉLIANTE.
Et que faites-vous donc? quelle est cette brochure?
PAULINE.
C'est un traité sur l'art d'embellir sa figure :
Le journal de la mode.
ÉLIANTE.
Où donc avez-vous eu
Des sottises du temps ce dangereux tissu?
Pourquoi ne voit-on pas une austère police
Abolir ce journal? on lui ferait justice.
Qu'y trouve-t-on jamais? Mille futilités,
Bien faites pour gâter le cœur de nos beautés;
Un détail de chapeaux, ou quelque niaiserie,
Misérable aliment de la coquetterie;

D'un bout du monde à l'autre, il porte son poison,
Et des femmes, surtout, il trouble la raison :
Chacune veut avoir cette robe nouvelle
Dont on trouve au journal un élégant modèle;
La voisine, bientôt le copie à son tour;
Il en paraît un autre, encor nouvel atour;
Et chaque numéro, tourmentant femme et fille,
En désolant l'époux, ruine la famille.

PAULINE, à part.

Ce journal, dont on dit aujourd'hui tant de mal,
Dans des temps plus heureux était notre fanal.

ÉLIANTE.

Quels sont ces livres-là?

PAULINE.

C'est de votre libraire
Un envoi; le premier de ceux qu'il doit vous faire.

ÉLIANTE, ouvrant un livre.

Bon! encore un poëme appelé *descriptif!*
Fut-il jamais un nom moins significatif?
Mais, comment d'un poète éprouve-t-on la flamme,
Pour arranger des mots qui ne touchent point l'ame?
Oui, quand je lis ces vers, j'éprouve un tel chagrin,
Que si de cet état j'étais le souverain,
Je défendrais bientôt à nos auteurs d'écrire
Tous ces vers descriptifs, sous peine.... de les lire.

PAULINE, à part.

Madame agit ainsi que bien des gens de goût,
Qui, sans avoir rien lu, jugent d'abord de tout.

ÉLIANTE, ouvrant d'autres livres.

Qu'est-ce encore que cela? Ce sont les rapsodies

De nos aigles du jour : de tristes homélies,
D'historiques romans et des romans pieux,
Voluptueux sans art, saintement ennuyeux.
Je le dis à regret, notre siècle se rouille,
Et la littérature est tombée en quenouille.

PAULINE, à part.

Arrachons-la bien vite à ces livres nouveaux,
Ou tous nos grands auteurs ne seront que des sots.
(Haut.)
Votre amie est sortie; elle viendra vous prendre,
Et pour vous promener....

ÉLIANTE.

Je ne saurais l'attendre:
J'ai quelque affaire.

PAULINE.

Où donc prétendez-vous aller?

ÉLIANTE.

Que vous importe, à vous? dois-je donc vous parler
De ce qui me regarde? En vérité, ma chère,
Vous êtes avec moi beaucoup trop familière!
Mêlez-vous un peu moins....

PAULINE.

Madame, excusez-moi!

ÉLIANTE.

Je ne me fâche pas; mais, faites-vous la loi
De me laisser agir, vivre à ma fantaisie.

PAULINE.

Pardon!

ÉLIANTE.

Je n'aime pas que l'on me contrarie.

Si madame Dormon, dont je fais très-grand cas,
Avec ses petits soins ne me fatiguait pas,
Cela vaudrait bien mieux : mais, hélas! en province,
On trouve de bons cœurs, du talent, mais si mince!
Vous y voyez toujours un plaisant sans esprit,
Qui de ses vieux bons mots tout seul se réjouit;
La grandeur ridicule à l'avarice unie;
De saluts, de façons, d'apprêts, on vous ennuie :
Oui, ces bons citadins ne sont jamais contents
Qu'avec leur politesse ils n'aient tué les gens.

PAULINE, à part.

Cela regarde un peu, je crois, la bonne amie.

ÉLIANTE.

Comment, dans ce pays, peut-on passer sa vie!
Moi, j'y bâille toujours.

PAULINE.

Oh! j'en fais bien autant.
Paris est un séjour bien plus divertissant.

ÉLIANTE.

Divertissant pour ceux qui ne peuvent se plaire
Qu'au milieu du fracas d'une foule étrangère.
Qu'y voit-on? qu'y fait-on pour se tant amuser!
Il faut bien peu de temps pour se désabuser
De tous ces faux plaisirs que partout on nous vante;
Dès que l'on en jouit, ils trompent notre attente.
Est-ce un luxe brillant qui vous séduit d'abord?
Quand on ne peut l'avoir, on le blâme très-fort!
Si la richesse plaît, ce n'est pas chez les autres;
Nous ne la désirons que pour nous ou les nôtres;
Et tel de la fortune est nommé favori,

Qui ne gagne à cela que d'être plus haï.
C'est la société que l'on y voit, peut-être?
Moi, je ne la crois pas très-utile à connaître :
Pour un sage agréable, on y trouve vingt fous;
Des maris qui craindraient de paraître jaloux;
Des femmes du grand ton qui sont archi-coquettes,
Qui révèlent tout haut leurs intrigues secrètes;
De très-jolis bambins, pour avoir l'air instruit,
Qui dans des calembourgs prennent tout leur esprit;
De lourds originaux qui, gonflés d'importance,
Cherchant la gravité, trouvent l'impertinence;
Des fripons enrichis; les vices applaudis,
Et l'or maître de tout : pour moi, voilà Paris.

SCÈNE VIII.

PAULINE, ÉLIANTE, MADAME DORMON.

MADAME DORMON.

Peut-être trop long-temps je vous ai fait attendre;
Mais mon cousin Franval est venu me surprendre.

ÉLIANTE.

Que dites vous, Franval va paraître en ces lieux?
Le monstre!

PAULINE.

Il ose encor se montrer à nos yeux!

ÉLIANTE.

Il faut fuir.

PAULINE.

A Paris.

MADAME DORMON.

Calmez votre colère;
Car ce n'est point Edmond : c'est Alexis, son frère.

PAULINE.

Comment! cet Alexis dont il nous a parlé,
Et qui vit comme un fou, loin du monde exilé?

MADAME DORMON.

Depuis vingt jours au moins, en ces lieux il habite,
Et je ne comptais plus enfin sur sa visite;
Mais il doit repartir....

ÉLIANTE.

C'est un original
Dont son frère m'a dit et du bien et du mal;
Tous deux, également traités par la nature,
Lui doivent en naissant une même figure;
Et, pour sa honte aussi, peut-être un même cœur.

MADAME DORMON.

Non, celui-ci des deux est, je crois, le meilleur.
A ce perfide Edmond en effet il ressemble;
C'est un demi-sauvage, au moins il me le semble.
Ses discours singuliers ne sont pas déplaisants;
Il s'est offert à moi comme un de mes parents:
Par son frère il a su que j'habitais la ville;
J'ai dû, pour sa demeure, offrir mon domicile:
Il est certain devoir.... Vous sentez qu'un cousin....

ÉLIANTE.

Je ne vous blâme pas.

FRANVAL, *en dehors.*

Vous reviendrez demain.
Pour affaire, aujourd'hui, je ne veux voir personne.

PAULINE.

Bon dieu! qu'il est bruyant!

MADAME DORMON, à Éliante qui paraît agitée.

Cette voix vous étonne.

ÉLIANTE.

J'en conviens; oui, sortons.

PAULINE, la retenant.

Voyons-le auparavant;
C'est un original qui peut être amusant.

ÉLIANTE, revenant.

Je veux voir, en effet, si cette ressemblance
Est telle qu'on le dit : surtout de la prudence;
Cachons bien qui je suis.

MADAME DORMON.

Comptez sur le secret;
Il n'en saura pas plus désormais qu'il n'en sait.

PAULINE.

Le voici.

MADAME DORMON, à Éliante.

Pour son frère on peut le reconnaître.

PAULINE.

Cet Alexis si bien ressemble à notre traître,
Que j'irais volontiers le battre de ma main.

SCÈNE IX.

PAULINE, ÉLIANTE, MADAME DORMON, FRANVAL.

FRANVAL.

Cousine, vous traitez trop bien votre cousin.

Pour moi ce logement est par trop magnifique;
Nous ne connaissons point ce luxe en Amérique.

(A part.)

Qu'elle est belle! Malgré le trouble de mon cœur,
Songeons au personnage.

PAULINE.

Asséyez-vous, monsieur;
Vous arrivez de loin.

FRANVAL.

Ah! quelle est cette fille?

PAULINE.

Mais voyez comme il parle!

FRANVAL.

Elle est vraiment gentille,
Ne peut-on l'embrasser?

PAULINE.

Comme il est insolent!

FRANVAL.

C'est ainsi que chez nous l'on fait son compliment.

PAULINE.

L'usage est singulier, mais il est très-commode.

FRANVAL, à part.

Que mon rôle est cruel!

MADAME DORMON.

Vous changerez de mode;
Je vois avec regret que, né dans ce pays,
Vous n'avez déja plus les mœurs des gens polis.

FRANVAL.

L'habitude de vivre au milieu des sauvages
M'a donné tout-à-fait leurs façons, leurs usages;

Et sous ce simple habit que j'ai seul conservé,
Je dois être pour vous un sauvage achevé.

ÉLIANTE, bas à madame Dormon.

Ah! quel original! oui, je vois que son frère
Autrefois a jugé très-bien son caractère.

MADAME DORMON, bas à Éliante.

Je vais l'interroger. — Dites-moi la raison
Qui vous a fait quitter votre habitation
Pour venir en ces lieux?

FRANVAL.

C'est pour ma colonie
Que je viens faire encore un tour dans ma patrie.
Elle a, dans cet instant, besoin de ces objets
Qu'on ne peut acheter qu'aux fabricants français;
Pour les lui procurer, je suis venu moi-même;
Je serais reparti sans le désir extrême
Que j'ai de voir un frère, un aimable garçon
Qui doit me ressembler....

PAULINE.

Le traître, le félon!

FRANVAL.

Comment? que dites-vous?

PAULINE.

Si vous voulez nous plaire,
Croyez-moi, ne parlez jamais de votre frère.

FRANVAL.

Que vous a-t-il donc fait?

PAULINE.

Ce qu'il nous fit, grands dieux!

ÉLIANTE, bas à Pauline.

Te tairas-tu, Pauline!

PAULINE.

Ah! c'est un homme affreux!
Le plus grand destructeur.... du repos d'une femme;
On devrait l'étrangler, le tout par bonté d'ame.

FRANVAL.

Parler mal devant moi d'un frère, d'un ami....

PAULINE.

Oui, nous l'étranglerions si nous l'avions ici.

FRANVAL.

Comment! Edmond aurait?....

MADAME DORMON.

Il n'est que trop blâmable!
Et vous saurez un jour combien il fut coupable.

ÉLIANTE.

Laissons cela.

FRANVAL.

Peut-être à tort je le défends,
Car je ne l'ai pas vu, je crois, depuis quinze ans.
Il se pourrait qu'il eût changé de caractère;
Il a fait de la cour son séjour ordinaire.
Moi, j'ai fui le grand monde, et chez un peuple humain
J'ai borné ma carrière et fixé mon destin.

ÉLIANTE, vivement.

Oui, ce n'est qu'en fuyant dans un désert sauvage,
Que l'on peut retrouver les mœurs du premier âge.
Là, je le pense, au moins, les hommes sont heureux;
Aux plus simples besoins ils bornent tous leurs vœux:
L'affreuse ambition ne trouble point leur ame;

Ils ne jouissent point des tourments d'une femme:
Là, point d'amants ingrats, d'infidèles amis,
Ils ne déchirent point les cœurs qu'ils ont chéris;
Et leur ame, toujours fermée à l'imposture,
A toutes les vertus que donne la nature.

FRANVAL.

(A part.) (Haut.)
Quelle est intéressante! Oui, vous avez raison;
Et c'est dans ce pays vraiment qu'un homme est bon.
Pour moi, si d'être bon, d'être franc je me pique,
Eh bien! c'est pour avoir habité l'Amérique.
Venez-y toutes trois passer une saison,
Vous verrez... Mais, laissons la conversation,
J'ai besoin de repos. Je sors.... Adieu, mesdames,
Vous me plaisez assez, je vous crois bonnes femmes...
Peut-être je me trompe.... Il n'importe, bonsoir;
Lorsque j'aurai dormi je reviendrai vous voir.

MADAME DORMON.

Je vous suis, je prétends....

FRANVAL.

Volontiers, chère amie.
(A part, à madame Dormon.)
Elle n'a nul soupçon de la supercherie
(Il sort avec madame Dormon)

SCÈNE X.

PAULINE, ÉLIANTE.

PAULINE.

Ah! quel brusque animal! jamais sous le soleil,
Sur mille originaux, en vit-on un pareil?

ÉLIANTE.

Je conviens que l'on peut critiquer ses manières,
Qu'elles doivent ici paraître singulières ;
Mais cependant, malgré le plus bizarre esprit,
La bonté d'Alexis perce dans ce qu'il dit.
Ah! pourquoi cet Edmond, que dans le monde on cite,
Ce colonel si beau, si fier de son mérite,
De son frère Alexis n'a-t-il pas la bonté!
Je ne me plaindrais pas de sa déloyauté.
Mais trop ambitieux de rang et de fortune,
La probité lui semble une vertu commune ;
Et pour devenir grand, il croit de son honneur
D'immoler une amante et peut-être son cœur.
Le perfide! l'ingrat! Mais chassons cette idée.
Quoi! de son souvenir suis-je encore obsédée?
Non, pour le fuir j'irais au bout de l'univers.
Pourquoi, comme Alexis, heureuse en des déserts...
Oui, ce projet me plaît. Conduite par le frère,
Je pourrais habiter une terre étrangère....
Mais à cet Alexis dois-je donc m'adresser?
Qu'ai-je à craindre? à mon sort je puis l'intéresser.
Que ne puis-je bientôt, sur de lointains rivages,
Braver des passions les dangereux orages!
Oui, je veux m'éloigner. Quel sera mon bonheur
Si je puis vivre loin d'un lâche séducteur!
Si je ne revois plus des lieux que je déteste,
Où mon cœur est flétri, ma honte manifeste!
Des lieux où l'innocence a perdu tout crédit,
Où les serments sont vains, où l'honneur est proscrit,

Où, pour l'or, sans scrupule on trahit sa maîtresse,
Où l'on dispute enfin de honte et de bassesse!
Oui, fuyons pour jamais ce peuple corrompu,
Chez lequel tout s'achète, excepté la vertu.

FIN DU PREMIER AGTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

VALENTIN, FRANVAL.

(**Franval est vêtu comme un quaker, et Valentin en matelot, les jambes nues.**)

VALENTIN.

Oui, puisque c'est sur moi que votre espoir se fonde,
Je ferai le sauvage, et mieux qu'homme du monde.

FRANVAL.

Mais souviens-toi, surtout, de ne parler jamais.
Un seul mot de ta part peut trahir mes secrets.

VALENTIN.

Pour un semblable rôle, et je sais bien pourquoi,
Vous ne pouviez pas mieux vous adresser qu'à moi.

FRANVAL.

Comment?

VALENTIN.

Avant d'entrer avec vous en campagne,
Je suis resté deux ans dans la Basse-Bretagne;
De ses fiers habitants j'ai pris si bien le ton,
Que je serai sauvage autant qu'un Bas-Breton.
Mais dans cette maison, dites-moi, sans mystère,
A quoi peut vous servir mon petit ministère:
On ne me connaît point.

FRANVAL.

Tu ne devines pas
Que de toi, dans ces lieux, l'on fera peu de cas?
On te traite en sauvage échappé d'Amérique,
Ainsi qu'on traiterait l'animal domestique.

VALENTIN.

Eh! mais, je ne suis point, monsieur, un animal;
Car j'ai beaucoup d'esprit.

FRANVAL.

Mais tu me comprends mal.
Sachant qu'en ce pays tu n'as point pris naissance,
Et que tu n'entends rien, on est sans défiance;
Tu te glisses partout; on parle devant toi;
Tu sais ce qu'Éliante aura pensé de moi;
Dans son appartement tu pourras t'introduire,
Et je saurai par toi ce qu'elle aura pu dire.
Dressant alors mon plan d'après tes seuls rapports,
Un succès bien plus prompt couronne mes efforts.

VALENTIN.

Oui, je suis de ces gens de grande conséquence,
Qui disent ce qu'on dit, et même ce qu'on pense;
Bon, j'aurai l'œil partout; et votre serviteur
Observera chacun.... en grand observateur.

SCÈNE II.

FRANVAL, VALENTIN, PAULINE.

FRANVAL.

Fais ce que je t'ai dit. — Ah! j'aperçois Pauline!
D'un vrai sauvage prends le maintien et la mine.

PAULINE.

Je vous trouve à propos, monsieur, je vous cherchais,
Ma maîtresse vous veut confier des secrets....

FRANVAL.

(Vivement.) (A part.)
A moi, j'en suis ravi !.... Contenons bien ma joie.

PAULINE.

C'est pour vous prévenir que vers vous l'on m'envoie.
Voulez-vous bien fixer l'heure de l'entretien ?

FRANVAL.

Je n'ai pas trop le temps. Ou je me trompe bien,
Ou je crois, entre nous, ta maîtresse un peu folle;
Elle va me parler de quelque faribole.

PAULINE, à part.

Comme il est ours !

FRANVAL.

Pourtant il faut être poli :
Va lui dire à l'instant que je l'attends ici.
Oui, je veux bien donner un quart-d'heure à ta dame,
Si ce temps peut suffire au caquet d'une femme.

PAULINE.

On ne peut en agir, monsieur, plus poliment,
Et je vais lui porter ce joli compliment.
(Elle va pour sortir, et s'arrête.)
Ne pourrais-je savoir, sans être curieuse,
Quel est cet homme-là ? sa figure est heureuse ;
Il a dans sa personne un air original
Qui me revient assez.

FRANVAL.

Qui? lui ; c'est Oribal,

Crecke de nation, un grand seigneur sauvage,
Pour le civiliser, je l'ai mis du voyage.

PAULINE.

Son nom est Oribal.

FRANVAL.

Qui veut dire, *très-fort.*
Aussi, dans les combats, ses coups portent la mort.

PAULINE.

Il a pourtant l'air doux.

FRANVAL.

Oui, c'est un très-bon homme,
Mais la massue en main, quand il frappe, il assomme.

PAULINE, s'approchant de lui.

Monsieur! il me regarde.... Eh! mais très-tendrement.

FRANVAL.

C'est que tu lui plais fort.

PAULINE.

Il m'embrasse à présent.
Je crains qu'il ne me morde. Ah! monsieur le sauvage,
Finissez donc! Encor? Entend-il mon langage?

FRANVAL.

Il ne sait pas, ma chère, un seul mot de français;
Mais je dois t'avertir qu'il est tendre à l'excès.
Oribal soutient bien son illustre origine.
Tu ne devines pas ce qu'il est à sa mine?

PAULINE.

Quoi?

FRANVAL.

C'est un descendant éloigné des Incas;

Un sauvage.... sauvage ainsi qu'on n'en voit pas.

PAULINE.

Quoi! ce monsieur serait un garçon de famille?...
En effet, dans ses yeux quelle noblesse brille!...

FRANVAL.

Je vois qu'il te plaît fort; mais, songe que j'attends;
Va, cours à ta maîtresse.

PAULINE.

Oui, monsieur, je m'y rends.
Oribal, viens, pst! pst!... Je l'emmène à l'office.

FRANVAL.

A l'office! pourquoi?

PAULINE.

Pour qu'il nous divertisse.
Viens à moi, mon petit! Ça mange-t-il du pain?

FRANVAL.

Du pain!... de tout.

PAULINE.

Je veux le nourrir de ma main.
Plus je vois ce seigneur, plus je sens que je l'aime,
Et je vais le traiter comme un autre moi-même.

SCÈNE III.

FRANVAL, seul.

Éliante demande un entretien secret;
Je ne puis deviner quel en sera l'objet:
Il n'importe. D'abord, sachons ce qu'elle pense;
Après, nous plaiderons ma cause avec prudence.
Elle arrive.

SCÈNE IV.

ÉLIANTE, FRANVAL.

ÉLIANTE.

Monsieur voudra bien m'excuser
Lorsque de ses moments j'ose ici disposer....

FRANVAL.

Laissons les compliments; moi, j'aime la franchise;
Voyons, que voulez-vous enfin que je vous dise?

ÉLIANTE, à part.

Quel homme! Mais, monsieur, je désire savoir
Si vraiment l'Amérique est un pays à voir.
Beaucoup d'historiens vantent cette contrée
Qui rappelle, dit-on, le beau siècle d'Astrée;
Mais comme on est trompé par tous les voyageurs,
Dites-moi franchement s'ils ont été menteurs.

FRANVAL.

Non, ce pays pour vous serait une merveille,
Merveille incomparable, à nulle autre pareille;
Et, sans mentir, je puis vous jurer aujourd'hui
Que je n'y connus pas un seul moment d'ennui.

ÉLIANTE.

Votre pays, monsieur, offre-t-il un beau site?

FRANVAL.

Rien n'est vraiment plus beau que l'endroit que j'habite.

ÉLIANTE.

Ne pourriez-vous, monsieur, me peindre les objets...

FRANVAL, à part.

Comment peindre des lieux que je ne vis jamais?....

ÉLIANTE.

Cette description....

FRANVAL, à part.

Il faut que je réponde.
Prenons dans un roman qui plaît à tout le monde.
(Haut.)
Puisque vous le voulez, vous aurez des tableaux :
Mon habitation, asyle du repos,
Dans un vallon placée où coule un fleuve immense,
Déroule la nature en sa magnificence.
Là, sur ses bords fleuris, aux branches de nos pins,
Se balancent les ours enivrés de raisins;
Plus loin de la forêt la robe verdoyante
Agite ses contours en vague étincelante ;
Le crocodile y dort, et tout près les serpents
Font retentir les airs de leurs doux sifflements.

ÉLIANTE.

C'est joli! c'est charmant!

FRANVAL.

Au pied de nos savannes,
Ensemble on voit jouer les enfants des cabanes;
Les vierges des amours y forment un concert
Qui s'unit aux soupirs de l'ame du désert.

ÉLIANTE.

Les vierges des amours! divin! Là, je veux vivre.
Au sein de ces déserts, monsieur, je vais vous suivre.

FRANVAL, à part.

Comment! j'étais bien loin de m'attendre à cela.

ÉLIANTE.

De quitter ce pays j'eus le projet déja;

Mais seule et sans appui je n'osais entreprendre
Un aussi long trajet.... De vous pourrai-je attendre?..

FRANVAL.

Vous devez ce projet à des chagrins d'amour?.....

ÉLIANTE.

Ailleurs que dans ces lieux vous le saurez un jour.

FRANVAL.

Je puis vous emmener; mais songez donc, de grace,
Que le plus grand chagrin en vieillissant s'efface.
Je l'ai dit, j'en conviens, mon pays est fort bon,
Mais pour y vivre heureux il faut de la raison;
Et la raison n'est pas où se trouve une femme.

ÉLIANTE.

Monsieur....

FRANVAL.

Moi, je vous parle ici du fond de l'ame.
D'abord, si vous venez habiter mon pays,
Il ne faut pas songer aux plaisirs de Paris;
Nous avons sur les arts la plus grande ignorance,
Et c'est bien tout au plus si l'on saute en cadence.
Si des cris quelquefois font retentir les airs,
C'est ce que nous nommons, madame, nos concerts;
Et pour la comédie, il faudrait un miracle,
Pour que nous pussions, là, vous offrir ce spectacle.

ÉLIANTE.

Pour tout cela, monsieur, je n'ai plus de désirs,
A tous nos jeunes fous je laisse ces plaisirs;
Oui, depuis plus d'un mois je suis bien revenue
De ces réunions qu'on doit nommer cohue.
Par exemple, un concert ne peut plus m'amuser;

Ce n'est que de l'ennui qu'on a su diviser
En deux mortelles parts ; et pourtant nos coquettes
Y portent à grands frais leurs brillantes toilettes.
Leur bouche, en souriant en vain crie un *bravo !*
Sur leur front est gravé l'ennui du *concerto*.
Mais ainsi va le monde, et toujours chaque belle
Court après le plaisir qu'elle a laissé chez elle.

FRANVAL, à part.

Ah! comme elle médit aujourd'hui de ses goûts!
(**Haut.**)
Puisque vous le voulez...

ÉLIANTE.

Et quand partirons-nous ?

FRANVAL.

Madame, je ne puis différer davantage ;
Car demain il se peut que je sois en voyage.

ÉLIANTE.

Quel bonheur de quitter ces lieux à mon réveil !

FRANVAL, à part.

De madame Dormon allons prendre conseil,
(**Haut.**)
Comment la retenir. Puisque c'est votre envie,
Hé bien, madame, hé bien, quittez votre patrie.
Pour vous en détourner je fais ce que je puis,
Mais n'allez pas un jour m'imputer vos ennuis.

(**Il sort.**)

SCÈNE V.

ÉLIANTE, PAULINE.

ÉLIANTE.

Ah ! que je suis heureuse ! il comble mon attente.

PAULINE.

Qu'avez-vous ? qui peut donc vous rendre si contente ?

ÉLIANTE.

Tu le sauras bientôt ; ma chère, il faut d'abord
Disposer mes paquets pour les conduire à bord.
Ne perds pas un instant, songe que cela presse.
Des robes de velours tu feras une caisse ;
Tu peux y joindre encor mousseline, satins,
Et même si tu veux mes cachemires fins ;
De madame Germon les dix robes nouvelles
Se mettront dans la malle ainsi que mes dentelles ;
Quant à mes diamants et mes petits bijoux,
Dans mon grand nécessaire on les placera tous.

PAULINE.

Je vois que sans Paris nous ne pouvons plus vivre,
Et nous nous y rendons ; je suis prête à vous suivre.

ÉLIANTE.

Oui, nous en prenons bien en effet le chemin.

PAULINE.

Tôt ou tard il fallait y retourner enfin.
Notre vieux général, votre oncle respectable,
Se doutait qu'aujourd'hui vous seriez plus traitable,
Puisqu'il vient d'envoyer, par son valet Lafleur,

Des nouveautés sortant des mains du grand faiseur.
A propos, j'oubliais de vous donner la lettre
Que ce fat de Lafleur m'a dit de vous remettre.

ÉLIANTE.

Sans la lire, j'en sais déja le contenu :
On veut me rappeler : mon esprit revenu
Des sottes vanités, sous de meilleurs auspices
Ira chercher ailleurs des plaisirs moins factices.
Mais lisons cependant ce qu'on m'écrit encor.

(Elle lit bas.)

Je pourrais à la cour jouir d'un heureux sort;
Si je veux j'y serais avant peu présentée....
Ah! mon oncle me croit une tête éventée,
Qui ne s'arrête à rien, qui change à tout propos,
Et veut, à ses dépens, donner à rire aux sots....
C'en est fait, à mon oncle il faut que je réponde,
Puis demain nous partons, et pour un autre monde.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

PAULINE, SEULE.

Comment, pour l'autre monde! Eh bon dieu, qu'est ceci?
Je n'y veux point aller, je suis trop bien ici.
Je me trompe, je crois, au sens de ses paroles;
Il faudrait qu'elle fût à mettre avec les folles,
Si, parce qu'il lui plaît de se désespérer,
Je devais avec elle un beau jour m'enterrer.
Non, non, je n'aurai point cette indigne faiblesse;
Je suis trop jeune encor pour mourir de tristesse :

Et mon cœur de chagrins est si peu contristé,
Que je crains bien plutôt mes accès de gaîté.

SCÈNE VII.

LAFLEUR, PAULINE.

LAFLEUR, *arrivant avec une caisse.*

C'est toi que je cherchais, soubrette incomparable!
Viens, défais ce carton, et posons sur la table....

PAULINE.

Le défaire? pourquoi, si nous n'acceptons rien?
Madame a dû te dire....

LAFLEUR.

Oui, oui, je sais très-bien
Que ta belle maîtresse est encor très-malade.
On n'a jamais reçu plus mal une ambassade:
Pour porter des présents mon maître me choisit;
A peine suis-je entré qu'Éliante me dit:
« Remportez au plutôt toutes ces bagatelles;
« Le général croit donc que des modes nouvelles
« Vont me faire changer d'esprit, de sentiment?
« Le cher oncle me traite encor comme un enfant.
« Sors, » dit-elle. J'allais tirer ma révérence,
Quand madame Dormon m'a dit en confidence:
« Porte vite au salon le plus riche présent,
« Et qu'on l'étale, afin qu'on le voie en passant. »
J'ai compris son idée, et bientôt ta maîtresse
Verra de nos cadeaux l'élégante richesse.

PAULINE.

Tu crois que cet aspect d'abord la séduira.

LAFLEUR.

Quelle femme pourrait résister à cela ?

PAULINE.

A quelque faible esprit tu crois avoir affaire?
Grace au ciel nous avons un très-grand caractère.

LAFLEUR, étale de riches vêtements sur les fauteuils.

Bah! pourrait-elle voir sans quelqu'émotion
D'un art utile et grand cette exposition ?

PAULINE.

Allons, tais-toi, bavard, ma maîtresse s'avance;
Songe à nous délivrer de ta sotte présence.

SCÈNE IX.

ÉLIANTE, PAULINE.

PAULINE.

Comme elle est agitée! elle parle tout bas.

ÉLIANTE, se parlant.

Non, madame Dormon, je ne vous croirai pas.
Quoi que vous en disiez, je me rends bien justice,
Et je fuirai la cour sans faire un sacrifice.

PAULINE, à part.

La lettre de son oncle occupe ses esprits.

ÉLIANTE.

Je vois que la faveur est pour vous d'un grand prix.

PAULINE, à part.

Elle en veut à quelqu'un.

ÉLIANTE, à part.

Vos avis sont très-sages,

Mais je n'en ai pas moins de goût pour les voyages:
Et d'avance aujourd'hui je vous fais mes adieux,
Certaine de trouver dans des climats heureux
Des hommes sans orgueil, dont la tête est sensée,
Et des amis dont l'ame est désintéressée.

(Elle aperçoit l'étalage de Lafleur.)

Ces habits, ces chapeaux, et pourquoi sont-ils là?

PAULINE.

C'est ce Lafleur qui vient d'apporter tout cela.
J'ai voulu l'empêcher, et j'ai dit sans mystère
Qu'aux hommes désormais vous renonciez à plaire;
Mais le fat n'en croit rien, et, malgré mes avis,
Il a dans le salon étalé ces habits.

ÉLIANTE, jetant un coup d'œil.

Je vois avec pitié ces brillantes merveilles;
Mais comment, un instant, de sottises pareilles
Un esprit droit et sain pourrait-il s'amuser?
Il faut avoir du temps pour en si mal user.
Je pourrais prononcer qu'une femme est coquette,
En mesurant le temps qu'elle est à sa toilette.

PAULINE, avec étonnement et en regardant une robe.

La chose singulière! on ne m'en fait point part.

ÉLIANTE.

Quoi!

PAULINE.

La mode a changé depuis notre départ.
Regardez cette robe.

ÉLIANTE, riant.

Eh quoi! cela t'étonne!
Cette nouvelle-là ne surprendra personne;

La mode doit changer pour nous, pour l'univers,
Et rajeunir nos goûts ainsi que nos travers.
Son empire s'étend bien plus loin qu'on ne pense;
Esprit, talents, vertus, tout est de mode en France.

PAULINE.

Ah! cette broderie est bien belle à mon gré!

ÉLIANTE, ironiquement.

Voyez! l'on dit que tout est bien dégénéré!

PAULINE.

Madame, avec cela que vous seriez jolie!

ÉLIANTE.

De me vêtir ainsi long-temps j'eus la folie.
Pour y mieux réussir je prenais le conseil
D'un artiste connu qui n'a point son pareil.
Un jour je me rendis en toute diligence
Pour lui parler d'affaire, affaire d'importance;
Je voulais à l'instant qu'il me fît deux chapeaux:
J'entre, mais l'on m'arrête, et l'on me dit ces mots:
«On ne peut lui parler.—C'est moi.—Non, porte close,
«Nous ne recevons pas lorsque monsieur compose.»
Alors, confuse un peu de la réception,
Je laissai le grand homme inventer son chiffon.

PAULINE.

Mais on a fort bien fait. Qu'importe qu'on en rie?
Pour faire des chapeaux il faut un grand génie.

(Montrant un bonnet à Éliante.)

Cette coîffure-là vous irait à ravir.

ÉLIANTE.

Tu le crois.

PAULINE.

J'en suis sûre; essayons par plaisir.

ÉLIANTE, montrant le manteau.

Peut-être tu voudrais me voir ainsi vêtue?

PAULINE.

Mais du manteau la forme est très-bien entendue.

ÉLIANTE.

Ma chère, ce manteau ne convient qu'à la cour.

PAULINE.

Votre oncle en fit présent pour vous le voir un jour.

ÉLIANTE, soulevant le manteau.

Crois-tu que d'un manteau la riche broderie
Puisse un jour me séduire et tourmenter ma vie!

(Elle commence à le déplier et à l'ajuster nonchalamment.)

Ah, que de temps perdu pour placer tout cela!

(En riant)

Me vois-tu bien, Pauline, en habit de gala?
Et cette longue queue...

PAULINE, se disposant à lui attacher le manteau.

Essayez sans scrupule.

ÉLIANTE.

Oui, voyons à quel point je serais ridicule.

PAULINE, lui attachant le diâdeme.

Sur la tête d'abord ceci doit se placer.

ÉLIANTE, ironiquement.

Maintenant du manteau peut-on se dispenser?
A soutenir mon rang il faut que je m'apprête...
Avec grace d'abord il faut pencher la tête..
Ma folie est trop grande et j'en rirai souvent!

(S'impatientant contre Pauline.)
Maladroite! ceci doit être plus avant.

PAULINE.

Oui, vous avez raison; c'est bien mieux de la sorte.
(A part.)
C'est un signe excellent! la malade s'emporte!

ÉLIANTE.

Eh bien! tu trouves donc que cet habit me va?

PAULINE.

Je ne vous vis jamais si bien que vous voilà.
Votre port est plus fier, votre taille est plus belle,
De grace et de beauté vous offrez un modèle.

SCÈNE IX.

PAULINE, ÉLIANTE, FRANVAL.

FRANVAL, sans être vu.

Quel éclat! les présents ont fait impression.
Je vois que ma cousine avait tantôt raison.

ÉLIANTE, en se pavanant.

Ces habits somptueux, cette magnificence,
Qui peuvent quelquefois porter à l'arrogance,
Ne feraient naître en moi qu'un peu de gravité
Que je tempèrerais par la douce bonté.

PAULINE.

Ah! vous seriez, madame, une femme adorable.

ÉLIANTE, se donnant des airs.

Ma chère, seulement je voudrais être affable.

FRANVAL, à part.

S'il se peut, jusqu'au bout gardons mon sérieux.

ÉLIANTE.

De cet ingrat Franval, de cet homme odieux,
Que ne puis-je un instant frapper ici la vue!
Il verrait qu'à la cour où je serais reçue
Je pourrais déployer tout autant de splendeur
Que cet indigne objet qui me ravit son cœur.

FRANVAL, à part.

Elle m'enchante!

ÉLIANTE.

Mais je n'ai point cette envie;
Et je méprise trop les grandeurs de la vie
Pour ne pas me passer de ces atours brillants
Qui sont tout pour les yeux, rien pour les sentiments;
Pour ne pas dédaigner une vaine toilette
Qu'exigerait le rang ou la froide étiquette.
Non, je n'aimai jamais ce luxe exagéré.

(Elle se regarde.)

Tout ceci me paraît beaucoup trop échancré.

PAULINE, souriant.

En effet, on pourrait...

FRANVAL, paraissant tout à coup.

Bon dieu! quelle élégance!
Vous joignez le bon goût à la magnificence.

PAULINE, à part.

Ouf! notre misanthrope est bien dans l'embarras!

ÉLIANTE, à part, avec dépit.

A le trouver ici je ne m'attendais pas.

FRANVAL.

J'admire ce manteau! comme il est magnifique!

Vous comptez le porter sans doute en Amérique?

ÉLIANTE, embarrassée.

Non, monsieur, j'essayais....

FRANVAL.

Ah! vous pourriez pourtant
Vous dispenser d'avoir ce riche vêtement.
Dans le fond des deserts de notre Virginie,
Nous vivons sans éclat et sans cérémonie;
Notre habit ordinaire est composé de peaux
Des ours et des castors, ou d'autres animaux;
Quelle que soit d'ailleurs notre coquetterie,
Nous nous passons très-bien d'or et de broderie.

ÉLIANTE.

Je vous jure, monsieur, que je m'en passe aussi:
Et si dans cet instant vous me voyez ainsi,
C'est que je voulais voir jusqu'à quel point nos belles
Portent la déraison dans les modes nouvelles.

FRANVAL.

Ah! c'est bien différent!

ÉLIANTE, avec humeur.

Remportez ces cartons;
Qu'on ne me parle plus de semblables chiffons.
Tout ce sot attirail me fatigue et me blesse;
Et si je le revois, je mettrai tout en pièce.

PAULINE, avec attendrissement.

Eh quoi! vous détruiriez tous ces chefs-d'œuvre-là!
Vous n'êtes point assez barbare pour cela.

ÉLIANTE.

Finissez, et sortez; surtout point de réplique!

PAULINE.

Peste soit du sauvage et de son Amérique!

SCÈNE X.

FRANVAL, ÉLIANTE.

FRANVAL.

Nous sommes seuls, je crois, je puis vous lire enfin
Ce billet qu'un courrier m'a remis ce matin.

ÉLIANTE.

Mais, monsieur...

FRANVAL.

Vous verrez que cela vous regarde.
J'ai fixé mon départ, ce billet nous retarde.

ÉLIANTE.

Pourquoi donc? quel motif?..

FRANVAL.

Mon frère qui m'écrit....

ÉLIANTE.

Votre frère, grands dieux! et qu'est-ce qu'il vous dit?..

FRANVAL.

C'est un vrai fou: l'amour lui tourne la cervelle;
Il court en ce moment après certaine belle....
Il veut la retrouver... Son cœur, toujours constant....
Fidèle.... Enfin son style est fort divertissant.

ÉLIANTE.

Divertissant!

FRANVAL.

Tenez! lisez plutôt sa lettre.

ÉLIANTE.

Oh! non certainement, je ne puis me permettre....

FRANVAL.

Pourquoi? rien n'est plaisant autant qu'un amoureux,
Et nous pourrions ici nous en moquer tous deux.

ÉLIANTE, d'un rire forcé.

Oui, rien n'est plus plaisant.

FRANVAL.

Il faut bien nous entendre,
Et voir à son sujet le parti qu'il faut prendre.

ÉLIANTE.

(Prenant la lettre.) (A part.)

Puisque vous le voulez!... Oui, c'est bien là sa main.
Le cruel!

FRANVAL.

Vous rirez de son piteux destin.

ÉLIANTE.

Je le crois, j'en rirai.

(*Elle lit.*) « Mon frère, je ne pouvais apprendre « une nouvelle plus agréable que celle de ton arrivée; « comme tes affaires ne te permettent pas de venir à « Paris, je vais partir pour aller te voir. »

Comment! quelle nouvelle!
Quoi! votre frère vient?

FRANVAL.

La chose est naturelle:
Depuis quinze ans, au moins, je ne l'ai pas revu;
Il vient pour m'embrasser; qu'il soit le bien venu!

ÉLIANTE.

Oui, vous avez raison.

(*Elle continue de lire.*) « Je suis bien malheureux!

« La femme que j'aimais le plus au monde vient de
« m'abandonner. Si l'on ne m'a point trompé, elle
« habite Rouen. Ma cousine, qui la connaît beaucoup,
« pourra t'indiquer sa demeure. Lorsque tu verras cette
« femme intéressante, essaie de la fléchir en ma faveur,
« en l'assurant que je serai toujours le plus fidèle des
« amants. EDMOND FRANVAL. »

Vous vous troublez, madame
Vous avez donc connu cet objet qui l'enflamme?

ÉLIANTE.

Ah! si je le connais! par des nœuds d'amitié
Mon cœur compatissant à son sort est lié.

FRANVAL.

Tant mieux! le repentir ne peut jamais déplaire;
Si cette femme-là n'a pas un caractère
Difficile, orgueilleux, nous pourrons l'attendrir.

ÉLIANTE.

Ne l'espérez jamais! elle aime mieux mourir.

FRANVAL.

Par ce refus cruel, je vois que cette femme
Eut beaucoup moins d'amour que de fierté dans l'ame;
Et, dans ce moment-ci, son esprit exalté
Lui fait sacrifier tout à sa vanité.

ÉLIANTE.

Grands dieux! à quelle honte un perfide m'expose!
Non, ce n'est pas assez du chagrin qu'il me cause,
Un ingrat, par l'appât du plus vil intérêt,
Me fuit, après six ans, pour suivre un autre objet;
Par les plus vils détours cet homme affreux m'abuse;
Il me trompe, il me quitte; et c'est moi qu'on accuse.

FRANVAL.

Eh quoi! ce serait vous?

ÉLIANTE.

J'ai trahi mon secret.

FRANVAL, *feignant la colère.*

Edmond a pu quitter un être si parfait!
Délaisser pour une autre une femme adorable;
Oui, je vois que mon frère est vraiment très-coupable.

ÉLIANTE.

Calmez-vous, je vous prie!

FRANVAL.

Ah! s'il ose à mes yeux,
Pour vous revoir encor, paraître dans ces lieux,
Je....

ÉLIANTE.

Cessez....

FRANVAL,

Devenir infidèle et volage!
Je serais plus constant, moi, qui suis un sauvage!

ÉLIANTE.

Mais....

FRANVAL.

Vous pourriez encor aimer cet inconstant?

ÉLIANTE.

Qui? moi, l'aimer! jamais.

FRANVAL.

Et vous voulez pourtant
Par un dépit d'amour quitter votre patrie?

ÉLIANTE.

De mes vrais sentiments jugez mieux, je vous prie;

Ce n'est pas par dépit que je quitte ces lieux;
Mais en France, aujourd'hui, tout me semble odieux;
Et plutôt un désert....

FRANVAL.

Prenez garde, madame!
Je vois qu'Edmond blessa profondément votre ame;
Maintenant vous avez la force de le fuir;
Mais vous pourriez peut-être un jour vous repentir!...

ÉLIANTE.

Me repentir! qui, moi? mérite-t-il la peine
Que l'on éprouve encor le regret ou la haine?
Non; sans crainte, je puis m'exiler pour jamais,
Sans qu'aucun souvenir vienne troubler ma paix;
Car, tel est le mépris que j'ai pour sa personne,
Qu'il mettrait à mes pieds la plus riche couronne,
Et voudrait son pardon pour prix de cet honneur,
Qu'on me verrait le fuir avec la même horreur!

FRANVAL.

(A part.) (Haut.)
Dieu! serais-je haï?..... Bien! c'est du caractère;
Suivez les mouvements d'une juste colère!
Mais, lorsqu'en mes déserts je guiderai vos pas,
De regretter Edmond ne vous avisez pas!

ÉLIANTE.

Ne craignez rien; mon cœur possède un grand courage.

FRANVAL.

(A part.) (Haut.)
Tâchons de l'effrayer!... Vous vivrez en sauvage;
Une hutte sera votre seul logement.

ÉLIANTE.

C'est tout ce que je veux.

FRANVAL.

On est commodément;
Mais, selon que l'exige ou la pêche ou la chasse,
Deux ou trois fois par an il faut qu'on la défasse.

ÉLIANTE.

A souffrir tous vos maux, je veux me résigner;
Je suis prête à partir; vous pouvez ordonner.
Je m'abandonne à vous; vous êtes mon seul guide.
Combien je vous devrai lorsque, loin d'un perfide,
Je pourrai respirer l'air que la fausseté
N'empoisonna jamais de son souffle empesté!

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

FRANVAL, MADAME DORMON.

FRANVAL.

A me quitter, elle est tout-à-fait résolue;
Je n'espère plus rien, depuis que je l'ai vue.
Chère cousine!...

MADAME DORMON, arrivant.

Eh bien! où donc en êtes vous?
D'Éliante avez-vous apaisé le courroux?

FRANVAL, à madame Dormon qui entre.

Elle est plus que jamais décidée à me suivre;
En France, désormais, elle ne veut plus vivre,
Et veut en Amérique aller absolument.
J'ai fait de ces climats un récit effrayant;

Mais rien de son projet ne saurait la distraire.
J'étais loin de penser qu'elle eût ce caractère,
Je ne sais quel parti.... Mais voici Valentin....

SCÈNE XII.

MADAME DORMON, FRANVAL, VALENTIN.

VALENTIN.

Ah! monsieur, notre ruse est en bien mauvais train!

FRANVAL.

Que dit donc Éliante?

VALENTIN.

Hélas! c'est un vrai diable.
Nous ne parviendrons pas à la rendre traitable.
Elle nous hait, monsieur, oh, mais de tout son cœur.

FRANVAL.

Comment! il est donc vrai que je lui fais horreur!

VALENTIN.

Elle le dit tout haut, car je viens de l'entendre.
Et la suivante aussi, qui voudrait vous voir pendre!
Vous pouvez vous vanter d'être bien détesté.
Déja pour son départ tout se trouve apprêté;
Et vous allez la voir, peut-être avant une heure,
Pour se rendre au vaisseau quitter cette demeure.

FRANVAL.

Elle le veut; eh bien! nous partirons tous deux.
J'obtiendrai mon pardon sans doute en d'autres lieux;
Ne perds pas un instant, cours, arrête un navire.

(Valentin sort.)

MADAME DORMON.

Mais que dites-vous donc? êtes-vous en délire?
En partant, vous perdez votre rang, votre état.

FRANVAL.

Que me fait la fortune et tout son vain éclat,
Si je n'obtiens le cœur de la femme que j'aime!

MADAME DORMON.

Ah! qu'un amant est fou! mais ils sont tous de même.
Montrons-leur de l'amour, bientôt ils nous fuiront;
Opposons un obstacle, ils en triompheront.
Mais je dois empêcher cette insigne folie;
Poursuivons hardiment notre supercherie.
Sans blâmer Éliante et son juste courroux,
Je prétends aujourd'hui qu'elle se donne à vous.
Vous saurez le projet sur lequel je me fonde;
S'il ne réussit pas, allez, courez le monde;
Conduisez votre infante aux bords du Groenland,
Et mourez-y tous deux pour finir le roman.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LAFLEUR, PAULINE.

LA FLEUR.

Le refus que l'on fait de nos riches babioles,
M'apprend que ta maîtresse et toi, vous êtes folles.

PAULINE.

Cela te prouve aussi qu'il est plus que certain
Qu'aujourd'hui nous rompons avec le genre humain;
Oui, d'un monde pervers redoutant les orages,
Pour nous en préserver nous nous faisons sauvages.

LAFLEUR.

Toi sauvage! impossible!

PAULINE.

Ah! c'est un parti pris,
Et ma maîtresse et moi nous verrons du pays.

LAFLEUR.

Que ta pauvre maîtresse ait perdu la cervelle;
Qu'elle s'empresse à fuir un amant infidèle;
Tout cela se conçoit: mais qu'un minois fripon,
Digne de captiver un aimable garçon,
Que ta petite mine égrillarde et coquette
Prétende nous quitter? la folie est complète.

Et si Pauline ici renonce à nous charmer,
Lafleur est de l'avis qu'on la fasse enfermer.

PAULINE.

Oui, mon ami Lafleur, qu'on m'approuve ou me fronde,
Je déteste Paris ; je déserte le monde :
J'y vois tant de fripons sous des masques divers,
Que pour les fuir j'irais au bout de l'univers.

LAFLEUR.

Pauline est misanthrope ! ô ciel ! est-il possible !
Mais je ne te crois pas, la chose est trop risible.

PAULINE.

Non, non, c'est tout de bon. Chaque homme me déplaît
Et comme toi me semble être lourd et mal fait.
Dans la société tout m'attriste et me blesse :
La soubrette n'a plus le ton de sa maîtresse ;
Quant aux valets de chambre, on n'en fait point de cas,
Et de servir leur maître ils n'ont que l'embarras :
Aussi nos jeunes gens, dans l'amoureux mystère,
Ne font-ils plus servir leur galant ministère.
Point d'esprit, de talent, le plus adroit valet,
Sait à peine tromper et remettre un billet :
Notre honte s'étend jusques à la livrée ;
En vain d'or ou d'argent on l'aura chamarrée,
Le manant qui la porte en est embarrassé ;
Et quand derrière un char il se trouve exhaussé,
Je rougis quand je vois mal occuper la place
Qui si bien développe et la jambe et la grace :
Aussi pour notre corps plus de gloire et d'éclat,
Et nous avons perdu notre rang dans l'état.

LA FLEUR.

Te voilà misanthrope! oh la bonne folie!
Garde-t'en; tu serais mille fois moins jolie :
Tu vas donc voyager? je t'en fais compliment.
Tu comptes faire là quelque établissement.

PAULINE.

Pourquoi pas ? je prétends me mettre à mon ménage:
Et j'espère épouser quelque seigneur sauvage.
J'en connais un déja qui me fait les doux yeux.

LAFLEUR.

Malpeste! tu connais un sauvage en ces lieux ?
Exprès il est venu te prouver sa tendresse.

PAULINE.

Oui, c'est un gentilhomme et de grande noblesse;
Par Alexis Franval il nous est amené,
Et lui-même m'a dit qu'Oribal est bien né.

LAFLEUR.

Oribal!

PAULINE.

C'est le nom de ce seigneur aimable,
Avec qui je vais faire un voyage agréable.
Ce beau nom d'Oribal veut dire *le très-fort*.
Aussi dans les combats qui l'attaque a grand tort;
Car la massue en main quand il frappe, il assomme.
Tu vois bien que je dois épouser ce brave homme.

LAFLEUR.

Sans doute il te convient. Mais dis, ne sais-tu pas
La coutume et les us du pays où tu vas?

PAULINE.

Non, je sais qu'il y règne un assez bon usage,

Les maris aiment tous leurs femmes à la rage.

LAFLEUR.

Oui, céla se peut bien. Écoute, mon enfant :
Ne pouvant faire mieux, je me suis fait savant;
Je lis dans ce moment de merveilleux voyages;
Comme mon général je connais ces parages.
Que vas-tu faire, ô ciel! je vois avec effroi
Le sort que te réserve une barbare loi.

PAULINE.

Quelle loi? chacun dit du bien de l'Amérique.

LAFLEUR.

D'usages singuliers l'Américain se pique.

PAULINE.

Il n'importe, avec lui je prétends m'allier;
L'homme de la nature est franc, hospitalier.

LAFLEUR.

Oh! très-hospitalier! car il offre avec grace
Son toit, même sa dame, au voyageur qui passe.

PAULINE.

Ah! c'est pour m'effrayer que tu dis tout cela,
Pour te faire enrager que n'y suis-je déja!

SCÈNE II.

LAFLEUR, PAULINE, VALENTIN.

LAFLEUR, *regardant Valentin.*

Quel est cet escogriffe? oh! quelle étrange mine!
D'un stupide regard comme il nous examine!

PAULINE.

Eh! mais, c'est Oribal!

LAFLEUR.

Quoi! ce seigneur charmant
Qui te fait les yeux doux, que tu veux pour amant!
Oh! le vilain magot!

PAULINE.

Eh! veux-tu bien te taire;
Ne crains-tu pas de mettre Oribal en colère?

LAFLEUR, *effrayé.*

Entend-il le français?

PAULINE.

Heureusement que non.

LAFLEUR.

Oh! je ne le crains point, je ne suis pas poltron.

PAULINE.

Quand je l'appelle, il vient.

LAFLEUR, *en riant.*

Et ta main le caresse.

PAULINE.

Oribal, mon petit, venez vite à maîtresse.

(*Il approche.*)

Vois comme il me connaît.

(*Valentin embrasse Pauline.*)

LAFLEUR.

Peste! il te connaît bien.

PAULINE, *le renvoyant.*

Ah! je vais me fâcher.

LAFLEUR.

Il a l'air d'un vaurien...

(Valentin lui fait une grimace.)

Il me montre les dents, quel féroce visage!
Je gagerais qu'il est de race anthropophage.

PAULINE.

Anthropophage! Et mais qu'entends-tu donc par là?

LAFLEUR.

Je vois bien qu'il me faut t'expliquer tout cela.
D'abord anthropophage est, je suppose, comme....
Comme un homme qui mange à ses repas un homme.
D'une femme jolie il est surtout gourmand,
Et pour lui tu serais un morceau très-friand.
Mais revenons à nous.... De l'amour qui m'entraîne
Permets que ce baiser....

(Lafleur veut embrasser Pauline.)

PAULINE, se défend.

Finis-donc.

VALENTIN, grinçant les dents et passant la tête entre Lafleur et Pauline.

Torribène!

PAULINE, s'éloignant.

Qu'a-t-il donc?

LAFLEUR, tremblant.

(Valentin fait des grimaces de possédé.)

Moi, j'ai peur.

PAULINE.

Il devient furieux.

(Valentin parcourant le théâtre, et feignant de se jeter sur Lafleur.)

Il va te dévorer; ah! pauvre malheureux!

LAFLEUR.

Cela se pourrait bien.

PAULINE.

Je tremble pour moi-même.

LAFLEUR.

La retraite est permise en ce péril extrême.

(Il sort, Valentin court après.)

SCÈNE III.

PAULINE, SEULE.

Je vois que de Lafleur j'eus tort de me moquer,
Quelque jour Oribal pourrait bien me croquer.
Après le mariage il me chercherait noise;
Je renonce au mari qu'il faut qu'on apprivoise.

SCÈNE IV.

ÉLIANTE, PAULINE.

ÉLIANTE.

Croirais-tu bien qu'Edmond, croirais-tu que ce traître,
Afin de me parler, en ces lieux va paraître?
De sa brusque arrivée on vient de m'avertir.

PAULINE.

D'un accident affreux vous me voyez frémir:
Infortuné Lafleur! Oribal le dévore!

ÉLIANTE.

Vas trouver Alexis, il en est temps encore:
Dis lui que si son frère à moi se faisait voir,
Je n'écouterais plus qu'un affreux désespoir.
Mais, j'y songe, un abri s'offre sur le navire;
Qu'on se prépare vite à m'y faire conduire.

PAULINE.

Hélas! vous partez donc pour ce maudit pays;
Ah! vous ne savez pas ce qu'y sont les maris?
Ce n'est pas comme ici. Par pure bonté d'ame
L'époux donne aux passants tout jusques à sa femme.
Ils sont trop généreux; aussi, je vous le dis,
Si j'épouse un sauvage, il sera de Paris.

ÉLIANTE.

C'est trop discourir.....

PAULINE.

Mais....

ÉLIANTE.

Ah! fais ce que j'ordonne.
Alexis excepté, je ne veux voir personne.

(Pauline sort.)

SCÈNE V.

ÉLIANTE, SEULE.

Sans doute, je crains peu ce misérable Edmond.
Et quand je le verrais, ma fierté me répond
Qu'en vain pour m'attendrir il emploîrait l'adresse;
Je saurais résister. Mais tant d'orgueil me blesse;
Le traître croit encor qu'en se montrant ici,

Il pourra recouvrer le cœur qu'il a trahi;
Il ne me verra pas.

SCÈNE VI.

MADAME DORMON, ÉLIANTE.

ÉLIANTE, à madame Dormon qui entre.

Ah! vous allez encore
Me prier pour l'ingrat qui seul me déshonore.

MADAME DORMON.

Mais, ma chère Éliante, écoutez la raison.

ÉLIANTE.

Si vous m'en reparlez, je quitte la maison;
Oui, je vais à l'instant....

MADAME DORMON.

Calmez-vous, chère amie;
Quoi! ne se peut-il pas qu'Edmond se justifie?

ÉLIANTE.

Se justifier! lui!

MADAME DORMON.

Prenez un peu sur vous,
Et pour quelques instants, voyez-le sans courroux.

ÉLIANTE.

Brisons là, s'il vous plaît. D'ailleurs votre éloquence
Ne peut plus désormais changer mon existence:
J'ai formé des projets pour mes jours à venir.

MADAME DORMON.

Ah! je les sais déja. Vous prétendez partir;
Oui, dupe d'un menteur, vous allez fendre l'onde,

Pour chercher des chagrins au bout d'un nouveau monde.

ÉLIANTE.

Ah! pour votre cousin montrez un peu d'égard:
Ces propos me font mal surtout de votre part:
Convient-il à quelqu'un d'en parler de la sorte?

MADAME DORMON.

C'est un original au moins....

ÉLIANTE.

Eh! mais qu'importe?
Il est sensible et bon, et son cœur généreux
Ne trahira jamais ses serments et ses feux.
Mais pourquoi cet Edmond, dans son ardeur nouvelle,
Délaisse-t-il pour nous et la cour et sa belle?
Sans doute elle gémit de le savoir absent.
Ah! qu'il aille bien vite apaiser son tourment;
Car il est bien cruel, je le sais par moi-même,
De se voir éloigné de l'objet que l'on aime.
Comme lui je pourrais connaître la grandeur...
Est-ce donc à la cour qu'on trouve le bonheur!
Non, c'est dans l'ame seule, et je devais l'attendre
De la possession d'un cœur fidèle et tendre,
Des charmes d'un hymen à mon amour promis,
Des feux et des serments que l'ingrat a trahis.
Hélas! puisque trop tard j'appris à le connaître,
Je le fuis pour jamais; oui, j'abandonne un traître,
Pour lui seul je renonce à l'espoir des honneurs,
Aux vanités du monde, à ses plaisirs trompeurs;
A tout ce qui pouvait m'enchaîner sur la terre;
Au beau titre d'épouse, au bonheur d'être mère,
Et je cours de ce pas habiter les forêts,

Pour vivre loin d'Edmond et pour mourir en paix.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

MADAME DORMON, SEULE.

Éliante! arrêtez. Qu'est-ce que je vais dire
A ce pauvre cousin? il faut pourtant l'instruire.

SCÈNE VIII.

FRANVAL, MADAME DORMON.

MADAME DORMON.

Allons, mon cher Franval, il faut vous résigner:
On ne veut pas vous voir, surtout vous pardonner.
Vous ne l'approcherez que grace à l'imposture,
A ce nom d'Alexis, à sa brusque tournure:
Le colonel Edmond est bien congédié.

FRANVAL.

Il n'est plus de moyen d'émouvoir sa pitié!
Que je suis malheureux!

MADAME DORMON.

Il faut prendre courage.
Un instant de faiblesse entraîne la plus sage:
Notre Éliante est femme; et des plans mieux conçus...

FRANVAL.

Non, plus d'espoir pour moi dès qu'on ne m'aime plus.

SCÈNE IX.

VALENTIN, FRANVAL, MADAME DORMON.

VALENTIN.

Et moi je vous soutiens, monsieur, que l'on vous aime.

FRANVAL.

Ciel! d'où sais-tu cela?

VALENTIN.

D'Éliante elle-même.

FRANVAL.

Dis, comment as-tu fait?

VALENTIN.

Mais en espionant.

Ah! que l'on apprend bien, monsieur, en écoutant!

FRANVAL.

Valentin, tu sors donc à l'instant de chez elle?

VALENTIN.

Ici tout près de vous je faisais sentinelle.

MADAME DORMON.

Bon!

VALENTIN.

Elle était à peine en son appartement,
Qu'elle a dit aussitôt... Oh! mais bien tendrement...

FRANVAL.

Je devine; elle a dit qu'elle m'aimait encore.

VALENTIN.

A peu près; elle a dit: « Le traître! je l'abhorre!
« Je ne veux pas le voir, je renonce à sa main.»

FRANVAL, *le prenant au collet.*

Quoi! c'est là seulement ce qu'elle a dit, coquin?

VALENTIN.

Eh! mais vous m'étranglez! ayez donc patience.
A vous bien réjouir je perds mon éloquence.

FRANVAL.

Maraud! finiras-tu? j'étouffe de courroux.

VALENTIN.

Jamais homme ne fut autant aimé que vous.
Morbleu! je le soutiens.

MADAME DORMON.

Eh! mais au moins achève!

VALENTIN.

A ses emportements bientôt elle a fait trêve,
Et puis elle a pleuré. Tout en versant des pleurs,
Elle a dit, d'une voix à fendre tous les cœurs:
« Mon sein, ma flamme.... ô ciel!.... »

FRANVAL.

Je souffre le martyre.

MADAME DORMON.

Enfin?

VALENTIN.

Elle a cessé, n'ayant plus rien à dire;
Seulement quelques mots bien insignifiants:
« Si j'avais à Franval donné quelques instants,
« Hélas! j'aurais bien pu céder à ma faiblesse. »
Mille petits propos enfin de cette espèce,
Qui ne méritent pas d'occuper votre esprit.

FRANVAL.

Ah! que je suis heureux! c'est là ce qu'elle a dit?

Mon ami Valentin, il faut que je t'embrasse;
J'espère maintenant que j'obtiendrai ma grace.
Venez, une autre idée... Oui, ce projet est bon;
Puisqu'Éliante ainsi penche vers le pardon,
Profitons du moment; sachons avec adresse,
Sans blesser son orgueil, la rendre à ma tendresse.

SCÈNE X.

VALENTIN, SEUL.

Il n'aura pas de peine à vaincre sa fierté,
Une femme a toujours quelque faible côté.
Songeons à notre affaire. Ah! je ris de bon cœur
Quand je songe à l'effroi qu'a ressenti Lafleur.
Ce sot ne viendra plus ici montrer sa mine;
Quoi! ne voulait-il pas en conter à Pauline?
Mais il ne sait donc pas, ce prétendu savant,
Qu'un sauvage a le pas sur le plus beau galant.
Ma Pauline paraît, je crois qu'avec prudence,
Je puis de nos secrets lui faire confidence.
Elle peut nous servir.

SCÈNE XI.

PAULINE, VALENTIN.

PAULINE, apercevant Valentin.

Ah! dois-je m'en aller?

VALENTIN, à part.

Elle a peur.

PAULINE.

Il me fait pourtant encor trembler.
Hélas! c'est bien fâcheux qu'il soit anthropophage.
Qui pourrait le penser quand on voit ce visage?
Il s'approche de moi. Ferme! montrons du cœur,
Tantôt il n'en voulait qu'à ce fat de Lafleur;
Il n'a plus cet air dur et ce regard terrible,
Il a même pour moi l'abord doux et sensible.
Bon jour, cher Oribal, tu n'es donc plus méchant?
Comme il baise ma main; il a l'air repentant.
C'est qu'il m'a fait grand peur avec son *torribène*.
Oui, fâchez-vous encor, monsieur, je vous enchaîne.
On dirait qu'il m'entend. Voyez ce gros minois,
Il est gentil, il a de jolis yeux chinois.
De joie en me voyant il saute, il s'émerveille;
Pour le faire enrager tirons-le par l'oreille.
Il ne se fâche plus, oh! c'est qu'il m'aime aussi:
S'il parlait seulement, j'en ferais mon mari.

VALENTIN.

Friponne, touche là, je partage ta flamme.

PAULINE.

Comment! il parle, ô ciel!

VALENTIN.

Presqu'autant qu'une femme.

PAULINE.

Mais quel homme es-tu donc?

VALENTIN.

Mais, un homme amoureux,
Qui t'épouse, ma chère, aujourd'hui, si tu veux.

PAULINE.

Dans quels lieux es-tu né, trop singulier sauvage?

VALENTIN.

A Paris, et j'en ai le bon ton et l'usage.

PAULINE.

Ah! trop rusé fripon!... parlez donc, s'il vous plaît.

VALENTIN.

Avec sa femme on peut cesser d'être discret.

PAULINE.

Va, je suis toute à toi.

VALENTIN.

J'aperçois Éliante.

Viens savoir un secret qui, selon mon attente,
Doit te payer ta dot, puis nous nous marîrons:
Et tu verras un jour de petits sauvageons.

SCÈNE XIII.

ÉLIANTE, SEULE.

Je ne puis résister au trouble de mon ame.
Et madame Dormon qui me gronde et me blâme!
Quand Edmond souffrirait d'un tardif repentir!
Sur ce qui s'est passé pourrais-je revenir?
Que dirait le public de ma bizarrerie?
Non, j'aime beaucoup mieux souffrir toute ma vie,
Que de paraître, aux yeux d'un monde médisant,
Femme sans caractère et dupe d'un méchant.
Mais je vois Alexis; décidons-le bien vite
A partir. Je saurai triompher par la suite...

SCÈNE XIII.

ÉLIANTE, FRANVAL.

ÉLIANTE.

Je vous cherchais, monsieur; je désire savoir
Si vers votre vaisseau nous nous rendons ce soir;
Je suis dès à présent préparée à vous suivre.

FRANVAL.

Non, je ne puis partir quand mon frère se livre
Au chagrin.

ÉLIANTE.

Vous savez, puisque vous l'avez vu,
Qu'entre nous désormais tout lien est rompu.
Sa présence, bien loin de le rendre excusable,
A mes yeux indignés l'offre encor plus coupable.

FRANVAL.

Oui, madame, je sais que vous le haïssez:
J'ai vu le désespoir où son cœur....

ÉLIANTE.

C'est assez.
Votre frère sait bien jouer la comédie.

FRANVAL.

Il est de bonne foi, je vous le certifie.

ÉLIANTE.

Tout le monde connaît ces fureurs d'un amant;
Mais cela ne finit jamais tragiquement.

FRANVAL.

(Éliante fait un mouvement.)

Vous avez tout à craindre. Oui, la chose est certaine,
Il ne peut pas, dit-il, vivre avec votre haine;

Je ne le vois que trop, vous ne me croyez pas,
Vous apprendrez bientôt son funeste trépas.

ÉLIANTE.

Eh quoi ! serait-il vrai?

FRANVAL.

Dès qu'il perd son amie,
Il est trop malheureux pour tenir à la vie.
Il vous adore encore, et vous le méprisez;
Il implore sa grace, et vous la refusez;
Enfin, il ne voit plus de bonheur sur la terre.
Il veut mourir. Eh bien, qu'a-t-il de mieux à faire?

ÉLIANTE

Comme vous en parlez!

FRANVAL.

Je sens qu'il a raison
Si j'étais malheureux, j'agirais comme Edmond.

ÉLIANTE.

Mais vous, monsieur, du moins en homme raisonnable,
L'avez-vous détourné de ce projet coupable?

FRANVAL.

D'attendre quelque temps j'ai voulu le prier;
Mais en vain. Moi, j'ai craint de le contrarier.

ÉLIANTE.

Il en veut à ses jours?

FRANVAL, à part.

Son ame est attendrie.

(Haut.)

J'oubliais.... Votre amant, prêt à quitter la vie,
De vous seule occupé jusqu'au dernier moment,
Vous donne tout son bien; voilà son testament.

ÉLIANTE.

Son testament! grands dieux!

FRANVAL.

Soyez sa légataire :
Je n'en murmure point, quoique je sois son frère.

ÉLIANTE, vivement.

Dites, de le sauver est-il quelque moyen?

FRANVAL.

Sans doute, il en est un.

ÉLIANTE.

Quel est-il donc? Eh bien!
Au sort d'un malheureux je dois être sensible.

FRANVAL.

Il dépendra de vous.

ÉLIANTE.

De moi! s'il est possible....?

FRANVAL.

Il vous aime toujours, et veut être certain
Que vous consentirez à lui donner la main,
Et même qu'à Paris vous voudrez bien le suivre.
C'est à ce prix-là seul qu'Edmond consent à vivre.

ÉLIANTE, embarrassée.

Quoi! monsieur, il voudrait....?

FRANVAL.

Je vois votre embarras,
Songez bien qu'un refus causerait son trépas :
Croirai-je qu'une femme, et que l'on dit sensible,
En cet instant se montre à ce point inflexible!
Faut-il donc que par vous Edmond soit opprimé!...
Non, cruelle, jamais vous ne l'avez aimé.

ÉLIANTE, *étonnée.*

Quel accent prenez-vous ici pour le défendre ?
Cette voix à mon cœur....

FRANVAL, *reprenant son ton brusque.*

Ne peut se faire entendre.
Est-il bien étonnant qu'embrassant le parti
De cet infortuné, mon cœur soit attendri ?
De vos gens de bon ton je n'ai point l'éloquence;
Mais d'Edmond je ressens la pénible souffrance;
Je connais son amour, oui, j'ai tous ses secrets :
A sa place je sais tout ce que je dirais.

ÉLIANTE, *vivement.*

Ah! parlez!

FRANVAL, *avec la plus grande chaleur.*

Je dirais. Se peut-il que la haine,
Contre la raison même, à ce point vous entraîne?
Eh quoi! six ans entiers de constance et d'amour
Seraient-ils effacés par les torts d'un seul jour?
Songez à tous mes droits, songez à votre gloire,
Songez donc au public, à ce qu'il pourrait croire;
Si ce n'est plus l'amour qui vous parle pour moi,
De vos seuls intérêts suivez au moins la loi;
Mais, non, c'est cet amour qu'ici mon cœur réclame :
Il doit, malgré mes torts, vivre encor dans votre ame.
A-t-il pu s'effacer, quand mille souvenirs
Doivent vous rappeler nos jeux et nos loisirs,
Nos craintes, notre espoir, ces moments de délire
Où, sans avoir parlé, nous avions su tout dire :
Si vous fuyez ces lieux pour cesser de me voir,
Éliante, craignez tout de mon désespoir;

Prévenez-le plutôt. Je viens demander grace;
Si mon crime fut grand, mon repentir l'efface;
Parlez, dites un mot, et je cours à l'autel,
Implorer à vos pieds un pardon solennel.

ÉLIANTE.

J'ai cru l'entendre.

FRANVAL.

Eh bien?

ÉLIANTE.

Sans manquer à ma gloire,
Je puis.....

FRANVAL.

Vous hésitez?

ÉLIANTE.

On peut lui faire croire...
Bon Alexis!.... mon cœur.... courez le prévenir....

FRANVAL.

Qu'est-ce que je dirai?

ÉLIANTE.

Qu'il ne doit pas mourir.

FRANVAL.

Cela ne suffit pas.

ÉLIANTE.

Mais dites que je l'aime.

FRANVAL.

Que malgré tous ses torts votre amour est le même.

ÉLIANTE.

Oui, monsieur.

FRANVAL.

Je dirai que bientôt, dès demain,

Vous consentez, madame, à lui donner la main.

ÉLIANTE.

Tout ce que vous voudrez. Je souffre le martyre....
Je crains qu'un coup fatal....

FRANVAL, revenant.

Je dois encore lui dire..

ÉLIANTE.

Au nom de dieu, courez à son appartement.
Cher Edmond! chaque instant augmente mon tourment.

FRANVAL, à part.

Bonne Éliante!

ÉLIANTE, se retourne et le voit.

Oh ciel! vous encor?

FRANVAL.

Je vous prie....

ÉLIANTE.

Cruel!

FRANVAL.

Écoutez....

ÉLIANTE.

Non.

FRANVAL.

Sachez....

ÉLIANTE.

Je vous supplie!

FRANVAL.

Mais quand vous apprendrez....

ÉLIANTE.

Ah! si vous n'allez pas,
J'appelle à son secours moi-même de ce pas...

Pauline, ici quelqu'un!

SCÈNE XIV.

MADAME DORMON, PAULINE, ÉLIANTE, FRANVAL.

ÉLIANTE, à madame Dormon.

Ah! c'est vous, mon amie,

(A Pauline.)

Et vous aussi, courez... Qu'on lui sauve la vie:
Dites à mon Edmond qu'il calme sa fureur,
Et qu'ici je l'attends pour lui rendre mon cœur.

FRANVAL, se précipite à ses genoux.

Il est à vos genoux, généreuse Éliante!

ÉLIANTE, étonnée.

Comment! que dit-il donc?

FRANVAL.

Votre bonté touchante...
Son cœur, son repentir... Ah! s'il vous doit le jour,
C'est pour le consacrer à vous, à tant d'amour.
Vous m'avez pardonné.

ÉLIANTE, à madame Dormon.

Mais quel est ce mystère?
A qui parlé-je? enfin; expliquez-vous, ma chère?

MADAME DORMON.

Quoi! vous ne voyez pas?....

ÉLIANTE.

Ce n'est pas Alexis?

SCÈNE XV.

VALENTIN, *en grande livrée;* FRANVAL, ÉLIANTE, MADAME DORMON, PAULINE.

VALENTIN, à Franval.

Monsieur ne doit-il pas retourner à Paris?
Et faut-il à l'instant préparer sa voiture?

ÉLIANTE.

Quel est cet homme-là, je connais sa figure?

PAULINE.

Eh! mais, c'est le sauvage....

VALENTIN.

Oui, je l'étais tantôt,
Mais je suis maintenant un homme tel qu'il faut.

ÉLIANTE, à Edmond.

Vous vous taisez tous deux. Traître, je vous devine.
Oui, vous étiez d'accord avec votre cousine,
Et le coupable Edmond n'était autre que vous:
Mais je ne m'en plains pas, le mensonge est trop doux.

FRANVAL.

Vous pardonnez...?

MADAME DORMON.

Pourtant, c'est contre la justice!
Un amant infidèle est digne du supplice.

PAULINE.

Si nous ne cédions pas, madame, à la pitié,
Des hommes d'aujourd'hui nous n'aurions pas moitié.

MADAME DORMON.

Vous voilà plus tranquille: Edmond reprend sa chaîne,

Il fera votre paix avec l'espèce humaine.
Jamais femme ne peut avoir un long chagrin:
Qu'elle pleure le soir, elle rit le matin:
Et dès que c'est l'amour qui règle notre vie,
C'est l'amour qui fait seul notre misanthropie.

FIN DE LA FEMME MISANTHROPE.

LE PRINCE TROUBADOUR,

OU

LE GRAND TROMPEUR DE DAMES,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉ DE CHANTS,

Représenté, pour la première fois, le 24 mai 1813.

NOTICE

SUR LE PRINCE TROUBADOUR.

J'ai peu de chose à dire sur ce petit opéra, dont je ne sais quelle anecdote littéraire me fournit le héros. La pièce réussit médiocrement, et cependant j'en attendais un grand succès. Par l'habitude où j'étais de travailler pour la comédie française, je me livrais, sans m'en apercevoir, à de trop grands développements, et mon dialogue devenait beaucoup trop abondant; ce qui est un défaut pour l'opéra-comique. Si, dans les pièces de ce genre, les acteurs savaient, comme les acteurs du Théâtre-Français, animer une longue scène, ce défaut cesserait d'en être un; mais, pour des chanteurs, l'objet important est toujours la musique; et pour peu qu'au nombre de ces acteurs chantants, il s'en trouve quelques-uns qui ne se fassent pas bien entendre, comme cela arrive souvent, il n'est pas étonnant qu'un ouvrage agréable paraisse long et ennuyeux. Au temps où j'avais donné mes premiers opéras-comiques, j'en avais distribué les rôles de manière à ne pas craindre de revers. Tous les

comédiens que le public avait distingués comme de grands acteurs, jouaient les premiers rôles. Les Elleviou, les Martin, les Dozainville, mesdames St-Aubin, Dugazon, avaient un talent si reconnu et une manière si ferme de débiter leur prose, qu'un auteur cessait de redouter l'étendue de son dialogue. Au reste, comme je crois l'avoir déja dit, je suis trop souvent sorti du genre de l'opéra-comique. Ce genre qui ne doit se composer que de tableaux et de situations musicales, traité par moi, offre beaucoup trop les scènes *filées* et les détails d'une comédie. Si les pièces, faites dans ce système, paraissent meilleures, lorsque l'on peut en faire jouer d'abord les rôles par de grands acteurs, on a le chagrin, lorsqu'ils abandonnent le théâtre, de voir ces mêmes pièces perdre beaucoup dans l'opinion publique. Au reste, cette contrariété dont je me plains doit être commune à la plupart des auteurs; il en est peu qui se trouvent satisfaits aux reprises de leurs pièces. C'est un malheur pour les poètes dramatiques; c'en est un également pour les théâtres. Le défaut de soins et l'oubli des traditions anciennes, lorsque l'on remet les ouvrages, les font vieillir beaucoup plus vite, ce qui appauvrit le répertoire. Ce désavantage pour les auteurs est beaucoup moins à craindre au Théâtre-Français. Là, les acteurs, qui n'ont point à s'occuper de musique, donnent tous leurs soins à faire ressortir le dialo-

gue, à l'ensemble de l'ouvrage et aux traditions indiquées dans le manuscrit du théâtre, de sorte qu'une pièce qui a été abandonnée pendant long-temps, quoique *créée* par les plus grands acteurs, peut reparaître encore avec éclat ; tandis qu'au théâtre de l'Opéra-Comique, l'auteur le plus fécond, dès qu'il a perdu les acteurs qui ont joué ses premiers ouvrages, risque très-fort de mourir de son vivant.

Mais revenons à mon *Prince Troubadour*, que d'autres évènements étrangers à ma pièce semblent avoir éloigné du répertoire, peut-être pour toujours.

Quoique la musique en ait été faite par mon ami Méhul, homme du plus grand talent, on prétendit dans le temps qu'il avait fait beaucoup de tort à ma pièce, en donnant trop d'importance à la partie musicale; on prétendit qu'il avait attelé un *cheval de brasseur à un léger cabriolet.* En effet, la longueur et peut-être les beautés harmoniques de sa partition, me parurent souvent arrêter la rapidité de mon intrigue, et donner trop d'importance à une bagatelle. En citant le reproche qu'on lui fit dans le temps, on voit bien que je n'ai pas le projet de critiquer l'ouvrage d'un ami, que son caractère et ses qualités personnelles ont rendu si cher à tous ceux qui l'ont connu, et dont l'immense talent fera l'admiration de nos neveux. Qui ne sait d'ailleurs que lorsqu'un poète et

un musicien associent leurs travaux, tout devient commun entre eux? Si la pièce tombe, tous deux ont tort; si la pièce réussit, tous deux ont raison: par cette loi, l'avantage est tout entier pour le poète; car c'est lui qui risque le moins.

Cette pièce, qui me donne encore le droit de faire un éloge de mon ami, me rappelle tout naturellement une anecdote que ce bon Méhul racontait admirablement. Il arrivait de Givet (lieu de sa naissance) au moment où je lui donnai mon *Prince Troubadour*. Il me réjouit fort en me racontant que, ramené dans son pays, par le désir d'y revoir sa famille, ses concitoyens avaient désiré lui prouver d'une manière solennelle, toute l'estime qu'ils avaient pour sa personne et ses talents. Pour le fêter, on imagina de faire donner sur le théâtre de la ville une de ses pièces en grande réputation, et de couronner son buste à la fin du spectacle. On nomma à cet effet des commissaires qui s'entendirent avec les comédiens. Mais les comédiens ne jouaient que la comédie; cependant ils promirent de satisfaire aux désirs des amis de M. Méhul. Il fallait aussi se procurer un buste du héros de la fête, qui fût à peu près ressemblant. Autre malheur! la ville ne renfermait pas dans son sein le moindre *Phidias*; un potier s'offrit à les tirer d'embarras. On accepte sa proposition avec reconnaissance. Les commissaires, satisfaits d'avoir

rempli leur mission, fixent le jour de la représentation, et ordonnent le banquet qui devait la précéder. On va chercher Méhul; les convives, fidèles au rendez-vous, sont tout fiers et tout joyeux de la présence de leur célèbre ami et du plaisir qu'ils vont éprouver en lui faisant une agréable surprise. On boit, on rit, on chante; à la fin du repas, on conduit en triomphe notre héros dans une loge que l'on avait décorée de superbes rideaux cramoisis empruntés au gouverneur. On applaudit à son arrivée. La toile se lève, on commence et on lui joue l'un de ses plus beaux ouvrages (*Ariodant* je crois); mais on le lui joue sans musique. Près d'éclater de rire, par reconnaissance pour ses anciens camarades il sut se contenir; mais il ne put y tenir, lorsqu'à la fin du spectacle, on apporta son buste, ou plutôt une effroyable figure qui n'avait de forme humaine qu'un épouvantable nez...; et comme c'était en effet le trait le plus caractéristique de sa figure, il ne douta pas, aux applaudissements qui se firent entendre, que l'ouvrage du potier ne fût trouvé très-ressemblant. Depuis cette mémorable fête, il disait gravement: « Je ne doute plus que je ne sois un grand homme; car de mon vivant j'ai assisté à mon apothéose. »

PERSONNAGES.

GUILLAUME IX, comte de Poitou, duc d'Aquitaine.

BÉRENGER DE GRAND MANOIR, troubadour de Guillaume.

LE BARON DE LA TOURAILLE.

MADEMOISELLE BABOLEIN DE LA TOURAILLE, fille du Baron.

LAURETTE, petite-fille du Baron, et nièce de Mademoiselle Babolein.

LE SÉNÉCHAL du fief de la Touraille.

ÉCUYERS, VASSAUX, etc.

La scène est dans une salle gothique du château de la Touraille.

LE PRINCE
TROUBADOUR.

SCÈNE I.

(Mademoiselle Babolein est assise et fait de la tapisserie. Laurette tenant un sistre, a l'air de chercher à se rappeler une romance.)

MADEMOISELLE BABOLEIN (*), LAURETTE.

LAURETTE.

Ah! je me la rappelle enfin, cette jolie romance que l'un de ces deux troubadours nous a chantée à notre retour du pélerinage de Notre-Dame-des-Bois.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Permettez, je prétends d'abord vous gronder sur certains défauts.

LAURETTE.

Là bas, dans ce réduit sauvage,
Vit un solitaire pieux;
Noble dame en pélerinage
Y va porter tendres aveux;
Mais aussitôt qu'avec l'ermite
Elle a prié la nuit, le jour,
Un miracle guérit bien vite
Son cœur atteint du mal d'amour.

(*) Ce personnage doit être joué avec toutes les prétentions et le ridicule d'une vieille fille.



MADEMOISELLE BABOLEIN.

Pourquoi donc êtes-vous si étourdie, si curieuse? entendez-vous, curieuse? J'appuie sur ce dernier mot... et je.... Savez-vous qu'une demoiselle ne doit pas dire tout ce qui lui passe par la tête: mais, parce que vous faites rire votre grand-père, vous croyez....

LAURETTE.

Damoiselle du haut lignage,
Ne consultez pas trop les saints:
On trouve en son pélerinage
Malencontre dans les chemins
Sans médire du bon ermite,
Vous éprouverez quelque jour
Que sans miracle on guérit vite
Du mal si doux qu'on nomme amour.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Oh! qu'il faut de patience!... Si j'avais été chargée du soin de votre éducation, vous auriez un air plus digne, plus imposant.

LAURETTE.

Bon! tout le monde me trouve bien.... Que je suis contente de m'être rappelé cette romance! je la chanterai ce soir au grand-papa.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

C'est celle que vous a chantée ce jeune troubadour; je l'ai reconnue.

LAURETTE.

Mais, ma tante, il fallait bien qu'il me chantât quelque chose, puisque son ami ne s'occupait que de vous seule. Ce qu'il vous disait était sans doute très-

intéressant; car je vous voyais vous redresser et sourire avec un air de satisfaction, comme lorsqu'on vous disait autrefois que vous étiez jolie.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Comment, autrefois!... Il me semble que ce jour-là même.... mais il suffit.

LAURETTE.

Ah! du mystère! comment, ma tante, est-ce que ce serait un mari qui se présenterait, par hasard? car enfin, vous êtes encore à marier.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Vous croyez rire; apprenez que si je suis encore demoiselle, c'est que je l'ai bien voulu. En onze cent cinquante et un, il n'a tenu qu'à moi de.... devenir comtesse de la Garoufière. Ce jeune seigneur voulait absolument entrer dans la maison de la Touraille, la plus noble maison, la plus ancienne!...

LAURETTE.

La plus ancienne! cela se voit; toutes les tours du château de la Touraille sont descendues dans les fossés.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

C'est l'effet des siéges que ce château a soutenus en mil trente-quatre, sous votre trisaïeul Boniface Eudes....

LAURETTE.

Mon trisaïeul aurait bien dû se tenir tranquille, sans faire démanteler son châtel...... Mais, graces aux soins de Guillaume, de ce brave comte de Poitou, toutes nos guerres sont finies. Est-ce que nous n'irons

jamais à sa cour? On dit que c'est le séjour des plaisirs et de la galanterie.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

C'est le séjour de la perversité!

LAURETTE.

C'est le rendez-vous des troubadours les plus célèbres; et lui-même a, dit-on, le talent du bien trouver, du gentil parler.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Ce n'est pas l'esprit qui lui manque, ce sont les vertus.

LAURETTE.

Mon grand-père le cité pourtant comme le plus brave homme de guerre, comme maître de tous les chevaliers.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Mais on l'a surnommé aussi le *grand trompeur de dames*.

LAURETTE.

Comment! *trompeur de dames?* Qu'entendez-vous par-là? Il me semble qu'on ne pourrait pas me tromper.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Pauvre jeune innocente! Ah! si elle savait comme moi....

LAURETTE.

Ma tante, avez-vous été trompée quelquefois?

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Ma chère enfant, tous les hommes cherchent à abuser de notre crédulité. Si j'étais moins prudente, cet aimable troubadour, qui m'a remarquée, ne vou-

lait-il pas venir deviser avec moi dans ce château! (*Baissant les yeux.*) Et je ne serais pas étonnée que malgré mes défenses.....

SCÈNE II.

MADEMOISELLE BABOLEIN, LAURETTE, DES TROUBADOURS, *en dehors*.

(On entend des accords de harpe.)

LAURETTE.

Ma chère tante, ma chère tante,
Qu'entends-je? des harpes, je crois.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Hélas! je suis toute tremblante;
Je désire et crains à la fois.

UN TROUBADOUR, en dehors (GUILLAUME.)

Beaux damoiseaux et damoiselles,
Ecuyers, vassaux et soldats,
Voyez au pied de ces tourelles
Deux troubadours qui sont bien las!
Dites à dame châtelaine,
Qu'ils sont dolents et souffreteux,
Et qu'ils voudraient dans ce domaine
Passer au moins un jour ou deux.

LAURETTE.

Ce sont troubadours en voyage;
Ceux qu'en notre pélerinage
Nous vîmes près de l'ermitage
De notre Dame-des-Bois.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Des troubadours! quelle imprudence!

LAURETTE.

Ils vont chanter, faisons silence;
De la fenêtre je les vois.

UN TROUBADOUR (BÉRENGER).

S'ils passent ici la semaine,
Près du grand foyer réunis,
Pour plaire à dame châtelaine,
Ils trouveront gentils devis.
De Guillaume, duc d'Aquitaine,
Ils rediront exploits nouveaux,
Ou conteront gente fredaine,
Qui feront rire jouvenceaux.

LAURETTE.

Il faut les recevoir, ma tante.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Que faites-vous, jeune imprudente?
(A part.)
Ah! cachons mon trouble à ses yeux.

LAURETTE.

Eh quoi! vous êtes toute émue!

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Pourrai-je supporter la vue?.....

LAURETTE.

Donnons asile un jour ou deux
A des troubadours malheureux.

SCÈNE III.

MADEMOISELLE BABOLEIN, LAURETTE, DES TROUBADOURS, UN DOMESTIQUE.

LAURETTE.

Allons, plus de retard. (*Elle appelle*). Ici quelqu'un!

(*Au domestique.*) Qu'on fasse baisser le pont-levis, et qu'on introduise dans le château les deux étrangers qui demandent l'hospitalité.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Ma chère nièce, ne craignez-vous pas que M. le baron, mon père, ne trouve mauvais?...

LAURETTE.

Bon, je fais tout ce que je veux du grand-papa..... seulement, il pourrait bien vous répéter ce qu'il vous disait l'autre jour : Ma chère Babolein! prenez garde, en voyant ces étrangers, de vous imaginer encore qu'ils soupirent pour vous. Il faut désormais renoncer à l'espoir de vous marier. Votre cœur trop sensible....

SCÈNE IV.

MADEMOISELLE BABOLEIN, LAURETTE, GUILLAUME, BÉRENGER, UN DOMESTIQUE.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Voici nos inconnus. Ah! Laurette, parlez-leur vous-même.... J'éprouve une palpitation!...

GUILLAUME, à mademoiselle Babolein.

Je vous revois enfin! Ma tendre impatience....

BÉRENGER, qui n'est entré qu'après Guillaume, aperçoit Laurette qui regarde sa tante en souriant malignement.

Que vois-je? la jeune personne que.... Malheureux! où le prince m'a-t-il conduit!

LAURETTE, à Bérenger.

Vous paraissez surpris de me voir?

BÉRENGER.

Il est vrai que j'étais loin d'espérer ce bonheur. (*A part.*) Je n'en doute plus, Guillaume a des projets.

LAURETTE.

Vous ne savez peut-être pas encore chez qui vous êtes?

BÉRENGER, à part.

Comment m'opposer à ce qu'il médite?

LAURETTE.

Vous ne connaissez donc pas le baron de la Touraille? Voici mademoiselle Babolein, sa respectable demoiselle, et ma tante; et moi, je suis Laurette, sa petite-fille.

GUILLAUME, quittant mademoiselle Babolein.

Le baron de la Touraille! qui ne le connaît pas? Tu as dû le voir à la cour de Guillaume.

LAURETTE.

Comment! du prince Guillaume, de notre comte de Poitou, de ce mauvais sujet?..... Jamais il n'y est allé.

GUILLAUME.

Vous l'appelez mauvais sujet; vous avez donc entendu dire bien du mal de ce prince?

LAURETTE.

Ma tante me disait tout à l'heure qu'on l'avait nommé le *grand trompeur de dames*. Est-ce que vous avez habité sa cour?

BÉRENGER.

Souvent il y appelle tous les troubadours.

LAURETTE.

Eh bien! si vous y retournez encore, dites-lui tous les deux, de ma part, qu'il a une bien mauvaise réputation.

MADEMOISELLE BARBOLEIN, à Laurette.

Allons vite prévenir monsieur le Baron de l'arrivée de nos aimables étrangers. Oui, le plaisir (*baissant les yeux*), le sentiment...., mon cœur.... Messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Elle leur fait une grande révérence.)

LAURETTE.

A bientôt, gentils troubadours. Oh! comme nous allons nous divertir et chanter dans le vieux manoir!

SCÈNE V.

BÉRENGER, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Que penses-tu de cette vieille folle, avec son sentiment et son cœur?

BÉRENGER.

Oh! je me doute bien, mon prince, que ce n'est pas pour ses beaux yeux que, prenant le costume d'un troubadour, vous êtes venu....

GUILLAUME.

Le grand sorcier! Eh bien! cette demoiselle Babolein me croit pourtant amoureux d'elle; et c'est à sa crédulité que nous devons l'entrée de ce château.

BÉRENGER.

Mais, monseigneur, ne voulez-vous donc jamais finir ces étourderies qui ternissent votre gloire? Toutes nos damoiselles tremblent à votre approche.

GUILLAUME.

Elles ont bien tort; je t'assure que mademoiselle Baboleiu n'aura jamais à se plaindre de moi.

BÉRENGER.

Oui, mais cette jeune Laurette si intéressante, si gaie, si naïve....

GUILLAUME.

Et c'est cette naïveté, cette aimable étourderie, qui ont fait naître dans mon cœur la plus vive passion.

BÉRENGER.

Songez donc, monseigneur, aux suites d'une pareille entreprise, que l'hospitalité....

GUILLAUME.

Oh! de la morale! tu vas m'ennuyer: et qui te dit, monsieur le raisonneur, que mes vues ne sont pas très-honnêtes? ne puis-je pas finir un jour par un mariage?

BÉRENGER.

Oh! vous ne me ferez jamais croire qu'un comte de Poitou, un duc d'Aquitaine, s'allie à la famille d'un petit gentillâtre, dont le château tombe en ruine de tous les côtés?

GUILLAUME.

Il est vrai que le noble manoir du futur beau-père est dans un triste état. Je veux le faire réparer.

BÉRENGER.

Oh ! je sais que dans vos galantes excursions, votre magnificence dissipe toutes les peines.

GUILLAUME.

Eh quoi ! suis-je donc si coupable ! J'aime la gloire autant que les belles, je les sers également. Si le vulgaire me trouve inconstant, étourdi, extravagant même ; si l'on m'a surnommé le *grand trompeur de dames*, je me console de ma mauvaise renommée par quelques bonnes actions, et plus encore par le plaisir.

BÉRENGER.

Je rends justice à vos bonnes qualités ; mais cet amour pour les aventures.... Toujours prendre des déguisements....

GUILLAUME.

Il le faut bien : sous ma véritable forme, je porte partout la terreur. C'est là le motif qui m'a fait parler à la tante de la charmante Laurette, de mes tendres ardeurs, convaincu qu'il n'y a point de filles, femmes, vieilles, jeunes, belles ou laides, qui n'aiment beaucoup les ardeurs. Maintenant, changeons de rôle. Tu es un sage, toi, un savant ; je t'abandonne mademoiselle Babolein avec tous ses avantages. Quant à Laurette, j'ai des projets que je te dirai. En attendant, il faut mettre quelques domestiques dans nos intérêts : ainsi parcours le château, prodigue l'or, les promesses, et...

BÉRENGER.

Ne comptez pas sur mon secours, mon prince.

Chevalier et troubadour, ma harpe et mon épée sont à votre service. C'est à chanter vos exploits, à vous défendre dans les combats, que se bornent mes devoirs.

GUILLAUME.

C'est superbe! Diable! tu fais bien le difficile! Il n'est pas un de mes plus hauts barons qui ne voulût être à ta place. Allons, monsieur le troubadour, on se passera de vos secours. Tu crois me contrarier beaucoup; tu vas voir qu'avant une heure je serai l'ami de tout le monde dans le château : j'ai de l'esprit et de l'or. Je t'ordonne le secret, tu m'entends? Adieu, je vais seul à la découverte; compose, en m'attendant, jolie chanson d'amour pour les beaux yeux de mademoiselle Babolein.

(Il s'en va en riant.)

SCÈNE VI.

BÉRENGER, SEUL.

Que ma situation est pénible! heureusement que le prince ignore qu'entraîné par un invincible amour pour la belle Laurette, j'ose...... J'ai tout à craindre de l'impétuosité des passions de Guillaume! Quelle fatalité!

RÉCITATIF.

Ah! si de mon amour il avait connaissance,
Le cruel se rirait de ma sincère ardeur;
Je dois dissimuler, pour ravir l'innocence
Au piége que lui tend un adroit séducteur.

AIR.

Craignez Guillaume, amants fidèles!
Le front ceint d'un double laurier,
Il chante et combat pour les belles;
Prince, troubadour et guerrier,
Ne trouve jamais de cruelles.

La trop naïve jouvencelle
Sans l'aimer ne saurait le voir:
Le trompeur, s'il la croit fidèle,
Va lui jurer de n'aimer qu'elle;
Et pour mieux vaincre la rebelle,
Feint de mourir de désespoir.

Pour une dame d'importance
Guillaume, en chevalier courtois,
Dans la lice ouverte s'élance;
Tout cède à sa terrible lance;
Et, fier du prix de sa vaillance,
Met noble beauté sous ses lois.

SCÈNE VII.

LAURETTE, BÉRENGER.

LAURETTE.

Réjouissez-vous, gentil troubadour, vous resterez avec nous. Monsieur le baron m'a un peu grondée de vous avoir reçus sans sa permission; cependant il va venir vous proposer une question, et le vainqueur, sel[illegible]usage, sera couronné par mes mains et revêtu du riche mantel. Tâchez de triompher.

BÉRENGER.

Vous semblez le désirer? que cette préférence

m'enchante ! Je l'emporterai sur mon rival. Cependant je dois le craindre, il est aimable...

LAURETTE.

Oui, mais il a quelque chose dans les yeux de si hardi ; il vous regarde d'une façon si singulière !...

BÉRENGER, à part.

Que Guillaume ne peut-il l'entendre !

LAURETTE.

Est-ce vrai, ce que m'a dit ma tante ? que chaque troubadour a toujours une belle qu'il célèbre dans ses chants ?

BÉRENGER.

Sans doute ; l'amour seul nous inspire.

LAURETTE.

Cet usage-là ne laisse pas que d'être agréable pour la dame. J'aimerais bien à être la beauté d'un troubadour, pour m'entendre dire de jolies choses.

BÉRENGER.

Permettez-moi, belle Laurette, de vous adresser un joli sirvente.

LAURETTE.

Dans lequel vous me direz que mes yeux sont comme des émeraudes, et mes dents comme des perles ?

BÉRENGER.

Quelle charmante naïveté !

LAURETTE.

Ainsi, vous serez mon troubadour ; et votre ami, qui a du goût pour les tantes, sera celui de mademoiselle Babolein. Commencez par composer jolie

chanson pour moi toute seule, et n'oubliez pas de dire que vous m'adorez, comme cela se dit, enfin.

BÉRENGER.

Plus blanche que la blanche hermine,
Plus vive que l'oiseau des champs,
Laurette, naïve, enfantine,
Sans le savoir a des amants.

Voyez sa noire chevelure,
Semblable à l'aile du corbeau,
A la plus modeste parure
Ajouter un charme nouveau.

Près d'elle, o vous que le sort guide!
De l'amour redoutez les lois;
Chevalier que rien n'intimide,
Tremble pour la première fois.

SCÈNE VIII.

LAURETTE, BÉRENGER, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Je viens de voir monsieur le baron, qui réunit toutes les personnes de son château, afin de nous entendre; disposons-nous.

LAURETTE.

Mon grand-papa aime beaucoup la représentation. C'est un brave chevalier qui ne dit et ne fait rien sans consulter son sénéchal; et ce sénéchal, dont je me moque, ne peut pas dire deux mots de suite sans bégayer. Monsieur le baron fait un très-grand cas de cet imbécille; ce n'est pas à coup sûr pour ce qu'il dit, mais c'est peut-être pour ce qu'il pense. Les voici.

SCÈNE IX.

GUILLAUME, BÉRENGER, LE BARON, LAURETTE, LE SÉNÉCHAL.

LE BARON.

Mon sénéchal est-il là?

LE SÉNÉCHAL, bégayant.

Oui, mons.... monsieur le baron.

LE BARON.

Qu'on me présente les deux troubadours.

LAURETTE.

Les voilà, grand-papa : c'est moi qui vous les présente. Ce sera plutôt fait.

LE SÉNÉCHAL.

Mais, made.... made.... moiselle, la cé.... cé.... cérémonie....

GUILLAUME.

Monsieur le baron, nous vous offrons nos humbles respects.

LE BARON.

(*Au sénéchal.*) Très-piètres troubadours. (*Aux troubadours.*) De quel château arrivez-vous dans ce moment?

BÉRENGER.

De la cour du prince Guillaume.

LE BARON, étonné.

Ah! ah! c'est différent. Qu'en pensez-vous, mon sénéchal?

LE SÉNÉCHAL.

C'est... c'est... c'est très-diff... différent.

GUILLAUME.

Vous savez que ce prince est très-bon troubadour.

BÉRENGER.

Et vous savez aussi qu'il ne l'ignore pas.

LE BARON.

Je le connais de réputation; et, certainement, s'il chante bien, il fait aussi beaucoup de sottises.

GUILLAUME.

Beaucoup de sottises?

LE SÉNÉCHAL.

Beau... beau... beaucoup de sottises.

LE BARON.

Il parcourt, dit-on, les provinces sous le plus obscur déguisement. Il s'introduit auprès de ses vassales, tantôt sous l'habit d'un pélerin, tantôt....

GUILLAUME.

Tantôt sous celui d'un troubadour. Ah! c'est un singulier original que ce prince.

LE BARON.

Un original très-dangereux. Je respecte son rang, son esprit, ses vertus militaires; mais s'il osait, par de coupables intentions s'introduire chez le baron de la Touraille, je jure par mon épée, que je lui ferais... Qu'est-ce que je lui ferais, mon sénéchal?

LE SÉNÉCHAL.

Vous... vous... vous lui fe... feriez....

GUILLAUME.

Le plus aimable accueil. Vous diriez : voilà un jeune

homme qui me dédommagera de l'oubli que son père a fait de mes services ; il fera des réparations à mon château qui tombe en ruines de tous les côtés. Il dotera ma petite fille, et...

LE BARON.

Voilà un troubadour qui ne raisonne pas trop mal.

LAURETTE.

Moi, je déteste ce Guillaume ; et s'il osait paraître ici, je lui ferais.... (*Au sénéchal.*) Qu'est-ce que je lui ferais, mon sénéchal ?

LE BARON.

Jeune folle !

LAURETTE.

C'est un trompeur, et tous les trompeurs sont des méchants ; mais c'est assez s'occuper de ce prince. C'est à ces gentils troubadours à mériter la récompense que je leur destine. Le voilà, ce riche vêtement qui doit être le prix du vainqueur. Il ne s'agit plus que de leur dire quelle est la question.

LE BARON.

Mais la question, cela va sans dire : il faut qu'ils célèbrent le vin.

LAURETTE.

Non, qu'ils chantent l'amour.

LE SÉNÉCHAL.

C'est à moi de pro... pro... po... po... poser.

BÉRENGER.

La question, la voilà : lequel vaut le mieux du dieu du vin, ou du dieu de l'amour ?

GUILLAUME.

C'est moi qui chanterai... .

LAURETTE.

Vous ferez ce que je vous dirai... et puisque vous voulez choisir, vous chanterez le vin. (*A Bérenger.*) Et vous, l'amour.

LE BARON.

Laurette a décidé. Prenons place, mon sénéchal; écoutons et jugeons.

(Ils s'asséyent.)

GUILLAUME, bas à Bérenger.

Si tu veux triompher de moi, tâche d'avoir plus d'esprit qu'à ton ordinaire.

DUO.

GUILLAUME.

Bacchus! inspire mes accents.

BÉRENGER.

Amour! viens embellir mes chants;
Ton pouvoir gouverne le monde,
Rien ne résiste à tes attraits.
Peuples des airs, de la terre et de l'onde,
Se reconnaissent tes sujets.

GUILLAUME.

Divin Bacchus, tu nous consoles
Des maux que l'amour nous a faits;
Tu sais changer en joyeuses paroles
Les pleurs qu'ont fait couler ses traits.

BÉRENGER.

Amour, charme de la jeunesse,
Lui seul embrase tous les sens.



GUILLAUME.

Le vin ranime la vieillesse,
Embellit ses derniers moments.

BÉRENGER.

Entendez la flûte champêtre,
L'amour seul module ses chants;
Et, sous l'ombrage de ce hêtre,
Voyez folâtrer ces amants.

GUILLAUME.

Voyez à l'ombre d'une treille
De buveurs un groupe charmant
Savourer la liqueur vermeille
Dont Bacchus nous a fait présent.

BÉRENGER.

L'amour fait voler à la gloire;
Il enfanta mille héros.

GUILLAUME.

Le guerrier boit à la victoire;
Et se console de ses maux.

BÉRENGER.

Le vin fait naître les querelles.

GUILLAUME.

L'amour conduit à la fureur.

BÉRENGER.

Le plaisir suit les pas des belles.

GUILLAUME.

Le plaisir est pour le buveur.

BÉRENGER.

A l'amour cédez la victoire.

GUILLAUME.

A Bacchus cédez la victoire.

BÉRENGER.

Il faut aimer.

GUILLAUME.

Il faut boire.

CHŒUR DE FEMMES.

A l'amour cédez la victoire.

CHŒUR D'HOMMES.

A Bacchus cédez la victoire.

LES FEMMES.

Il faut aimer.

LES HOMMES.

Il faut boire.

LE BARON.

Très-bien, en vérité. Je ne suis pas mécontent du troubadour qui a chanté le vin; celui qui a chanté l'amour est aussi....; enfin, dans cette circonstance, mon avis est.... De quel avis sommes-nous, mon sénéchal ?

LE SÉNÉCHAL.

Vous... vous... vous êtes de l'a... l'a... l'avis...

LAURETTE.

De l'avis de votre petite fille; et c'est au chantre de l'amour que je donne le prix.

LE BARON.

Allons, puisque ma petite Laurette le veut absolument, vive le chantre de l'amour!

REPRISE DU CHOEUR.

A l'amour cédons la victoire.
Il faut aimer, mais on peut boire.

SCÈNE X.

GUILLAUME, BÉRENGER, LE BARON, LE SÉNÉCHAL, MADEMOISELLE BABOLEIN, LAURETTE.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Ah! mon père, si vous connaissiez le péril qui nous menace!

LE BARON, *gravement.*

Le feu serait-il au château?

LE SÉNÉCHAL.

Pour... pour... le feu, il faut... faut... d'a.... d'a.... d'abord de l'eau.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

C'est bien pis que tout cela! un loup, un vrai démon, un serpent, un crocodile qui dévore toutes les femmes...

LAURETTE.

Ah! mon dieu, grand-papa!

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Enfin, la terreur du beau sexe, l'effroi des maris, le comte de Poitou...

LAURETTE, LE SÉNÉCHAL, LE BARON.

Le comte de Poitou?

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Est l'un de ces troubadours.

GUILLAUME, *à part.*

Peste soit de la vieille sotte ! me voilà découvert.

LE BARON.

Auquel des deux dois-je rendre les honneurs ?

LAURETTE.

Comment savez-vous donc ?...

MADEMOISELLE BABOLEIN, *montrant une bourse.*

Voilà la preuve de la trahison. Cette bourse pleine d'or atteste qu'au nom du comte, on a voulu séduire votre vieux serviteur Bertrand.

BÉRENGER, *à part.*

Bonne affaire ! On va nous congédier.

LE BARON.

Mais tout cela ne m'apprend point lequel des deux...

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Je l'ignore : mais, d'après ce que m'a dit Bertrand, je sais (*montrant Guillaume*) que c'est là le troubadour qui a donné l'or ; d'où je conclus (*montrant Bérenger*) que voilà le prince.

GUILLAUME, *à part.*

Très-bien conclu.

BÉRENGER.

Pour moi, je vous assure...

MADEMOISELLE BABOLEIN.

On ne m'en fait point accroire dans de pareilles circonstances ; les courtisans adroits ne laissent jamais un prince...

LE SÉNÉCHAL.

Il... il... a tou... toujours un... un a... un ami ; c'est vrai.

GUILLAUME.

Allons, mon prince, il n'est plus temps de garder l'incognito.

BÉRENGER.

Quoi! vous voudriez...

GUILLAUME.

Vous ne pouvez disconvenir que c'est moi qui suis allé pour corrompre ce valet.

BÉRENGER.

Sans doute, mais...

GUILLAUME.

Et, comme le dit très-bien mademoiselle Babolein' quel est le troubadour assez peu courtisan pour dire à son seigneur, qu'il ne lui doit que son épée et sa harpe?

BÉRENGER.

Quoi! vous...

GUILLAUME.

Est-ce ma faute, à moi, si vous ne profitez pas de ma morale? Ne vous ai-je pas dit que vous deviez respecter les droits de l'hospitalité?

BÉRENGER, à part.

J'enrage! il va profiter de l'erreur.

LE BARON.

Vous aviez raison, troubadour, et dans la circonstance, je dois....

BÉRENGER, vivement.

Vous devez nous renvoyer tous les deux. Vous connaissez ma réputation, mon troubadour ne vaut pas mieux que moi.

GUILLAUME.

Puisque monsieur le baron nous connaît, il n'a plus rien à craindre, il ne doit songer qu'à l'honneur... (*Bas à mademoiselle Babolein.*) Cruelle Babolein, me laisserez-vous partir?

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Hélas! en effet, monsieur le baron, maintenant que tout est connu...

BÉRENGER.

Mais oubliez-vous, mademoiselle, que je suis un démon, un crocodile?

GUILLAUME.

Monseigneur a consenti à passer ici la nuit; on peut tout préparer pour le recevoir.

BÉRENGER.

Mais, je...

LE BARON.

Allons, mon sénéchal, hâtez-vous. Qu'on réunisse mes vassaux, qu'on prépare une fête, et que tout respire dans mon château la grandeur et la magnificence.

LAURETTE, sautant de joie.

Oui, grand-papa, une fête.

LE SÉNÉCHAL.

Tout.... tout.... sera prêt dans un instant; vous.... vous.... co.... co.... connaissez ma pr.... pr.... promptitude.

(Ils sortent tous, excepté Bérenger et Guillaume.)

SCÈNE XI.

BÉRENGER, GUILLAUME.

GUILLAUME, riant.

Ah! ah! ah! Allons, mon prince, jouissez des honneurs auxquels vous êtes appelé, au moins pour vingt-quatre heures.

BÉRENGER.

Je les dédaigne, et je retourne à ma cour. Partons, je le veux.

GUILLAUME.

Les princes ne font pas toujours ce qu'ils veulent.

BÉRENGER.

Je n'accépterai pourtant la principauté qu'à cette condition.

GUILLAUME.

Tu ne fais donc pas attention que, grace à cette heureuse méprise, mes affaires sont dans le meilleur train; car tandis que l'on t'accablera de plaisirs et d'honneurs, moi, j'aurai la liberté de voir la charmante Laurette.

BÉRENGER.

Je suis un prince trop raisonnable pour seconder de pareils desseins; et, dût-il m'en coûter mes états, je saurai m'y opposer.

GUILLAUME.

Doucement, monseigneur, je pardonne à l'homme d'esprit une adroite leçon; mais je n'aime pas la mo-

rale directe. Écoute, Bérenger, je ne veux pas me fâcher contre toi, mais je veux rester ici; et je t'ordonne de prendre mon nom, et de te charger tout-à-fait de ma mauvaise réputation.

BÉRENGER, à part.

Il faut obéir; je connais son caractère.

GUILLAUME.

T'en coûte-t-il tant de m'obliger? En vérité, tu serais amoureux que tu ne ferais pas plus de façons.

BÉRENGER, à part.

Heureuse idée!

GUILLAUME.

Laisse donc là tes scrupules, et songe aux soins de tes états.

BÉRENGER.

Jolis états! qui ne s'étendent pas plus loin que les dépendances de ce château.

GUILLAUME.

Ah! que tu es ambitieux!

BÉRENGER.

Encore si j'y pouvais jouir de toute l'étendue de ma puissance, secourir les malheureux; enfin, marquer mon règne par quelques bonnes actions!

GUILLAUME.

Oh! qu'à cela ne tienne. En t'abandonnant mon titre, je t'abandonne tous mes droits. Prends cette épée dont tu connais l'usage. Ainsi que mes aïeux, de son pommeau je scelle toutes mes ordonnances. Dispose de tous mes trésors; je promets d'approuver tout ce qui peut être avoué par la justice et l'honneur.

BÉRENGER.

Mais si je me charge de votre nom, vous prendrez donc aussi le mien?

GUILLAUME.

Sans doute!

BÉRENGER.

Et vous remplirez auprès de moi les fonctions d'un troubadour?

GUILLAUME.

Cela doit être.

BÉRENGER.

Et vous m'obéirez avec le même zèle?

GUILLAUME.

Oui; mais tâche d'être un bon prince.

BÉRENGER.

Vous m'en jurez la foi des chevaliers.

GUILLAUME.

Je le jure, foi des chevaliers.

BÉRENGER.

Je me rends! J'aurai peu de sujets; mais qu'ils songent à m'obéir. Je règne!

SCÈNE XII.

GUILLAUME, BÉRENGER, MADEMOISELLE BABOLEIN.

MADEMOISELLE BABOLEIN, aux domestiques qui apportent une table.

C'est dans cette partie de la salle qu'il faut poser la table.

GUILLAUME, *bas à Bérenger.*

Oh! quels apprêts! je n'en suis pas fâché; j'ai un appétit du diable.

BÉRENGER, *froidement.*

Vous avez appétit? cela me fait bien plaisir.

GUILLAUME.

Tu vas voir qu'à cette table, j'y tiendrai bien ma place.

BÉRENGER, *avec hauteur.*

« Tu vas voir! à cette table! » Mon troubadour a-t-il perdu la raison?

GUILLAUME, *en riant.*

Ah! pardon, monseigneur; mais quant au dîner, vous voudrez bien permettre...

BÉRENGER.

Impossible! En public, jamais troubadour ne s'est assis à la table d'un prince de mon sang.

GUILLAUME.

C'est juste, il n'y a rien à dire.

BÉRENGER.

Vous dînerez avec les écuyers, quand je vous permettrai de dîner.

GUILLAUME, *à part.*

Diable! voilà un prince bien strict observateur de l'étiquette.

MADEMOISELLE BABOLEIN, *après avoir fait placer la table, à Bérenger qui s'est assis dans un fauteuil, à l'autre bout du théâtre.*

Pardon, monseigneur, je ne veux dire qu'un mot à votre troubadour. (*A Guillaume.*) Il faut bien vous aimer pour avoir cédé au désir que vous aviez de rester près de moi.

GUILLAUME.

Vous m'aimez trop, peut-être?

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Tant que ce maudit prince sera dans la maison, je ne suis pas rassurée. Je vois bien qu'il a des prétentions sur la petite Laurette.

GUILLAUME.

Et je vous assure qu'il n'y renonce pas.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Je le crois bien; c'est un vrai Lucifer! On m'a conté de lui tant de traits horribles....

GUILLAUME.

Il est vrai qu'il n'a pas volé sa réputation.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Ici, son adresse échouera. Le loup ravisseur est pris dans le piége..

GUILLAUME.

Il s'en tirera. Gentille pastourelle, prenez garde à votre brebis. Mais j'entends une marche.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

C'est monsieur le baron avec tout son cortége.

SCÈNE XIII.

GUILLAUME, BÉRENGER, MADEMOISELLE BABOLEIN, LAURETTE, LE BARON, LE SÉNÉCHAL.

LE BARON.

Monseigneur, nous venons... Allons, mon sénéchal, la harangue.

LE SÉNÉCHAL, après avoir fait une grande révérence.

Je... je viens au nom des va... va... vassaux de M. le ba... ba... ba...

BÉRENGER.

Je suis sensible à votre éloquence, et à leurs hommages; allons dîner.

GUILLAUME.

Bonne réponse! je m'en souviendrai.

BÉRENGER, en donnant la main à Laurette.

Monsieur le baron et mademoiselle Babolein, prenez place à mes côtés.

LE BARON, en s'asséyant.

Monseigneur, mon sénéchal, qui est un homme étonnant pour l'esprit et le goût, vous a préparé une petite fête.

BÉRENGER.

Eh bien! qu'on chante, qu'on danse, si l'on veut, cela ne m'ôtera pas l'appétit.

GUILLAUME.

Non, mais cela redoublera le mien.

BÉRENGER.

Sénéchal, dites à mon troubadour de me chanter quelques joyeux refrains; cela l'amusera peut-être.

LE SÉNÉCHAL.

Vo.... votre maître vous.... vous ordonne de... de chant... chanter pour vous amuser.

GUILLAUME.

Què le diable t'emporte avec ton ba.... ba.... baragouin.

LE SÉNÉCHAL, *très en colère.*

Mais c'est fo... fo... fort insolent.

BÉRENGER.

Paix! troubadour, chantez. Vous avez de l'humeur; donnez-moi quelque chose de gai, et surtout tâchez d'avoir plus d'esprit qu'à votre ordinaire.

GUILLAUME, *en riant.*

Ah! le coquin! il répète ce que je lui ai dit cent fois.

BÉRENGER.

Ne m'avez-vous pas compris?

LAURETTE.

Vous avez là un troubadour qui me paraît passablement entêté.

GUILLAUME.

Puisqu'on me force à chanter, écoutez le joyeux refrain qu'un troubadour a osé composer contre Guillaume.

BÉRENGER, *à part.*

Sait-il qu'il est de moi?

GUILLAUME.

Si le prince n'en a pas puni l'auteur qu'il connaît très-bien, c'est que....

BÉRENGER.

C'est qu'il aime qu'on lui dise des vérités avec esprit.

GUILLAUME.

Ce n'est pas par l'esprit que brille la chanson.

LAURETTE.

Elle est contre vous, et vous souffrez qu'on la chante en votre présence?

BÉRENGER.

J'entends fort bien la plaisanterie.

GUILLAUME.

Parmi nos gais troubadours,
Qui fait mieux la chansonnette,
Qui trouve les meilleurs tours,
Quand il s'agit d'amourette?
C'est notre malin seigneur;
C'est Guillaume le trompeur.

Si fillette dans le bois
Fuit un berger qui la guette,
Si lorsqu'en cueillant des noix,
Ses cris percent la coudrette:
Qui donc lui fit si grand' peur?
C'est Guillaume le trompeur.

Si voyez beau chevalier
S'échappant d'une tourelle,
Porter sur son destrier
En croupe une damoiselle,
Criez vîte au ravisseur!
C'est Guillaume le trompeur.

LE BARON.

C'est assez de cette ridicule chanson. Quitterons-nous la table sans porter la glorieuse santé du prince Guillaume? A sa bravoure!

LAURETTE.

A ce qu'il cesse d'être un trompeur!

BÉRENGER, en regardant Guillaume.

Oh! il s'amendera avec le temps. On n'est pas toujours jeune. Les aventures ne tournent pas toujours

bien, et quelque adroite leçon le rendra digne de ses sujets.

GUILLAUME, *à part.*

Hein! aurait-il le projet de se moquer de moi?

BÉRENGER, *se levant de table.*

Monsieur le baron, je veux parcourir vos domaines; il faut qu'on me conduise chez les infortunés. Le prince Guillaume ne veut être environné que d'heureux.

GUILLAUME, *à part.*

Passe pour cela.

LE BARON.

Monseigneur!

BÉRENGER.

Mais avant de partir, je dois prendre quelques précautions. Monsieur le baron, je vous l'ai déja dit, mon troubadour est un vaurien qu'il faut surveiller.

GUILLAUME, *à part.*

Le traître!

BÉRENGER.

Pour plus de prudence, je lui défends l'entrée de cet appartement. Mademoiselle Babolein, ne le quittez pas; vous l'intéressez beaucoup. Je lui permets le bonheur de vous entretenir.

GUILLAUME, *à part.*

Oh! que tu me paieras!...

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Que vous devez de remercîments au prince de ce qu'il vous permet....

GUILLAUME.

(*A part.*) La vieille folle! (*Haut.*) Chère demoiselle Babolein, menez-moi d'abord dîner. (*A part.*) Je devine ton plan; mais, morbleu! en fait d'esprit et d'invention, nous verrons qui l'emportera du prince ou du troubadour.

SCÈNE XIV.

BÉRENGER, LAURETTE, LE BARON, LE SÉNÉCHAL.

BÉRENGER, en le regardant partir.

Me voilà plus tranquille. Quant à vous, ma belle enfant, je veux expier les torts du prince, en faisant votre bonheur. Vous êtes dans l'âge d'avoir un mari; c'est de ma main que vous le recevrez.

LAURETTE.

Bon! vous me donneriez quelque joli trompeur, et je n'en veux pas, dût-il vous ressembler!

BÉRENGER.

(*A part.*) Charmante! (*Haut.*) En effet, il me ressemble beaucoup.

LAURETTE.

Ah! monseigneur dit cela pour me le faire accepter.

LE BARON.

Monseigneur, nous sommes prêts.

BÉRENGER.

Craignons de nous trahir. Messieurs, suivez-moi.

(Il sort avec toute sa suite.)

SCÈNE XV.

LAURETTE, SEULE.

Comme il m'a regardée! Comme il m'a serré la main! C'est dommage pourtant qu'il soit un trompeur; car cela m'est à peu près égal qu'il soit prince. Mais, est-ce qu'il m'aimerait en effet? Oh! non, puisqu'il veut me marier avec un autre; il est vrai qu'il dit qu'il lui ressemble. Ce serait pourtant bien singulier si j'allais devenir comtesse de Poitou et duchesse d'Aquitaine!

AIR.

Que de plaisirs et que d'honneurs,
Si du Poitou je suis comtesse;
Et que de nombreux serviteurs
Environneront mon altesse.
Grand écuyer me conduira,
Gentil page accompagnera
Les pas de sa noble maîtresse;
Le soir, troubadour chantera
Sur cet air qu'il embellira,
Ta de ra la, ta de ra la,
Il chantera
Le doux regard de la princesse.

Pour les jeux d'un brillant tournois
Viendront, des confins de la France,
Les chevaliers les plus courtois
Briguer le prix de la vaillance:
C'est ma main qui couronnera

Noble preux qui triomphera;
Puis au bal avec gentillesse
Le vainqueur seul me conduira,
D'abord avec moi dansera,
Ta de ra la, ta de ra la.
Il vantera
Le joli pied de la princesse.

Malgré ces joyeux passe-temps,
Sachant user de ma fortune,
Sous les plus simples vêtements
J'irai visiter l'infortune.
Le malheureux qui souffrira,
De ma main seule recevra
Soins et secours dans sa détresse.
Tout le monde me bénira,
En me voyant on s'écrîra:
Ah! la voilà! ah! la voilà!
On bénira
L'excellent cœur de la princesse.

SCÈNE XVI.

MADEMOISELLE BABOLEIN, LAURETTE.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Oh! ma chère enfant, tu me vois toute agitée de ce que ce troubadour vient de me conter.

LAURETTE.

Ah! mon dieu! ce troubadour vous conte toujours quelque chose.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Oh! je le savais bien; que rien ne pouvait attendrir ce prince Guillaume.

LAURETTE.

Qu'a-t-il donc fait encore?

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Ce qu'il a fait, ce qu'il a fait? je n'en sais rien; mais son troubadour, tout en dînant de bon appétit, m'a assuré que son maître était un vrai démon : il va venir me conter des détails à ce sujet, que tu ne sauras pas. Tu es trop jeune pour tenir conseil avec nous.

LAURETTE, à part.

Ah! l'on veut me cacher quelque chose. En faisant le tour des appartements, cette portière.... Cette fois-ci, ce ne sera pas sans raison qu'on m'appellera petite curieuse.

SCÈNE XVII.

GUILLAUME, MADEMOISELLE BABOLEIN, LAURETTE.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Je vous attends, nous allons causer.

LAURETTE, sévèrement.

Ah! c'est donc vous qui paraissez ici malgré les ordres de votre maître, et qui vous permettez contre lui des calomnies! Je l'instruirai de votre hardiesse, et vous en serez sévèrement puni.

GUILLAUME.

C'est un petit ange en colère!

LAURETTE.

Oui, vous serez puni; c'est moi qui vous le dis.

(*A part.*) Voilà comme il faut parler aux mauvais sujets.

(Elle se cache.)

SCÈNE XVIII.

GUILLAUME, MADEMOISELLE BABOLEIN. LAURETTE.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Enfin, nous en voilà débarrassés.

GUILLAUME.

Elle ne m'aime pas trop, mais elle est charmante.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Beaucoup trop jeune; et puis, point de traits, point de physionomie.

GUILLAUME.

En effet, ce n'est pas le même genre de beauté que le vôtre.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Pour en revenir à votre Guillaume, est-ce qu'en effet il est aussi à craindre que vous le dites?

GUILLAUME.

Je ne vous ai pas appris le quart de ses aventures. C'est un homme qui ne respecte rien.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Vous me faites frémir!

GUILLAUME.

Tenez, dans ce moment, où il est très-contrarié, je sais qu'il change de plan. Il s'assure l'appui de quelque vieille matrone à laquelle il dit des douceurs.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Peut-on être plus scélérat ?

GUILLAUME.

Il va lui faire croire mille sottises, afin de parvenir à son but.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Si vous ne m'avertissiez pas du danger, je pourrais être sa dupe.

GUILLAUME.

Vous l'êtes sans vous en douter.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Mais ce séducteur est donc bien adroit ?

GUILLAUME.

Tellement adroit, qu'il vous conterait encore plus clairement ce qu'il va faire, que vous n'en croiriez rien.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Mais que veut-il donc ?

GUILLAUME.

Voyant qu'il est découvert, il aura recours à des moyens.... d'adresse ou de violence, pour enlever votre nièce.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Ah ! je m'opposerai....

GUILLAUME.

Non, vous ne vous opposerez à rien. Je suis là, moi !

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Oui, vous me défendrez contre ses perfidies. C'est le devoir d'un amant.

GUILLAUME.

Je le remplirai. Enfin, laissez-vous conduire par moi, et tout ira bien.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Que prétendez-vous donc faire ?

GUILLAUME.

Par respect, par amour pour vous et votre nièce, c'est moi qui veux vous enlever toutes deux...... afin de vous soustraire....

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Nous enlever ?

GUILLAUME.

Oui, décidément ; je n'ai plus que ce moyen de prouver au prince que vous connaissez qu'il n'est qu'un maladroit. Vous allez commander une litière, vous y monterez avec votre nièce, et je vous accompagnerai jusqu'au château voisin.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Il est vrai que le prince ne nous trouvant plus....

GUILLAUME.

Ah ! s'il vous retrouve, ce ne sera pas ici du moins.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Mais ne dois-je pas avertir le Baron ?

GUILLAUME.

Ne vous en avisez pas ! (*A part.*) Cela ne ferait pas mon affaire. (*Haut.*) Le baron est séduit par l'ambition, il ne voudrait rien croire....

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Mais si, m'abandonnant avec trop de confiance, vous alliez me tromper ?

GUILLAUME.

Ah! vous ne pourrez pas me faire un pareil reproche.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Je connais vos sentiments pour moi.

GUILLAUME.

Je les connais bien aussi.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Songez-y! une longue route, le silence des bois, la clarté de l'astre des nuits....

GUILLAUME.

Ah! mon respect est tel... et puis votre petite Laurette sera là. Et vous sentez qu'en sa présence, je ne puis pas m'occuper de vous.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

C'est très-bien! mais, cependant....

GUILLAUME, en sortant.

Venez donc! (*A part.*) Ah! prince! je vous prouverai que je vous égale au moins en adresse. (*Haut.*) Cherchons Laurette, partons, et que l'amour nous conduise.

SCÈNE XIX.

LAURETTE, *qui s'est montrée, sort de sa cachette.*

Partons, et que l'amour nous conduise..... Quoi!... ce Guillaume, que j'excusais tout à l'heure.... Mais le voilà, ce méchant prince. Je crois que je le hais maintenant.

SCÈNE XX.

LE BARON, BÉRENGER, LE SÉNÉCHAL, LAURETTE, PLUSIEURS ÉCUYERS.

BÉRENGER, en entrant.

Oui, mes enfants, je veux assurer le bonheur de tout le monde.

LAURETTE, vivement.

Le bonheur de tout le monde! n'en croyez rien, mon grand-papa, c'est un perfide.

LE BARON.

Que dit cette petite indiscrète?

LAURETTE.

Le prince m'entend bien; mais heureusement qu'il a un honnête homme de troubadour, qui ne lui ressemble pas, qui va me faire le plaisir de m'enlever dans une litière, au clair de la lune.

BÉRENGER.

Qu'entends-je?

LAURETTE.

Oui, oui, faites l'ignorant; mais je ne vous crains pas. Je vais partir avec votre troubadour, qui adore ma tante : il lui a promis que, tant que je serais là, il ne s'occuperait pas d'elle.

BÉRENGER, à part.

Ah! Guillaume, avec vous, il faut être sur ses gardes! (*Haut.*) Et, comment, jeune Laurette, savez-vous cela?

LAURETTE.

J'étais cachée là. (*Montrant la portière.*) Nous partons secrètement tous les trois dans une demi-heure.

BÉRENGER, vivement.

Dans une demi-heure, avec mon troubadour?

LAURETTE.

Oui, je suis du voyage, quoiqu'ils ne semblent m'emmener que par complaisance.

BÉRENGER, au baron.

Eh bien! monsieur le baron, vous ai-je trompé sur le caractère de ce troubadour?

LE BARON.

Je demande vengeance, monseigneur, de cet attentat contre ma famille.

BÉRENGER.

Le malheureux voulait enlever mademoiselle Babolein.

LE BARON.

Que cette enfant-là me cause de peine!

LE SÉNÉCHAL.

C'est un rapt...., M. le ba.... baron a haute et basse justice.

LAURETTE.

Ah! mon dieu! est-ce qu'on est pendu pour aimer ma tante?

BÉRENGER.

Il faut d'abord que le coupable soit arrêté. Monsieur le baron, avez-vous une garnison dans le château?

LE BARON, indécis.

Une garnison, qu'en pensez-vous, mon sénéchal?

LE SÉNÉCHAL.

Oui..... oui..... je.... je sais où.... où.... où la trouver.

BÉRENGER, lui parlant bas.

Exécutez mes ordres.

LE SÉNÉCHAL, en s'en allant.

Je.... je vais faire d'a.... d'a.... d'abord ma.... ma ga... ga.... garnison.

SCÈNE XXI.

BÉRENGER, LE BARON, LAURETTE.

BÉRENGER, au baron.

La conduite de mon troubadour doit vous donner des inquiétudes sur mon compte; pour y mettre fin, je veux marier aujourd'hui même cette aimable enfant.

LE BARON.

Certainement, l'honneur....

LAURETTE, le tirant par son habit.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc ?

BÉRENGER.

Un chevalier brave et loyal, qui est à mon service, lui convient parfaitement.

LAURETTE, avec dépit.

Mais, vous ai-je prié de me marier ?

BÉRENGER.

Ce gentilhomme s'appelle de Grand-Manoir.

LE BARON.

De Grand-Manoir ? j'ai connu ses aïeux.

LAURETTE.

Moi, je ne me soucie point de connaître les descendants.

LE BARON.

J'ai combattu près de son grand-père à la première croisade.

LAURETTE.

Eh bien! que son petit-fils parte pour la seconde.

BÉRENGER.

Vous avez de l'humeur, Laurette; vous trouvez donc?....

LAURETTE, avec colère.

Je trouve, mon prince, que vous êtes un... monseign... insupportable!

BÉRENGER, à part.

Sa petite colère me réjouit.

LAURETTE.

Que vous justifiez bien tout le mal qu'on m'a dit de vous; et moi, qui avais la bonté de vous défendre encore!

BÉRENGER.

Vous avez donc un peu d'amitié pour moi?

LAURETTE.

Oui, je vous aimais tantôt; mais je ne vous aime plus du tout.

BÉRENGER.

(*A part.*) A ma Laurette pour la vie! (*Haut.*) M. le baron, les moments sont précieux. Faisons dresser un acte; et croyez que je ferai tout pour le bonheur de votre aimable Laurette.

(Il sort avec le baron.)

SCÈNE XXII.

MADEMOISELLE BABOLEIN, LAURETTE.

LAURETTE.

Je vous demande de quoi il se mêle, de marier ainsi les filles?

MADEMOISELLE BABOLEIN.

J'attendais leur départ pour te dire qu'il faut nous suivre; tout est prêt.

LAURETTE.

Tout est découvert: vous ne serez point enlevée, ma tante.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Que veux-tu dire?

LAURETTE.

Et, ce qu'il y a de plus fâcheux pour vous et pour lui, c'est que le ravisseur sera peut-être pendu.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

O ciel!

LAURETTE; elle contrefait le sénéchal.

Le sénéchal dit que c'est l'u.... l'u.... l'usage.... On rassemble déja la haute et basse justice.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Que je suis malheureuse! comment donc ont-ils su?....

LAURETTE.

C'est ma curiosité qui en est cause. J'ai tout entendu. Allez, je me repens bien de ma sottise. J'aurais été pour quelque chose dans votre enlèvement; cela m'aurait peut-être amusée.

SCÈNE XXIII.

MADEMOISELLE BABOLEIN, LAURETTE, LE SÉNÉCHAL, GUILLAUME, GARDES.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

GUILLAUME, en entrant.

M'arrêter ainsi, quelle horreur!

LE SÉNÉCHAL.

C'est par l'ordre de monseigneur.

GUILLAUME.

Le diable emporte monseigneur!

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Pouvez-vous traiter de la sorte
Votre maître, votre seigneur?

GUILLAUME.

Oui, oui, que le diable l'emporte!

LAURETTE.

Ah! pour vous je tremble de peur.

GUILLAUME.

Mais de ce tour j'aurai vengeance!

LAURETTE.

Mais vraiment il est en démence.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Le prince a su tous nos projets.
D'enlèvement on vous accuse.

GUILLAUME.

Je lui prouverai qu'il s'abuse,

En punissant de tels forfaits.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Grands dieux! que ma peine est affreuse!

LAURETTE.

Me croyez-vous donc plus heureuse?
Le prince veut me marier.

GUILLAUME.

Je devine sa trame affreuse!

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Quel est le nom du chevalier?

LAURETTE.

De Grand-Manoir, c'est ainsi qu'on le nomme.

GUILLAUME.

De Grand-Manoir? je connais votre amant.

LAURETTE.

On dit qu'il est assez bel homme,
Et qu'au prince il est ressemblant.

GUILLAUME.

(A part.)

Très-ressemblant. D'un vassal insolent
Obtenons vengeance à l'instant.
Holà, gardes! allez! qu'un traître.....

SCÈNE XXIV.

LAURETTE, LE SÉNÉCHAL, GUILLAUME, MADEMOISELLE BABOLEIN, BÉRENGER, GARDES

BÉRENGER.

Qui donc en ces lieux parle en maître?

GUILLAUME, *furieux*.

Quoi! vous osez.....

BÉRENGER.

D'un transport imprudent
J'ose vous garantir encore;
Chevalier qui rompt son serment,
A tous les yeux se déshonore.

GUILLAUME, *à part*.

Le traître me force à me taire.
Ah! reprenons notre raison!
Hélas! un instant de colère
Pourrait un jour flétrir mon nom.

LAURETTE, *à Bérenger*.

Calmez votre juste colère;
Hélas! il n'a plus sa raison.

BÉRENGER.

Ignore-t-il, le téméraire,
Le respect qu'il doit à mon nom?

GUILLAUME.

Il s'y prend de telle façon,
Qu'il me ferait, le téméraire,
A ses pieds demander pardon.

LAURETTE ET BABOLEIN.

Le prince n'est plus en colère;
A ses pieds demandez pardon.

BÉRENGER.

Je veux bien, par égard pour ces dames, vous pardonner votre étourderie; mais à l'avenir contenez-vous dans les bornes du respect.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Son délire n'est venu que du chagrin qu'il éprouve...

BÉRENGER.

De n'avoir pas pu vous enlever. Mais il me connaît. Je suis bon prince, et, puisqu'il vous adore, que n'en convient-il, je serai le premier à vous unir.

GUILLAUME, à part.

Il me persifle encore!

LAURETTE.

Oh! vous ferez vraiment une œuvre méritoire.

BÉRENGER.

Voici justement monsieur le baron et son sénéchal. Cet hymen peut s'arranger dans un instant.

SCÈNE XXV.

LAURETTE, le SÉNÉCHAL, Mademoiselle BABOLEIN, GUILLAUME, BÉRENGER, Le BARON, Gardes.

LE BARON.

Monseigneur, on a préparé les actes.

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Mon père, vous savez....

LE BARON.

Je sais tout, mademoiselle....

BÉRENGER.

Avant de songer au mariage de mademoiselle Babolein avec mon troubadour, il en est un autre auquel je m'intéresse beaucoup. Voyons aussi, dans ma

qualité de prince, ce que je dois à l'honneur et à la justice.

GUILLAUME, à part

Je suis pris dans le piége.

BÉRENGER.

N'est-il pas du devoir d'un souverain de secourir ses sujets malheureux? J'accorde donc aux infortunés de ce village 5,000 pièces d'or.

LE SÉNÉCHAL.

C'est... c'est... écrit...

BÉRENGER, à Guillaume.

Vous n'avez rien à dire à cela, j'espère?

GUILLAUME.

(*A part.*) Il me force à l'approuver! (*Haut.*) C'est très-bien, monseigneur.

BÉRENGER.

N'est-il pas juste aussi de dédommager cet excellent baron du tort que le prince a voulu lui faire?

GUILLAUME.

(*A part.*) Il aura toujours raison!... (*Haut.*) Et quel est le dédommagement qu'il vous plaît, monseigneur, de lui donner?

BÉRENGER.

Huit mille pièces d'or, pour réparations très-urgentes au château de la Touraille.

LE BARON.

Monseigneur, tant de générosité!...

GUILLAUME.

(*A part.*) Ne le ruinera pas. (*Haut.*) Comme votre cœur vous porte à ne faire que de belles actions, je

ne doute pas que vous ne dotiez magnifiquement la jeune Laurette.

BÉRENGER.

Je le voudrais, mais j'ai consulté mes finances.... d'après ce qui s'est passé, on pourrait me croire des vues intéressées qui ne sont pas dans mon cœur.

GUILLAUME, à part.

Qu'il est adroit!

BÉRENGER.

Je me contente de la marier.

GUILLAUME.

Oui, l'on vient de m'apprendre le nom du prétendu. C'est le sire de Grand-Manoir.

BÉRENGER.

C'est un brave chevalier qui l'adore, et qui se flatte d'en être aimé.

LAURETTE.

Il a tort; je ne le connais point; et si je l'épouse, ce n'est qu'autant qu'il vous ressemblera. Ce sont nos conventions.

BÉRENGER.

Vous entendez?

GUILLAUME.

(*Apart.*) Oui, oui, j'entends... Comme je suis joué!.. (*Haut.*) Allons, mon prince, il ne vous reste plus qu'à sceller ces actes. Que tardez-vous à les rendre inviolables?....

BÉRENGER.

Je sais ce que je dois faire. Répondez, auparavant: ai-je blessé dans l'exercice de mes droits la justice et l'honneur?

GUILLAUME, embarrassé.

Je ne prends point la liberté de blâmer votre conduite. (*A part.*) Maudit homme!

BÉRENGER.

Puisque j'ai rempli mon devoir, c'est au prince à ratifier ce que l'honneur et la justice ordonnent. Voilà votre épée, j'abdique.

GUILLAUME, la reprenant vivement.

Et j'en userai d'une manière digne de vous et de moi. (*Allant au sénéchal.*) Dix mille pièces d'or à la jeune future de sire de Grand-Manoir. (*Donnant un coup de pommeau de l'épée sur la table.*) Voilà mon présent de noce.

BÉRENGER, se jetant aux genoux de Guillaume.

Ah! mon prince! mon bienfaiteur!

TOUS.

Son prince!

GUILLAUME, relevant Bérenger.

Relevez-vous, sire de Grand-Manoir.

LAURETTE.

De Grand-Manoir! je m'arrangerai de la ressemblance.

LE BARON.

Notre méprise, monseigneur....

MADEMOISELLE BABOLEIN.

Quel sort heureux! Quel brillant avenir!

LE SÉNÉCHAL, se disposant à haranguer.

Per... per... permettez, mon... mon... mon... mon...

GUILLAUME, gaîment.

Admirable la harangue! Allons souper.

LAURETTE.

Et ma tante, monseigneur, quand l'épouserez-vous? nos noces se feront-elles ensemble?

GUILLAUME.

Elle peut compter sur une constance éternelle; et je l'épouserai.... au retour de la croisade pour laquelle je pars dans trois jours. Je veux par mon courage y faire oublier mes folies, et reconquérir l'amour de mes sujets.

CHOEUR FINAL.

Heureux, heureux le troubadour,
Qui gaîment peut passer sa vie,
Le verre en main, près de sa mie,
A chanter la gloire et l'amour!

FIN DU PRINCE TROUBADOUR.

LA MANIE
DES GRANDEURS,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

Représentée, sur le Théâtre-Français, le 17 octobre 1817.

NOTICE

SUR

LA MANIE DES GRANDEURS.

Depuis long-temps j'avais le projet de composer cette pièce. Comme je l'ai dit dans la notice sur *la Manie d'être Quelque Chose*, j'avais trouvé que la révolution, ayant créé des mœurs nouvelles, avait excité tous les hommes à sortir de leur état, à se croire propres à tous les emplois. Sans doute, ce sentiment d'une louable ambition, qui doit résulter du bonheur de vivre sous un gouvernement libre, donne à l'homme de mérite les moyens de se produire; mais il ouvre en même temps une vaste carrière à la sottise et à l'intrigue. C'est donc le ridicule d'une ambition mal fondée que j'ai voulu jouer, et non cette ambition raisonnable de l'homme qui sent ce qu'il vaut, et qui, avec raison, croit qu'il n'est pas défendu, en servant son pays, de servir soi et les siens. Dans *la Manie d'être Quelque Chose*, je n'avais point encore assez de connaissance du théâtre ni des hommes pour faire adopter, par un public atta-

qué de cette manie, la peinture vraie du ridicule à la mode de ce temps-là; l'usurpation de Bonaparte ayant créé des classes et des priviléges, et ne donnant qu'à la fortune le droit de prétendre à des titres et à des honneurs, devait naturellement me ramener à ma première pensée. N'avais-je pas vu Bonaparte, environné de tous les hommes forts de la révolution, qui lui avaient vendu les intérêts du peuple, afin de devenir comtes et barons? ne l'avais-je pas vu leur créer des majorats, à la condition qu'ils auraient seuls le privilége de gouverner la France; et pour que la nation fût tout-à-fait déshéritée de ses droits, ne forma-t-il pas une seconde ligne de chevaliers héréditaires, afin de faire du reste de la population des serfs et des vilains? Pouvais-je ne pas désirer d'attaquer l'ambition, autant que la censure pouvait le permettre, quand je voyais un grand général, qui pouvait être un grand homme, sacrifier à cette même ambition sa gloire et le bonheur de tout un peuple? Combien cet illustre aventurier, si grand aux yeux de tous ceux qui regrettent leur pouvoir et leurs places; si dangereux pour les rois dont il a découvert la faiblesse, et qui n'ont pu lui résister qu'en faisant des concessions à leurs sujets; si fatal au peuple français, qu'il a démoralisé par les prestiges d'une fausse gloire et par

l'aspect de ces milliers de révolutionnaires qui lui ont vendu la patrie, paraît petit aux yeux de l'homme sage pour qui le nom de patrie n'est pas un mot, et qui préfère à toutes les gloires sanglantes des conquérants une institution libre, faite pour assurer dans l'avenir le bonheur des hommes! Encore quelques années d'un despotisme guerrier, d'une assemblée de muets, d'un sénat composé des renégats de la liberté; encore quelques années de décrets impériaux forgés dans un conseil d'état qui ne trouvait de talent d'administration que dans l'adresse des moyens qu'il employait pour détruire la révolution dans ses bases; encore quelques années, et tous les riches parvenus de Bonaparte, armés et non armés, se fussent partagé la France en grandes propriétés, et sous un autre nom, sous d'autres formes auraient rétabli une féodalité plus dangereuse mille fois que celle qui fut détruite par la révolution; plus dangereuse en ce que les oppresseurs, composés d'hommes forts et nouveaux, auraient su l'asseoir, après avoir vaincu toutes les nations de la terre, sur le clinquant d'une vaine gloire, qui a surtout cela de dangereux qu'elle égare les peuples sur leurs véritables intérêts. Dois-je le dire? ces cruelles défaites, si pénibles pour les Français, si étonnantes pour les vainqueurs eux-mêmes, si utiles aux peuples étrangers qu'elles ont éclairé

sur leurs droits, donneront la liberté au monde entier. Notre jeunesse, endormie sur des lauriers, a senti pour la première fois que son bonheur à venir ne s'établirait point par des victoires, que des armées n'étaient point une puissance; qu'un despote succombait sous des revers; que des conquêtes n'étaient point une propriété. Et si la France, si long-temps victorieuse, s'est trouvée plus pauvre et plus petite après ses revers, elle a appris par son expérience qu'elle n'aurait désormais d'existence que dans les institutions libérales que l'homme extraordinaire lui avait enlevées. Si, en jouissant déja de l'espoir de les reconquérir, la France a vu traiter cruellement l'auteur de tous ses maux, elle fut assez généreuse pour le plaindre et pour oublier les malheurs que lui causa une insatiable ambition qu'elle seule, au reste, avait le droit de punir.

Ce que je dis ici sur le gouvernement et les projets de Bonaparte peut être regardé par certains de mes lecteurs comme une déclamation; mais au moins elle ne sort pas de mon sujet : ce n'est point une digression. J'ai à parler d'une pièce où j'ai voulu peindre un ambitieux, et il était indispensable, puisque j'ai promis de dire à quel évènement ou à quel hasard je devais le sujet de mes ouvrages, que je fisse connaître le temps et les ridicules que j'ai voulu peindre. Cette manie de s'éle-

ver, qui avait gagné toutes les classes de la société, se faisait sentir davantage parmi les hommes enrichis par des spéculations très-souvent équivoques, faites pendant la révolution. J'ai connu un homme très-riche, dont la légitimité de la fortune avait été souvent contestée, qui employa tous les moyens, toutes les relations que la richesse peut donner, pour faire de l'un de ses fils un chambellan. J'en ai connu tel autre qui, pour marier sa fille à un des grands-officiers de Bonaparte, voulait trouver le moyen de dépouiller ses autres enfants. Celui-ci achetait par les plus grands sacrifices le droit de se faire appeler baron; celui-là, pour avoir son fils auditeur, lui assurait une dotation de six mille francs, qu'il n'avait point en sa possession. Enfin, on s'agitait dans tous les sens; on employait toutes les intrigues, toutes les protections pour parvenir; tout le monde voulait être dans la carrière militaire ou dans la carrière administrative. On ne se croyait rien si l'on ne portait un sabre ou un habit brodé, et tout ce mouvement que les hommes se donnaient, et ce désir du pouvoir et des honneurs se rencontraient même parmi les jeunes gens à peine échappés du collége. Une ambition si précoce et souvent mal appuyée, cette manie de chercher à obtenir par l'intrigue un grand emploi, plutôt que de tâcher par ses talents de le mériter, se présentaient à moi si souvent, que je

ne pus résister au désir de faire un tableau de ce vice ou de ce ridicule. Je ne me dissimulais pas tous les obstacles que j'avais à vaincre : la censure de ce temps-là, comme celle d'aujourd'hui, ne permettait pas à la vérité de se montrer sur le théâtre. Pour y parvenir, il me fallait donc altérer mes traits, adoucir ma satire, et tracer des figures qui ne fussent pas des portraits. Avec beaucoup de peine je parvins à dessiner un plan qui me permettait bien de développer le ridicule d'une *sotte ambition*, mais qui m'offrait une couleur trop égale. C'est alors que la pensée me vint de tirer parti d'une observation que j'avais faite *à Aix-la-Chapelle*. Je me rappelai le bon chambellan qui, souffrant de la fatigue de se trouver debout au spectacle derrière l'impératrice, lui souriait d'une manière aimable quand elle voulait bien lui adresser la parole. Cette idée de mettre aux prises la douleur physique avec l'ambition me parut tout à la fois dramatique et philosophique. Il m'importait peu que mon plan fût d'une extrême simplicité; il me suffisait qu'il pût servir à développer mes caractères. Je voulais moins, en traitant ce sujet, obtenir un succès par des situations dramatiques que par des détails de style et des développements de caractère. Nos critiques du temps s'étaient résignés à convenir que j'entendais bien la charpente dramatique; mais ils m'avaient

reproché d'employer trop souvent les mêmes ressorts, tels que ceux des méprises de nom ou de ressemblances. En traitant le caractère de l'ambitieux, je n'étais pas fâché de leur prouver que, sans avoir recours à aucun de ces moyens de l'art, qui sont pourtant bien permis, je parviendrais peut-être à réussir. Ma détermination prise, je me livrai au travail avec la plus grande ardeur. Instruit d'avance que je n'avais rien à espérer de l'originalité ou du mouvement de mon intrigue, je m'appliquai surtout à donner une physionomie bien prononcée à mes caractères, et je m'aperçus que je ne pouvais réussir que par la franchise d'un dialogue toujours appuyé sur la raison et la philosophie.

Je revins de la campagne, où j'avais écrit ma pièce, encore sous le charme de la composition, et presque certain que j'avais fait un bon ouvrage. Afin de le soumettre au jugement de mes amis, je les invitai à venir dîner chez moi, et je ne leur cachai pas que le but de notre réunion était une lecture. Mes convives, qui étaient presque tous ceux du fameux déjeuner dominical, dont j'ai parlé si longuement dans ma notice sur Henri V, furent exacts au rendez-vous. Le dîner fut gai, trop gai probablement, comme on le verra par la suite. J'avais eu le tort de ne pas vouloir de femmes dans notre assemblée, et mes juges futurs se livrèrent sans con-

trainte à leur gaîté naturelle, peut-être un peu provoquée par le vin de Champagne. Si j'avais été moins possédé du désir de faire connaître ma nouvelle production, j'aurais dû prévoir l'effet qu'allait produire mon ouvrage; mais non : aussitôt après le dîné, je réclamai le silence de mon auditoire, et je commençai ma lecture. Après les premiers actes, que l'on écouta fort tranquillement, on se permit des réflexions : chacun blâmait, approuvait ou plutôt faisait une pièce à sa manière. Plus j'avançais, moins l'on prenait d'intérêt à ma comédie. Je fis bonne contenance jusqu'à la fin; mais le dénouement ne les satisfaisant pas plus que le reste, ils crurent de leur devoir de m'avertir que je m'étais complètement trompé, et qu'il était impossible que cet ouvrage obtînt quelque succès. Enfin, ils me conseillèrent, pour mon repos et pour ma gloire, de ne pas le livrer au public. Sans doute, ils parlèrent très-éloquemment sur ma pièce; je ne doute pas même qu'ils ne m'en aient montré tous les défauts; mais accablé du coup qui détruisait toutes mes espérances, je ne les entendais plus. Je ne crois pas avoir éprouvé de ma vie une situation plus pénible. Croyant avoir fait une bonne comédie, je réunis des juges éclairés, presque tous mes sincères amis : on l'écoute, on la juge, et on ne la trouve pas même digne d'être présentée au

public. Alors, c'en était fait de mes grands projets de travaux; je devais renoncer pour toujours à la carrière dramatique... telles étaient mes réflexions. Tous mes convives s'éloignèrent discrètement, ainsi qu'on quitte un auteur tombé. Ils se dirent probablement entre eux, en regagnant leur demeure : « Le pauvre Duval commence à radoter. S'il nous « a donné un assez bon dîné, il nous a régalé d'une « bien mauvaise pièce. » Resté seul, je continuai de me livrer à mes tristes pensées. Vainement mon amour-propre d'auteur luttait encore contre la franchise de mes amis; comme on ne pouvait être intéressé à me parler contre sa conscience, et que l'opinion sur ma pièce était générale, il fallait bien me résigner à renoncer à cet ouvrage. J'étais dans cette douloureuse position lorsque ma femme et mes filles rentrèrent. Je leur contai ma triste aventure; toutes y prirent part à leur manière. Mes filles s'affligèrent du chagrin que j'éprouvais; ma femme se dépitait de ce qu'elle avait ordonné un grand dîné dont je les avais exclues, pour des gens qui n'avaient pas le sens commun, c'était son mot. Enfin, je priai qu'on ne m'en parlât plus; j'allai me reposer. Je ne dormis pas de la nuit, et le lendemain j'enfouis mon manuscrit dans un vaste carton; et, complètement découragé, je restai deux ans sans travailler, et sans en avoir même le désir.

Le manuscrit de mon *Ambitieux* (car tel était d'abord le titre de ma pièce, et si j'y ai substitué celui de *la Manie des Grandeurs*, c'est qu'à ma pénible lecture on avait trouvé mon premier titre par trop ambitieux) serait encore dans le même carton, si un évènement singulier ne l'en eût fait sortir. J'appris, par je ne sais quelle voie, que mon confrère M. Étienne allait donner sur le théâtre Français une pièce qui avait pour titre *l'Intrigante*, et l'on prétendait bien injustement, comme je le prouverai bientôt, que son ouvrage, par sa ressemblance avec le mien, pouvait faire croire qu'il avait eu quelque connaissance de ma pièce. Cette nouvelle, sans faire naître mes soupçons, renouvela mes chagrins, et rappela mes idées sur cet enfant malheureux qui avait été si mal accueilli au moment de sa naissance. Tout en me remémorant le mauvais effet que ma pièce avait produit à la lecture, je recherchai machinalement mon manuscrit. Quand je l'eus retrouvé, machinalement encore, je lus la première scène, et comme j'avais mis tous mes soins à oublier cette comédie, et comme les personnes de ma famille, dans la crainte de m'affliger, s'étaient gardées de m'en parler, elle me parut toute nouvelle. Le plaisir qu'elle me fit me donna le désir de continuer; et plus j'avançais dans l'ouvrage, plus je revenais à mes anciennes idées. En vain je cher-

chais à opposer à ce retour de mon enthousiasme les dangers d'une représentation dont on m'avait menacé, je ne trouvais rien qui pût justifier les craintes de mes amis. De réflexions en réflexions, j'en vins à penser qu'ils pouvaient très-bien s'être trompés; que sans doute ils avaient été de bonne foi dans leur arrêt sévère, mais qu'il se pouvait aussi que la gaîté du repas eût un peu dérangé leur jugement. En effet, forcer mes convives de quitter un dîné joyeux, où les bonnes grosses *bêtises* étaient accueillies par une joie bruyante, où la chanson tant soit peu érotique succédait à un conte plaisant, pour venir s'enfermer dans un salon, et suivre attentivement les développements d'une action simple et les nuances fines d'un caractère grave qui excluait tout à la fois le gros rire et le grand intérêt; c'était le moyen de rendre la lecture de ma comédie ennuyeuse, fatigante, insupportable même. Ces réflexions, que je fis trop tard, ne vinrent à l'esprit de personne; et certes, si j'avais eu un peu plus de confiance en moi-même, il m'eût été permis d'en appeler, en travestissant le vers de *la Métromanie* :

Des convives repus aux convives à jeûn;

mais comme je croyais avoir fait une bonne comédie, le coup qui vint me frapper me parut encore

plus sensible. C'était comme si j'avais perdu un procès ; je me condamnai de moi-même à en payer les frais par deux ans de découragement et d'inaction.

Cette nouvelle lecture, en réveillant toutes mes idées d'amour-propre, me donna le désir de faire un nouvel essai sur une partie de mes premiers auditeurs : seulement je me promis bien de ne point leur donner à dîner, car je craignais trop les arrêts que l'on prononçait *après boire*. Je parlai de mon projet à l'un de mes amis (M. Droz), homme aussi estimable par son caractère que par ses talents (*). Il parut d'abord étonné que je voulusse m'exposer à une nouvelle épreuve, qui ne pouvait être que pénible pour moi. Cependant, quand je lui eus fait part des motifs qui pouvaient me faire espérer de faire casser le premier jugement, il se résigna à faire partie d'un nouvel aréopage. Le sacrifice était d'autant plus beau que cette fois j'annonçai à mes auditeurs que les fumées du Champagne ne troubleraient pas leurs cerveaux. O l'heureux jour que celui où la pensée me vint d'en appeler en révision ! Mon triomphe fut

(*) Il est auteur d'un éloge de Moutagne, couronné par l'Institut, de plusieurs ouvrages moraux, de quelques romans où le charme du style se joint à la force de la pensée et à la plus douce philosophie.

complet. Plusieurs de mes juges, qui avaient dicté le premier arrêt, assuraient naïvement que je ne leur avais point lu cette même pièce; et cependant je n'y avais pas changé un vers, un seul mot. Mais la disposition de l'esprit n'étant plus la même, mon sort devait être différent. Ce qui m'était arrivé chez moi, arrive souvent au théâtre. Que d'hommes du grand monde assistent par ton à une première représentation, et qui, au lieu de faire la sieste, viennent prononcer l'arrêt d'un pauvre auteur, selon que leurs digestions sont faciles ou laborieuses! Heureusement que le parterre, notre véritable juge, composé de jeunes étudiants plus amis des lettres que de la table, s'il nous condamne, n'a pas au moins à se reprocher les fumées du Champagne!

Tout fier de ma victoire, je ne manquai pas de dire à mes anciens auditeurs que, malgré leur avis, j'allais m'exposer aux chances d'une première représentation. En effet, sachant que la pièce de M. Étienne avait pour titre *l'Intrigante*, je ne voulus point la porter aux Français, parce que le personnage secondaire de ma comédie était aussi une intrigante; je trouvai plus convenable de la faire recevoir au théâtre de l'Odéon, dont j'étais directeur, et d'en commencer les répétitions. Elles étaient en train, et je n'attendais plus que la per-

mission de la censure pour la livrer au public, lorsque je reçus la visite de plusieurs de mes confrères de l'académie. MM. Étienne, Michaud et Auger vinrent me voir un jour de très-grand matin. Ils m'expliquèrent le motif de leur visite inattendue, en m'apprenant qu'à la cour de Bonaparte, on avait fait courir le bruit que M. Étienne, auteur de la pièce de *l'Intrigante*, que l'on allait jouer aux Français, s'était complètement emparé de mon sujet. M. Étienne, jaloux de détruire un bruit qui n'avait aucun fondement, m'apportait son manuscrit, afin que je visse par moi-même si quelques-unes de ses idées m'appartenaient; que, dans le cas où je ne trouverais rien qui fût ma propriété, il me priait de faire cesser ces bruits par une lettre dans les journaux. — Comme j'étais certain que mon manuscrit n'était point sorti de mes mains, et que cette malveillance ne pouvait être que la suite des grandes discussions que la pièce de *Conaxa* avait excitées dans la république des lettres, je m'empressai de répondre à la franchise de son procédé avec moi, en refusant de lire son manuscrit, et en priant M. Auger d'écrire lui-même la lettre qui pouvait détruire ces bruits offensants pour M. Étienne. Il la fit, et je la signai.

Peu de temps après, la pièce de M. Étienne fut

représentée; et il me fut facile de juger par moi-même que le bruit que l'on avait fait courir était tout-à-fait dénué de fondement. M. Étienne avait obtenu trop de succès sur nos différents théâtres pour ne s'être pas fait beaucoup d'ennemis. Ce qui pouvait en avoir augmenté le nombre était encore moins son grand talent, que la place importante qu'il exerçait dans l'administration : et, comme à peu près tout le monde était mécontent du genre de gouvernement que nous devions à Bonaparte, on n'était pas fâché de le lui témoigner, en dépri-sant, autant qu'on le pouvait, tous ceux qui le servaient.

Un auteur en place est plus que personne exposé à la critique, par cela même qu'en livrant ses ouvrages au public, il expose presque sa personne à sa censure. En parlant ici de la pièce de *Conaxa*, qui a fait tant de bruit et produit tant de scandale, je trouverai une preuve de ce que j'avance. Si un autre auteur, un auteur, sans titre, sans emploi, eût fait la comédie des *Deux Gendres*, à peine quelques journaux lui auraient-ils fait un reproche sur sa discrétion; mais ils n'auraient point ameuté tout Paris contre un auteur qui venait de faire une bonne comédie, et qui n'était coupable que de n'avoir pas déclaré franchement la source où il avait puisé sa première idée. Mais c'était moins, comme je l'ai dit, à M. Étienne l'auteur, que tout

Paris déclarait la guerre, qu'au chef de la division des journaux et de l'esprit public. C'était une manière d'établir une opposition contre un gouvernement qui n'en admettait pas ; et les traits acérés que l'on lançait à l'auteur en place que sa profession permettait d'atteindre, arrivaient indirectement au despote qui s'appuyait de ses talents. Sans le vouloir, j'ai joué un trop grand rôle dans cette petite guerre, selon moi presque aussi politique que littéraire, pour ne pas raconter naïvement, et la part que j'y ai prise, et l'espèce de division qu'elle fit naître entre moi et mon confrère.

Étienne et moi, nous avions été concurrents pour une place vacante à l'Institut. Comme mon compétiteur, il avait beaucoup plus de moyens que moi, pour faire valoir ses titres au fauteuil académique. Tous les journaux qui étaient dans sa dépendance, et les ministres qui faisaient déjà partie de l'Institut, appuyèrent tellement ses droits, qu'il ne lui fut pas difficile de l'emporter sur moi, qui n'avais d'autres protections que mes ouvrages. Non que je prétende dire que mon rival n'eût pas le droit de me disputer la place que j'ambitionnais, puisque à cette époque il venait de donner sa belle comédie des *Deux Gendres*; mais parce que mon âge, et peut-être un plus

grand nombre de succès, auraient pu, sans injustice me faire accorder la préférence; mais enfin il l'emporta, et, quelque résigné que je sois aux contrariétés de cette vie, on se doute bien que le succès de mon rival, que j'attribuais à la protection des ministres, et aux articles complaisants des journaux, dut me donner beaucoup d'humeur. Cependant, mon ressentiment n'alla pas jusqu'à m'empêcher de rendre justice à l'homme de lettres qui venait de triompher. J'étais le premier à parler du mérite de sa grande comédie; et toute singulière qu'était notre position, je fus même assez franc pour lui avouer ce que je pensais de son ouvrage. Un jour que je venais de voir représenter *les Deux Gendres*, je rencontrai l'auteur dans les corridors de la salle, et m'approchant de lui, je lui dis: « M. Étienne, vous savez que j'ai beaucoup de rai« sons pour ne pas vous aimer; mais je n'en ai pas « pour m'empêcher de rendre justice à votre talent. « Votre pièce est charmante, et le plus bel éloge que « je puisse en faire, c'est que je voudrais bien en « être l'auteur. » — Si je rapporte ce mot, c'est afin de prouver que les hommes qui cultivent les arts peuvent s'affliger de ne pas surpasser leurs rivaux, mais qu'ils ne connaissent pas cette basse jalousie qui porte à déprécier les œuvres d'un véritable talent. C'est au moins le sentiment que j'éprouve, et que je crois celui de tous les véritables artistes.

Je ne prétends pas dire par là qu'il ne se loge pas dans le coin de notre ame je ne sais quelle émotion pénible qui nous fait voir avec chagrin les succès de notre rival. Nous avons cela de commun avec les femmes qui n'entendent qu'avec dépit l'éloge que l'on fait des beautés à la mode. Il n'en est pas une qui ne se dise tout bas : « *Il me semble* « *que je suis aussi jolie qu'elles, et que je pour-* « *rais avoir droit à leur brillante renommée.* » Ce petit mouvement d'envie provient le plus souvent de ce que certaines personnes ont la malice de louer, outre mesure, des femmes devant des femmes, des auteurs devant des auteurs. Ces personnes ignorent, ou plutôt font semblant d'ignorer, que les éloges que l'on donne en présence d'un auteur, à la pièce en vogue, ont toujours l'air d'une épigramme pour l'auteur présent; et tel est souvent son embarras, que s'il joint ses éloges à ceux de tout le monde, on l'accuse de parler contre son opinion, et que s'il s'avise d'opposer à des louanges outrées une légère critique, on le soupçonne d'être envieux. Mais, comme je l'ai dit déja, on peut éprouver du chagrin de se voir enlever la faveur du public,

Hélas! pour être auteur, *on n'en est pas moins homme;*

mais il y a loin de là à cette basse envie qui trouble

le repos, et rend injuste pour ce qui est vraiment bien. Tout comme un autre, j'ai vu quelquefois avec déplaisir le succès de certains confrères; mais, l'on peut m'en croire, ce honteux sentiment disparaissait avec le bruit des applaudissements. Rentré chez moi, cette envie des succès d'un autre se changeait tout à coup en une noble émulation, qui me faisait chercher et trouver les moyens d'égaler mes rivaux.

Beaucoup de gens de lettres diront peut-être, en lisant ma confession, que leur ame n'a jamais éprouvé de pénible sentiment, au succès d'un rival. Eh bien! mes confrères ne diront pas la vérité. Ce sentiment existe secrètement dans tous les cœurs; la nature le développe chez les enfants dès leur naissance; chez la jeune fille, il se cache dans le sourire de la candeur; mais il se fera connaître plus franchement là où l'on ne doit qu'à ses talents la faveur publique, au théâtre, au barreau, à la tribune. Doit-on en accuser la nature? Non; car cette envie du succès produit l'émulation, et l'émulation nous conduit à la perfection.

Mais revenons à la pièce des *Deux Gendres*, dont le public suivait avec intérêt les représentations, et que tous nos littérateurs les plus distingués louaient avec un enthousiasme peut-être un peu

commandé par l'importance de l'auteur. Cette exagération dans les éloges, qui n'est pas ordinaire aux journalistes, excita la bile d'un littérateur que le hasard avait conduit à la Bibliothèque nationale. Là, il avait fait la découverte d'un manuscrit qui avait pour titre *Conaxa*, comédie en trois actes et en vers. Cette comédie, attribuée à un jésuite (le P. La Rue), offrait en même temps le canevas des *Deux Gendres*, et quelques vers insignifiants qui prouvaient que l'auteur avait eu connaissance de ce manuscrit. Cette découverte excita parmi les auteurs qui avaient à se plaindre des journaux, et le nombre en était grand, une joie tout-à-fait scandaleuse. Tout à coup une brochure paraît, qui accuse M. Étienne de n'être pas l'auteur de sa pièce; un autre succède bientôt; le public, comme je l'ai dit plus haut, qui, graces au gouvernement de Bonaparte, ne pouvait manifester d'opposition, que contre les individus qui servaient son despotisme, saisit avec avidité le moyen que l'on offrait à sa malice. Le manuscrit du jésuite était devenu le sujet de l'entretien général. M. Étienne, fatigué de ces bruits, voulut les détruire en assurant qu'il n'avait point puisé sa pièce dans le manuscrit de *Conaxa*. C'est alors que la guerre recommença avec plus de fureur; on cita quelques passages de *Conaxa*, où en effet il se trouvait deux

ou trois vers imprimés dans les *Deux Gendres*. Sans doute M. Étienne eût tort de ne pas convenir franchement que le fonds de son sujet ne lui appartenait pas. De ce moment, tous les bruits, toutes les caricatures eussent cessé, et tous les auteurs se seraient écriés : *Étienne a bien fait; il a pris son bien où il l'a trouvé* (*). On se doute bien que ce nouvel incident des vers trouvés dans *les Deux Gendres*, ne fut pas propre à ramener la paix. Comme le public ne pouvait juger que sur les pièces, on fit imprimer *Conaxa*, dont il se vendit en un instant un très-grand nombre d'exemplaires. Le *Conaxa*, imprimé, parut digne d'être représenté, et le théâtre dont j'étais le directeur, témoigna le désir de le jouer. Comme je n'en étais pas le directeur à mon compte, et comme il était permis aux administrateurs qui payaient, de choisir les moyens qui pouvaient contribuer à la prospérité de leur théâtre, tout en prévoyant le scandale qu'allait produire cette représentation, je me vis obligé d'y consentir. Peut-être, et je dois l'avouer, se trouvait-il

(*) On m'a dit depuis qu'en effet Étienne ne connaissait pas *Conaxa*; mais qu'il connaissait la même pièce sous un autre titre. Eh bien ! dès que le bruit de plagiat eût commencé, il n'avait qu'à indiquer la source où il avait puisé. Je voudrais comme lui trouver dix manuscrits de jésuite, et faire dix comédies aussi bonnes que la sienne, je m'en vanterais à tout le monde.

dans mon ame, comme je l'ai dit plus haut, un mauvais sentiment qui faisait que je n'étais pas fâché de voir tourmenter celui qui m'avait supplanté dans mes prétentions à l'Institut; cependant, si je profitai de l'occasion que le hasard m'offrait de me livrer à une petite vengeance, je dois convenir en même temps que ma raison me suggéra d'y mettre de la générosité. Si secrètement j'étais bien aise de n'avoir pas le pouvoir de m'opposer à cette représentation, je n'en crus pas moins de mon devoir de faire prévenir M. Étienne de la position où je me trouvais. Je lui envoyai mon ami (M. Dumaniant), pour le prévenir que le théâtre de l'Odéon allait jouer la pièce de *Conaxa*, et que je l'engageais, s'il en avait le pouvoir, à faire tous ses efforts pour s'opposer à cette représentation. Étienne prit sans doute ce message pour une épigramme, car il me fit répondre sèchement que la chose lui était égale, et qu'on pouvait jouer la pièce du jésuite.

Je n'entrerai dans aucun détail sur cette représentation; elle doit être encore présente à l'imagination des personnes de nos jours. Ce furent le bruit, les éclats, les cris du parterre qui me donnèrent dans le moment l'idée que cette furie littéraire cachait un but politique. Ne pouvant s'en prendre au pouvoir suprême qui nous gouvernait, on

n'était pas fâché de faire peser sur ses agents l'expression du mécontentement général (*).

La représentation de *Conaxa* qui, en effet, procura beaucoup d'argent au théâtre, ne dut pas, comme on le pense bien, contribuer à un raccomodement entre moi et M. Étienne; mais comme les intérêts politiques firent bientôt place à cette guerre littéraire, et que peu de temps après je devins son confrère à l'Académie, nous nous retrouvâmes tous les deux dans cette situation qui, si elle n'admet pas les démonstrations de l'amitié, autorise au moins les formes polies exigées par l'usage de la société. Il fallait un évènement comme celui de la restauration pour rétablir la liaison amicale qui doit exister entre des confrères. Son expulsion de l'Académie, pour un fait dont tout autre académicien pouvait être coupable comme lui (**), me fit oublier sans retour les motifs que je

---

(*) J'ai encore été le témoin d'une représentation semblable. M. Carion de Nisas, homme d'un vrai mérite, indisposa contre lui l'opinion publique par un discours qu'il prononça au tribunat. Peut-être à cette époque ses intentions pouvaient être bonnes; il avait cru devoir, pour parvenir plus tard à la liberté, faire d'abord des concessions au pouvoir; et je ne doute pas que depuis, d'après ses opinions connues, il ne s'en soit bien repenti. Mais enfin, son système politique avait déplu au public, et le public, en sifflant outre mesure une tragédie de M. Carion de Nisas, auteur, se vengea du discours de M. Carion de Nisas, tribun.

(**) M. Étienne ne fut pas compris dans la formation de la nouvelle Aca-

croyais avoir de me plaindre de sa conduite envers moi; et à l'instant où les hommes qui s'étaient montrés les plus dévoués lorsqu'il occupait une place importante, non-seulement l'abandonnaient, mais encore, par esprit de parti, insultaient à son malheur, et le livraient à la proscription, ce fut celui que je choisis pour me rapprocher de lui, et lui témoigner la part que je prenais au chagrin qu'il devait éprouver de toutes les persécutions dont il était menacé : il fut sensible à une démarche qu'il a eu raison de croire tout-à-fait franche. Depuis ce temps, sans être intimes amis, nous nous sommes toujours revus avec plaisir; et si toutes ces petites querelles littéraires sont aussi bien effacées de sa mémoire que de la mienne, il ne doit pas conserver le moindre souvenir de nos ressentiments passés.

Ce serait peut-être ici le cas de m'étendre sur les changements qui se sont opérés à l'Académie, et de donner un regret à d'anciens confrères.

démie, pour avoir, disait-on, pendant les cent jours, prononcé un discours que les quatre classes de l'institut réunies avaient composé. Comme corps constitué, l'Institut fut appelé à complimenter Napoléon ; comme président de l'Institut il ne pouvait s'y refuser : donc il n'était pas plus coupable que tous les chefs des autres corps constitués de l'état qui s'étaient soumis à remplir le même devoir. — Je demande à tout le monde, et notamment à M. *Pardessus*, si M. Étienne a des torts ?

C'est en vain qu'une volonté suprême a pris tous les moyens de nous rendre leur perte moins amère; malgré les dédommagements précieux qu'il lui a plu de nous accorder, l'Académie entière n'en regrette pas moins les hommes qui l'ont honorée long-temps par leurs talents et leur caractère. Je me permettrai peut-être, dans le dernier volume de mes œuvres, de jeter quelques considérations sur l'Académie, et d'indiquer les moyens où, sans nuire à nos richesses acquises ou cédées, il pourrait nous être loisible de rentrer dans des biens qui étaient tout-à-fait nôtres, puisqu'ils étaient le résultat d'une volonté générale. Mais je reviens à M. Etienne, parce qu'il a fait à peu près tous les frais de ma Notice, et que je ne suis pas fâché, avant de cesser de parler de lui, de rendre un hommage sincère au véritable talent qu'il a montré tout à la fois dans la littérature et dans la politique. Si on lui a reproché, dans la nouvelle carrière qu'il s'est ouverte par son mérite, de n'avoir pas été toujours le partisan de la liberté, d'avoir secondé le despotisme impérial de tous ses efforts, il lui est bien facile de répondre à ce reproche injuste. Il était trop jeune lorsque la révolution a éclaté pour s'être fait une opinion. Jeté par le hasard parmi ces nombreux révolutionnaires qui tous avaient sacrifié les intérêts de la patrie à ceux du patron

qui les enrichissait, il lui aurait fallu plus de vertus que les trois quarts de la France entière, pour défendre une liberté abandonnée par tout le monde, et dont le nom, même imprudemment prononcé, suffisait pour attirer les plus grands malheurs. Oui, M. Etienne, dans sa position, a pu sans crime s'abandonner au torrent, et laisser dormir dans son cœur des sentiments de justice et d'indépendance, qui devaient être réveillés par les cris de liberté qui se sont fait entendre à la fois sur nos deux hémisphères. M. Etienne, entré dans la bonne voie, dans cette voie où doit se trouver tout homme qui a plus de mérite que d'ambition, continuera de parcourir la brillante carrière qu'il s'est si noblement et si spirituellement ouverte; il défendra toujours les intérêts du peuple, qui a déja récompensé ses services en le nommant son représentant, et comme à *Shéridan* enfin *d'honorable mémoire*, le théâtre lui devra de bonnes comédies, et la nation les récompenses qu'elle doit à ses fidèles défenseurs.

J'ai cru de mon devoir d'entrer dans tous ces détails, d'abord parce qu'ils se lient à la destinée de ma pièce, et ensuite parce qu'ils m'ont permis de jeter quelque lumière sur un des évènements de la vie d'un homme d'un grand mérite, qui, par sa position avant et depuis la restaura-

tion, a dû exciter l'envie, et se faire beaucoup d'ennemis. Si la carrière littéraire est difficile à parcourir, la carrière politique l'est bien plus encore. Dans la première, vous ne vous exposez qu'à la malice des épigrammes de quelques méprisables envieux; dans la seconde, vous excitez la haine de tout un parti. Arrivé à l'âge où je dois être à l'abri de ces vils sentiments, on peut croire à la sincérité de mon opinion sur les hommes et sur les choses. J'ai pu sans doute éprouver des moments de colère à l'aspect de certains objets, ou du ressentiment de l'injustice dont j'étais la victime; mais, je le dis du fond de mon cœur, je n'ai jamais connu ces passions haineuses qui vous aveuglent sur les hommes, et vous forcent à devenir injuste envers des rivaux. L'espoir que je fonde sur les talents et le vrai patriotisme de mon confrère Etienne sera justifié par les nouveaux services qu'il ne peut manquer de rendre à la nation dont il a l'honneur d'être un des représentants. Ah! pourquoi le ciel m'a-t-il refusé la fortune et les dons nécessaires pour obtenir et exercer avec éclat cette grande fonction? Qu'il m'eût été doux de souffrir pour la cause honorable que je me serais chargé de défendre au péril de mes jours! Que j'aurais regardé avec dédain tous les avantages qui auraient pu me détourner de mon devoir! Que tout ce qui séduit les au-

tres hommes m'aurait paru petit et méprisable!... J'aurais été, j'ose le penser, ce que sont de nos jours tant de nos illustres concitoyens; et si je n'avais pas brillé par des talents distingués, je suis au moins certain que j'aurais pu les égaler par mon désintéressement, par mon courage et par mon amour pour ma patrie. Si le sort m'a interdit cette brillante carrière, il ne m'a pas ôté le désir de tracer le portrait tel que je le sens, tel que je le vois d'un véritable représentant du peuple. J'ai tenté (autant que le théâtre pouvait permettre cette hardiesse) de montrer au public ce que devait être un député. Dans un gouvernement constitutionnel, j'avais cru qu'une telle pièce pouvait être utile; mais bientôt j'ai senti que, graces à la bienveillance de notre censure, je devais renoncer à voir représenter mon ouvrage. Ne pouvant le faire arriver au public que par la voie de l'impression, je me suis décidé à le faire entrer dans mes œuvres (*). Je ne suis pas fâché de prouver à mes concitoyens, qui m'ont toujours encouragé dans ma carrière littéraire, que j'étais digne au moins de cet intérêt par un véritable patriotisme.

Entraîné par la longueur de mes digressions et

(*) On trouvera *l'École des Députés* dans le neuvième et dernier volume de mes œuvres.

les différents sentiments qui m'agitent lorsque j'écris, j'ai tout dit, excepté ce qui a rapport à la représentation de *la Manie des Grandeurs*. Comme l'avocat des *Plaideurs*, j'ai parlé beaucoup sur ce qui était à peu près inutile, et je ne dirai qu'un mot sur le fait important. Les évènements de la guerre de la restauration ayant amené des changements dans mes idées, et le gouvernement m'ayant ôté mon théâtre de l'Odéon, je portai ma pièce de *la Manie des Grandeurs* aux comédiens Français. Ils la reçurent avec plaisir, la jouèrent avec la plus grande perfection; et le public, par ses applaudissements, me dédommagea amplement de tous les chagrins qu'elle m'avait causés.

PERSONNAGES.

M. de MONTGÉRAN.

MERVAL, ami de Montgéran.

Une COMTESSE.

AMÉLIE, sœur de Montgéran.

LAFLEUR, valet de chambre de Montgéran.

PICARD, vieux domestique de la famille de Montgéran.

Un HUISSIER de la chambre.

Un LAQUAIS.

La scène se passe dans un superbe hôtel, à Paris.

LA MANIE DES GRANDEURS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon éclairé d'un grand nombre de bougies.

SCÈNE I.

PICARD, AMÉLIE.

AMÉLIE, avec impatience et se parlant.

NEUF heures vont sonner, Merval n'arrive point,
Et pourtant....

PICARD.

Qui peut donc vous troubler à ce point,
Mademoiselle?

AMÉLIE.

Allons, je ne veux plus attendre....
Picard, près de ma mère il est temps de me rendre.

PICARD.

De ce devoir monsieur sait trop se dispenser,
Et son ambition....

AMÉLIE.

Quoi! tu veux offenser
Le maître qui jadis....

PICARD.

Non. Comme en son jeune âge
Je le chéris encore, et c'est ce dont j'enrage;
Car il me sacrifie à ce fat de Lafleur,
Et traite avec mépris son bon vieux serviteur.

AMÉLIE.

Il n'a plus, j'en conviens, le même caractère.

PICARD.

De Sarlac, près Bordeaux, il fait venir sa mère
Et sa sœur près de lui; son cœur veut vous avoir,
Son hôtel est le vôtre, à peine il vient vous voir.

AMÉLIE.

Ses occupations....

PICARD.

Sont de courir sans cesse,
D'accompagner partout madame la comtesse,
De briguer un dîner chez un grand général,
D'aller voir à la cour le spectacle ou le bal,
D'attendre en ses bureaux que le ministre passe
Pour le complimenter, demander une grace;
Et de tant de tourments quel est le résultat?
C'est d'obtenir un jour quelque poste d'éclat.
Il possède, en biens fonds, cent mille écus de rente,
Il pourrait en jouir, il faut qu'il se tourmente;
Que par le seul orgueil son esprit soit conduit;
Qu'il coure tout le jour, qu'il écrive la nuit.
Quel homme peut mener long-temps pareille vie?
Il en sera malade, oui, je le certifie.
A quarante-cinq ans, il éprouve déja
Des douleurs qu'à soixante un autre à peine aura.

Il change tous les jours ; regardez sa figure;
Jugez, à sa pâleur, le tourment qu'il endure.
S'il n'obtient, dans ce monde, un beau titre d'honneur,
C'est dans l'autre bientôt qu'il sera grand seigneur.

AMÉLIE.

En effet, sa santé tout-à-fait se dérange.

PICARD.

L'air de la cour maigrit d'une manière étrange.

AMÉLIE.

Il faut absolument avertir le docteur.

PICARD.

Il guérira, s'il prend une once.... de faveur.

AMÉLIE.

Cette grande comtesse a sur lui trop d'empire.

PICARD.

A lui donner son nom on prétend qu'il aspire.

AMÉLIE.

Il l'épouse?

PICARD.

Sans doute.

AMÉLIE.

Et d'où sais-tu cela?

PICARD.

De monsieur de Lafleur, qui me protégera;
Et qui m'estime assez pour me faire connaître,
Dans le plus grand secret, les desseins de son maître.
Mais savez-vous qu'on doit vous marier aussi
A certain colonel que l'on attend ici?

AMÉLIE.

Je l'ai su; c'est pourquoi, de l'aveu de ma mère,

Merval vient s'opposer aux désirs de mon frère.
Il vient nous rappeler qu'on lui promit ma foi,
Qu'on n'a pas le pouvoir de disposer de moi;
Et qu'il est de l'honneur de tenir sa parole.
Tu vois mon espérance.

PICARD.

Espérance frivole.

AMÉLIE.

Mon frère, en ses projets fût-il plus affermi,
Ne pourra refuser ma main à son ami.

PICARD.

Son ami d'autrefois; car il n'est plus le même.
L'orgueil a mis entre eux une distance extrême.
Mon maître, ne voyant dans monsieur de Merval
Qu'un assez bon bourgeois, n'y voit plus son égal;
Afin de l'approcher, il faut avoir un titre.
Comme il s'enfle sitôt qu'il est sur ce chapitre!
Que ne ferait-il pas pour être décoré!

AMÉLIE.

Possesseur de grands biens, il est considéré.

PICARD.

Non, c'est trop peu pour lui. Dans la ville, à sa vue,
On n'a pas....

AMÉLIE.

Que veut-il?

PICARD.

Il veut qu'on le salue;
Que tout le monde enfin le traite en grand seigneur.

AMÉLIE.

Il se peut que l'orgueil n'ait pas gâté son cœur.

Malgré sa vanité, Merval....

PICARD.

Je le souhaite.
De votre hymen bientôt puissé-je voir la fête !
J'aime le prétendu, mais presque autant que vous.
Lui, n'a point de fierté quand il est avec nous.
De sa franche gaîté mon ame est réjouie....
Puis, dans notre canton on le croit un génie :
Je l'ai pensé souvent en l'entendant causer.
S'il venait au château jouer ou s'amuser,
Ou vous faire la cour, quelquefois votre frère
A ses opinions se montrait si contraire,
Qu'ils naissait entre eux deux une discussion
Où monsieur de Merval avait toujours raison.
Mon maître s'emportait, l'autre expliquait l'affaire;
Malgré ses mots savants il la rendait si claire,
Que moi, qui n'entends rien à tous leurs différends,
Je me trouvais toujours du côté du bon sens.

AMÉLIE.

Tu fais plus; je te crois même du caractère
A voir un ridicule.

PICARD.

Eh! monsieur votre père
Faisait grand cas de moi. Bien souvent il a dit :
« Messieurs, voilà Picard; c'est un homme d'esprit. »

SCÈNE II.

PICARD, MERVAL, AMÉLIE.

PICARD.

Eh ! c'est monsieur Merval !

MERVAL.

Pardonnez, Amélie,
A mon impatience. Ah ! mon ame attendrie....

AMÉLIE.

Merval, je vous revois !

PICARD.

Vous ne me dites rien ;
Vous oubliez Picard, monsieur ; ce n'est pas bien.

MERVAL.

Bonjour, mon cher Picard.

AMÉLIE.

Vous savez que ma mère....

MERVAL.

Oui, sa santé toujours.... elle m'en est plus chère.
Vous ne la quittez pas ; je connais votre cœur,
J'ai droit à partager un soin consolateur,
Et je veux, dès ce soir....

AMÉLIE.

Il est trop tard ; son âge....

PICARD.

Vous êtes fatigué de votre long voyage ?

MERVAL.

Non, je ne le suis plus, j'ai revu mes amis.

(A Amélie.)

Vous m'attendiez?

AMÉLIE.

Mais, oui.

PICARD.

Connaissiez-vous Paris?

AMÉLIE.

D'un hymen odieux je devais vous instruire.

MERVAL.

Mon cœur reconnaissant....

PICARD.

Monsieur pourra me dire
Si dans notre pays....

MERVAL, prenant Picard, à part.

Permets, mon cher Picard,
Que je te rende compte au moins un peu plus tard.
En homme d'esprit....

PICARD, souriant.

Ah!

MERVAL.

Songe qu'à ta maîtresse
Je veux parler ce soir.

PICARD.

J'entends, et je vous laisse.
Sur votre ancien ami je vous dirais pourtant....

AMÉLIE.

Finis donc.

PICARD.

Je m'en vais; je ne suis pas gênant.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MERVAL, AMÉLIE.

MERVAL.

Il nous quitte à la fin; maintenant, Amélie,
Vous me direz pourquoi votre frère m'oublie;
Quel motif imprévu décide Montgéran
A m'ôter un espoir que j'ai depuis un an.
Lui-même m'a promis que la plus douce chaîne
M'unirait à sa sœur.

AMÉLIE.

L'ambition l'entraîne.
De ses affections elle a rompu les nœuds;
Et son cœur, autrefois si bon, si généreux,
Des plus doux sentiments a méconnu l'empire.
Il est, en cet état de fièvre et de délire,
Dans ses projets d'orgueil tellement affermi,
Qu'il y sacrifîra sa sœur et son ami.

MERVAL.

Vous ne m'étonnez pas. Jadis de votre frère
J'ai, sans vous l'avouer, prévu le caractère;
Dans ses plus simples goûts toujours exagéré,
Il est sourd aux conseils d'un esprit éclairé.
Tout devient passion dans sa tête exaltée,
Du plus léger espoir son ame est transportée;
Dans le chemin ouvert que lui trace l'orgueil,
Il aperçoit le but, et ne voit pas l'écueil.
Il voulait autrefois, poussé par sa chimère,

Briguer, pour parvenir, la faveur populaire;
Sans moi, sans les efforts d'un zèle courageux,
Il eût payé bien cher des honneurs dangereux.
Plus tard, rappelez-vous ses tourments, son envie;
Ne pouvant avoir mieux, il veut une mairie :
Et pour le satisfaire, employant mon crédit,
Je le fais le plus grand du bourg le plus petit.
Nous avons ri tous deux de ses airs d'importance;
Mais du passé sans doute il n'a plus connaissance;
De plusieurs fonctions postulant rejeté,
Il se vante aussi lui, de n'avoir rien été;
Et, pour prouver qu'il est aujourd'hui nécessaire,
Il jure que vingt ans on ne l'a vu rien faire.

AMÉLIE.

Je dois en convenir, vous avez deviné.
Son esprit par l'orgueil est tout-à-fait tourné :
Vous savez que mon père obtint par sa fortune
Du titre d'écuyer la faveur trop commune.
Dans nos temps malheureux mon frère était bourgeois,
Maintenant il est noble, et veut les grands emplois;
Il s'est mis, sans façon, au rang de la noblesse;
Fatigue le ministre, et demande sans cesse.
A de grandes faveurs son titre le plus beau
Est de n'avoir jamais déserté son château.

MERVAL.

Hélas! mon pauvre ami tout-à-fait déraisonne;
Je vois par cet hôtel, ce luxe qui m'étonne,
Que d'un ami modeste il fera peu d'état....
Qu'il cherche auprès des grands un dangereux éclat;
Mais qu'il ne m'ôte pas, par une perfidie,

Le seul bien qui m'est cher, mon aimable Amélie!

AMÉLIE.

Que craignez-vous, Merval? mon cœur vous est resté.

MERVAL.

Je ne crains rien de vous, tout de sa vanité.
Je ne lui parais plus un parti convenable.
Celui qui fut quinze ans son ami véritable,
Et dont le cœur aimant partagea ses chagrins,
Tout près d'être son frère, éprouve ses dédains.
Mes biens lui sont connus, ma naissance est honnête;
Mais, non, un colonel vient lui tourner la tête;
Il le voit général dans un court avenir.
Au rang des maréchaux il le fait parvenir.
De ces honneurs bien dus aux fils de la victoire
Il attire sur lui quelques rayons de gloire,
Et de ses grand succès se faisant un degré,
Il parvient doucement à l'emploi désiré.
C'est ainsi que, courant de chimère en chimère,
A ses rêves d'orgueil il a donné carrière;
Et, qu'ingrat envers moi, cruel envers sa sœur,
Il blesse, en même temps, ses amis et l'honneur.

AMÉLIE.

Je ne puis l'excuser; mais songez que mon père
De ses droits, en mourant, le fit dépositaire.
Par un reproche amer, bien loin de le blesser,
A nos projets d'hymen il faut l'intéresser.
Feignez d'ignorer tout; il est trop ordinaire
Qu'on ne pardonne point le mal qu'on voulut faire;
La raison ne peut rien sur qui veut mal agir,
Et l'on perd son ami dès qu'on l'a fait rougir.

MERVAL.

Ce conseil est prudent, mettons un peu d'adresse.
A son ambition il unit la faiblesse,
J'en suis sûr ; et je puis (c'est peut-être une erreur)
Le ramener vers nous, en attaquant son cœur.
Mais, Amélie, avant de m'offrir à sa vue,
Faites que sa maison me soit un peu connue:
De tout ce que je vois je suis encor surpris.
Quels sont les complaisants qu'il nomme ses amis?

AMÉLIE.

Je ne sais pas leurs noms; mais vous allez connaître
Comment on vit ici. Mon frère aime à paraître;
Il meuble un grand hôtel; il invite chez lui
Les hommes à talent que l'on cite aujourd'hui.
Ces arts, enfants du luxe, et dont Paris abonde,
Appellent le plaisir, et le plaisir le monde.
Aussi dans un instant a-t-il vu sa maison
Se remplir, regorger de ces gens du bon ton.
Alors il a réglé, mais sans économie,
Tous les jours destinés aux plaisirs de sa vie;
Un jour, c'est un dîner; l'autre, c'est un concert
Où la *Prima Donna* veut bien chanter un air,
Certaine qu'un présent paîra sa complaisance;
Enfin c'est le séjour des arts, de l'opulence,
Où tout homme important est bien sûr d'être admis;
Mais où l'on ne voit plus tous les obscurs amis.

MERVAL.

C'est vous qui possédez cet emploi difficile
D'accueillir, de fêter les oisifs de la ville?
Que je vous plains, bon dieu!

AMÉLIE.

Des femmes du bon ton
Je n'offre point assez la brillante façon,
Pour avoir obtenu cet honneur de mon frère;
Une dame de cour, qui m'appelle *ma chère*,
Par amitié veut bien oublier ses grandeurs,
Et de céans m'apprendre à faire les honneurs.
Aussi dans la maison c'est elle qui commande;
Et l'on est noble et grand, quand la dépense est grande.

MERVAL.

Il peut, comme il l'entend, disposer de ses biens,
Et de se ruiner épuiser les moyens.
Ce qui m'étonne ici, dans sa brillante vie,
C'est la dame de cour qui se fait son amie;
S'établit noblement maîtresse de ces lieux,
Et sans titres aucuns se montre à tous les yeux:
Car la société, qui très-souvent raisonne,
A dû se demander: Quelle est cette personne?
Pourquoi la voyons-nous à la place d'honneur,
Quand Montgéran possède et sa mère et sa sœur?

AMÉLIE.

Forte de son esprit, surtout de sa naissance,
Elle brave, dit-on, un peu la médisance;
C'est une femme aimable, et d'une activité
Qui, dans l'occasion, ressemble à la bonté:
Elle paraît sincère, à la première vue,
De bonnes qualités on la croirait pourvue,
Elle s'agite, et court proposer son crédit
A tous les jeunes gens, au peintre, à l'érudit.
Celui qui d'un emploi se croira le plus digne,

L'auteur qu'à l'Institut quelque talent désigne,
Le danseur qui désire entrer à l'Opéra,
Recherchent son appui que chacun obtiendra;
Partout on peut la voir, dans la même journée,
Chez un homme en faveur, au bal, à l'Athénée,
Parlant à tout le monde et se mêlant de tout.
Jugez si Montgéran la trouve de son goût.
Elle, qui juge aussi très-bien son caractère,
Caresse, avec esprit, sa brillante chimère;
Le flatte, le séduit et lui montre très-près
Le terme glorieux qu'elle offre à ses projets.
C'est en lui promettant les honneurs qu'il désire,
Qu'elle a pris sur son cœur un souverain empire.
Moi, s'il faut l'avouer, j'ai là certain soupçon
Que la dame de cour n'a pour bien que son nom;
Et que ses beaux dehors, sa maison si brillante,
Ne sont dus qu'aux talents d'une noble intrigante.

MERVAL.

Je pense comme vous.

AMÉLIE.

Eh bien! j'aurai l'honneur,
Si ce qu'on dit est vrai, de la nommer ma sœur.

MERVAL.

Soit! nous assisterons à ce grand mariage.

AMÉLIE.

Oui; mais, en attendant, fatigué du voyage,
Vous devez au repos....

MERVAL.

Non; bien qu'il soit très-tard,
Je vais courir Paris.

AMÉLIE.

Ce soir! par quel hasard?

MERVAL.

Vous savez que toujours je me mêle d'écrire.

AMÉLIE.

Je sais aussi qu'on a du plaisir à vous lire;
Je ne vous croyais pas un auteur si connu;
Jusque chez l'étranger votre non parvenu
Par d'utiles écrits qu'à chaque instant on cite....

MERVAL, riant.

Oui, pour un campagnard, j'ai beaucoup de mérite;
Mais, hélas! le chagrin suit le titre d'auteur.
Je sais que mon ouvrage, encor chez l'imprimeur,
Paraît très-dangereux; qu'il faudra le soustraire....
Demain dans ses détails je vous dirai l'affaire.
C'est peu de chose; mais il est prudent de voir
Mon honnête imprimeur; je le verrai ce soir.

AMÉLIE.

Ne perdez pas de temps, Merval, je vous en prie.

MERVAL.

Allons, vous le voulez, je vous quitte, Amélie.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

PICARD, AMÉLIE.

AMÉLIE.

(Elle appelle.)

Adieu, Merval. Picard!

PICARD, entrant.

Il est parti déja?

AMÉLIE.

Aussitôt qu'en ces lieux Montgéran paraîtra,
Préviens-le que Merval, qu'il appelle le sage,
Dont ici quelque affaire a causé le voyage,
Demain, de bon matin, viendra pour l'embrasser.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

PICARD, seul.

Cette visite-là pourra l'embarrasser;
Monsieur fait peu de cas des gens sans importance
Qui ne viennent le voir que par la diligence :
Ces pauvres voyageurs flattent peu son orgueil;
Mais à qui vient en poste, il garde un bon accueil.
La sotte vanité! c'est une maladie
Qui nous gagne déja comme une épidémie;
Jusqu'à monsieur Lafleur, qui fait l'ambitieux,
Qui vise à des emplois, en noble audacieux!
Le drôle! il ne voit pas qu'en flattant sa sottise,
Je m'en moque tout bas, et que je le méprise.
Non, je ne veux jamais être bas et rampant,
Et j'aime mieux rester Picard comme devant.

SCÈNE VI.

PICARD, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Ah! c'est toi, bon Picard; tu m'attendais, je gage.

PICARD.

Je faisais mon devoir, comme j'en ai l'usage.

LAFLEUR.

Je suis vraiment content de ton zèle pour moi.
Je ferai, mon enfant, quelque chose pour toi.

PICARD.

Oh! vous êtes trop bon, je vous en remercie.

LAFLEUR.

Comme j'en ai l'espoir, si monsieur se marie
A certaine comtesse, il faut que sa maison
Soit remise par moi sur un bien meilleur ton.
Je veux absolument te créer une place.

PICARD.

Une place à Picard? Monsieur, je vous rends grace.

LAFLEUR.

J'ai de très-grands projets.

PICARD.

Oh! je n'en doute pas.

LAFLEUR.

La fortune me rit, et je suivrai ses pas.

PICARD.

Et vous ferez très-bien.

LAFLEUR.

Le poste que j'occupe
Satisferait un sot; je ne suis pas si dupe
Je sais ce que je vaux, et de plus quel crédit
Sur tout le monde ici me donne mon esprit.
De monsieur Montgéran, à qui j'ai l'art de plaire,
Je puis, si je le veux, être le secrétaire;
Mais je ne sais pourquoi je répugne à cela.

Une raison....

PICARD.

Je crois la deviner déja.
Pour être secrétaire il faut savoir écrire,
Et monsieur n'écrit pas.... aussi bien qu'il sait lire.

LAFLEUR.

Oh! non; mais je préfère un état moins brillant.
Je veux bien me borner à celui d'intendant.
Avec de l'or on est en très-bonne posture,
Et je fais comme un autre une grande figure.
J'achète un beau château, je reçois mes amis,
Dans un char élégant je roule dans Paris.
J'épouse quelque veuve, et prends un nom de terre.
Du nom de Saint-Fleuron déja propriétaire....

PICARD, *vivement.*

Monsieur de Saint-Fleuron! baissez votre caquet,
Votre maître paraît, redevenez valet.

LAFLEUR, *avec empressement.*

Approche cette table et donne cette chaise,
Non, plutôt ce fauteuil, pour qu'il soit plus à l'aise.

SCÈNE VII.

PICARD, MONTGÉRAN, LAFLEUR.

MONTGÉRAN. *Il est précédé d'un cortége de valets qui porte des flambeaux, et se retirent en arrière.*

(Il se parle.)

Je suis de ma soirée encor tout enchanté!
Dans quel monde brillant je me suis vu fêté!
Quelle réunion chez ma belle comtesse!

Trois seigneurs étrangers, et même une princesse!
Asséyons-nous un peu; les courses du matin
Rendent le soir pénible.... Ah! respirons enfin.

PICARD, s'approchant de Montgéran.

Être toujours debout, et courir sans relâche,
Ce doit être, monsieur, une cruelle tâche?

MONTGÉRAN.

C'est bon; sortez, Picard; pour vous restez, Lafleur.

PICARD, restant.

Monsieur se ressent-il encor de sa douleur?

MONTGÉRAN, avec hauteur.

Quoi!

PICARD.

Pour être debout, à monsieur il en coûte,
Et je crains fort pour lui quelque accès de sa goutte.
Votre père l'avait.

MONTGÉRAN, avec humeur.

Hein!

PICARD.

Je suis inquiet
Lorsque je vois monsieur souffrir, et l'intérêt....

MONTGÉRAN.

Moi, je souffre!

PICARD.

Oh! souvent on souffre sans rien dire:
On prend un air riant, et tout bas on soupire.

MONTGÉRAN.

Le sot!

LAFLEUR.

(A Montgéran.)

Eh! tais-toi donc. Monsieur, pardonnez-lui,
Vous vous portez très-bien, et surtout aujourd'hui.
Un vrai contentement sur vos traits se déploie,
Et porte autour de vous le plaisir et la joie.

MONTGÉRAN.

Vous êtes, mons Picard, trop parleur avec moi.
Lafleur, pour me servir, je ne veux plus que toi.
(A Picard.)
Allez près de ma sœur.

LAFLEUR, bas à Picard.

Sors, ou crains qu'il n'éclate.

PICARD, à part en sortant.

On chasse qui nous aime, on garde qui nous flatte.
(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MONTGÉRAN, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Ce bon Picard devient un peu trop ennuyeux.
Comment voit-il monsieur souffrant et malheureux,
Lorsque dans ces regards j'aperçois, au contraire,
Que tout se réunit pour l'aimer et lui plaire?

MONTGÉRAN.

En effet, cher Lafleur, de moi je suis content.
L'avenir me promet quelque poste important.
Chez le duc, ce matin, d'abord j'ai dû me rendre,

Il n'était pas visible, et moi j'ai dû l'attendre;
Dans l'antichambre à peine une heure on m'a tenu:
C'est être, conviens-en, on ne peut mieux reçu.
Puis, très-tard, me rendant chez l'aimable comtesse,
J'y rencontre au salon la plus haute noblesse.
Après un grand dîner, un jeune Polonais,
Me montrant un seigneur, me propose, en français,
De jouer au trictrac avec son excellence.
J'accepte la partie avec reconnaissance;
Il me fait les honneurs, nous jouons très-gaîment,
Et très-gaîment aussi je perds tout mon argent.

LAFLEUR.

Les honneurs, cette fois, vont chercher le mérite.

MONTGÉRAN.

Tu me flattes.

LAFLEUR.

Monsieur....

MONTGÉRAN.

J'attends une visite.
Cette personne-là tient au rang le plus haut.

LAFLEUR.

Oh! monsieur ne reçoit que des gens comme il faut.

MONTGÉRAN.

Pas toujours. A cela je mets peu d'importance;
Mais puisqu'on en revient aux droits de la naissance.
Je me trouve surpris de mon peu de fierté,
D'avoir certains amis que m'a faits ma bonté:
Quand je les fuis partout, je les vois sur ma liste.

(Il lit la liste des visites du jour.)

Donne-moi... « De Bordeaux, Jean Perrin, Évariste,

Le Rond et compagnie ! »... Ils sont tous commerçants !
J'en fais beaucoup de cas, ce sont de braves gens ;
De ce qui leur est dû jamais je ne m'écarte ;
Et tu leur porteras de ma part une carte.

LAFLEUR.

Mais c'est demain chez vous jour de réunion,
Faut-il leur envoyer une invitation ?

MONTGÉRAN.

Ne t'en avise pas... Oui, très-fort je les prise ;
Mais ils me choqueraient, s'il faut que je le dise :
Dans ce cercle à la mode, où brille tant d'éclat,
Ils ont un certain air qui trahit leur état.
Il faut pour réussir posséder un langage
Qu'on doit aux gens bien nés, et qu'enseigne l'usage.
Moi, j'estime très-fort l'honneur, la probité ;
Mais que fait tout cela dans la société ?
Tu l'as vu dans ce jour de très-grande assemblée,
Où la cérémonie y semblait appelée :
Ces messieurs au dîner, sans se gêner en rien,
Parlaient haut, parlaient trop, et surtout buvaient bien.
Chaque mets devenait l'objet d'un commentaire ;
L'un parle de ses blés, et propose une affaire.
Aussi depuis ce jour j'ai bien juré, ma foi,
Qu'ils feraient leurs marchés autre part que chez moi.

SCÈNE IX.

PICARD, MONTGÉRAN, LAFLEUR.

PICARD.

Monsieur !

LAFLEUR.

Eh quoi! Picard, vous osez reparaître?...

PICARD.

Oui, j'avais oublié de prévenir mon maître
Que son ami Merval, arrivé d'aujourd'hui,
Pour l'embrasser viendra demain matin chez lui.

MONTGÉRAN, troublé, à part.

Merval ici! peut-être il sait ce qui se passe?

PICARD, à part.

Hein! je l'avais prédit qu'il ferait la grimace!

MONTGÉRAN, toujours inquiet.

C'est un ami, sans doute, et j'aurai du plaisir...
Mais de son arrivée il eût pu m'avertir....
Il faudra cependant chercher une défaite;
Appuyer mon refus sur un moyen honnête:
Merval est philosophe, il ne sentira pas
Que les temps sont changés, et qu'il est certain cas...
Ah! maudite promesse! et comment me dédire?
Par son cœur, son esprit, il sut trop me séduire;
Quoique beaucoup plus jeune, il m'avait subjugué;
Dans ce temps, il est vrai qu'il était distingué,
Et qu'il pouvait enfin jouer un très-grand rôle....
On lui prend ses emplois, je reprends ma parole.
A mon tour, je me voue à de nobles travaux:
Je l'ai bien mérité par mon prudent repos.
Ah! chassons loin de moi toute idée importune,
Et ne voyons qu'un but, la gloire et la fortune.

(Brusquement.)

Suivez-moi, tous les deux.

(Il sort.)

LAFLEUR.

Maudit ambassadeur!

PICARD.

Il veut qu'un courtisan garde sa belle humeur;
Le sot! mais à la cour il est d'antique usage
De changer tout à coup d'humeur et de visage.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Nuit dans l'entr'acte.)

SCÈNE I.

PICARD, SEUL, *regardant à la pendule.*

Quoi ! huit heures au plus, et monsieur est déja
Vêtu, prêt à sortir en habit de gala !
Il n'a pas fermé l'œil ; quel démon le possède ?
C'est un mal que cela, mais un mal sans remède ;
Nul repos ! le matin, il écrit vingt billets,
Déjeune mal, nous gronde, et va courir après.
Il faut un corps de fer. Je le vois qui s'approche ;
Éloignons-nous un peu.

SCÈNE II.

MONTGÉRAN, PICARD.

MONTGÉRAN. (Il a changé d'habit, est dans une espèce d'agitation, et tient des tablettes et un crayon.)

Combien je me reproche
D'avoir négligé trop un talent enchanteur.
Seulement aujourd'hui je voudrais être auteur.
Essayons cependant...

(Il cherche à composer des vers.)

PICARD, à part.

Il écrit, il efface;
C'est son mal qui le tient.

MONTGÉRAN.

J'ai beau changer de place,
Chercher, me tourmenter, je ne fais rien de bon.
A trouver de l'esprit je contrains ma raison;
Mais la rime s'enfuit quand je tiens la pensée.
Allons, il faut encor....

PICARD, à part.

Sa tête est renversée.

(Apercevant Merval.)

Ah! monsieur de Merval.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MONTGÉRAN, MERVAL.

MONTGÉRAN, allant au-devant de Merval.

Quoi! Merval!

MERVAL, l'embrassant.

Mon ami!

MONTGÉRAN, d'un ton contraint.

Ah! j'éprouve, Merval....

MERVAL.

Et moi, je suis ravi
De te revoir, après une si longue absence.

MONTGÉRAN, toujours un peu froid.

Vois aussi le plaisir que me fait ta présence.
Je ne m'attendais pas....

MERVAL, à part.

Ah! quel accueil glacé!

(Haut.)

Je craignais pour te voir de m'être un peu pressé,
Je te trouve habillé.

MONTGÉRAN.

C'est pour une visite.

MERVAL.

Tu les fais bien matin.

MONTGÉRAN.

Je suis à la poursuite
D'une affaire importante; et chez un grand seigneur
J'entre dès qu'il est jour.

MERVAL.

Comment! c'est très-flatteur.
C'est une affaire aussi qui dans Paris m'attire;
Dans un autre moment je viendrai te la dire.

MONTGÉRAN, à part.

Je crois la deviner.

MERVAL.

T'aurais-je interrompu?
Tu travaillais?

MONTGÉRAN.

Mais, non.

MERVAL.

Tu n'es pas attendu?

MONTGÉRAN.

Mais, non, je....

MERVAL, finement.

Sur tes traits j'aperçois quelque chose.

MONTGÉRAN.

Oui, tu vois l'embarras d'un auteur qui compose.
Pour une grande dame on veut une chanson....

MERVAL.

Eh! tant mieux! mon ami : les enfants d'Apollon
S'écartant par plaisir de la foule importune,
Dédaignent les faveurs que promet la fortune;
Et, libres des chagrins, fils de l'ambition,
A trouver le bonheur font servir la raison.

MONTGÉRAN.

Je l'avais oublié, Merval est un poète.

MERVAL.

Poète, non; gaîment je fais la chansonnette.

MONTGÉRAN.

Que ne puis-je la faire! oh! c'est un art charmant
Qui chez les grands vous place assez adroitement.
Les louer sans motif est assez en usage,
Et le plus mince auteur connaît cet avantage;
Le plus faible couplet très-loin peut le porter,
Lorsque selon le temps il le sait ajuster.
Tes vers seraient-ils bons?

MERVAL.

Mais, ils ont la mesure,
Et m'amusent autant que les vers du Mercure;
Quand à table j'entonne un bachique refrain,
Il est par mes amis jugé comme mon vin,
Excellent.

MONTGÉRAN, avec joie.

C'est très-bien, je t'ai dit qu'une dame
Voulait pour une fête....

MERVAL.

Oh! de toute mon ame.

MONTGÉRAN.

Mais il faut avec elle être très-circonspect.

MERVAL, sérieusement.

Mes vers vont l'assurer de ton profond respect.

MONTGÉRAN.

Tu ris?

MERVAL.

Eh! non, vraiment; mais avec révérence
Ne puis-je de son cœur révéler l'excellence?

MONTGÉRAN.

Ah! parle bien plutôt de son rang, de son nom;
Cette princesse-là n'a pas le cœur très-bon.

MERVAL.

Soit; mais après avoir parlé de sa noblesse,
Je puis louer au moins sa beauté, sa jeunesse?
A nos yeux elle aura la fraîcheur du printemps.

MONTGÉRAN.

Es-tu fou, mon ami? Mais, elle a cinquante ans.

MERVAL.

De ses chastes vertus, au moins...

MONTGÉRAN.

Miséricorde!
Ah! ne t'avise pas de toucher cette corde;
Elle aima trop souvent; de ses galants excès
La chronique du monde a rempli ses feuillets.

MERVAL.

Si de chanter ta dame il est si difficile
J'en veux laisser l'honneur à quelque auteur habile.

Parlons plutôt de nous. Depuis quinze ans amis,
Séparés si long-temps, mais enfin réunis,
Montgéran, nos deux cœurs n'ont-ils rien à se dire?

MONTGÉRAN, un peu embarrassé.

L'amitié sur le mien a toujours même empire;
Mais de ton arrivée on peut être surpris;
Je ne m'attendais pas à te voir à Paris.
Tu ne m'as point marqué dans ta dernière lettre
Ce voyage si prompt.

MERVAL, finement.

Je n'ai pu le remettre.
Une affaire très-grave a causé mon départ;
Et je risquais beaucoup en arrivant trop tard.

MONTGÉRAN, à part.

Il connaît mes projets.

MERVAL, toujours finement.

Peut-être ma présence
Saura-t-elle influer.... j'en conçois l'espérance.

MONTGÉRAN, encore plus embarrassé.

J'en suis content pour toi.

MERVAL, à part.

Je vois son embarras.
De l'hymen d'Amélie, oh! ne lui parlons pas;
Il rougirait....

MONTGÉRAN, d'un ton timide.

Quel est l'objet de ton voyage?

MERVAL.

(A part.) (Haut.)
Feignons, puisqu'il le faut. Je viens pour un ouvrage
Que je croyais utile, et dont je suis l'auteur.

MONTGÉRAN, *respirant.*

Il aura, j'en suis sûr, un succès très-flatteur.
Ce n'est pas un essai; déja la voix publique
Prône dans tes écrits un cœur patriotique :
On y voit l'écrivain animé du désir
D'honorer son pays.

MERVAL.

Surtout de le servir;
Mais cette fois, peut-être emporté par mon zèle,
A de prudentes lois je me montre infidèle;
J'accuse avec raison même l'autorité;
Aux regards d'un bon roi j'offre la vérité;
Je prouve qu'on surprit sa royale justice,
Et qu'on l'a su tromper en usant d'artifice....
Mais tel écrit souvent, utile et courageux,
Par sa publicité devient très-dangereux;
Le mien est de ce nombre. Un ami véritable
M'a fait voir à quel point je me rendais coupable;
Éclairé sur mes torts, j'accours vite à Paris,
Aux mains de l'imprimeur j'arrache mes écrits;
Quelques moments plus tard il les faisait connaître.
Grace à mon dévoûment, ils ne pourront paraître;
Car ce matin, sans bruit, mais non pas sans regret,
La flamme a consumé cet ouvrage indiscret.
Il ne reste plus rien que ce seul exemplaire
Que j'ai sauvé du feu, par pitié pour son père.

MONTGÉRAN.

A lire un tel ouvrage on aurait du plaisir;
Puis-je l'avoir?

MERVAL, embarrassé.

Mais.... tu.....

MONTGÉRAN, piqué.

Laissons-là mon désir,
J'ai tort de t'avoir fait une telle demande.

MERVAL, lui donnant le livre.

Je ne refuse rien quand l'amitié commande;
Mais songe quel danger peut me faire courir
Cet imprudent écrit que je n'osais t'offrir.
Apprends qu'il compromet le bonheur de ma vie;
Ce n'est qu'à son ami que Merval le confie;
S'il sortait de tes mains, ah! je craindrais beaucoup
Qu'il n'appelât sur moi le plus terrible coup,
Et que ma liberté....

SCÈNE IV.

MONTGÉRAN, AMÉLIE, MERVAL.

AMÉLIE, à Montgéran.

Je vous cherchais : ma mère
Veut que sur votre état le docteur nous éclaire;
Et comme il doit partir, à son art, à nos vœux,
Donnez quelques instants.

MONTGÉRAN.

Je me porte bien mieux.
On n'a pas, à la cour, le temps d'être malade.

AMÉLIE.

Songez que le docteur va suivre en ambassade
Votre ami Dermenon.

MONTGÉRAN, étonné.

Comment! il est nommé?....

AMÉLIE.

Vous ne le saviez pas?

MERVAL, souriant.

Est-on bien informé?

AMÉLIE.

Le docteur me l'a dit.

MONTGÉRAN, avec colère.

Obtenir cette grace!
Allons, encore un homme au-dessous de sa place.
Je lui conseille fort de prendre pour appui
Un secrétaire adroit qui travaille pour lui.

MERVAL, malignement.

Mais, tu parais souffrir.

MONTGÉRAN.

Oui, ma douleur augmente....
Qu'un homme à grand talent sans cesse se tourmente
Pour arriver au but, un protecteur titré
A l'obscur ignorant fait franchir le degré.
Et qui ne sait, d'ailleurs, quel est le caractère
De ce bon Dermenon? Faux, sous un air sincère,
Il est l'ami constant du ministre en faveur;
Que le ministre tombe, il court au successeur,
Endosse sa livréé; et, fort sous sa bannière,
Au puissant qui n'est plus il déclare la guerre.
Voilà comme on parvient.... C'est mon ami de cœur;
Mais pourquoi le choisir pour être ambassadeur?

MERVAL.

Ah! si l'on eût choisi....

AMÉLIE.

Mais, de grace, mon frère,
Oubliez l'ambassade.

MONTGÉRAN.

Oui, c'est très-bien, ma chère.
Vous ne voyez donc pas qu'avec de pareils choix,
Le plus mince écolier peut prétendre aux emplois.

MERVAL.

Mais pourquoi te fâcher?

MONTGÉRAN.

Oui, morbleu! je me fâche
Quand je vois qu'on appelle à cette noble tâche
(Il fait un cri.)
L'homme médiocre.... Ah!..

MERVAL.

Tu te plains, Montgéran.

MONTGÉRAN.

Ce n'est rien; quelquefois cette douleur me prend.
(Il s'assied, et pose sur la table la brochure que Merval lui a remise, et qui se trouve couverte de son mouchoir.)

AMÉLIE.

Je l'ai dit au docteur.

MONTGÉRAN.

A tort on s'inquiète.

AMÉLIE.

Pourtant il vous condamne à huit jours de retraite.

MONTGÉRAN.

Il faudra bien rester.

MERVAL.

Nous rendrons, tous les deux,

Tes moments de retraite un peu moins ennuyeux :
Nos tendres soins...

MONTGÉRAN, lui tendant la main.

J'y compte; oui, Merval toujours m'aime.

MERVAL.

Ah! Montgéran, bientôt je te verrai le même.

SCÈNE V.

MONTGÉRAN, AMÉLIE, MERVAL, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame la comtesse.

MONTGÉRAN.

Elle arrive à propos,
Et je cours au-devant.

AMÉLIE, l'empêchant de se lever.

Demeurez en repos :
Pourquoi vous fatiguer? Elle est trop votre amie,
Pour mettre quelque prix à la cérémonie;
Restez dans ce fauteuil.

MONTGÉRAN.

Je suivrai tes avis :
Je souffre beaucoup moins lorsque je suis assis.
Tu vas voir, cher Merval, une femme très-belle,
Et surtout d'un esprit...

MERVAL.

Oui; l'on m'a parlé d'elle;
Sa maison est, dit-on, un séjour enchanté.

MONTGÉRAN.

Ah! c'est le rendez-vous des gens de qualité.

SCÈNE VI.

MONTGÉRAN, LA COMTESSE, AMÉLIE, MERVAL.

LA COMTESSE.

Messieurs, je vous salue.... Eh! bon jour, Amélie;
Mais je vous trouve encore aujourd'hui plus jolie.

AMÉLIE, montrant Montgéran.

Excusez si mon frère....

LA COMTESSE.

Et qu'a-t-il donc? bon dieu!

MERVAL.

Il est pris par la goutte.

MONTGÉRAN.

Oh! non; je souffre un peu.

LA COMTESSE.

Cela me fait vraiment une peine infinie.
Je viendrai, Montgéran, vous tenir compagnie.
(Elle se met à rire.)
Cependant, malgré moi, je ris en vous voyant;
Vous qu'on trouve en tous lieux et qu'on trouve courant,
Je vous surprends enfin tout-à-fait immobile,
Et gravement assis.

AMÉLIE.

Ce repos est utile.

MERVAL.

La goutte assez souvent rend à la gravité,

Et détruit les projets nés de la vanité.

LA COMTESSE.

Ce que dit là monsieur est d'un vrai philosophe.

(En riant, et à part.)

Ma foi, s'il ne l'est pas, il en a bien l'étoffe.

(À Montgéran.)

Dites, quel est monsieur?

MONTGÉRAN.

C'est mon meilleur ami.

LA COMTESSE.

Quoi! votre ami! je veux qu'il soit le mien aussi.

MONTGÉRAN.

C'est un homme connu par un très-grand mérite...

MERVAL.

Cesse...

LA COMTESSE.

Monsieur, j'attends de vous une visite;
Mongéran voudra bien chez moi vous présenter.

MERVAL.

Je suis reconnaissant.

MONTGÉRAN.

Ah! tu dois accepter.

MERVAL.

Je ne vous promets rien; je suis un peu sauvage.

LA COMTESSE.

De vous avoir chez moi j'obtiendrai l'avantage;
Pas plus tard que demain, ensemble nous dînons.

AMÉLIE, bas à Merval.

Vous n'échapperez pas à ses séductions.

MERVAL, bas.

Vous me connaissez mal.

LA COMTESSE.

Eh! mais, par aventure,
Je vous régalerai le soir d'une lecture.
Le jeune de Lussan (c'est un petit auteur
Qui de me consulter implore la faveur),
Parce qu'il fit chez moi son plan de comédie,
Et que je lui donnai quelques traits de génie,
Bonnement il se croit obligé d'ennuyer
Tous les honnêtes gens que je voudrai prier;
Mais à quelques amis j'ai borné cette peine,
Et j'en réunirai peut-être une trentaine.

(A Montgéran.)

Vous y verrez d'abord le vieux baron d'Arvois,
Qui, pour vivre à la cour, vient de vendre ses bois;
Son fils le conseiller, qui doit être un grand homme,
Et qui sait son blason comme un savant sait Rome;
Puis, deux longues ladys, dont le maintien sans goût
N'amuse point Paris, qui s'amuse de tout;
Enfin, tous vieux amis dont j'ai la confiance,
De qui, depuis six mois, j'ai fait la connaissance.

MERVAL.

Vous me promettez là, madame, un grand plaisir;
Mais, en dépit de moi, je ne puis en jouir.
Quoique tous vos amis soient d'une date ancienne,
J'en compte de plus vieux qu'il faut que j'entretienne.
Je fais beaucoup de cas d'une réunion
Où l'on sait par l'esprit égayer la raison;
Où quelque jeune auteur, essayant son ouvrage,

Vient des vrais connaisseurs moissonner le suffrage;
Et, tout fier des succès conquis dans un salon,
Se donner de lui-même un rang sur l'Hélicon.
Mais il est des devoirs auxquels on sacrifie :
A mon ami souffrant je tiendrai compagnie.
Je ne sortirai pas. Oui, je dois à mon cœur
De partager les soins de son aimable sœur.

LA COMTESSE.

Ah! ce discours, monsieur, sent bien la rhétorique;
Mais à propos de quoi toucher le pathétique?
Vous aurais-je prié sans prier votre ami?

AMÉLIE.

Il ne peut accepter. Le docteur sort d'ici,
Et condamne mon frère à huit jours de retraite.

LA COMTESSE.

Vous souffrez donc beaucoup?

MONTGÉRAN.

Oui; cela m'inquiète.

LA COMTESSE.

C'est bien contrariant; je venais vous chercher.

MONTGÉRAN.

Non, sans douleur, vraiment, je ne saurais marcher.

LA COMTESSE.

Faut-il qu'un contre-temps aujourd'hui nous arrête!
Le duc de vous avoir se faisait une fête;
Nous avions arrangé ce dîner tous les deux.

MONTGÉRAN.

Le duc! il se pourrait....

AMÉLIE, à Merval.

Il va se porter mieux.

LA COMTESSE.

Non, non, une autrefois vous verrez son altesse.

MERVAL, à part.

L'orgueil l'emportera sur le mal qui le presse.

MONTGÉRAN, se levant.

Cet instant de repos m'a fait le plus grand bien,
Et si je souffre encor, ce n'est presque plus rien.
Tenez, regardez-moi, voyez ma contenance;
Sur mes traits maintenant on lit peu la souffrance;
Et puisque monseigneur veut bien songer à moi,
J'accepte avec transport l'honneur que je reçoi.

AMÉLIE.

Songez que le docteur....

MONTGÉRAN.

Le docteur n'y voit goutte.
Je serais bien portant....

AMÉLIE.

Sans votre accès de goutte.

MONTGÉRAN.

J'en ai pris mon parti, rien ne peut m'arrêter.

LA COMTESSE.

Oh! j'ai fait tout au moins pour le faire rester.

MERVAL, ironiquement.

Nous l'avons vu, madame.

LA COMTESSE, à Amélie.

Allons, adieu, ma chère.

MONTGÉRAN.

Toi, Merval, tu tiendras compagnie à ma mère.

LA COMTESSE, à part.

Merval!.... Eh! mais ce nom....

MERVAL.

Des devoirs d'un bon fils
Je saurai m'acquitter; j'en connais tout le prix.
Oui, je me trouve heureux; quand le plaisir t'appelle,
De seconder ta sœur, de partager son zèle;
Mais sans perdre l'espoir que, libre de tes grands,
Tu pourras à l'ami donner quelques instants.

(Il sort avec Amélie.)

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, MONTGÉRAN.

LA COMTESSE.

Dites-moi, Montgéran, ce monsieur si sévère,
Dont l'air est agréable et la parole amère,
Se nomme donc Merval?

MONTGÉRAN.

Il n'a pas d'autre nom.

LA COMTESSE.

A-t-il d'un écrivain la réputation?

MONTGÉRAN.

Oui; même ses écrits font honneur à la France.

LA COMTESSE.

Et, n'en est-il pas un qui traite de finance!

MONTGÉRAN.

Oui; le dernier, surtout, par son utilité,
A plu fort au public, même à l'autorité.

LA COMTESSE.

Plus de doute, c'est lui!

MONTGÉRAN.

D'où pouvez-vous connaître ?..

LA COMTESSE.

Dans le conseil d'état vous l'allez voir paraître.

MONTGÉRAN.

Bon !

LA COMTESSE.

C'est la vérité ; le roi, dans tous les rangs,
Se plaît, vous le savez, à chercher les talents.

MONTGÉRAN.

Je sais qu'il les honore.

LA COMTESSE.

Et qu'il les récompense.

MONTGÉRAN.

C'est d'un prince éclairé la première science.

LA COMTESSE.

Pour la place vacante on désigne Merval ;
Il détruit votre espoir, s'il est votre rival.

MONTGÉRAN.

Qui vous a dit cela ?

LA COMTESSE.

C'est le ministre même,
Qui prend à vos succès un intérêt extrême.
Il m'a dit ce matin qu'il est désespérant
Que l'on vous ait donné Merval pour concurrent ;
Que, sans cet homme-là, graces à la princesse,
Qui me montre toujours la plus vive tendresse,
Vous arriviez d'emblée à ce poste d'éclat
Qui devient de mes soins le noble résultat.

MONTGÉRAN.

Non, je ne reviens pas encor de ma surprise :
Merval ambitieux !.... Ah ! c'est une méprise ;
Lui qui, toujours jaloux de sa tranquillité,
Ne sortit qu'à regret de son obscurité.

LA COMTESSE, *souriant.*

Il en sort, sur l'avis d'un ami plein de zèle,
Qui d'un superbe espoir lui donne la nouvelle.

MONTGÉRAN.

Non, non ; c'est un écrit qu'il croit trop dangereux,
Qu'il a voulu soustraire au public curieux.

LA COMTESSE, *étonnée.*

Quel écrit, Montgéran, et que voulez-vous dire?

MONTGÉRAN.

Oui ; cet écrit, connu, pouvait beaucoup lui nuire ;
Des abus il se fait trop grand réformateur,
Et l'on eût pu fort bien en rechercher l'auteur.

LA COMTESSE.

Bah ! c'est un conte adroit qu'il a voulu vous faire.

MONTGÉRAN.

Mais de cette brochure il reste un exemplaire.

LA COMTESSE, *vivement.*

Ce secret exemplaire, il vous l'a confié?

MONTGÉRAN.

Il pouvait le livrer à ma tendre amitié.

LA COMTESSE.

Je loue avec plaisir d'abord sa confiance,
Qu'un autre appellerait peut-être une imprudence :
Car c'est être étourdi que livrer un secret
Qui, s'il était public, sans retour le perdrait.

MONTGÉRAN.

Mais avec son ami Merval n'a rien à craindre.

LA COMTESSE.

Si vous en abusiez, aurait-il à s'en plaindre?

MONTGÉRAN.

Il est depuis long-temps sûr de ma probité.

LA COMTESSE.

Êtes-vous bien certain, vous, de sa loyauté?

MONTGÉRAN.

Il est franc, généreux; tel est son caractère.

LA COMTESSE.

Cependant, tout exprès il a quitté sa terre
Pour venir sourdement briguer le seul emploi
Que vous deviez tenir de mes amis, de moi.

MONTGÉRAN.

Merval n'y prétend pas, c'est moi qui vous l'assure;
C'est un vrai philosophe, ami de la nature.

LA COMTESSE.

Ah! combien j'ai connu de ces amis bénins
Qui marchent à leur but en rusés patelins!
Celui-ci dit tout haut qu'il méprise les places,
Et se tient à l'affût des honneurs et des graces:
Sous un aspect riant il cache à tous les yeux
Le cœur aride et froid d'un perfide envieux:
Il vous presse les mains, proteste de son zèle,
Vous promet de courir pour la place nouvelle.
Il veut savoir le nom de votre protecteur,
Pour s'aider du crédit d'un très-puissant seigneur.
A l'entendre, il saura remuer ciel et terre....

Vous cédez à son zèle; et l'ami débonnaire,
Maître de vos secrets, et sûr d'un grand appui,
Sollicite la place et l'obtient.... mais pour lui.

MONTGÉRAN.

C'est outrager Merval que le croire capable....

LA COMTESSE.

Bah! qui sait parvenir cesse d'être coupable.
Oui, quand on réussit tout moyen est très-bon.

MONTGÉRAN.

Doit-on sacrifier à son ambition
L'honneur et ses amis?

LA COMTESSE.

Pour un homme du monde,
Vous connaissez bien peu sur quoi l'honneur se fonde.
Je ne suis qu'une femme, et je n'observe pas;
Mais j'ai toujours trouvé que dans tous les états,
Celui que le hasard, ou très-souvent l'adresse,
A conduit aux honneurs que donne la richesse,
Aussitôt qu'à son but on le voit arrivé,
On ne s'informe pas comme il s'est élevé;
Il n'en obtient pas moins les précieux hommages
Des hommes réunis... et même des plus sages.
Chacun est optimiste et dit à cœur ouvert:
« Voyons celui qui gagne et non celui qui perd. »
Vous aimez votre ami; penchant fort estimable!
On n'a point à la cour de sentiment semblable!
On pense plus à soi: je sais vingt courtisans,
Et tous très-renommés comme d'aimables gens,
Qui croiraient se donner le plus sot ridicule
S'ils ne culbutaient pas leur ami sans scrupule.

A votre place, enfin, si l'un d'eux se trouvait,
Le ministre déja saurait votre secret;
Et notre philosophe, ami de la nature,
Irait chanter ses bois, ses ruisseaux, leur murmure,
Quand l'adroit courtisan, toujours homme d'honneur,
Jouirait des respects qu'on rend à la faveur.

MONTGÉRAN.

Ne vous attendez pas, madame, à me séduire.

LA COMTESSE.

Mais je n'y pense pas; seulement je veux lire...

MONTGÉRAN.

Je m'en garderai bien.

LA COMTESSE.

Il ne m'est pas permis
D'admirer l'écrivain, modèle des amis?

MONTGÉRAN.

Cet écrit confié....

LA COMTESSE.

Je l'aurai, je vous jure.

MONTGÉRAN.

Jamais.

LA COMTESSE, *jette les yeux sur la table, s'en approche doucement pour voir le titre d'une brochure qu'elle y aperçoit; au mouvement que fait Montgéran, pour l'empêcher de la prendre, elle s'en empare vivement.*

Que vois-je là! cette mince brochure...

MONTGÉRAN.

Comtesse!...

LA COMTESSE, *prenant la brochure qui est sur la table.*

C'est cela! malgré votre dépit,
De votre ami Merval je jugerai l'esprit.

MONTGÉRAN.

Non, rendez-moi... j'entends Merval! dieu! c'est lui-même.

LA COMTESSE.

Mais ne craignez donc pas.

MONTGÉRAN.

Dans mon dépit extrême...

LA COMTESSE.

Vous êtes un enfant.

MONTGÉRAN.

Madame, je le veux.

LA COMTESSE.

Mais ensemble, ce soir, nous la lirons tous deux.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, MONTGÉRAN, MERVAL.

(Elle cache avec adresse la petite brochure sous son schall.)

MERVAL.

Je te croyais déja rendu chez ton altesse.

MONTGÉRAN.

Mais bientôt nous irons.

LA COMTESSE.

L'heure en effet nous presse,

Venez...

MERVAL.

Puisque tu veux nous laisser seuls ici,
Moi, ta mère et ta sœur, nous sortirons aussi :
Nous partons tous les trois pour un joli village;
Et là, nous dînerons sous un épais feuillage.

Je veux te remplacer ; comme toi, complaisant,
Tes parents oublîront que tu n'es pas présent.

MONTGÉRAN, à part.

C'est un reproche amer!

LA COMTESSE, avec ironie.

La campagne fleurie
A beaucoup de pouvoir sur votre ame attendrie.
N'est-il pas vrai, monsieur? votre air sentimental,
Et dans tous vos discours ce ton patriarchal,
M'annoncent qu'ennemi de toute inquiétude,
Vous préférez au bruit vos jardins et l'étude.
Vous savez que des rois dédaignant la faveur,
C'est près de ses brebis qu'on trouve le bonheur.
De tous vos biens, monsieur, jouissez sans partage :
La campagne et la paix sont les trésors du sage.

MERVAL.

En vain, vous prétendez me railler sur mes goûts,
Ils sont simples et purs ; je conviens avec vous
Qu'au bruit de vos cités, qu'au monde je préfère
Dans le sein des forêts quelqu'abri solitaire.
Je suis certain, au moins, d'échapper aux ingrats,
A ces indifférents qu'on trouve à chaque pas,
A ces ambitieux, dont l'ame énorgueillie
Par un sentiment doux se croirait avilie ;
Aux dames du bon ton, dont les airs étourdis
Nous cachent un cœur froid et des projets hardis ;
Enfin, à ces oisifs dont la cour se compose,
Et qui font tout et rien pour être quelque chose.

LA COMTESSE, à Montgéran.

L'épigramme est champêtre.

MONTGÉRAN, à part

Elle a blessé mon cœur.
Sortons.

MERVAL.

Mais, mon ami...

MONTGÉRAN, sortant avec la comtesse.

Je suis ton serviteur.

SCÈNE IX.

MERVAL, seul.

Ah! quel brusque départ!.. Sous son adroit manége,
La comtesse sait bien que j'entrevois un piége;
Il faut le découvrir, et nous pourrons après
Éclairer mon ami sur ses vrais intérêts.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

PICARD, SEUL.

Quoi! toujours en colère!.... il est fou, que je meure!
Par ma foi, chez les ducs on dîne de bonne heure.
A mon maître qui rentre, en zélé serviteur,
J'offre ce que tantôt ordonna le docteur;
Son courroux....

SCÈNE II.

PICARD, LAFLEUR, *arrivant avec une bouteille et un verre.*

PICARD.

Où vas-tu porter ce vieux Madère?

LAFLEUR, riant.

Pour un dîner, crois-tu que ce soit trop d'un verre?

PICARD.

Mon maître n'aurait pas?...

LAFLEUR.

Il est resté tantôt
Près d'ici, comme on dit, à croquer le marmot.
(Il se tourne vers la porte.)
Son cocher m'a tout dit... madame la comtesse!

(A part.)

Il faut que je lui parle. Avec un peu d'adresse
(Haut.)
On peut la disposer... Oui, prends vite ce vin,
(A part.)
Cours l'offrir à monsieur. Je serai seul enfin.

PICARD.

Volontiers. De long-temps je n'oublîrai l'histoire.
Tâchons de n'en pas rire en lui versant à boire.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LAFLEUR, seul, *avec importance.*

C'est très-adroitement écarter un valet :
Mais si d'être intendant je nourris le projet,
Il me faut avec art flatter ma protectrice.
Je puis aller très-loin si l'on me rend justice.

SCÈNE IV.

LAFLEUR, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah! Lafleur! votre maître est sans doute rentré?

LAFLEUR.

Il rentre, et de douleur il a le cœur navré.

LA COMTESSE.

Hein!

LAFLEUR.

Son amour ira jusqu'à l'extravagance.

LA COMTESSE.

Comment donc?

LAFLEUR.

J'ai l'honneur d'avoir sa confiance.

LA COMTESSE.

Il vous parle de moi?

LAFLEUR.

Le jour comme la nuit.
Hélas! si vous saviez, madame, ce qu'il dit:
« Cher Lafleur, conviens donc que l'aimable comtesse
« Unit à la beauté la grace enchanteresse.... »
Madame, qui pourrait ne pas en convenir?

LA COMTESSE, à part.

Ce sot veut me flatter afin de parvenir.

LAFLEUR.

Il me disait encore....

LA COMTESSE.

Il n'a pu rien vous dire,
Que de vous taire. Allez, Lafleur, qu'on se retire;
Où plutôt annoncez que je suis dans ces lieux.

LAFLEUR, à part.

Il faut qu'une autre fois je m'y prenne un peu mieux.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, seule.

Je vais voir Montgéran; il doit être en colère.
Que j'ai peine à guider cet ardent caractère!
L'ambition le brûle, et pourtant il n'a pas

Cette audace qui fait avancer à grands pas.
Jamais il ne saura profiter d'une chance,
Éloigner d'un rival la sourde concurrence....
Je sais qu'agir ainsi, pour de certaines gens
Remplis de préjugés et de grands sentiments,
Paraît un crime affreux; et pourtant ma méthode
A la ville, à la cour, est tout-à-fait de mode.
En écartant Merval je sers mes intérêts,
Puisque c'est à l'hymen à payer mes succès.

SCÈNE VI.

MONTGÉRAN, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous, mon ami? qu'est-ce donc qui vous trouble!

MONTGÉRAN.

Mais....

LA COMTESSE.

Je reviens vers vous, et votre humeur redouble!
Ingrat, de cet air-là je devrais vous punir;
Mais j'ai le cœur trop bon. Voulez-vous bien venir
Implorer à mes pieds....

MONTGÉRAN, avec humeur.

Eh! laissez-moi de grace,
Car je suis d'une humeur....

LA COMTESSE.

D'une humeur qui me lasse.
Que vous ai-je donc fait pour me traiter ainsi?

MONTGÉRAN.

Vous me le demandez!.... je suis tranquille ici;

On vient, et l'on m'invite à me trouver à table
Avec des gens titrés, chez un seigneur aimable;
Je me montre jaloux d'un aussi grand honneur;
A me rendre chez lui je contrains la douleur,
Je vous suis; mais chez vous, vous me forcez d'attendre:
Après quelques instants vous devez m'y reprendre;
J'attends; mais, fatigué d'un retard éternel,
Je me lève en fureur, et je rentre à l'hôtel.

LA COMTESSE.

Quoi! vous n'avez pas su qu'une importante affaire?...

MONTGÉRAN.

Comment l'aurais-je su?

LA COMTESSE.

Mais par mon émissaire.
Il ne vous a pas dit que si je vous quittais....
Le ministre a voulu....

MONTGÉRAN.

Quoi! le ministre.... après?

LA COMTESSE.

Il me prend un désir, c'est celui de vous taire
Ce qu'en votre faveur l'amitié vient de faire.

MONTGÉRAN.

Quoi donc?

LA COMTESSE.

Je vous dirai qu'en vous quittant, d'abord
Je suis allé trouver le ministre Melfort.

MONTGÉRAN.

Pourquoi prendre ce temps?

LA COMTESSE.

Il était convenable.

Je voulais lui parler.... il se mettait à table.
Moi, je veux m'éloigner; mais lui, sans compliment,
Me retient à dîner pour causer un moment.

MONTGÉRAN.

Pour causer!....

LA COMTESSE.

Oui, de vous... Après avoir pris place,
On parle de la cour, de faveur, de disgrace;
Suivant l'ordre établi des conversations,
On fait et l'on défait les réputations:
Chacun porte à son choix tel homme au ministère,
Et tel autre est, dit-on, exilé dans sa terre;
Mais on quitte bientôt tous ces grands intérêts
Pour parler du théâtre et d'un nouveau succès.
Sur nos pauvres auteurs épuisant la satire,
Ils sont jugés.... avant qu'on ait daigné les lire.
Je dis mon sentiment sur tous nos beaux esprits.
Moi, qu'on sait au courant des modernes écrits,
En parlant de pamphlets, de ces malins ouvrages
Dont chacun en secret veut parcourir les pages,
Je ne sais quel hasard favorable ou fatal,
Fait trouver dans mes mains le livre de Merval.

MONTGÉRAN.

Oh ciel! qu'avez-vous fait?

LA COMTESSE.

Le ministre s'étonne
Du titre de l'écrit sur lequel on raisonne;
Il le prend malgré moi, le parcourt aussitôt,
Il fronce le sourcil, sourit à certain mot;
Puis, pressé par le temps de quitter sa demeure,

Il demande un rapport qu'il aura dans une heure;
Mais j'ai lu dans ses traits que sans bruit, sans éclat,
Nous pourrions voir sauter le conseiller d'état.

MONTGÉRAN.

Quoi! vous avez osé, sans égard pour moi-même,
Compromettre, accuser le seul homme que j'aime!
Quelle horreur!

LA COMTESSE.

Oh! cessez ce ton trop singulier...

MONTGÉRAN.

Sachez!...

LA COMTESSE.

Prétendez-vous, monsieur, m'injurier!..

MONTGÉRAN.

Eh! puis-je de sang-froid vous entendre, madame;
Vous applaudir ici du succès d'une trame?..

LA COMTESSE.

Connais-je ce Merval? est-il de mes amis?
Et de vous préférer ne m'est-il pas permis?

MONTGÉRAN.

Non, non, pour me servir vous me rendez coupable.

LA COMTESSE.

Bon! si j'ai réussi, c'est un tour admirable.

MONTGÉRAN.

De tout cela, bon dieu! que résultera-t-il?

LA COMTESSE.

Qu'il reverra ses champs, que, grace à cet exil,
Il ne reviendra plus par une sourde intrigue
Me disputer l'emploi que pour vous seul je brigue.

MONTGÉRAN.

Ne peut-on m'obliger sans me faire rougir?

LA COMTESSE.

Devez-vous succomber quand je puis vous servir?

MONTGÉRAN.

Je ne veux rien devoir à l'adresse perfide
Qui me rend criminel en se faisant mon guide.

LA COMTESSE.

Vous feignez le courroux, et tout bas votre cœur
S'applaudit d'un succès...

MONTGÉRAN.

Qui me coûte l'honneur!
Détrompez-vous, madame; oui, mon ame enivrée
Recherche avec ardeur la place désirée
Où mes talents, mon nom me donnent quelques droits;
Mais si, pour parvenir au but que j'entrevois,
On m'eût dit qu'il fallait par une perfidie
Trahir le vieil ami qui dans moi se confie,
J'aurais, toujours jaloux de conserver ma foi,
Repoussé le secours qui me porte à l'emploi.

LA COMTESSE.

Quoi! vous osez, monsieur, me parler de la sorte!
Pour prix de l'intérêt qu'à tort mon cœur vous porte;
Vous payez par l'outrage un service important
Qui va vous élever au rang le plus brillant!
Si l'on vous considère aujourd'hui dans le monde,
Si sur de grands appuis votre crédit se fonde,
A qui le devez-vous? Et lorsque je crois voir
Le moyen assuré de combler votre espoir,
Lorsque pour vous servir j'ose tout me permettre,

Quand je romps un obstacle, et sans vous compromettre,
Vous venez me citer des titres d'amitié
Qui sont bons pour les sots, et qui me font pitié.

MONTGÉRAN, embarrassé.

Madame!...

LA COMTESSE.

Terminons un débat qui m'offense.
Je veux bien, comme vous, agir avec prudence,
Et dès que votre ami vous tient si fort au cœur,
De la place vacante il sera possesseur.
(Appuyant.)
Le ministre pour vous me l'a pourtant promise;
A vous en avertir déja l'on m'autorise:
Même il m'a fait sentir que votre nouveau rang
N'était qu'un premier pas vers l'emploi le plus grand;
Que, bientôt de l'état nommé sous-secrétaire,
Vous pourriez bien un jour saisir le ministère.
Mais puisque vous montrez des sentiments si beaux,
Puisque des vrais amis vous êtes le héros,
Je ne veux pas, monsieur, vous enlever la gloire
D'être cité comme eux, de briller dans l'histoire.
Héritant de vos droits, graces à mon soutien,
Merval aura la place, et vous n'obtiendrez rien.

MONTGÉRAN.

Vous avez droit, sans doute, à ma reconnaissance;
Mais le sort à trompé vingt fois notre espérance.

LA COMTESSE.

Oh! je puis, cette fois, garantir le succès.

MONTGÉRAN, avec curiosité.

Et cet espoir est donc appuyé sur des faits?

LA COMTESSE.

Ce n'est point un espoir, c'est une certitude.

MONTGÉRAN.

Un ministre promet souvent.... par habitude.

LA COMTESSE.

On peut compter sur lui, lorsque ses intérêts
Le portent à servir.

MONTGÉRAN.

Vous m'étonnez; après?...
Quel si grand intérêt en ma faveur le presse?

LA COMTESSE.

On veut moins vous servir qu'obliger la princesse.

MONTGÉRAN, souriant.

En effet, c'est pour vous qu'elle m'a protégé.

LA COMTESSE.

Elle s'est compromise, et c'est le tort que j'ai;
Mais je vais, dès ce jour, m'opposer à son zèle.

MONTGÉRAN, avec impatience.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, me brouiller avec elle

LA COMTESSE.

Que vous sert un pouvoir si méprisé de vous?

MONTGÉRAN.

De sa protection je suis toujours jaloux.

LA COMTESSE.

Il faudra bien pourtant que monsieur y renonce.

MONTGÉRAN, avec plus d'impatience.

Attendez que je puisse au moins faire réponse
Sur un tel objet.

LA COMTESSE.

Non, je vois que j'avais tort.

D'agir contre Merval.

MONTGÉRAN, avec encore plus d'impatience.

Qui vous presse si fort ?

LA COMTESSE.

Son talent reconnu l'appelle à cette place.

MONTGÉRAN.

N'ai-je pas avant lui mon droit à cette grace ?

LA COMTESSE.

Dès que vous me blâmez, votre droit est perdu.

MONTGÉRAN.

Ce que vous avez fait devait m'être inconnu.

LA COMTESSE.

J'ai cru vous obliger.

MONTGÉRAN.

Non, vous deviez vous taire.
Merval sera proscrit.

LA COMTESSE.

Exilé dans sa terre,
Tout au plus.

MONTGÉRAN.

Tout au plus !

LA COMTESSE.

Calmez tant de frayeur.
Je peux encor sur lui rappeler la faveur.

MONTGÉRAN.

Impossible.

LA COMTESSE.

Mais....

MONTGÉRAN.

Non.

LA COMTESSE.

Le mal...

MONTGÉRAN.

Est sans remède.

LA COMTESSE.

Pourtant....

MONTGÉRAN.

Puisqu'il est fait, il faut bien que j'y cède.

LA COMTESSE, souriant.

Ah!

MONTGÉRAN.

Mais faites au moins que l'écrit dangereux
Qui me guide au bonheur par des moyens affreux,
Revienne dans mes mains.

LA COMTESSE.

Je pourrai vous le rendre.
Oui, vous l'aurez ce soir; eh! mais, je crois entendre...

MONTGÉRAN.

Ce soir j'aurai l'écrit? Ah! je souffre à l'aspect...

SCÈNE VII.

MONTGÉRAN, LA COMTESSE, MERVAL, AMÉLIE.

LA COMTESSE.

Avec eux. Montgéran, soyez très-circonspect.
(Se tournant vers Merval.)
Eh bien! vous arrivez de votre promenade?

MERVAL, Montgéran.

Ta santé, mon ami?

LA COMTESSE.

Bon! il est tout maussade.
On croirait, à lui voir cet air si rembruni,
Qu'il a quelque motif pour nous bouder ainsi:
Point du tout, je sais moi, qu'une heureuse aventure
Va le mettre à la cour en très-bonne posture.

MERVAL.

(Riant.)

Tant mieux, je le voudrais; mais j'en doute, entre nous.

LA COMTESSE, avec finesse.

Il y fera, monsieur, son chemin comme vous.

MERVAL.

Peut-être.

LA COMTESSE.

(Bas à Montgéran.) (Haut.)

Qu'ai-je dit!... Quoi? le sage des sages
Voudrait aussi des cours affronter les orages?
Il prendrait un emploi?

MERVAL.

Sans l'avoir demandé,
Si par le souverain il était accordé,
L'accepter est devoir: oui, vingt ans de la vie,
Nous devons nos talents au prince, à la patrie.

LA COMTESSE.

Montgéran pense ainsi.

MONTGÉRAN, à Amélie, comme cherchant à interrompre.

Ma mère est de retour?
Elle s'est amusée?

AMÉLIE.

Oh! beaucoup. Un beau jour,
Mes soins et de Merval l'obligeance empressée

Ont ramené ma mère à sa gaîté passée.
Si l'on nous a servi des mets peu délicats,
Nous avons bien plus ri qu'au superbe repas
Qui chez un grand seigneur est devenu le vôtre.
Allez, votre dîner ne valait pas le nôtre.

LA COMTESSE, riant.

Franchement, je le crois... mais je veux aller voir
Cette bonne maman qui m'aura tout le soir.
Près d'elle je me crois vraiment de la famille.
(A Amélie.)
Je serai votre sœur et sa seconde fille.
(Montrant Merval.)
Il n'est que ce méchant ami de la maison
Qui me boude toujours; mais j'en aurai raison:
Je séduirai l'ingrat, je veux aussi qu'il m'aime.
(Elle sort avec Amélie.)

SCÈNE VIII.

MERVAL, MONTGÉRAN.

MERVAL.

Ah! de cette amitié ma surprise est extrême:
Je ne la connais pas; pourtant il serait bon
Que de ses chers amis on sût au moins le nom.
Je veux dans l'amitié trouver la confiance,
La vérité, qui n'est que dans l'indépendance:
Il n'est point de lien, pour l'homme bien pensant,
De l'indigent au riche, et du faible au puissant.

MONTGÉRAN.

Voilà de bien grands mots; la cause est si légère...

MERVAL, souriant.

Dans mes raisonnements tu me trouves sévère?

MONTGÉRAN.

La comtesse à tes yeux s'est fait un très-grand tort.

MERVAL.

Je conviens avec toi qu'elle me déplaît fort.

MONTGÉRAN.

C'est bien là, sans motif, prendre les gens en haine.

MERVAL.

Oh! non, de la haïr je ne prends pas la peine.

MONTGÉRAN.

C'est contre elle un peu trop employer le mépris.

MERVAL.

En la connaissant mieux, tu serais moins surpris.

MONTGÉRAN.

Lorsque l'on hait les gens, à les voir on renonce.
En rompant tous deux....

MERVAL.

Rompre! et ta bouche prononce
Ce mot qui vient blesser le cœur de ton ami!

MONTGÉRAN.

Pour cesser nos débats, c'est le meilleur parti.
Tu trouves des défauts à la femme que j'aime,
Tu lui lances des traits d'une amertume extrême...
C'est assez; laisse-moi me livrer à mes goûts :
Je l'aime, et je prétends devenir son époux.

MERVAL.

Son époux! je te plains; tu fais une sottise.

MONTGÉRAN.

Si c'en est une, au moins mon amour l'autorise.

MERVAL.

Non, tu ne l'aimes pas; mais sa dextérité
D'un avenir flatteur séduit ta vanité.
J'ai vu tous ses projets. Cette aimable comtesse
D'un cœur ambitieux chatouille la faiblesse.
Par son nom, sa beauté, tu lui crois un pouvoir
Auprès du souverain, qu'elle ne peut avoir.
Nous sommes loin des temps où l'on voyait les graces
Par intrigue obtenir les faveurs et les places;
Où certain colonel, nommé dans un boudoir,
A briller dans les cours bornait tout son savoir;
Où, sans honte, on voyait une maîtresse en titre
Des intérêts des rois devenir seule arbitre;
Nous savons rendre encor hommage à la beauté,
Mais sans blesser les lois qu'impose l'équité.

MONTGÉRAN.

Mon espoir est donc vain, tu me crois incapable....

MERVAL.

Tu mérites peut-être une place honorable;
Mais pour y parvenir prends-tu le bon chemin?

MONTGÉRAN.

Pour monter il faut bien qu'on nous donne la main;
D'un postulant obscur quel que soit le mérite,
Ira-t-on le chercher si l'on ne sollicite?
Agit-on contre l'ordre et contre la raison,
En donnant de l'essor à son ambition?

MERVAL.

La noble ambition est sans doute permise;
Elle tend à la gloire, un tel but l'autorise;
On éprouve son feu dans les rangs les plus bas;

Elle est dans tous les cœurs et de tous les états.
L'artisan fait valoir son active industrie;
Un artiste lui doit les fruits de son génie;
A braver mille morts elle porte un guerrier;
Chacun dans son état veut être le premier.
Je conçois ce désir, il agrandit notre être:
Qui prétend à l'honneur de se faire connaître,
Obtiendra des succès bien justement acquis,
Et faisant tout pour soi, fait tout pour son pays.
Mais mendier un rang à force de bassesse,
Pour séduire et tromper se tourmenter sans cesse,
Chercher des protecteurs, les fatiguer de vous,
Éprouver leurs ennuis, essuyer leurs dégoûts,
Se courber sous le joug du puissant qu'on méprise,
Ne parler, ne sentir, ne penser qu'à sa guise,
Sur l'esprit qu'il nous montre arranger son esprit,
Et lorsqu'il déraisonne approuver ce qu'il dit,
Pour un cœur bien placé c'est un supplice horrible.
A mes vrais intérêts je suis bien plus sensible:
Par ambition, moi je fuis l'ambition;
Oui, je fuis ce désir de réputation,
Cette soif des honneurs et ce besoin d'entraves
Qui borne tous nos vœux à l'honneur d'être esclaves,
Qui nous fait employer les plus lâches moyens
Pour décorer un nom, pour augmenter nos biens.
C'est le mérite seul qui fait les nobles races;
Quand on méprise l'homme, en honorant ses places,
Quand il n'y monte pas par un noble degré,
Honoré de la sorte, il est déshonoré.

MONTGÉRAN.

Ce mépris affecté qu'on a pour la fortune,
Pour ceux qu'elle a tirés de la foule commune,
Ne prouve à mes regards qu'un désir du pouvoir;
On dédaigne toujours ce qu'on ne peut avoir.
Quoi! ne peut-on s'aider d'une main protectrice,
Sans manquer à l'honneur, sans blesser la justice?
Mais tel homme souvent n'a dû qu'à la faveur
L'emploi qu'il exerça long-temps avec honneur.
Le talent, trop souvent victime de l'envie,
S'il ne sait demander, court risque qu'on l'oublie;
Il verra ses rivaux, forts d'un superbe appui,
Pour arriver au but, passer tous avant lui.

MERVAL.

Un semblable triomphe est de peu de durée.
La justice tardive en est plus assurée.
Le génie a toujours, mais avec loyauté,
Accablé de son poids la médiocrité.
C'est en vain qu'on s'oppose aux grands faits qu'il médite;
Il ressemble au torrent : l'obstacle qui l'irrite
De ses efforts vaincus n'obtiendra d'autre fruit
Que d'augmenter du fleuve et la force et le bruit.

MONTGÉRAN.

Ai-je dit qu'il fallait ne livrer la carrière
Qu'à certains protégés et qu'à l'homme ordinaire?
Mais pour n'avoir pas fait des ouvrages cités,
Fuira-t-on les emplois autrement mérités?
Laissons au hasard seul à gouverner les choses:
Que je sois distingué, peu m'importe les causes;
J'éprouve, j'en conviens, des désirs envieux,

Quand du siècle présent je compte les heureux.

MERVAL.

Heureux! et le sont-ils? peuvent-ils jamais l'être?
L'ambition, mon cher, est un bien cruel maître.
Sois sûr que de l'éclat qui fascine tes yeux,
Plus ils sont revêtus, plus ils sont malheureux.
Si la sérénité règne sur leur visage,
Ils cachent sous des fleurs les fers de l'esclavage;
On découvre à travers un sourire enchanteur,
La sombre inquiétude et souvent la douleur.
Ami, pour être heureux il faut cacher sa vie,
Vivre loin des honneurs, sans trouble et sans envie;
De peu se contenter, et ne désirer rien :
La médiocrité, voilà le premier bien,
Liberté le second; c'est ce que pense un sage.
Oui, Montaigne nous dit, dans son bon vieux langage:
« Est riche qui ne peut et ne veut demander.
« Bonheur, c'est le jouir, et non le posséder. »

MONTGÉRAN.

Tout le monde n'a pas ta sagesse exemplaire:
Moi, j'ai reçu du ciel un autre caractère;
Mon cœur est consumé du désir dévorant
De fixer les regards, de parvenir au grand;
Mais ce désir n'est pas fondé sur l'avarice,
Et j'offre, sans calcul, un généreux service.
Je n'imiterai point certains hommes de bien
Qui criaient aux abus, et s'en arrangeaient bien;
Tel philosophe enfin, aux nobles si sévère,
Qui, bientôt décoré d'un titre héréditaire,
Riche de beaux emplois, et très-pauvre en aïeux,

Devenu grand seigneur, trouvait tout pour le mieux.
Ne me blâme donc plus d'une orgueilleuse ivresse,
D'offrir à mon pays mes talents, ma richesse,
D'espérer des honneurs, si long-temps attendus,
Où tant d'obscurs bourgeois sont déja parvenus.
Ah! comme eux, à mon tour, je serai quelque chose;
A mes vastes projets c'est en vain qu'on s'oppose.
Pour sortir de l'oubli j'emploîrai tout, au moins,
De l'or, des protecteurs, des veilles et des soins:
Tout moyen sera bon, si quelque espoir le donne;
Entre le but et moi, je ne veux voir personne.
Si c'est ambition que former de tels vœux,
Je dois en convenir, je suis ambitieux.

MERVAL.

Ah! pauvre Montgéran! — mais un poste honorable
Te rend, si tu l'obtiens, encor plus misérable.
Cet emploi si brillant, si long-temps désiré,
Est un tourment pour toi s'il ne t'offre un degré.
Tu veux toujours monter: ce désir empoisonne
Les biens et les honneurs que ta place te donne;
Tu sèches, tu péris dans ta prospérité;
Tout ce que tu n'as pas ton cœur l'a convoité;
Tout ce qui n'est pas toi, ta faveur, ta puissance
Devient, par intérêt, l'objet de ta vengeance;
Tout, jusqu'à l'amitié, ce lien respecté,
Cette chaîne des cœurs et de l'humanité...

MONTGÉRAN, *dans le plus grand trouble.*

Perdre un ami... qui, moi?

MERVAL, *vivement.*

Tu me perdrais moi-même.

Moi! ton ancien ami, qui si franchement t'aime,
Si je t'eusse fermé le chemin des honneurs,
Si tu voyais en moi l'obstacle à des faveurs,
Et si la passion enfin qui te domine
Ne pouvait s'assouvir qu'en tramant ma ruine,
Dès lors tu me verrais comme un homme odieux,
Et, me persécutant...

MONTGÉRAN.

N'achève pas, ah! dieux!

(Après un silence.)

C'en est fait, je renonce à la fausse espérance
Des biens et des honneurs; je crains ma conscience.
Oui, le cœur le plus tendre et le plus vertueux
Peut tromper, peut trahir, s'il est ambitieux.
Toi seul peux me sauver, quittons cette demeure,
Retournons à ma terre; oui, partons tout à l'heure;
C'est près de mon ami, c'est au fond des forêts,
Que je puis retrouver mon estime et la paix.
Je vais pour le départ...

MERVAL.

Quelle ardeur imprévue...?

MONTGÉRAN.

De ce que tu m'as dit mon ame encore émue....

MERVAL.

Contre ta passion j'ai dû te prévenir.

MONTGÉRAN.

Non, ce n'est qu'en fuyant que je pourrai guérir.

MERVAL.

Nous partirons....

MONTGÉRAN.

Demain.

MERVAL.

Demain? et le pourrai-je?
J'ai promis...

MONTGÉRAN.

Eh quoi donc?

MERVAL, riant.

Je suis pris dans un piége.

MONTGÉRAN.

Tu ris....

MERVAL.

J'en ai sujet.

MONTGÉRAN.

Et quelle est la raison?

MERVAL.

Je songeais à l'effet qu'a produit ma leçon.

MONTGÉRAN.

Quoi! serais-tu fâché qu'elle eût touché mon ame?

MERVAL.

Qui? moi! j'en suis ravi; c'est moi seul que je blâme...
Mais je veux me punir en partant dès demain.

MONTGÉRAN.

En restant à Paris, quel était ton dessein?

MERVAL.

Ma foi, c'est tout au plus si j'ose te le dire?

MONTGÉRAN.

C'est donc un grand secret?

MERVAL.

Oui, qui te fera rire.

MONTGÉRAN.

J'aime fort le plaisant.

MERVAL.

Tu serais bien heureux
A ma place.

MONTGÉRAN.

Dis donc? je suis très-curieux.

MERVAL.

Ne vas pas croire au moins qu'à la raison contraire
Je blâme dans autrui ce qu'en moi je tolère;
Et que, prêchant tout haut contre l'ambition,
Je n'absous que moi seul de cette passion.
Non, non, j'en suis exempt.

MONTGÉRAN.

Certes, je dois te croire.

MERVAL.

Mais d'un refus, d'ailleurs, je n'aurai pas la gloire.

MONTGÉRAN.

De refuser, quoi donc?

MERVAL.

La plus grande faveur,
Que vient de m'annoncer Dormon le gouverneur.

MONTGÉRAN.

Je le connais.

MERVAL.

Ce soir, j'en ai fait la rencontre.

MONTGÉRAN.

Après....

MERVAL.

Tu sais aussi l'amitié qu'il me montre?

MONTGÉRAN.

Eh bien?

MERVAL.

Il vient à moi, puis me complimentant
Sur un titre nouveau....

MONTGÉRAN.

Mais quel titre?

MERVAL.

Il prétend
Que notre souverain dans son conseil m'appelle.

MONTGÉRAN, à part.

J'étouffe!

MERVAL.

D'un ministre il en tient la nouvelle.

MONTGÉRAN.

Oui!

MERVAL.

J'ai ri de ce bruit; mais quant à mon départ,
J'ai juré, par l'honneur, d'y mettre du retard.

MONTGÉRAN, avec amertume.

Eh! mais, c'est très-bien fait; et, loin que je te blâme,
Je te fais compliment, et de toute mon ame.
Tu vas donc, pour toujours, abandonnant tes bois,
Soumettre ta paresse au fardeau des emplois;
Et, toujours philosophe au sein de la richesse,
Aux vertus d'une cour façonner ta sagesse.
Moi, sans compter jamais arriver à ce point,
Je ferai comme vous... Je ne partirai point.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

MERVAL, *seul.*

Quel ton ! quelle hauteur ! oh ! c'est, je le parie,
La place qu'on m'annonce et qui lui fait envie.
A-t-il donc si grand tort ? me convenait-il bien
De finir de la sorte un pareil entretien ?
Mais Montgéran bientôt va me rendre justice.
Si pour le satisfaire il faut un sacrifice,
Mon ami l'obtiendra : puisse-t-il à son tour
Se rappeler un prix qu'il doit à mon amour !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LA COMTESSE, MONTGÉRAN.

LA COMTESSE.

Oui, l'on tient grand conseil; de fortes batteries
Pour le coup vont ce soir agir aux Tuileries.
Tous les hommes puissants, mes illustres amis,
Vont en votre faveur se trouver réunis;
Le ministre m'a dit : « Fiez-vous à mon zèle,
« Bientôt vous recevrez une bonne nouvelle. »
Il doit m'en faire part en sortant de la cour.

MONTGÉRAN.

Oh! qu'impatiemment j'attendrai son retour!

LA COMTESSE.

Je ne pourrai quitter.

MONTGÉRAN.

Mais au moins, qu'on m'écrive.

LA COMTESSE.

A-t-on là ce qu'il faut? non....

MONTGÉRAN.

Que Lafleur vous suive;
Sur ces tablettes....

(Il lui remet des tablettes.)

LA COMTESSE.

Bien, je vois votre dessein;
Quelques mots au crayon....

MONTGÉRAN.

M'apprendront mon destin.

LA COMTESSE.

Ah! je conçois pour vous le plus heureux présage.

MONTGÉRAN.

Mes honneurs deviendront...

LA COMTESSE.

De notre hymen le gage;
Il est temps de former un lien éternel.

MONTGÉRAN.

Fier de mon noble rang, je vous mène à l'autel.

LA COMTESSE.

Votre ami consent-il à notre mariage?

MONTGÉRAN.

Ah! ne me parlez pas de ce prétendu sage
Qui déteste en public les honneurs et la cour,
Et sait y parvenir par un secret détour.

LA COMTESSE.

Voilà comme ils sont tous ces faiseurs de morale;
Leur orgueil va criant leur sentence banale:
« Ce n'est que loin des cours que l'on peut être heureux. »
Allez dans leur retraite et vivez auprès d'eux:
Par l'ennui, les regrets, leur sagesse altérée
Devient un mal qu'on nomme *ambition rentrée.*

MONTGÉRAN.

Sur Merval, à présent, je pense comme vous.
J'avais peine tantôt à cacher mon courroux;

Il a vu dans mes yeux...

LA COMTESSE.

Mais c'est une imprudence;
Il faut s'environner d'une aimable apparence.

MONTGÉRAN.

Oh! j'ai dissimulé tout ce que je pensais.

LA COMTESSE.

Cela ne suffit pas pour cacher ses projets;
Chacun a plus ou moins ce mérite vulgaire
De ne pas dire aux gens ce qu'on dit en arrière ;
Et quiconque désire être chéri, fêté,
Devra non-seulement cacher la vérité,
Mais encore, avec art, user d'un doux manége :
Pour tout le monde, enfin, la louange est un piége.
L'autre jour, je dînais chez un fripon cité,
Nous n'avons tous parlé que de sa probité.
Tout en le sachant bien, nous aimons qu'on nous trompe.
Quand d'un cercle brillant vous parcourez la pompe,
Vous ne voyez partout que des yeux satisfaits,
Des visages riants : les cœurs sont-ils en paix?
Non, tout est fausseté : c'est un combat d'adresse;
On oppose au mensonge une fausse finesse;
On parle avec chaleur, mais pour n'être pas cru;
Et sans avoir rien dit, chacun s'est entendu.
Souvent sur une erreur le bien public se fonde;
Le mensonge gouverne et la cour et le monde,
Et puisque, sans tromper, on ne peut parvenir,
Pour avoir du succès, apprenez à mentir.

MONTGÉRAN.

Je sais qu'à ce talent l'usage m'autorise.

Mais j'ai, pour mon malheur, une vieille franchise
Qui perce en mes discours, qui se lit dans mes traits,
Et dont je ne pourrai me délivrer jamais.

LA COMTESSE.

Eh bien! tant pis pour vous.

MONTGÉRAN.

Mais vous pourriez me dire
Comment il faut s'y prendre?

LA COMTESSE.

Ah! vous me faites rire;
La chose est très-facile... un regard caressant,
Le ton simple et poli, la bouche souriant;
Dans la moindre démarche une noble assurance;
Par un air d'abandon forcer la confiance;
Dès le premier abord, une caresse à l'un,
A l'autre un compliment; de sorte que chacun
Se croyant près de vous en très-bonne posture,
Court vanter les vertus qu'il doit à l'imposture.
Votre Merval paraît.., montez-vous sur ce ton,
Et pratiquez pour lui ma première leçon.

SCÈNE II.

MONTGÉRAN, LA COMTESSE, MERVAL.

LA COMTESSE.

Eh! venez donc, monsieur!

MERVAL.

Mon ami me désire,
Tant mieux.

MONTGÉRAN, d'un ton affecté.

Mon cher Merval, oui, je voulais te dire
Que d'abord.....

LA COMTESSE, bas à Montgéran.

Quittez donc cet air embarrassé.

(Haut à Merval.)

Je vous disais, monsieur! qu'il est très-offensé
De ce que loin d'ici fixant votre demeure,
Il ne pouvait chez lui vous posséder une heure.

MERVAL.

Quoi! c'est là le motif?... je suis reconnaissant.....

MONTGÉRAN, affectant l'amitié.

Oui, tu devais chez moi descendre en arrivant.

LA COMTESSE.

En ami véritable....

MERVAL.

Oh! je le sais, madame;
Je connais avant vous la bonté de son ame.
Si la discussion entre nous établit
Un léger différent, c'est un tort de l'esprit:
Le cœur de Montgéran est la franchise même;
Il se fâche, il est vrai; mais je suis sûr qu'il m'aime.

MONTGÉRAN, avec abandon.

Oui, mon cœur malgré moi...

MERVAL, riant.

Malgré toi!

LA COMTESSE.

Qu'ils sont fous!
Laissez pour d'autres temps des aveux aussi doux;
Je connais tout le bien que de l'un l'autre pense.

Ah! comme Montgéran s'explique en votre absence!
Il vante vos talents. Tout à l'heure il m'a dit
Qu'il avait commencé je ne sais quel écrit....

MONTGÉRAN, troublé.

Ah! comtesse, cessez....

LA COMTESSE, bas.

Eh! laissez-moi donc faire.

(Haut.)

Il y trouvait des traits.... des traits d'un caractère!...

MERVAL, avec joie.

Il t'aurait plu, vraiment?

LA COMTESSE.

Il en est enchanté.

MERVAL.

Je puis donc maintenant en tirer vanité.
Tu trouveras, surtout dans les dernières pages,
Un raisonnement fort et d'éloquents passages.

MONTGÉRAN, troublé.

Que répondre?....

LA COMTESSE, voyant son embarras.

(Bas.) (Haut.)

Allons donc.... C'est ce qu'il me disait.

MONTGÉRAN, reprenant haleine.

Oui, s'il était connu, l'ouvrage marquerait;
Il faut, pour le juger, bien plus d'une lecture.

MERVAL, avec abandon.

Garde-le, mon ami.... n'est-il pas en main sûre?

MONTGÉRAN.

Ah!

LA COMTESSE, riant.

Vous ne voulez pas avoir mon sentiment?
Monsieur fait peu de cas de mon discernement.

MERVAL.

Je fais beaucoup de cas de l'esprit de madame;
Mais cet écrit ne peut amuser une femme;
Il est trop sérieux.

LA COMTESSE.

Vous me connaisez mal;
Et d'intérêts profonds je m occupe, Merval.
Dites la vérite: vous me croyez légère,
Inconséquente, folle; et c'est tout le contraire:
Personne plus que moi ne chérit ses amis;
Ils se trouvent toujours très-bien de mes avis;
Vous le saurez un jour.... Vous, vous êtes modeste
Et franc; si vous montrez un caractère agreste,
Avec du temps, des soins, vous pouvez en changer;
Et de ce défaut-là je veux vous corriger.
Vous me connaîtrez mieux; et, d'avance, je gage
Que nous nous aimerons quelque jour à la rage.

MERVAL, à part.

Mais elle est bonne femme.

LA COMTESSE, souriant.

Ah! vous êtes ingrat.

(Bas à Montgéran.)

Je vais de nos projets chercher le résultat.

(A Merval.)

A vous rendre charmant j'emploîrai tout mon zèle.

(Bas à Montgéran.)

Ces tablettes bientôt vous diront la nouvelle.

(Haut.)

Je sors; et, par mes soins maintenant plus unis,
Je vous laisse causer en bons et vrais amis.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

MONTGÉRAN, MERVAL.

MERVAL.

Ah! je vois que j'avais mal jugé la comtesse;
Elle est bonne.

MONTGÉRAN,

(A part.)

Très-bonne... Oui, grace à son adresse.

MERVAL.

Je craignais, il est vrai, que par séduction
Elle n'encourageât ta folle ambition.

MONTGÉRAN.

Ah! tu vas donc encor me faire une querelle.

MERVAL.

Non; vraiment, je me suis repenti du grand zèle
Que fort mal à propos tantôt j'ai déployé;
Il était cependant l'effet de l'amitié;
Mais après ton départ, j'ai ri de ma folie.
J'en conviens franchement, mon ame enorgueillie
N'était pas insensible au choix du souverain.
Sans toi, j'allais me croire un personnage enfin.
C'est un moment d'erreur: je n'ai plus d'autre envie
Que de passer mes jours au sein de ma patrie;
Et pour te le prouver, me rendant à tes vœux,

Aujourd'hui pour Bordeaux nous partirons tous deux.

MONTGÉRAN.

Quoi ! Merval, tu me fais un pareil sacrifice ?

MERVAL.

Je ne fais, mon ami, que me rendre justice.
S'il dépendait de moi que de cette faveur
Dont le prince, dit-on, veut bien me faire honneur,
Je pusse disposer... en plaignant ta faiblesse,
Je porterais sur toi la main qui me caresse;
Trop heureux de prouver au meilleur des amis
La force du lien qui nous a réunis.

MONTGÉRAN, attendri.

Ah! dieu! cachons mon trouble; et craignons qu'il ne voie...

(Avec affectation.)

Ta générosité....

MERVAL.

Ton regard peint la joie,
La franchise du cœur; et je veux, à mon tour,
De ta sœur et de moi te parler sans détour.
Oui, Montgéran, instruit qu'oubliant ta promesse,
Tu voulais à l'orgueil immoler ma tendresse,
Je suis vite accouru pour réclamer mes droits;
Ils te seront sacrés, ton cœur t'en fit des lois.
Souviens-toi de ces jours passés dans la retraite,
Qu'on aime à rappeler quand l'ame est satisfaite:
Nous ne nous quittions pas, lorsqu'un soir tu me dis,
Dans ces épanchements connus des seuls amis :
« Merval, de l'amitié consolidons la chaîne;
« Je sais que pour ma sœur un doux penchant t'entraîne,
« Je l'ai vu dans tes yeux, et j'ai lu dans les siens

« Qu'elle ne sera pas contraire à ces liens.
« Merval est mon ami, que Merval soit mon frère! »

MONTGÉRAN.

Je n'y puis résister, et ce cœur qui m'éclaire...

SCÈNE IV.

MONTGÉRAN, MERVAL AMÉLIE.

MERVAL, *embrassant Montgéran.*

Ah! Montgéran!... Picard!.. n'est-il pas un valet?
(*Apercevant Amélie.*)
Amélie! ah! c'est vous que mon cœur désirait;
Partagez mon bonheur, il m'accorde Amélie!

AMÉLIE.

Mon frère!

MERVAL.

Et près de nous il veut passer sa vie.

MONTGÉRAN.

Je n'ai pas dit....

MERVAL.

Tantôt, tu m'avais proposé
Un voyage à Bordeaux, que seul j'ai refusé;
Maintenant je suis libre, et tout prêt à te suivre:
Dans nos bois avec toi je désire aller vivre.

MONTGÉRAN.

Dans les bois... Je ne puis, mon cher, quitter Paris;
Mon état à venir....

MERVAL.

Vaudra-t-il tes amis?

Qui, plus que toi, peut être heureux de son partage?
Tu dois à tes aïeux le plus bel héritage:
Des biens à conserver, le pauvre à secourir;
Il ne te manque rien, que de savoir jouir.

MONTGÉRAN, inquiet.

Il est tard.... En ces lieux Lafleur devrait se rendre.

MERVAL.

Lafleur, quoi donc?

MONTGÉRAN, à part.

Sans doute, on l'aura fait attendre.

MERVAL, à Amélie

D'où naît cet embarras?

MONTGÉRAN, à part.

La comtesse tantôt
M'a pourtant bien promis qu'elle écrirait un mot
S'il arrivait.... Ah! dieu!

MERVAL, à Amélie.

Qu'est-ce donc qui l'occupe?

AMÉLIE.

Il nous trompe tous deux; je ne suis pas sa dupe.

MERVAL, à Montgéran.

Qui te fait donc rêver?

MONTGÉRAN.

Mon ami, je songeais....

(A part.) (Haut.)
Qu'il devient importun!... à tous nos beaux projets.
Tu m'inspires le goût de vivre à la campagne.
(A part.) (Haut.)
Viendra-t-il, ce Lafleur? Ton heureuse compagne...

(A part.)
J'entends du bruit; je crois?

AMÉLIE, à Merval.

A peine je comprends...

MONTGÉRAN, regardant toujours.

(A part.)
Dieu! j'aperçois Lafleur.... Le trouble de mes sens....
Il faut l'interroger.

SCÈNE V.

LAFLEUR, MONTGÉRAN, MERVAL, AMÉLIE.

MERVAL.

Qu'est-ce donc qui t'agite?

MONTGÉRAN, à part.

Ma langue s'embarrasse, et mon cœur qui palpite...
Calmons-nous.

MERVAL, avec intérêt.

Mais qu'as-tu, Montgéran, tu pâlis?

MONTGÉRAN, brusquement.
(Bas à Lafleur.)

Ce n'est rien, laisse-moi.... Lafleur, parle-moi, dis....

LAFLEUR.

Monsieur....

MONTGÉRAN.

Quoi! rien?

LAFLEUR.

Rien.

MONTGÉRAN, dans l'accablement.

Rien!

LAFLEUR.

Ces tablettes peut-être
Vous diront....

MONTGÉRAN.

(A part.)

Donne vite. Ah! de nous soyons maître.

(Il lit.)

« Le roi vous a nommé. Nous triomphons tous deux! »
Ah ciel!

MERVAL.

Tu souffres!

MONTGÉRAN.

Non, je suis on ne peut mieux.

(A Lafleur.)

Cours dans mon cabinet, bientôt je vais m'y rendre.

LAFLEUR.

J'ai de plus certain livre...,

(Il lui montre la brochure.)

MONTGÉRAN, l'empêchant de parler.

Ah! dieu! paix. Va m'attendre.

(Lafleur sort.)

SCÈNE VI.

AMÉLIE, MERVAL, MONTGÉRAN.

MONTGÉRAN.

Je suis plus calme, bien.

MERVAL, à Amélie.

Je vois qu'il nous trompait.

AMÉLIE, à Merval.

Oui, c'est un air de cour que d'avance il prenait.

MERVAL.

Quelque heureuse nouvelle en ce moment t'arrive,
Sur tes traits on en voit la trace la plus vive;
Ton air est radieux.

MONTGÉRAN, sans l'écouter.

Il le faut; dès demain
J'augmente ma maison : je veux le plus grand train,
La plus belle livrée.

AMÉLIE.

Eh! rêvez-vous, mon frère?

MONTGÉRAN, d'un ton protecteur.

Non, je ne rêve point, entendez-vous, ma chère.
Faites faire au plus tôt quelques habits de cour,
Ils doivent vous servir peut-être au premier jour.

AMÉLIE.

J'aurais un fort bon air, de la sorte ajustée;
Mais quand vous plaira-t-il que je sois présentée?

MERVAL, à Amélie.

Que cela veut-il dire?

AMÉLIE.

Et qui le sait, Merval?
A moins qu'un sort heureux....

MERVAL, à Montgéran qui sourit à ses idées.

Dites un sort fatal.

MONTGÉRAN, avec fatuité.

Mais peut-être aujourd'hui j'aurais tort de m'en plaindre;
Et d'un poste élevé....

MERVAL.

Tu n'y pourras atteindre.

MONTGÉRAN.

Le destin, cependant, me promet....

MERVAL.

Des rigueurs.

MONTGÉRAN.

Non, je vais obtenir....

MERVAL.

Des rebuts.

MONTGÉRAN.

Des faveurs.

MERVAL.

Quoi! toujours vers l'orgueil une chimère vaine,
Malgré tous mes avis, te tourmente et t'entraîne?
Si ton ambition embrasse ce seul point
D'être un homme important, tu ne le seras point.
Je suis loin d'attaquer ton noble caractère;
Je connais tes vertus : généreux et sincère,
En amitié constant, bon frère, homme de bien;
C'est tout pour le public, pour l'état ce n'est rien.

MONTGÉRAN, avec un rire moqueur.

Je ne puis être rien, si je sais te comprendre.

MERVAL.

J'ai parlé clairement, c'est à toi de m'entendre.

MONTGÉRAN, toujours en ricanant.

Je n'ai que le désir d'être un homme important;
Je ne le serai point.

AMÉLIE, bas.

Mais il rit, et pourtant...

MONTGÉRAN.

Pour arriver au but, il me manque un suffrage,
C'est le vôtre. Ah! ah! ah! c'est vraiment grand dommage!

MERVAL, un peu piqué.

Pourquoi donc ce dédain et ce rire offensant?

MONTGÉRAN, sur le même ton.

Et, si je vous en crois, je suis un ignorant.

MERVAL.

On peut très-bien, sans être accusé d'ignorance,
De nos hommes d'état dédaigner la science;
Par penchant, j'ai voulu sonder sa profondeur,
Et je me crois encore un très-petit docteur.

AMÉLIE, bas à Merval.

Voyez comme il s'irrite à cet aveu modeste.

MONTGÉRAN, amèrement.

Soit! je ne serai rien.

MERVAL, avec un peu d'humeur.

Et, que m'importe, au reste!
Attends seul à Paris ce que l'on te promet,
Deviens des intrigants la dupe et le jouet:
Puisque de ton ami, qu'un zèle pur enflamme,
L'exemple et les conseils ne font rien sur ton ame,
Je te laisse en ces lieux attendre le bonheur
Que m'offrent ma retraite et ton aimable sœur.

MONTGÉRAN.

Pour mon aimable sœur.... Ah! c'est toute autre chose!
Il me faut quelque temps avant que j'en dispose:
Je ne suis rien; pourtant, selon l'ordre établi,
Il faut qu'à cet hymen mon maître ait consenti.
Le contrat portera, selon ma conjecture,

De notre souverain l'auguste signature.

AMÉLIE.

Mon frère à nos dépens veut-il se divertir?

MERVAL.

Ah! c'est aller trop loin, je n'y puis plus tenir.

(Sèchement.)

Montgéran, écoutez : d'après votre langage,
Je vois qu'au ton plaisant va succéder l'outrage;
Je lis dans vos regards certain air méprisant
Qui semble m'annoncer un triomphe insultant.
Tel est l'ambitieux, bas près de ceux qu'il flatte,
Une fois qu'il s'élève, en mépris il éclate.

MONTGÉRAN.

Vous avez....

AMÉLIE.

Pourquoi donc, Merval, vous emporter?

MERVAL.

C'est qu'il est certain air qu'on ne peut supporter.
Terminons une fois. Vous savez qu'Amélie
Par de tendres liens à mon sort est unie....
N'allez pas croire au moins que de ses biens épris,
D'un odieux calcul je recherche le prix;
Je n'ai pas, grace au ciel, une ame si commune;
Je réclame sa main, et non pas sa fortune.

(A Amélie.)

Ah! dites qu'avec moi le bien de mes aïeux,
Dans sa modicité, suffira pour nous deux.

AMÉLIE.

Puisque vous m'y forcez, je vous le dis, mon frère,
Pour m'unir à Merval, j'ai l'aveu de ma mère;

J'avais le vôtre aussi ; je l'aime, et je n'attends
Que cet âge où la loi me permet les serments.

MONTGÉRAN.

Ce sont-là les conseils sans doute qu'on vous donne,

(Regardant Merval.)

Vous pouvez en user. Et je ne crains personne.

MERVAL.

Quoi ! vous pourriez penser ?...

MONTGÉRAN.

Oui, je pense très-bien,
Mais c'est mettre en usage un trop faible moyen :
Car c'est pour me braver que, pour moi seul rebelle,
A des serments d'amour vous vous montrez fidèle :
Il vous faut un mari philosophe, jaloux,
Qui chérit la nature, et nous méprise tous ;
Et qui, d'un ton d'orgueil, vient réclamer encore
Cet hymen qui m'outrage....

MERVAL.

Et qui vous déshonore,

(Avec un ton de menace.)

Peut-être ?.... Ah !

AMÉLIE.

Cher Merval, il a perdu l'esprit.

MONTGÉRAN.

A cet hymen je vais opposer mon crédit,
Déjouer vos projets, et vous prouver peut-être
Que l'on n'a pas le droit de me parler en maître.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

AMÉLIE, MERVAL.

MERVAL.

Rêvé-je? et de sa fièvre est-ce un accès nouveau?
La vanité peut donc déranger le cerveau!

SCÈNE VIII.

AMÉLIE, MERVAL, PICARD.

PICARD.

Monsieur, votre imprimeur vous cherche pour affaire;
On vient de le mander, je crois, au ministère.
Si je me souviens bien, il parle d'un écrit
Qui vous compromettra beaucoup, à ce qu'il dit.

MERVAL.

Grands dieux! il se pourrait...

AMÉLIE.

D'où vient donc cette crainte?

PICARD, *à Amélie.*

C'est qu'à sa liberté l'on peut porter atteinte.

AMÉLIE.

Que veut dire Picard?

MERVAL.

Vous saurez tout bientôt;
Vous saurez... je veux voir l'imprimeur au plus tôt.
Quoi! mon plus vieil ami, trop jaloux de ma place,
Jusqu'à me dénoncer vient de porter l'audace!

Et cet ingrat oublie, en son aveuglement,
Tous les charmes passés d'un long attachement!
De mortels méprisés il se fait le complice!
Tout en me souriant, il m'offre en sacrifice
A la haine, au pouvoir, moi! qui, trop généreux,
Lui proposais le bien qu'il me dérobe!... Ah! dieux!

(Après un silence.)

Non, il est impossible, et mon cœur me l'assure,
Qu'à ce point, envers moi, Montgéran soit parjure;
Que sans aucun motif et contre tous les droits,
Il ait de l'amitié trahi les saintes lois.
S'il faut de ses amis craindre la perfidie,
Dans un exil profond je veux cacher ma vie,
Apprendre à redouter des ingrats que j'aimais,
Les plaindre, les servir, et les fuir à jamais.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

AMÉLIE, PICARD.

AMÉLIE.

Mais en es-tu bien sûr?

PICARD.

Très-sûr, mademoiselle;
A l'oreille chacun se disait la nouvelle;
Elle a, dans un instant, fait le tour du salon :
On se parlait tout bas.

AMÉLIE.

Enfin, que disait-on?

PICARD.

On disait qu'à la cour on verrait votre frère,
Qu'il est ambassadeur, peut-être secrétaire,
Que sais-je moi? De plus je me rappelle encor
Que le petit monsieur, que l'on nomme Mondor...
L'ami qui vient toujours à l'heure que l'on dîne,
A fait, à ce sujet, la plus drôle de mine;
Il semblait dire à ceux qui lui contaient cela :
« Je ne croirai jamais cette nouvelle-là. »

AMÉLIE.

La fierté de ton maître et ses airs d'importance
Me font croire en effet à quelque heureuse chance;
Mais je voudrais au moins connaître son emploi.

PICARD.

Il est très-grand seigneur; je m'y connais bien, moi.
Lorsque pour le concert il a fait sa toilette,
Que n'avez-vous pu voir comme il levait la tête,
Et de quel air hautain il s'est fait présenter
Ce magnifique habit qu'il n'osait pas porter,
Tant vous l'aviez trouvé surchargé de dorure!
Puis, en se pavanant dans sa belle parure,
Il m'a dit brusquement : « Qu'on me mande un tailleur;
Et que parmi mes gens on me trouve un chasseur. »
Moi, qui fus de tout temps fort adroit à la chasse,
Je me suis avancé pour demander la place.

AMÉLIE, riant.

Eh bien?

PICARD.

Oh! quel courroux! bien loin de me placer,
Sans égard pour mon zèle, il voulait me chasser.

AMÉLIE.

Ah! ah!

PICARD.

De tout cela nous ne devons pas rire,
Car aujourd'hui mon maître est dans un vrai délire;
Il parle, s'interrompt, rêve tout en marchant...
Moi, je ne vois qu'un fou qui puisse en faire autant....
Eh! mais j'entends du bruit; l'assemblée est finie;
Laissez-vous donc ainsi sortir la compagnie?

AMÉLIE.

C'est mon frère qui fait aujourd'hui les honneurs;
Comme un prince, il a l'air d'accorder des faveurs
A la foule éblouie, et sa magnificence...

PICARD.

Ah! monsieur de Merval!

(Il sort.)

SCÈNE II.

AMÉLIE, MERVAL.

AMÉLIE.

De votre longue absence
J'étais très-inquiète. Eh bien! votre imprimeur
Sait-il de votre écrit quel est le délateur?

MERVAL.

Il ne sait rien encor. D'abord au ministère
Il a tout franchement raconté mon affaire;
Que j'avais, par prudence, et par discrétion,
Brûlé, sans murmurer, toute l'édition;
On l'écoute, on écrit, puis on le congédie:
Je ne crois pourtant pas la chose encor finie.

AMÉLIE.

Eh! mais, d'où peut venir l'exemplaire remis?

MERVAL.

C'est de mon imprimeur sans doute un des commis...
Dans le premier transport de ma juste colère,
J'ai très-imprudemment soupçonné votre frère;
Quel intérêt a-t-il à me perdre aujourd'hui?
C'est l'outrager, vraiment, de penser que c'est lui.
Il veut, je le sais trop, m'ôter mon Amélie;
Mais pour cela qu'a-t-il besoin de perfidie?

AMÉLIE.

Merval, si votre ami n'a pas le cœur méchant,

Il a pour la comtesse un funeste penchant;
Il voit tout par ses yeux; de plus, je viens d'apprendre
Qu'à paraître au conseil il doit bientôt s'attendre.
Le bruit en circulait ce soir dans le salon,
Et quand on en parlait, il ne disait pas non.
Je voudrais me tromper; mais le fait est probable.
La comtesse aura su qu'une place semblable
Vous était destinée.

MERVAL.

Eh! j'y pense! tantôt
Elle m'a dit... Je crois deviner le complot;
A me rendre l'écrit si Montgéran diffère,
Il a fait le mal.

AMÉLIE.

Non; mais il l'a laissé faire.

MERVAL.

Je veux savoir de lui...

AMÉLIE.

Craignez l'emportement...

MERVAL.

Je le vois s'approcher; quel riche vêtement!
Sur ses traits radieux le bonheur se déploie.
Il parle seul... Je vais...

AMÉLIE.

Attendons qu'il nous voie.

SCÈNE III.

MONTGÉRAN, *seul;* MERVAL, AMÉLIE, *dans le fond.*

MONTGÉRAN, entre sans voir personne.

Tout Paris sait déja ce grand évènement,
Et de tous les côtés on m'en fait compliment.
Le cher Mondor m'a dit, dans sa franchise extrême,
Qu'il savait tout avant le ministre lui-même;
Et Merval ne croit pas... Tantôt en ma fureur,
J'ai répondu peut-être avec trop de hauteur.
Non, je ne devais pas me rendre si coupable;
Je triomphe! et j'ai là certain poids qui m'accable.

(Il s'assied.)

MERVAL, allant à Montgéran.

Ah! Montgéran!

AMÉLIE.

Restez.

MONTGÉRAN, toujours sans voir personne.

Est-il donc des regrets
Qui doivent aujourd'hui balancer mes succès?
Une fois élancé dans la vaste carrière,
Doit-on porter jamais un regard en arrière?

AMÉLIE.

Vous l'entendez, Merval?

MONTGÉRAN.

Oui; puisque le destin
Semble me protéger, poursuivons mon chemin.
J'ai commencé l'ouvrage, il faudra qu'il s'achève;

Je vois dans l'avenir à quel point je m'élève.
Sans doute, dès demain par mon maître honoré,
Je me montre en tous lieux noblement décoré.

AMÉLIE.

L'entendez-vous, Merval? il dit...

MERVAL.

Faites silence :
C'est de l'ambitieux le rêve qui commence.

MONTGÉRAN.

Le prince, qui m'estime et prise mon talent,
Me donne à gouverner un grand département.
J'arrive; et mon palais, séjour de l'abondance,
Sert d'asile aux plaisirs, à la magnificence;
Tous les arts réunis enchantent ce beau lieu,
Et c'est un temple enfin dont je deviens le dieu.
Pour moi dans tous les yeux la complaisance éclate,
La beauté me sourit, tout le monde me flatte;
On prévient mes désirs, on craint de m'offenser;
On voudrait m'épargner la peine de penser :
S'il m'échappe un seul mot, on l'applaudit d'avance;
Et je suis plein d'esprit jusque dans mon silence.

MERVAL.

Le voilà bien heureux.

MONTGÉRAN.

Quand un évènement
Auprès du souverain m'appelle en un moment;
Il s'agit d'apaiser une cour étrangère;
A ce conseil secret on me croit nécessaire;
J'y parais, j'y combats de dangereux avis,
Et je vois mes projets adoptés et suivis.

Quel honneur! je reçois de l'auguste monarque
Du prix de mes travaux la plus illustre marque,
Le titre le plus rare et le plus recherché,
Le grand cordon de l'ordre avec un beau duché.

AMÉLIE, en riant.

Merval, le voilà duc.

MERVAL, l'observant.

Il se plaint, il soupire.

MONTGÉRAN.

Ma joie, à ce bienfait, va jusques au délire.
Mon cœur reconnaissant, dans un transport soudain..

MERVAL.

Il souffre.

MONTGÉRAN.

Je me jette aux pieds du souverain.

(A l'instant où il va pour se relever de son fauteuil et se jeter à genoux, il éprouve une douleur si forte, qu'il y retombe.)

Ah! cruelle douleur! mon ame en est saisie.

AMÉLIE.

Mon frère!

MERVAL.

A son secours volons, chère Amélie.

SCÈNE IV.

MONTGÉRAN, MERVAL, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Permettez à nos soins...

MONTGÉRAN, avec humeur.

Eh bien! que voulez-vous?

AMÉLIE.

Vous souffrez....

MONTGÉRAN.

Ce n'est rien.

MERVAL.

Au moins permettez-nous....

MONTGÉRAN.

Laissez....

AMÉLIE.

Mais la douleur....

MONTGÉRAN.

Elle est très-passagère.

MERVAL.

Cependant notre zèle....

MONTGÉRAN.

A l'art de me déplaire.

AMÉLIE.

Ah!

MONTGÉRAN à Amélie.

Depuis quand ici?

AMÉLIE.

Depuis quelques instants.

MONTGÉRAN.

Vous avez entendu?...

MERVAL.

Vos rêves sont brillants.
De quel pas vous marchez dans cette noble route!
Vous seriez arrivé sans votre accès de goutte.

MONTGÉRAN.

Monsieur veut se moquer....

MERVAL.

Non, monsieur; mais je ris
De voir une chimère occuper vos esprits;
Quand au sein des grandeurs la vanité vous traîne,
A sentir leur néant la douleur vous ramène.

MONTGÉRAN, avec mépris.

La morale....

MERVAL.

Cessons..... Envers vous confiant,
J'ai remis en vos mains un écrit important
Qui peut, s'il est connu, troubler mon existence.

MONTGÉRAN.

Eh bien?

MERVAL.

Je suis très-loin de vous faire une offense;
Oui, je crois qu'en vos mains il est en sûreté;
C'est un dépôt remis à votre probité.

MONTGÉRAN, à part.

O ciel! aurait-il su?....

MERVAL, bas à Amélie.

Mais je crois qu'il se trouble.

(Haut.)

Je viens vous demander....

AMÉLIE, à part.

Son embarras redouble!

MONTGÉRAN.

O prudence!... Ainsi donc me montrant un soupçon...

(A part.)
Dieu! que dire?

MERVAL, avec incertitude.

Qui! moi! vous soupçonner... Oh! non....
Mais d'après vos mépris et la cruelle scène
Qui, malgré moi, tantôt a rompu notre chaîne,
Vous devinez que tout vous oblige au devoir
De me rendre l'écrit que seul je dois avoir.

MONTGÉRAN.

(A part.)
Puisque vous le voulez.... O crainte salutaire!

MERVAL, à Amélie.

Hélas! il ne l'a plus.

MONTGÉRAN.

Je vais vous satisfaire.

MERVAL, à Amélie.

Il cherche une défaite.

AMÉLIE.

Ah! je rougis déja.

MERVAL.

Vous allez donc bientôt?....

MONTGÉRAN.

Oui, monsieur, le voilà;
Sur moi je l'avais pris afin de vous le rendre.

MERVAL.

O ciel! qu'avons-nous fait?

AMÉLIE.

Ah! nous devions attendre.

MERVAL.

Eh bien! chère Amélie, avons-nous eu raison

De croire qu'il pouvait, par une trahison,
Exposer son ami ?.... Ce souvenir m'accable.
Pardonne, Montgéran, je suis le seul coupable.

MONTGÉRAN.

Quoi donc ?

MERVAL.

Il n'est plus temps de rien dissimuler.
Apprends donc... mais avant tu dois te rappeler
Que, condamnant au feu cet ouvrage éphémère,
Je n'ai voulu garder que ce seul exemplaire;
Eh bien! j'ai su tantôt, et par mon imprimeur,
Que le ministre...

MONTGÉRAN, à part.

Ah! dieux!

MERVAL

En est le possesseur.
Tu frémis, Montgéran, tu répugnes à croire
Qu'un jaloux, qu'un méchant, ait eu l'ame assez noire
Pour m'aller dénoncer, exciter contre moi
Le courroux des puissants, la rigueur de la loi;
Cependant, mon ami, rien n'est plus véritable.
Eh bien! si ce méchant te paraît méprisable,
Je le suis plus que lui, lorsque j'osai penser
Que ce n'est que par toi qu'on m'a pu dénoncer;
Je t'accuse tout haut d'une lâche faiblesse,
D'avoir communiqué ce livre à la comtesse,
Qui, jalouse déja de mes droits sur ton cœur,
Maîtresse de l'écrit, court dénoncer l'auteur;
C'est ainsi que tantôt, dans ma coupable crainte,
A l'honneur d'un ami j'osai porter atteinte.

MONTGÉRAN, à part.

Où me cacher?

MERVAL.

Tu peux, me refusant ta sœur,
Manquer à ta promesse et faire mon malheur;
Oui, de tes procédés j'ai le droit de me plaindre;
Mais accuser ton cœur d'avoir voulu m'atteindre
Par un des vils moyens connus des scélérats,
Te croire un délateur? Oh! non, tu ne l'es pas.

MONTGÉRAN, à part.

La rougeur de la honte...

AMÉLIE.

Et quel est donc l'ouvrage?

MERVAL, ouvrant le livre.

Par son titre... une note!... ah! dieux!

AMÉLIE.

Votre visage
Pâlit!

MERVAL, lit.

« Sur cet écrit qu'on me fasse un rapport;
« Son auteur n'est point anonyme;
« Il eut jadis des droits à mon estime;
« Aujourd'hui sur son sort
« Le roi prononcera.
« Le ministre Melfort. »
Ah! Montgéran!

MONTGÉRAN.

Je reste confondu.

AMÉLIE, regardant son frère.

Par son accablement le voilà convaincu!

Mais je vois s'approcher madame la comtesse;
On lit dans ses regards la plus vive allégresse.

SCÈNE V.

MONTGÉRAN, LA COMTESSE, AMÉLIE, MERVAL.

AMÉLIE.

Venez, venez, madame, on vous désire ici;
Vous n'êtes pas, je crois, étrangère à ceci :
Vous connaissez l'écrit et la note cruelle
Qui fait d'un homme utile un écrivain rebelle...
Si d'un trait odieux mon frère est soupçonné,
Il suivit le conseil que vous avez donné;
Il est ambitieux, mais son ame est sincère;
Et, s'il a fait le mal, c'est afin de vous plaire.

LA COMTESSE.

Bon dieu! quelle chaleur! quel discours éloquent!
Depuis quand, Amélie, avez-vous ce talent?
Vous m'avez entraînée, et c'est vraiment dommage
Que ce ton solennel fasse rire à votre âge

AMÉLIE.

A mon âge, madame, on a de la raison;
On distingue du bien le mal qui prend son nom.
Sitôt que près de moi je découvre un cœur traître,
Je m'empresse, à mon âge, à le faire connaître.

LA COMTESSE.

Je ne vous croyais pas l'esprit aussi malin.

AMÉLIE.

J'ai toujours cru le vôtre et dangereux et fin.

LA COMTESSE.

Au mieux! je vois qu'à tout vous avez la réponse.

AMÉLIE.

Craindrai-je pour ce tort que l'on ne me dénonce?

LA COMTESSE.

Ah! ah! ce dernier mot me ramène au sujet
Que je puis éclaircir.

AMÉLIE.

Je vous ai mise au fait.
Mon frère est accusé d'une action infame;
En est-il seul l'auteur? vous le savez, madame.

LA COMTESSE.

Je sais... Eh bien! messieurs, pourquoi cet air confus?
Et pourquoi donc tous deux de la sorte abattus?
Il semble, au ton méchant que prend mademoiselle,
Qui perd beaucoup d'esprit à me chercher querelle,
Que tout soit en ces lieux bouleversé, détruit,
Depuis que le ministre a connu cet écrit.
Qu'en résultera-t-il? Qu'un véritable sage
Qui méprise la cour, qui n'en a pas l'usage,
Vivra, selon son goût, dans ses champs retiré,
Tandis que Montgéran, moins prudent à mon gré,
Jouira des honneurs que son ami refuse;
Tous deux seront contents, et voilà mon excuse.

MERVAL, *sortant de son accablement.*

Madame, c'est donc vous?

LA COMTESSE.

Moi seule; il ignorait
Ce que l'amour pour lui contre vous avait fait;
Ses faibles préjugés le rendent trop timide;
Et s'il a réussi, c'est que je suis son guide;
Par moi seule il parvient à son but glorieux :
Vous n'êtes rien encor, Montgéran est heureux.

MONTGÉRAN.

Ah!

AMÉLIE.

Quoi! vous?...

MERVAL.

Finissons un débat inutile.
Trop long-temps la douleur me rendit immobile :
(A Montgéran.)
Je reprends ma raison. Est-il bien avéré
Que ce n'est point par vous que cet écrit livré?...

LA COMTESSE.

Il l'ignorait, vous dis-je; et même, à son éloge...

MERVAL, passant entre la comtesse et Amélie.

Permettez. C'est monsieur qu'ici l'on interroge.
Montgéran, répondez: le dépôt confié
Par un cœur trop crédule à la tendre amitié,
A madame, tantôt, en fîtes-vous hommage?
Et saviez-vous, enfin, qu'elle en dût faire usage?

MONTGÉRAN.

Il ne me convient pas de me justifier;
Peut-être avec succès je pourrais l'essayer;

Mais je ne le dois pas.

AMÉLIE.

Par égard pour madame.

MONTGÉRAN.

Non, non, c'est sur moi seul que doit tomber le blâme ;
C'est en vain que mon cœur de son crime a gémi,
Tout en me détestant, j'ai trahi mon ami.

MERVAL.

Hélas! que je te plains!

MONTGÉRAN.

Tu me dois ta colère.

LA COMTESSE.

Au lieu de s'attendrir, il faut parler d'affaire.
Du ministre on connaît le singulier esprit;
Il est très-réservé, mais tout bas il agit.
Il m'a dit, il est vrai, qu'un homme de mérite
Ne devait qu'à mes soins sa prompte réussite;
Mais il m'a dit aussi que monsieur connaîtra
Ce que du souverain son ouvrage obtiendra.
Tout en riant, son air était froid et sévère...
Comme on a toujours tort dans une telle affaire,
Il serait très-prudent que monsieur se cachât.

AMÉLIE, *vivement.*

Quoi! le voilà forcé?...

MONTGÉRAN.

Malheureux!

LA COMTESSE.

Point d'éclat,

Je prétends le sauver.

MERVAL.

Et moi je vous déclare.....

LA COMTESSE.

Quand on a fait le mal, il faut qu'on le répare.
Dès cette nuit, d'abord, je prends l'engagement
De soustraire monsieur à tout enlèvement.
A vingt milles, au plus, je possède une terre;
On vous y conduira; l'endroit est solitaire;
Et demain dans Paris pour vous je m'emploîrai:
J'irai, je parlerai, j'écrirai, je verrai;
Ma princesse, surtout, vous sera bien utile.
Je remûrai si bien et la cour et la ville,
Que je prétends enfin, peut-être avant huit jours,
Vous rendre à vos amis ainsi qu'à vos amours.

SCÈNE VI.

MONTGÉRAN, LA COMTESSE, MERVAL, PICARD, AMÉLIE.

PICARD, à Merval.

Monsieur, quelqu'un est là de la part du ministre.

AMÉLIE.

Dieux!

MONTGÉRAN.

Serait-il porteur de quelqu'ordre sinistre?

PICARD, à Merval.

Il veut bon gré, malgré, vous voir en ce moment.

MERVAL.

Il faut le recevoir.

MONTGÉRAN.

Quel horrible tourment!
Merval, vois ma douleur.... que ma sœur, qui t'est chère,
Me fasse retrouver mon ami dans mon frère.

AMÉLIE, à Merval.

Vous lui pardonnerez...

MERVAL, à l'huissier de la chambre qui vient d'entrer.

Monsieur peut approcher.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, MONTGÉRAN, L'HUISSIER DE LA CHAMBRE, MERVAL, AMÉLIE, PICARD.

MERVAL, à l'huissier.

Si j'en crois ce qu'on dit, on vient pour me chercher
De la part du ministre. Alors daignez m'instruire
Quel sujet important...

L'HUISSIER, à Merval.

Je n'ai rien à vous dire.

(Allant à Montgéran.)

C'est monsieur de Merval à qui j'aurai l'honneur...

MERVAL.

Merval, c'est moi.

L'HUISSIER.

Pardon... A l'instant, monseigneur
Pour vous être rendu, m'a donné ce message;
Il est très-important.

(Il sort.)

LA COMTESSE, à part.

C'est un exil, je gage.

AMÉLIE.

Mon trouble, mon effroi....

MONTGÉRAN.

Que je suis malheureux!

MERVAL, lisant.

Est-il vrai?

AMÉLIE.

Ce sourire...

MERVAL.

En croirai-je mes yeux?

AMÉLIE.

Pourrions-nous donc encore avoir quelque espérance?

MERVAL, remettant la lettre à Montgéran.

Tiens, lis, cruel ami; c'est ma seule vengeance.

MONTGÉRAN, lit.

« Monsieur, j'éprouve un grand plaisir à vous ap-
« prendre que sa majesté vous appelle aux honneurs de
« son conseil; vous devez cette faveur à vos différents
« ouvrages, et surtout au dernier écrit qui m'est par-
« venu. Je viens d'apprendre que vous étiez l'ami de
« M. Montgéran. Dites-lui qu'il compte peu sur les
« sollicitations des dames; ce n'est pas toujours un

« moyen de parvenir : que votre exemple lui prouve que « le mérite n'a pas besoin du secours de l'intrigue. »

(Après avoir lu.)

Ah! grands dieux! je perds tout.

MERVAL.

Il te reste un ami.

AMÉLIE.

Et la plus tendre sœur.

LA COMTESSE, avec un courroux concentré.

Quel secret ennemi?...
Du ministre à présent je vois la perfidie;
Quand il m'a dit ce soir, mais d'un air d'ironie,
Que j'avais réussi, qu'il ne devait qu'à moi
D'avoir pu désigner le vrai mérite au roi,
C'était de ce Merval... Ah! comme je suis dupe!
Quand je crois bonnement que de moi l'on s'occupe,
Un ministre maudit porte son protégé;
Et c'est le mien alors qui reçoit son congé.

(Après un moment, en riant.)

Il faut en convenir, le tour est assez drôle.

(Elle rit comme une folle.)

Le malin courtisan a bien joué son rôle;
Je vantais son talent, sa franche loyauté,
Et je n'en pensais pas un mot, en vérité;
Je croyais le jouer, et c'est lui qui me joue.

(A Montgéran.)

Eh bien! un fil qui casse aisément se renoue;
Sans ce ministre-là, j'ai vingt autres seigneurs
Qui peuvent vous ouvrir le chemin des faveurs.

(Elle va pour sortir, et revient entre Montgéran et Merval.)

(A Merval.)

Mais j'oubliais... Monsieur le conseiller champêtre,
Qui ne veut être rien, et qui fait tout pour être,
Veut-il bien agréer mon petit compliment?
Vous êtes parvenu, voilà le grand talent.

(Elle sort par la gauche de l'acteur.)

SCÈNE VIII.

MERVAL, MONTGÉRAN, AMÉLIE.

MERVAL.

Cette femme...

MONTGÉRAN.

Cessons. Retiré dans ma terre,
Je veux, loin des humains...

AMÉLIE.

Oui, sans doute, mon frère.

MERVAL.

Le dégoût et l'ennui...

AMÉLIE.

N'a-t-il pas le travail,
Et du bonheur des siens l'intéressant détail?
C'est un gouvernement qu'une terre étendue!
Sur tout ce qui se fait on doit avoir la vue;
Pour planter ou bâtir on a de grands projets.

MONTGÉRAN.

Oui, mes nombreux vassaux seront d'heureux sujets...

(Après avoir réfléchi.)

D'artisans, d'ouvriers, je veux me faire un monde;

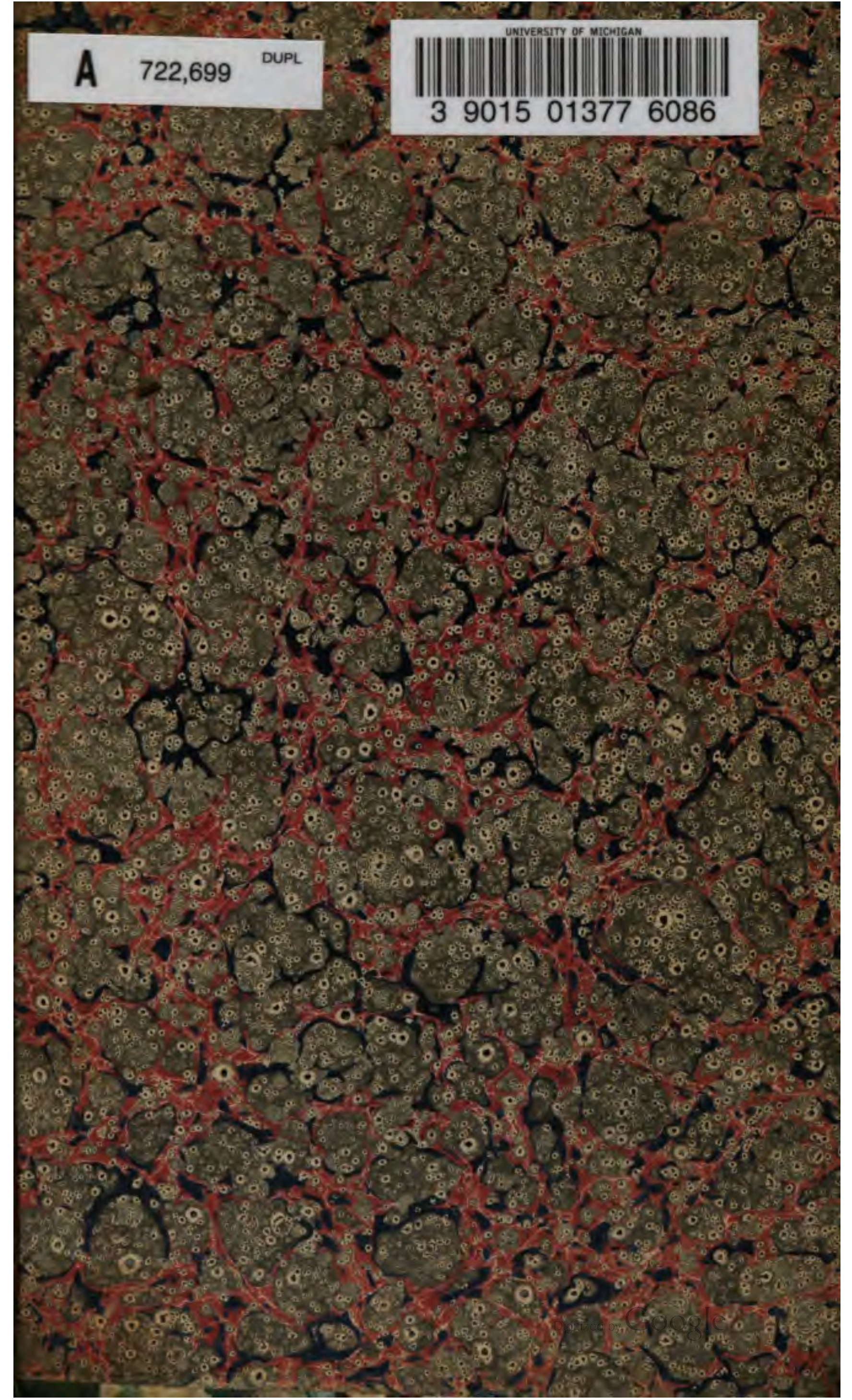
Que l'on parle de moi vingt milles à la ronde ;
J'aurai des réglements et j'y tiendrai les mains ;
Je prétends par mon luxe écraser mes voisins :
Il vaut mieux être, ainsi que l'a dit un grand homme,
Le premier dans un bourg, que le second dans Rome.

FIN DE LA MANIE DES GRANDEURS,
ET DU TOME VII.

TABLE

DU SEPTIÈME VOLUME.


A 72


A 722,699 DUPL
UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01377 6086

